



LES
PERLES NOIRES

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

LES

PERLES NOIRES

PAR

LOUIS ÉNAULT

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

A

MADAME AUBERNON

NÉE DE NERVILLE

MADAME,

Les femmes aiment un peu les lettres comme les fleurs, que l'on cueille sans les avoir cultivées. C'est assez pour ces belles frivoles d'en faire la distraction des heures inoccupées, et de tromper leurs loisirs par un semblant d'activité qui est encore de la paresse.

Vous, Madame, vous voyez dans les lettres une des plus grandes choses de toute vie noblement intelligente, et vous savez qu'on les appelle les *Belles-Lettres*, parce qu'elles embellissent les âmes élevées qui s'en éprennent.

Aussi, sans négliger ces grâces auxquelles il faut toujours sacrifier, vous vivez dans la familiarité des plus grands esprits du passé, et vous prouvez en les interprétant à quel point vous êtes capable de les comprendre. Mais ils n'épuisent point, je le sais, toute votre sympathie, et il vous en reste encore pour ceux qui luttent, perdus dans la mêlée, en portant le poids du jour. Votre bienveillance les encourage ; votre amitié les soutient, et vos suffrages les récompensent.

Souffrez donc, Madame, que j'inscrive votre nom sur la première page de ce livre, pour m'honorer moi-même par ce témoignage du respectueux attachement que je vous porte.

LOUIS ÉNAULT.

Vichy, juillet 1870.

LES

PERLES NOIRES

PROLOGUE

Le château d'Imzeff était-il ce que l'on peut appeler un beau château? Je ne serais vraiment pas capable de le dire. Tout ce que je sais, c'est que c'était du moins un grand château. Sa façade, à chaque étage, s'éclairait par trente fenêtres, prenant jour sur une vaste cour d'honneur. Une longue galerie formant balcon, découpée de fines arabesques et soutenue par de sveltes colonnes, reliait ensemble deux pavillons symétriques, qui s'élevaient à chacune de ses extrémités, et faisait ainsi une sorte de promenoir aérien. Un perron à double rampe, orné de blanches statues, disposées symétriquement sur chacun de ses larges degrés, donnait accès dans un vestibule grandiose qui, traversant la maison, mettait en communication la cour avec les jardins.

Quoique d'une date récente, car sa construction ne devait pas remonter au delà des premières années de ce siècle, le château d'Imzeff, à mi-chemin de Moscou à Odessa, était frappé d'une décadence précoce, et, en maintes places, il menaçait déjà ruine. Le froid des rudes hivers avait désagrégé la pierre

friable des angles, et l'intempérie des saisons mauvaises avait singulièrement dégradé ses beaux stucs de couleur, qui s'écaillaient et tombaient par larges plaques. On ne bâtit point impunément à l'italienne sous le ciel de la Russie, et quand on emploie des matériaux délicats pour lutter contre un climat sévère, on est vaincu à l'avance. Mais les Russes, qui sont les derniers-nés de l'Europe à la civilisation moderne, se bercent volontiers d'illusions, et transportent imprudemment sur les bords de la mer Blanche les villes et les palais qu'ils feraient mieux de laisser aux rivages cléments des contrées méditerranéennes, à Nice, à Naples et à Palerme.

Ces idées n'étaient pas sans doute celles de l'architecte du château d'Imzeff, et il n'avait pas craint de construire pour sa Russie glacée comme il eût fait pour la tiède Italie. Mais le ciel du Nord, difficile à fléchir, ne s'était pas montré sensible à cette flatterie ingénieuse, et de trop nombreux ravages attestaient qu'il avait cruellement sévi.

Ces ravages paraissaient d'autant plus grands que l'incurie des maîtres du château ne tentait rien pour les réparer. Le même abandon se faisait remarquer dans la cour d'honneur. Des herbes parasites étouffaient les fleurs des corbeilles, semées avec un désordre apparent, mais plein de grâce, sur le velours vert d'un gazon anglais, et envahissaient, de leurs végétations trop vivaces, jusqu'aux sables des larges allées, d'où la main du jardinier ne prenait nul souci de venir les chasser. Des ronces sauvages, croissant en toute liberté, disputaient l'air, l'espace et la lumière à de belles plantes exotiques, que personne ne songeait à débarrasser d'un voisinage aussi dan-

gereux qu'importun. Une vaste serre, faisant suite au château, montrait piteusement ses châssis désemparés et ses vitres brisées, à travers lesquelles des plantes précieuses — et dédaignées — hasardaient leurs pousses téméraires.

A cent pas de la façade, une vaste pièce d'eau arrondissait mollement ses courbes flexibles, dessinées par la main d'un artiste ; mais des joncs marins, asile touffu des grenouilles coassantes, encombraient ses bords et interdisaient son approche, tandis qu'un vieux cygne déplumé, ennuyé d'être seul, se dirigeait avec peine à travers toutes sortes de plantes aquatiques flottant à la surface. Un inextricable réseau de fontinales et de nénufars aux larges feuilles emprisonnait dans une longue inactivité une barque qui pourrissait au fond d'une crique stagnante.

Cependant, malgré ces symptômes attristants et cette menace de ruine, le château d'Imzeff, avec sa longue galerie découpée à jour, ses balcons ouvragés et ses hautes fenêtres aux vitraux armoriés, gardait toujours je ne sais quel air d'imposante grandeur.

Tout autour de l'édifice, mais à une assez grande distance pour lui ménager de nobles perspectives, une ligne de peupliers à la feuille d'argent et un petit bois de bouleaux, de sapins et de noirs épicéas servaient de limite à l'horizon.

Au moment où nous y introduisons le lecteur, le château d'Imzeff était plongé dans une immobilité silencieuse qu'aurait pu lui envier le palais enchanté de la *Belle au bois dormant*. Toutes les fenêtres étaient fermées, et, ni au dedans ni au dehors, aucun bruit ne venait révéler l'activité de la vie.

Au milieu de cette solitude morne et glacée comme la mort, un seul être humain se laissait apercevoir, et il semblait moins fait pour en adoucir l'impression sinistre que pour la rendre plus saisissante encore et plus pénible.

C'était un grand vieillard, voûté, maigre, osseux, un type aquilin énergiquement accusé.

Bien que le soleil d'avril attiédît déjà singulièrement ce que l'on appelle « le fond de l'air, » il était enveloppé dans sa pelisse de fourrure, aussi soigneusement qu'au cœur même de l'hiver. Insensible à une petite brise qui, soufflant de l'est, soulevait et jetait sur son visage quelques mèches longues et rares de cheveux gris, échappées à son bonnet de martre, il était penché sur la balustrade du perron, dans laquelle on eût dit son coude incrusté. Le cou tendu en avant, son âme dans ses yeux, et ses yeux dévorant au loin la route, qui, d'un côté, venait se terminer à la grille du château, et, de l'autre, allait se perdre dans les profondeurs des bois, il eût pu lutter, pour la rigide immobilité de la pose, avec les groupes de statues qui, tout autour de lui, découpaient leurs silhouettes pâles sur l'azur du ciel.

— Dix heures et demie ! murmura-t-il d'une voix impatiente et qui trahissait une irritation sourde ; dix heures et demie ! et ce facteur n'arrive pas. C'est le plus inexact des hommes ! Je le ferai casser !

Après ce petit monologue, prononcé d'un ton sec, le comte Permoff — c'était le nom du vieillard, maître de ce château — reprit son attitude d'attente immobile. Mais bientôt son regard perçant découvrit dans la distance un point, imperceptible d'abord,

qui, peu à peu, s'approcha en grandissant. Ce point était un homme, et cet homme était le modeste fonctionnaire contre lequel, quelques instants auparavant, il avait laissé éclater sa colère. On eût dit que le pauvre diable avait, du reste, conscience de sa faute, et qu'il tenait à la réparer, car ses longues jambes arpentaient la route avec une étrange célérité.

La passion s'assujettit difficilement aux servitudes formalistes de l'étiquette. Le comte ne laissa point au valet de pied, chargé de cet office, le temps de recevoir son courrier et de le lui présenter sur le traditionnel plateau d'argent. Mais se dirigeant lui-même vers l'entrée de la cour d'honneur, d'un pied que la vieillesse n'avait point encore ralenti, il rencontra le facteur juste au moment où celui-ci atteignait la grille, et il reçut deux lettres de ses mains.

— Enfin!... dit-il en arrêtant sur l'adresse de la première un regard heureux, ému, attendri, qui contrastait avec l'expression habituelle de sa physionomie, sévère et presque dure.

Et, tenant toujours cette lettre entre ses doigts, — tandis qu'il avait mis dans sa poche, sans même songer à l'ouvrir, l'autre missive, dont l'écriture lui était absolument inconnue, — il monta tout de suite à sa chambre pour la lire tranquillement, sans être troublé par rien ni dérangé par personne.

— Il y a tout juste deux mois que je n'avais reçu une seule ligne de lui! de mon fils! de mon Ivan! soupira-t-il, en refermant la porte derrière lui. Oh! comme l'on a bien raison de dire que les enfants sont des ingrats, et qu'ils ne nous aiment jamais comme nous les aimons. Les ruisseaux suivent leur

pente ; l'affection fait comme eux : elle descend et ne remonte pas !

Son fils Ivan était la seule affection du vieillard, veuf depuis de longues années déjà, et qui vivait seul, sans voisins, sans amis, au fond de son château désert. Avec ce fils auprès de lui, il eût été heureux ; sa présence était désormais le seul bien qu'il souhaitât. Mais il lui était donné bien rarement d'en jouir. Ivan passait presque toute sa vie à Pétersbourg, et souvent plus d'une année s'écoulait sans qu'il revînt au manoir paternel. Lié avec des jeunes gens appartenant comme lui au meilleur monde, mais plus riches que lui, et partageant avec eux cette existence de dissipation folle et de plaisirs coûteux qui eussent absorbé une fortune trois ou quatre fois plus considérable que la sienne, il était livré aux angoisses d'un perpétuel besoin d'argent, et il n'écrivait guère à son père que pour lui en demander. Ses lettres n'étaient que des lettres de change. Le comte y faisait honneur de son mieux, et il épuisait, pour permettre à cet enfant prodigue de subvenir à ses dépenses inconsidérées, les dernières ressources d'un patrimoine jadis opulent, dont il ne lui restait plus maintenant que d'insignifiants débris. Mais son affection pour ce fils était si grande, que rien ne pouvait la rebuter ; il l'eût aimé, plus ingrat et plus égoïste encore ; et, bien que ses lettres ne lui permissent point de conserver beaucoup d'illusions sur ses sentiments affectueux, il se laissait cependant prendre avec une bonne volonté naïve à l'expression banale d'une tendresse de commande ; il avait beau se dire que chaque épître se soldait par une subvention nou-

velle à sa coûteuse idole, l'amour paternel, le dernier sentiment humain auquel ce vieux cœur fût encore accessible, était si grand chez lui, qu'il en eût voulu recevoir une tous les jours. Mais il faut reconnaître qu'Ivan y mettait une certaine discrétion et qu'il n'écrivait à son père que le moins possible, et seulement dans des cas d'urgente nécessité, quand il ne pouvait plus se passer de lui. La faim fait sortir les loups du bois.

II

Il y avait bientôt deux ans que le vieux comte Permoff n'avait vu son fils. Il était d'un âge où l'on n'a plus le moyen d'attendre : ces deux années lui avaient semblé longues comme des siècles; il ne pouvait plus supporter davantage l'âpre tourment de l'absence; il était à bout de force, las de souffrir, et impatient de tout retard, comme ceux dont les jours sont comptés.

Lui-même avait récemment écrit à Ivan une lettre de rappel, plus pressante encore que les autres, dans laquelle il lui parlait avec une tendresse émue de sa fin prochaine, et le suppliait de ne point le laisser mourir sans lui accorder du moins la suprême consolation de le serrer une dernière fois dans ses bras. Il reconnaissait qu'il avait épuisé dans cette lettre les dernières ressources de l'éloquence paternelle et pathétique, et que s'il n'avait pas touché le cœur de son fils, c'était à désespérer de le toucher jamais.

Et c'était la réponse à cette lettre qu'il venait de

recevoir, qu'il tenait maintenant entre ses doigts, et que, par un sentiment pénible de défiance et de crainte, il n'osait point ouvrir.

Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber dans un fauteuil en face de sa table, et arrêta un moment ses regards sur un portrait d'Ivan, par Brunow, un des meilleurs peintres de la Russie.

Le jeune homme était à cheval, hardiment posé, en franc cavalier; grand, bien découplé, à tout prendre un beau garçon, mais peu sympathique. Il y avait de l'amertume dans le sourire de sa lèvre crispée, et l'expression de ses yeux n'avait rien d'absolument rassurant. Mais le hibou n'est pas seul à trouver ses petits charmants, beaux et bien faits, et si un étranger eût pu formuler à part lui des observations assez peu bienveillantes, il était tout naturel qu'elles échappassent complétement à l'œil d'un père. Pour le comte Permoff, Ivan était un fils, qu'il aimait de toute son âme! Comment se serait-il donc avisé de trouver, dans son sourire ou dans son regard, autre chose qu'une promesse d'affection; et cependant, comme si cette promesse n'eût pas été suffisamment claire pour le rassurer, le vieillard hésitait encore à ouvrir cette lettre, dont les plis discrets contenaient pour lui la tristesse ou la joie de toute une saison.

« Mon cher et bon père, écrivait Ivan, c'est pour moi un véritable chagrin de ne pouvoir répondre à votre lettre comme je l'eusse souhaité; mais il me serait maintenant impossible de quitter Pétersbourg sans compromettre gravement mes intérêts, et sans m'exposer à perdre le fruit de mon long et coûteux

séjour ici. Je souffre beaucoup de ne pouvoir encore me rendre auprès de vous, ce que je désire tout autant que vous pouvez le désirer vous-même. Mais il y a des sacrifices qu'il faut savoir faire! J'ai reçu dernièrement des promesses presque formelles pour la place que je sollicite depuis deux ans, et qui assurerait à jamais mon avenir; il ne faut donc, sous aucun pretexte, que j'abandonne la partie au moment où va se jouer le coup décisif, et quand j'ai les atouts dans mon jeu. Une seule chose m'afflige : le retard auquel cette circonstance me condamne. Mais, n'en doutez pas, ma première heure de liberté sera pour vous , et, dès que j'aurai terminé cette affaire, aussi ennuyeuse qu'importante, j'accourrai où je voudrais être déjà... dans vos bras.

« Votre fils affectionné,
« IVAN. »

« P. S. Vous savez que l'argent est le nerf de la guerre; il en coûte pour vivre ici. Mes munitions sont épuisées, et si vous ne m'envoyez pas de renforts, il ne me sera pas possible de tenir plus longtemps la campagne, et j'échouerai misérablement à la veille de toucher le but. C'est ce que vous ne voudrez pas. Vous pouvez m'adresser un bon sur Schtiéglist. Ce moyen-là est encore le meilleur et le plus certain. Un bon à vue, s'il vous plaît; pour des gens qui ne sont pas dans le commerce, l'escompte est une difficulté et un ennui. »

Permoff acheva lentement sa lecture, qu'il avait commencée très-vite, puis il laissa tomber la lettre sur la table, et sa tête dans sa main :

— Ainsi, dit-il, au bout de quelques instants d'un douloureux silence, il ne viendra pas et il me demande de l'argent!... Deux mauvaises nouvelles pour une! Si je crois à cette place dont il me parle!... Mais tous les moyens lui sont bons pour rester loin de moi! Si pourtant c'était vrai... par hasard! Je ne me pardonnerais pas d'avoir entravé son avenir... Je vais encore faire ce qu'il souhaite, mais c'est bien la dernière fois, je le jure!

Le comte chercha au milieu de ses papiers et de ses livres un petit carnet microscopique. Il l'ouvrit et groupa des chiffres avec beaucoup d'attention.

— Les enfants coûtent cher! murmura-t-il à demi-voix, en faisant la preuve de son addition. Si je lui envoie encore mille roubles argent, je ne sais pas avec quoi je vivrai jusqu'à l'hiver! Allons! je recouvrirai le château l'année qui vient.

Il se leva, et alla jusqu'à la fenêtre ouverte.

Le soleil versait comme une teinte d'or sur la cime des grands sapins, et une brise légère, pénétrant dans la chambre, y apportait avec elle la saine odeur des bois.

— Est-ce qu'il ne serait pas cent fois mieux ici que dans un garni de Pétersbourg? fit-il, en s'appuyant au balcon, avec une expression de mélancolie que l'on ne se fût guère attendu à surprendre sur ce visage, à la fois dur et rusé.

En portant la main à sa poche, par un geste machinal, dont il n'eut pas même la conscience, il y retrouva l'autre lettre, — celle dont l'écriture lui était inconnue, et qu'il avait à peine regardée.

— De qui, diable! cela peut-il bien être? se demanda-t-il en examinant l'adresse une seconde fois.

On dirait la main d'une femme... Alors ce n'est pas pour moi : — *Le comte Permoff, au château d'Imzeff!* — C'est bien mon nom, cependant ! Ayons-en le cœur net.

Il déchira l'enveloppe et déplia la lettre : ses yeux coururent au bas et s'arrêtèrent sur cette signature : « Irène Merskoy. » — Irène Merskoy ? fit-il en relevant la tête ; voilà une personne dont je n'ai, certes, jamais entendu parler... J'ai, cependant, connu un Merskoy... oui ! un certain Paul, officier aux chevaliers-gardes, de mon temps... Il doit avoir à peu près mon âge... s'il est encore de ce monde. Mais je ne lui savais pas de fille... de même que lui ne me sait pas de fils, très-probablement... Voilà bien trente ans que nous nous sommes perdus de vue. Tiens! deux lettres au lieu d'une sous la même enveloppe ! Ah ! celle-ci est, en effet, de mon vieux camarade. Si je sais ce qu'il peut me vouloir! Il y a un moyen bien simple de l'apprendre : lisons !

« Mon cher Permoff, il y a des siècles que nous ne nous sommes vus, et tu as eu trois ou quatre fois le temps d'oublier mon nom. Pourquoi faut-il que je ne te le rappelle qu'en te demandant un service ? Je suis malade, mon ami, bien malade. Les médecins, qui sont vite au bout de leur rouleau avec des patients de mon âge, prétendent que j'ai besoin d'un air plus chaud, et ils m'envoient en Crimée... mais j'ai grand'peur de ne pas pouvoir aller jusque-là. Voilà trois fois, depuis huit jours, que je suis obligé de m'arrêter. Il y a des moments où je me sens mourir.

« Je suis maintenant à trente verstes de ton châ-

teau : il ne me faudrait plus que quelques heures de force pour arriver jusqu'à toi... et je ne les aurai pas... J'aurais pourtant bien voulu serrer encore une fois ta main, et te confier ma fille, — c'est pour cela que je t'écris, — ma fille unique, ma pauvre Irène qui, après moi, bientôt, va se trouver seule dans ce vaste monde. Je n'aurai pas le temps de remplir ce dernier devoir. Viens donc à moi, puisque je ne puis aller à toi. Pars, au reçu de cette lettre : je veux moi-même remettre ma pauvre enfant entre tes mains.

« Ton vieil ami,
« Paul MERSKOY. »

— En voilà un qui prend bien mal son temps, pensa le comte; on dirait qu'il vient mourir à ma porte pour me chagriner. Qu'est-ce que je lui ai donc fait pour qu'il me donne cet embarras... au bout de trente ans? Je n'aime pas les voyages... encore moins celui-ci, qui m'a tout l'air d'une corvée! Eh! que veut-il que j'en fasse de sa fille? S'imagine-t-il, par hasard, qu'il va me la donner à garder? Je suis bien fait, vraiment, pour ce rôle de tuteur... Mais la petite m'écrit aussi... c'est la journée aux lettres! Voyons celle-ci, pendant que j'y suis :

« Je regrette sincèrement, monsieur le comte, écrivait la jeune fille, l'importunité dont je me rends coupable malgré moi; mais je suis bien malheureuse. Mon père, votre ami, mon père vient de mourir. Il est mort au milieu d'un long voyage, et presque à votre porte. Son dernier désir, qui est un ordre pour moi, a été que je vinsse près de vous, comme il y allait lui-même.

« Je mourrai tranquille, m'a-t-il dit, si je te sais sous la protection du comte Permoff; tu passeras près de lui les premiers temps de ton deuil, et il voudra bien, plus tard, te faire reconduire chez nous — chez toi! — ma pauvre enfant!

« Vous me pardonnerez donc, monsieur, de n'avoir pas osé désobéir à la volonté sacrée d'un père, et de venir ainsi, moi étrangère et inconnue, solliciter le bienfait de votre hospitalité. Je tâcherai d'en abuser le moins possible. J'arriverai, je crois, presque aussitôt que ma lettre; le séjour de Woloff, où nous nous sommes arrêtés, me rappelle de trop pénibles souvenirs pour que je n'aie point hâte de le fuir et de chercher près de vous quelque chose de la bonté de *Celui* que j'ai perdu. »

— Ainsi, elle arrive! Il ne me manquait plus que cela! fit le comte avec un mouvement d'impatience; et il froissa les deux lettres entre ses doigts, et les rejeta loin de lui. Vous avez des amis qui ne vous donnent pas signe de vie pendant trente ans, continua-t-il, et, un beau matin, au moment de passer de ce monde dans l'autre, ils se souviennent de vous, juste à point pour vous donner l'ennui de leurs affaires! Et dire que je n'ai pas même le temps de le renvoyer! Il est mort à point, tout exprès! — Mais quel beau chaperon je fais pour garder sa fille! Comme ce château est convenablement disposé pour loger une poupée à la mode, accoutumée à tous les raffinements d'aujourd'hui! Les femmes ne sont propres qu'à nous causer des tourments! Enfin, il faut bien espérer que celle-ci ne s'éternisera pas chez moi; d'ailleurs, cela me regarde; et, si par malheur l'envie lui en prenait, je saurais y

mettre bon ordre. En attendant, je ne sais même pas où je vais la fourrer !

Il sonna.

Un domestique mal mis ouvrit la porte, et s'arrêta sur le seuil, qu'il lui était sans doute défendu de franchir.

— Ce n'est pas toi que je veux ! dit le vieillard d'une voix rude; envoie-moi Michel.

Celui qu'on appelait Michel ne se fit point attendre, et il entra bientôt chez son maître avec l'aisance familière que donne la longue habitude des gens, — même de ceux dont la position est supérieure à la nôtre, — et la conscience des services qu'on leur a rendus, — ou qu'on peut leur rendre.

Ce Michel, pris à la glèbe par le comte Permoff, après avoir parcouru les divers degrés de l'échelle de la domesticité, s'était élevé jusqu'à la dignité d'intendant et d'homme de confiance du château, et jamais le proverbe qui dit : Tel maître, tel valet ! n'avait dit plus vrai. C'était chez tous les deux la même ruse, la même froideur, la même dureté, au besoin, la même âme criminelle : ils se complétaient l'un par l'autre.

Michel ne s'arrêta point sur le seuil de la chambre, comme avait fait l'autre domestique, mais il arriva jusqu'au vieillard, et redressant sa haute taille voûtée, et relevant sa tête grise, il le regarda sans rien dire.

Michel était avare de tout, même de ses paroles, et il disait parfois, dans ses jours de confidence, qu'il ne fallait point user sa voix inutilement.

— Michel, fit le comte, il va venir quelqu'un au château.

— M. Ivan, alors?

— Non, une autre personne, une femme.

— Une femme, bon Dieu ! Eh ! que voulez-vous donc que nous en fassions ici ?

— Parbleu ! nous n'en ferons rien du tout ! répliqua le comte avec un petit rire sec et nerveux.

— Alors, pourquoi vient-elle ?

— Si tu crois que je suis allé la chercher ! Elle nous tombe sur la tête, — comme une tuile, — sans crier gare, et je n'ai pas même le moyen de l'empêcher de venir, car elle est capable d'arriver demain matin, ce soir peut-être.

— Les femmes n'en font jamais d'autres ! répliqua Michel, dont le ton bourru indiquait que, du côté de la galanterie, il ne le cédait en rien à son maître. Eh ! continua-t-il en regardant le comte, peut-on savoir le nom ?

— Sans doute, et tu dois la connaître : c'est la fille de Paul Merskoy ; — tu sais, cet ancien capitaine aux chevaliers-gardes ?

— La fille de Paul Merskoy ? Mais alors elle doit être riche, très riche même ! fit l'intendant, dont les yeux s'allumèrent et pétillèrent de tous les feux de la cupidité.

— Qu'elle soit riche ou pauvre, qu'est-ce que cela te fait?

— Oh! à moi, rien.

— Et à moi donc?

— A vous un peu plus, et à M. Ivan bien davantage.

— Ne dis pas de folies!... D'ailleurs Ivan est à Pétersbourg!

— Il faut l'en faire revenir! et vite!

— Tu en parles bien à l'aise! Ivan ne fait que ce qui lui plaît. En attendant, donne des ordres pour que l'on prépare une chambre à cette demoiselle.

— Il faut lui donner l'appartement rose et blanc, au bout de la galerie, celui qu'occupait feu madame la comtesse : il est encore superbe; je crois même que nous retrouverons dans quelque coin des rideaux pour mettre aux fenêtres. Ma fille, Prascovie, la servira.

— Bien! bien! arrange tout cela à ta guise... sans faire de folies, toutefois... car je ne pourrais pas les payer!

Michel sortit.

Resté seul, le comte Permoff se promena de long en large par la chambre, les mains derrière le dos, la tête sur la poitrine, ce qui était son attitude habituelle lorsqu'il voulait réfléchir profondément. S'il n'eût pas été seul, on eût pu l'entendre se répéter plusieurs fois à lui-même : — Jeune, orpheline et riche! Michel a peut-être une idée! Il faut, à tout prix, qu'Ivan revienne ici.

Le lendemain, dans la matinée, c'est-à-dire environ vingt-quatre heures après la lettre qu'il avait reçue, Permoff, qui, sans peut-être trop s'en rendre compte à lui-même, avait plus d'une fois jeté les yeux sur la route, vit une chaise de poste tourner l'angle de la route, franchir la grille, et s'arrêter au pied du perron.

Une jeune fille en descendit, et s'avança vers le maître du château, qui arrivait lui-même à sa rencontre.

III

Irène Merskoy, car c'était bien elle, avait alors un peu plus de dix-sept ans. Un poète de Moscou, en parlant d'elle, avait dit, dans un sonnet, que c'était une rose blonde. Le mot était peut-être un peu prétentieux; mais c'était le seul, après tout, qui pût rendre l'impression de fraîcheur et d'éclat que produisait la jeune fille sur tous ceux qui la voyaient. Grande, souple, élancée sans maigreur, laissant deviner des formes exquises déjà, et que les années devaient rendre encore plus accomplies, avec la blancheur de sa joue, l'incarnat de sa lèvre, son regard bleu profond, sous son auréole de cheveux dorés, Irène avait en elle un tel rayonnement de vie et de jeunesse que le deuil même dans lequel venait de la plonger la mort de son père ne parvenait point à l'éteindre.

Permoff en fut remué et réchauffé, malgré les glaces rigides de la vieillesse; sa mauvaise humeur de la veille s'était évanouie en la voyant, comme un brouillard sous un rayon de soleil, et il fit à Irène un accueil plein d'empressement et de courtoisie. Il trouva quelques mots bien sentis pour déplorer la mort de celui qu'elle avait perdu, son pauvre ami, la veille encore si parfaitement oublié, et dont il parlait maintenant comme s'ils ne se fussent jamais quittés. Il assura l'orpheline qu'elle trouverait chez lui les sentiments d'un père, et finit en la priant de regarder comme sienne la maison où elle entrait. Puis, s'autorisant de son grand âge, et se

plaignant du veuvage qui privait le château d'une maîtresse de maison qui pût lui en faire plus gracieusement les honneurs, il la conduisit lui-même jusqu'à l'appartement qu'elle devait occuper, et la remit aux mains des femmes attachées à son service.

Irène n'avait pu répondre que par quelques mots empreints d'une profonde reconnaissance : tout entière à sa douleur récente, elle se trouvait inhabile à exprimer en ce moment les sentiments dont son cœur était rempli.

Permoff déclara qu'il comprenait cette réserve, et il se retira en répétant à la fille de son ami que chez lui elle serait toujours chez elle, qu'il respecterait les droits de sa douleur, et qu'ils seraient deux maintenant à pleurer celui qui n'était plus.

— Il semble bon ! pensa Mlle Merskoy, et après le malheur qui m'a frappée, je suis heureuse de l'avoir trouvé.

— Je n'ai pas besoin de vous maintenant, dit-elle à la fille de Michel, debout à quatre pas de son fauteuil et attendant ses ordres.

Elle voulait être seule et laisser couler librement ses larmes.

Prascovie s'éloigna donc sans prononcer une parole, tandis qu'Irène, dont les souvenirs venaient de se réveiller, mettait une main sur ses yeux et pleurait abondamment. Quand cette crise amère se fut un pe ι calmée, ou plutôt épuisée par sa violence même, elle promena ses regards autour d'elle, et, se retrouvant si loin de tout ce qu'elle avait aimé, isolée, ou, pour mieux dire, perdue au fond de ce château désert, un frisson tomba sur elle de ces hautes voûtes sombres, et secoua son corps char-

mant. Nerveuse, et douée de cette impressionnabilité vive, si fréquente chez les jeunes filles, elle éprouva comme un sentiment de vague terreur, dont elle-même ne put se rendre compte.

Si la chambre que l'intendant Michel appelait la chambre *blanche et rose* avait jamais mérité son nom, c'était ce qu'il eût été fort difficile de reconnaître maintenant. Ses tentures flétries n'avaient rien gardé de leurs nuances primitives, et ses nuances délicates étaient singulièrement altérées. Des meubles lourds et surannés, sans élégance et sans style, complétaient un ensemble morose et glacial.

— Je mourrais ici ! pensa Mlle Merskoy. Heureusement que je n'y resterai pas longtemps, ajouta-t-elle en manière de correctif. Mais pourquoi donc mon père m'a-t-il envoyée chez ces étrangers? J'aurais mieux aimé retourner chez moi. J'aimerais mieux...

Un profond soupir souleva la poitrine de la jeune fille, qui n'acheva pas sa pensée; mais, faisant un courageux effort pour ne pas s'abandonner à l'émotion qui s'emparait d'elle, Irène passa à deux reprises la main sur son front, avec le geste des gens qui veulent se débarrasser d'une pensée importune; puis elle baigna d'eau fraîche ses yeux rougis et brûlants, et alla jusqu'à la fenêtre, qu'elle ouvrit pour aspirer une bouffée d'air pur. Elle promena un moment ses regards sur l'horizon des grands bois de sapins, empreints de je ne sais quelle majesté mélancolique, bien peu faite pour ramener chez elle les idées heureuses et souriantes; aussi se retira-t-elle bientôt du balcon en murmurant :

— Triste dedans comme dehors, triste partout!

Ses idées mélancoliques n'étaient point, il faut le dire, partagées en ce moment par tout le monde au château. Le comte Permoff, par exemple, venait de rentrer dans sa chambre en se frottant les mains d'un air joyeux, que son intendant, l'honnête Michel, déjà nommé, et devant lequel il n'avait point l'habitude de se contraindre, n'avait pas remarqué chez lui depuis bien longtemps.

— Ce serait une idée! une forte idée! murmura-t-il en se plaçant devant la table où nous l'avons vu s'asseoir la veille pour lire la lettre d'Ivan. Michel a raison : Merskoy était riche! Tout le monde est riche... il n'y a que moi qui suis pauvre! Cette Irène est aujourd'hui tout simplement une des plus opulentes héritières du pays; orpheline, toute jeune, faible, sans appui, elle sera le prix de la course, la proie du premier occupant... elle appartiendra à qui voudra la prendre... Il ne faut pas qu'elle tombe en de mauvaises mains!... Ici le comte jeta les yeux autour de lui comme pour s'assurer que personne ne pouvait le voir ni l'entendre, et un étrange sourire plissa ses lèvres minces.

— Eh bien, oui! après tout, c'est autant pour elle que pour moi que je la fais épouser à mon fils! Ivan n'est pas méchant; elle ne sera pas malheureuse avec lui, et, du même coup, je le ramène près de moi, j'assure son avenir, et je relève notre maison. Décidément, Merskoy a bien fait de mourir... et de m'envoyer sa fille! Écrivons maintenant à Ivan, mais trompons-le, — pour son bien, — ce qui est toujours permis, surtout à un père.

Le comte rédigea sur-le-champ une épître qui lui parut un chef-d'œuvre de rhétorique, et dans laquelle il célébra sur tous les tons les vertus, les mérites, les charmes, les qualités physiques et morales — et surtout la fortune — d'Irène Merskoy. Il ajoutait que cette aimable personne était maintenant dans son château; qu'il était son tuteur, du moins par intérim, et qu'elle ne prendrait un mari que de sa main. Elle épousera qui je voudrai, disait-il en terminant, et je veux que ce soit toi qu'elle épouse! Viens donc : l'affaire est faite!

Le comte signa, ferma et scella cette lettre, et, comme il jugeait le cas urgent, il dépêcha un exprès à la ville voisine afin qu'elle pût partir le soir même. Cela réglé, il descendit au salon pour y attendre Mlle Merskoy. Au lieu de la froideur ennuyée qu'il s'était senti tout d'abord disposé à lui montrer, il n'eut pour elle, au contraire, que les égards les plus empressés, et les attentions les plus courtoises. On eût dit qu'il voulait, en attendant son fils, faire cette belle conquête pour son propre compte.

Irène, de son côté, en fille bien élevée, et n'ignorant rien de ce qui est dû à un hôte et à un vieillard, recevait ses marques de bienveillance avec une reconnaissance toute filiale. Permoff était donc enchanté d'elle; il se réjouissait sincèrement de voir cette pesante solitude que lui faisait l'absence de son fils, animée par cette élégance, cette grâce, cette beauté, cette jeunesse en fleur.

— Puisqu'elle est venue ici, se disait-il en la regardant, il faut qu'elle y reste!

Le château reprit bientôt une animation et un

train que, depuis longtemps, il ne connaissait plus. Il semblait, comme son maître, se transformer sous les yeux de l'aimable enchanteresse. Mais comme si le vieillard eût trouvé que tout ce qu'il faisait là n'était rien au prix de ce qu'il voulait faire :

— Le séjour d'Imzeff n'est pas gai, ma belle enfant, lui disait-il parfois, mais ayez un peu de patience, cela changera bientôt.

— Vous avez déjà trop fait pour moi ! répondait l'orpheline, et j'ai malheureusement bien peu de temps à rester près de vous !

— C'est ce que nous verrons ! pensait Permoff : on sait quand on vient ; on ne sait pas quand on s'en va.

Cependant les jours se passaient, et malgré les recommandations si pressantes de son père, Ivan n'arrivait pas.

Mais le vieux seigneur n'était pas homme à se décourager pour un premier échec, et il résolut d'obtenir par la ruse ce que l'on refusait à la persuasion. Sachant, hélas ! que l'intérêt est le plus puissant mobile des actions de certains hommes, au nombre desquels il avait l'insigne malheur de compter son fils, il lui fit écrire, quelques jours plus tard, par Michel, son âme damnée, qu'il avait été foudroyé par une attaque d'apoplexie ; que sa vie était très-sérieusement menacée, et que si un malheur — aujourd'hui trop probable — arrivait, il serait extrêmement regrettable que le futur maître d'Imzeff ne se trouvât point au château.

Le vieillard relut la lettre, que lui-même avait dictée, et s'en montra satisfait.

« S'il me croit en danger de mort, se dit-il à lui-même, il faudra bien qu'il arrive ici pour m'embrasser... et pour recueillir mon héritage. »

Cette dernière réflexion amena un peu d'amertume dans le sourire du comte Permoff; mais il n'en fit pas moins partir le message, en se disant, comme plus d'un politique : « Qui veut la fin veut les moyens! »

Cette fois, Ivan ne pouvait plus différer son départ.

Il se mit en route sur-le-champ, en se faisant précéder d'une dépêche laconique (il n'avait pas le temps d'écrire de lettre) qui faisait connaître la date précise de son arrivée, et demandait qu'on vînt le chercher au dernier relais de la poste.

— Tu m'y trouveras! fit à part le comte, tout joyeux du succès de son stratagème.

Pendant l'intervalle qui le séparait encore de l'arrivée de son fils, il employa activement son temps pour mener à bonne fin l'œuvre cachée, mais persévérante, de cette captation de l'orpheline, qui semblait être maintenant l'unique but de sa vie. Il n'y réussit pas aussi complétement qu'il eût pu le croire tout d'abord. Malgré l'extrême douceur de ses façons, il y avait dans Irène une singulière fermeté de caractère; la délicatesse apparente ne nuisait en rien chez la jeune fille à la force réelle; on eût cru à chaque instant qu'elle allait céder, tant elle mettait à ses résistances de grâce nonchalante ; mais elle n'en résistait pas moins. Jamais l'image, malheureusement un peu vieillie, du gant de velours sur la main d'acier n'avait été plus juste; elle avait une manière de dire « non » si charmante,

que c'était presque comme si elle eût dit « oui ; » — seulement, c'était « non ! » Elle opposait aux manœuvres les mieux combinées je ne sais quelle force d'inertie d'autant plus invincible, qu'on ne savait comment l'attaquer. Quand il avait longuement parlé de projets d'avenir impliquant le long séjour d'Irène près de lui, celle-ci ne manquait jamais de saisir habilement l'occasion de lui rappeler qu'elle avait quelque part un château à elle, où sa présence était nécessaire et son retour attendu.

— J'ai préparé les chemins à Ivan, pensait alors le vieillard ; mais lui seul pourra toucher le but : pourquoi n'est-il pas ici ?

IV

Enfin le jour si impatiemment souhaité vint éclairer les yeux de ce père idolâtre.

Le soleil lui parut, ce matin-là, se lever plus radieux dans un azur plus limpide ; il lui semblait qu'il y avait plus de parfums dans l'air et plus de chansons dans les bois. Il fit atteler une voiture fermée, et il alla au-devant de son fils, jusqu'au relais indiqué : il voulait jouir de sa surprise et de sa première émotion ; dangereuse épreuve pour un père qui n'aurait pas été absolument sûr de l'affection de son fils et que beaucoup d'autres à sa place n'auraient pas voulu tenter.

Comme il n'aimait pas les scènes en public, il était resté dans la voiture, et il avait défendu aux gens de révéler sa présence. Lui-même, soulevant un coin du store opaque, épiait le visage et surveil-

lait les mouvements d'Ivan. Il y avait sur le visage du jeune homme assez de préoccupation pour qu'un œil prévenu pût y voir de la tristesse. Le comte n'en demandait pas davantage et ce fut avec une véritable effusion de tendresse qu'il lui tendit ses deux bras, au moment où, sans se douter de rien, celui-ci ouvrit la portière.

— Voilà, dit Ivan, une aimable surprise ! je croyais vous trouver très-mal, et je ne vous ai jamais vu si bien ! Embrassez-moi encore ! Mais, savez-vous, père, que vous cachez terriblement votre jeu, ou que vous vous guérissez avec une promptitude merveilleuse ! La lettre de Michel m'avait complétement effrayé, et je me sens d'autant plus heureux que je suis plus étonné.

— Pardonne-moi seulement de n'être pas mort ! fit le vieillard avec ce mélange singulier d'ironie et de tendresse que l'on retrouvait si souvent en lui dans tous ses rapports avec son fils, et qui fit plus d'une fois dire à Ivan : « Je ne sais, en vérité, si mon père m'adore... ou s'il se moque affreusement de moi ! »

Cette ironie, qui était dans l'esprit du vieillard, mais non dans son cœur, et qui n'attaquait en rien son affection véritable pour Ivan, avait failli amener plus d'une fois des malentendus fâcheux entre le père et le fils, l'un n'étant pas moins irritable que l'autre n'était agressif. Cette fois, pourtant, Ivan était résolu à ne se donner aucun tort, et il se contenta de répondre doucement :

— Père, croyez-vous que ce soit bien ce que vous dites là ?

— Eh ! ne vois-tu pas que je suis content parce

que je te vois, et que je plaisante parce que je suis heureux?... Il faut bien rire un peu! et je te jure que je ne ris pas tous les jours.

— Mais pourquoi donc, reprit Ivan, avez-vous joué cette petite comédie d'une maladie grave, si heureusement démentie par votre bonne mine?

— J'avais besoin de ta présence ici, et c'était le seul moyen de t'y faire revenir.

— Mais moi, j'avais bien besoin de rester encore quelque temps à Pétersbourg.

— Pour affaire, n'est-ce pas?

— Oui, pour affaire, parole d'honneur! une affaire superbe!

— Eh bien! rassure-toi! tu n'as rien perdu! et si belle que fût la tienne, je te réponds que la mienne est plus belle encore...

— Peut-être ne me convient-elle pas autant?

— Je te fais l'honneur de croire le contraire!

— Mais de quoi s'agit-il donc? Nous avons l'air, vous et moi, de parler en énigmes... et je les devine si mal?

— Eh bien, il s'agit d'un mariage!

— Aïe! j'aurais dû m'en douter... Celui à propos duquel vous m'avez écrit?

— Celui-là même!

— Ah! mon père, qu'est-ce que je vous ai donc fait?

— Souvent de la peine! mais je ne me venge pas.

— Cependant vous me mariez!

— Voilà une plaisanterie de mauvais goût, et que je ne te pardonnerais certes pas si tu connaissais la femme accomplie que je te destine!

Les chevaux filaient au grand trot vers le château. Ivan porta vivement la main au cordon d'appel correspondant avec le petit doigt du cocher.

— Que veux-tu ?

— Retourner à Pétersbourg.

— Attends du moins que tu l'aies vue, et songe bien que tu es pauvre, puisque je ne suis pas riche. Des occasions comme celle-là ne se présentent pas deux fois dans la vie d'un homme, et, même pour toi, je ne retrouverai pas une seconde femme qui réunisse au même degré qu'Irène Merskoy toutes les conditions que peut souhaiter un père.

— Mais ce n'est pas le père qui se marie !

— Malheureusement ! fit le vieux comte, sans quoi je ne la ferais pas attendre si longtemps.

La voiture entrait dans la cour. Irène, croyant que le vieillard était seul, s'avança tout aussitôt à sa rencontre avec une grâce aimable et souriante, pour lui souhaiter la bienvenue, comme elle faisait souvent. Mais en apercevant un étranger, elle se retira vivement en arrière, et jeta au comte un regard de surprise et presque de reproche.

— C'est mon fils ! dit celui-ci pour répondre au coup d'œil d'Irène, devant laquelle il s'inclina avec une courtoisie dont il semblait avoir perdu le secret depuis une cinquantaine d'années. Il est venu, par hasard, me demander l'hospitalité pour quelques jours seulement, car il ne me gâte pas, et je le vois bien peu, mais si sa présence a le malheur de vous déplaire, il va repartir immédiatement : je ne lui laisserai pas même le temps de défaire ses malles. J'aime mieux ma fille que mon fils! ajouta-t-il avec un luxe de tendresse démonstrative, trop peu dans

ses habitudes pour qu'il ne fût pas permis d'y soupçonner quelque exagération.

— Monsieur est chez lui, répliqua la jeune fille, en répondant avec une politesse un peu cérémonieuse au profond salut d'Ivan, et si, par malheur, un de nous deux devait gêner l'autre, ce serait moi, monsieur le comte, qui abrégerais mon séjour déjà bien long près de vous.

— Il me semble que vous ne faites que d'arriver! dit le comte en lui offrant son bras pour remonter les douze marches du perron; mais le château est assez grand pour nous trois, et j'espère, ma chère enfant, que vous ne nous quitterez point de sitôt.

— Votre départ serait pour moi comme un ordre d'exil, ajouta Ivan en s'inclinant devant elle.

— Comment la trouves-tu? demanda le comte à son fils, qui l'avait accompagné jusque dans sa chambre.

— Eh! mais je crois qu'il faudrait être aveugle pour ne pas la trouver charmante.

— Tu approuves donc mon programme?

— Il a peut-être du bon.

— Alors, tâche de t'y conformer!

— Je ne pense pas que cela dépende de moi seul!

Pendant le dîner, qui fut assez froid, et pendant la soirée, qui rompit un peu la glace, Ivan fit de Mlle Merskoy l'objet d'un examen soutenu; sans doute, cet examen fut favorable à la jeune fille, ou la nuit porta conseil au fils de Permoff, car il se leva le lendemain d'excellente humeur, en se disant que les pères avaient parfois d'assez bonnes idées, que les plaisirs de la vie de jeune homme n'étaient pas

toujours sans épines; que, d'ailleurs, ils n'avaient qu'un temps, et que, s'il fallait en finir par le mariage, le plus tôt était encore le meilleur.

Irène descendit pour le déjeuner, blanche comme un lis dans sa robe de crêpe noir, fraîche comme un matin de printemps.

— Elle est aussi blonde qu'Elisa, et cent fois plus jolie! se dit Ivan en la voyant entrer dans la salle à manger.

Elisa était le nom de l'obstacle qui l'empêchait depuis près d'un an de quitter Pétersbourg.

A partir de ce moment, sa résolution fut prise, et il se dit qu'il épouserait Mlle Merskoy, à moins toutefois qu'elle ne le voulût pas, ce qui, du reste, s'il devait en croire son père, ne semblait pas probable.

V

Trois mois plus tard, on célébrait le mariage des deux jeunes gens dans la petite chapelle néo-byzantine du château d'Imzeff. La diplomatie du vieux comte était parvenue à ses fins.

Mais ce n'est pas tout d'être marié : il faut encore être heureux en ménage, et il s'en fallait que les deux époux parussent jouir d'une félicité parfaite. La jeune femme restait toujours si triste et si froide qu'elle glaçait les empressements amoureux de son mari.

Celui-ci en vint bientôt à regretter une union qui, sans doute, lui avait donné la richesse, mais qui ne

la lui avait donnée qu'en lui prenant la liberté, et en lui ravissant l'espérance. A tout prendre, il avait fait un mauvais marché.

Un matin d'octobre, Irène était seule au château; son beau-père était toujours malade, mais sérieusement cette fois, et son mari, qui n'avait vraiment pas trop de raison de rester près d'elle, chassait avec des amis.

Sur le coup de midi, une chaise de poste fit dans la cour d'honneur une entrée aussi solennelle qu'inattendue.

Les Permoff avaient toujours vécu comme des loups : ils faisaient peu de visites, et ne se souciaient pas qu'on leur en fît davantage. On le savait, et on se le tenait pour dit. Le mariage d'Ivan n'avait rien changé à ces habitudes de sauvagerie. Il disait, non point peut-être sans quelque apparence de raison, qu'il avait épousé sa femme pour lui et non pas pour les autres, et qu'il ne sentait pas le besoin d'attirer autour d'elle des gens qui n'auraient d'autre envie que de la lui prendre.

L'arrivée de la chaise de poste n'en produisit qu'une sensation plus vive parmi les gens. Irène, qui se trouvait par hasard à la fenêtre du salon, ne put s'empêcher de relever la tête et de jeter les yeux vers la cour.

Au même moment, elle laissa tomber le livre qu'elle tenait entre les mains, et un grand cri s'échappa de sa poitrine.

La chaise de poste s'était arrêtée au pied du perron, et une jeune et jolie femme, de la plus douce comme de la plus charmante physionomie, en était descendue.

— Mlle Irène Merskoy est-elle au château? demanda la belle étrangère au valet de pied accouru pour lui ouvrir.

— Mlle Merskoy s'appelle aujourd'hui la comtesse Permoff; elle a épousé le fils de mon maître! répondit le serviteur.

La jeune femme, en entendant ces mots, pâlit légèrement; une expression douloureuse se peignit sur son visage, singulièrement mobile; elle porta la main à son cœur, par un geste instinctif, comme on fait quand on vient de recevoir un coup brusque. Elle n'ajouta pas un mot; mais elle se retourna vers sa voiture avec une vivacité singulière, comme si elle eût voulu y remonter immédiatement.

Sans doute, ses gens n'avaient point envie de partir aussi vite, car le sac de voyage avait été déposé en un clin d'œil sur le sable de l'allée, et la chaise de poste filait rapidement du côté des remises.

Cependant la porte du vestibule venait de s'ouvrir, et, non moins émue que l'étrangère, Irène, des larmes dans ses beaux yeux, un sourire triste sur ses lèvres pâles, parut au haut du perron, et tendant ses deux bras :

— Thécla! ma chère Thécla! s'écria-t-elle.

Elle ne put en dire davantage; mais s'élançant vers la jeune femme, elle tomba sur sa poitrine, et fondit en larmes.

— Ah! tu te repens, chère ingrate! dit celle-ci en s'éloignant un peu pour regarder son amie...

— Comment, ingrate ? moi, ingrate? Mais n'est-il point marié? Et si j'ai oublié, n'ai-je pas été oubliée la première?

— Eh! non, malheureuse! mon frère, mon pauvre Serge t'aime plus que jamais, et il t'attend toujours.

— Mais il est marié! J'ai reçu son billet de faire part.

— Lui, marié! Ah! ma chère, comme tu connais mal le sang des Wolsky! Quand une fois nous aimons, nous aimons pour toute notre vie. Mòn malheureux frère ne te reprendra jamais le cœur qu'il t'a donné.

— Dieu! suis-je assez à plaindre! murmurâ la pauvre Irène en tournant vers le ciel l'azur humide de ses grands yeux, tandis que, pour ne pas tomber, elle était obligée de s'appuyer à la rampe de fer du perron, dans laquelle s'incrustaient ses doigts crispés.

Mais les gens qui arrivaient de l'intérieur pour prendre le bagage de Thécla et recevoir les ordres de leur maîtresse, ne permettaient plus aux deux jeunes femmes d'échanger ainsi, au milieu de tous, des explications qui auraient pu être entendues par des oreilles indiscrètes.

— Conduis-moi donc chez toi, dit la voyageuse à l'oreille de son amie ; tu vois bien qu'ici nous sommes sur la place publique!

Les deux jeunes femmes s'en allèrent dans la chambre d'Irène. Là, quand elles furent seules, les questions, les réponses, les accusations, les excuses s'échangèrent, et bientôt il ne leur resta plus un doute sur la trame odieuse dont Irène avait été la victime.

— Je vous écrivais, dit Irène, et je ne recevais plus vos lettres... Ce malheureux les interceptait... Sans

doute, il arrêtait les miennes aussi! J'étais désespérée!

..... Un jour, il vint ici un billet de part... imprimé... envoyé de chez nous... avec le timbre de la poste... m'annonçant le mariage de ton frère, mon Serge bien-aimé... avec cette belle Julie Tonsky, dont j'avais toujours été jalouse.....

— Ils ont donc le génie du mal, ces gens-là!

— Ce fut pour moi comme le coup de la mort; je fus anéantie; ils firent de moi tout ce qu'ils voulurent, et, pour le malheur de ma vie, l'âme toute pleine de l'image et de l'amour de Serge, son nom sur les lèvres, j'épousai le fils du traître Permoff!

— Hélas! pendant ce temps, le malheureux, brûlant d'amour, consumé par le plus cruel chagrin, mourant de ton silence, mais s'obstinant toujours à croire en ta constance, était étendu sur un lit de douleur, criant vers toi, désespéré, mais confiant; accusant les hommes, accusant Dieu lui-même, mais ne souffrant pas que l'on t'accusât, toi, sa trop chère idole, toi qu'il avait choisie entre toutes, et qu'il aimait plus que tout au monde, et comme jamais peut-être femme ne fut aimée! Oui, voilà, ma pauvre enfant, l'homme qui t'a perdue et, permets-moi d'ajouter, que tu as perdu, — car c'était vraiment un grand cœur, qui ne savait qu'aimer, et qui, l'amour ôté, ne voyait plus rien dans la vie.

— Oh! fit Irène avec une sombre exaltation, je devine toute l'étendue de son malheur, parce que je le juge par le mien. Mais, pourtant laisse-moi te dire que je ne comprends point, lui m'aimant comme il m'aimait, et ne pouvant douter d'un amour dont je n'avais pas craint de lui faire l'aveu, qu'il ait com-

mencé par le désespoir! le désespoir qui n'a jamais sauvé personne! Pourquoi, fort de sa tendresse et de la mienne, ne s'est-il pas mis à ma recherche? Pourquoi — mon père mort, il en avait bien le droit! — n'est-il pas venu me reprendre jusqu'ici? je l'aurais fait, moi!

— Hélas! ma chérie, le destin est plus fort que nous, et quand il a juré notre perte, il trouve toujours le moyen de l'accomplir. Je te l'ai déjà dit, mon frère tomba malade, ses jours furent longtemps menacés, et, alors même que le danger fut passé, il demeura longtemps si faible qu'il lui eût été absolument impossible d'entreprendre un si long voyage.

— Mais plus tard! — car enfin voilà cinq mois que je n'ai entendu parler de vous, — ne pouvait-il pas tenter quelque chose pour me retrouver?

— La Russie est grande! savait-il où tu étais? ton silence ne lui enlevait-il pas ce droit que tu semblais lui reconnaître tout à l'heure? Tu es beaucoup plus riche que nous. — Eh! ne lève pas ainsi tes belles épaules, la fierté est la vertu des pauvres! Si la fortune eût été chez lui et non chez toi, mon frère aurait remué le monde pour te rejoindre et te faire sienne!

— Qu'elle soit donc maudite, cette misérable fortune qui m'a séparée de lui, et qui m'a fait désirer de ceux-ci comme une proie! s'écria la pauvre Irène, dont un sanglot souleva et déchira la poitrine, tandis qu'elle cachait dans ses deux mains sa tête échevelée et pâle.

— Pauvre femme! pauvre jeune homme! deux vies brisées! dit Thécla, en prenant la main d'Irène, et en embrassant tendrement la jeune femme.

Mais il s'en fallut bien que cette preuve d'affection calmât la crise douloureuse : elle ne fit, au contraire, que la rendre plus passionnée encore et plus émouvante.

— Oui! dit Irène, dans un transport voisin de l'égarement, je le comprends maintenant, c'est moi, c'est vraiment moi la coupable! Ce n'est pas dans le mariage que les malheureuses, les trompées, les trahies, les abandonnées doivent chercher un refuge!.... Il y a le couvent glacé qui vaut mieux!... Il y a la mort! ajouta-t-elle avec une sombre énergie : la mort est préférable au mariage sans amour, quand on a l'âme toute remplie de l'amour d'un autre!

— Oh! si j'avais su tout le mal que je te fais, je ne serais pas venue ici! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir, par ma présence, renouvelé tes douleurs!

— Mes douleurs! je les aime mieux que mes joies! répondit Irène en jetant à son amie un regard où brillait une exaltation farouche, qui ne laissa point que d'effrayer la sœur de Serge Wolsky, celui qu'elle aimait.

— Crois-tu, demanda-t-elle à son amie, que ton mari ait trempé dans ce complot?

— Je ne le crois pas.... je suis même sûre qu'il l'ignorait. Je n'ai pas à me plaindre de lui; ce serait plutôt lui qui aurait à se plaindre de moi. Il est assez probable qu'il m'a épousée pour mon argent; depuis que je connais cette famille, ceci ne fait plus un doute pour moi. Je ne m'en plains ni ne m'en indigne : on assure que les choses se passent souvent ainsi dans le monde. Il n'est pas méchant, et ce doit être un mari comme un autre.... mais je sens à présent que je vais le haïr comme l'unique obstacle entre moi

et le bonheur permis... Oh! vois-tu? maintenant que je sais tout, maintenant que je ne puis me cacher à moi-même ni l'innocence ni l'amour de Serge, maintenant que je vais me répéter à chaque heure du jour que je l'ai perdu par ma faute, qu'il est libre quand je ne le suis plus, mon supplice va devenir plus intolérable encore... et je voudrais trouver le moyen de l'abréger.

— Ne me parle pas ainsi! malheureuse, tu me fais peur! reprit Thécla; fais appel à tous les bons sentiments dont ta jeunesse fut remplie, et demande à Dieu, qui peut seul te la donner, la force nécessaire pour supporter cette rude épreuve.

— Ah! reprit Irène, songe donc que je n'ai pas vingt ans, et que c'en est fait pour moi de tout bonheur en ce monde.

Quand elle eut pleuré bien fort et bien longtemps, elle se sentit plus forte et plus calme.

— A présent, dit-elle à son amie, tu peux me parler de lui; je suis capable de t'entendre.

— Hélas! je n'ai rien à t'en dire. Le malheureux est de ceux qui n'ont pas d'histoire, et toute sa vie pourrait tenir dans ces deux mots : son amour et son désespoir. Mais je le verrai bientôt....

— Tu es bien heureuse, toi!

— Je lui dirai...

— Oh non! tu aurais tort, ne lui dis rien : c'est plus sage!

— Laisse-moi faire! je le connais mieux que toi; je sais que si quelque chose peut être un adoucissement à ses douleurs, ce sera uniquement de savoir que tu n'es pour rien dans la catastrophe qui brise sa vie, et que tu as, comme lui, subi la loi d'une

inexorable fatalité. Il peut bien cesser de t'aimer... Il faut, du moins, qu'il puisse t'adorer toujours!

— Dis-lui bien, alors, que tout est fini entre nous, et que nous ne devons plus nous revoir en ce monde!

— Je n'aurai pas la peine de le lui dire, et il le comprendra comme moi... Mais, du moins, vous pourrez penser l'un à l'autre sans amertume.

— Il vaudrait mieux que nous pussions nous oublier.

— Eh bien, essaye! fit Thécla en regardant son amie.

— Je sais trop bien, hélas! que ce serait inutile!

— Es-tu seule au château?

— Absolument seule.

— Ton mari?

— A la chasse.

— Ton beau-père?

— Malade : confiné dans ses appartements; il y a dix jours que je ne l'ai vu.

— Alors, je puis rester près de toi cette après-midi?

— Tu pourrais y rester toujours, mon cher ange!

— Je le voudrais bien! mais mon mari ne m'accorde qu'un congé très-limité. Nous revenons d'Odessa, nous nous sommes arrêtés à Mewsky, où il a quelques affaires; il m'a permis de venir prendre ici de tes nouvelles et t'embrasser, — si j'avais le bonheur de te rencontrer, — mais il faut que je rentre ce soir en ville, car nous repartons demain matin.

— Nous aurons du moins la joie de passer ensemble et toutes seules ces trop rapides instants, car je ne

vais certes point avertir mon beau-père de ton arrivée.

— Et tu feras bien, car je ne voudrais pas voir le scélérat qui a fait ton malheur, le malheur de mon frère.... peut-être aussi le malheur de son fils.... car c'est payer la fortune bien cher que de l'acheter au prix d'un mariage avec une femme charmante... dont on n'est pas aimé.

Les deux amies ne se quittèrent point, et ne sortirent pas de l'appartement d'Irène. Le soir venu, Thécla s'arracha des bras d'Irène, qu'elle laissait toute en larmes.

Une fois seule, après s'être longtemps excitée au calme, parce qu'elle voulait être maîtresse d'elle-même, et frapper froidement pour frapper sûrement, Irène monta chez le vieillard.

VI

Permoff était un de ces vieux types du boyard moscovite comme il en existait encore à cette époque. Il appartenait à la pure race tartare, avait longtemps servi, et plus vécu dans le sans-façon des camps asiatiques que dans la confortabilité civilisée des villes européennes. Sa chambre à coucher ne possédait pas même ce meuble vulgaire, mais de première nécessité chez nous, que l'on appelle un lit. Aussi il était étendu, affaissé plutôt que couché, comme un vieux chef de tribu nomade, sur un amas de peaux et de fourrures, dans l'angle de la pièce le plus reculé de la porte d'entrée. Ses cheveux en désordre, sa barbe longue de huit jours, ses vêtements froissés dans l'incurie du

sommeil, ou tourmentés dans les agitations convulsives des nuits blanches, tout contribuait à lui donner un aspect étrange, bizarre, presque terrible.

Depuis qu'il était malade, sa belle-fille avait plusieurs fois essayé de vaincre ses répugnances, et, bien qu'elles fussent alors plutôt instinctives que raisonnées, elle n'y avait point encore réussi : elle n'avait donc pas mis une seule fois les pieds chez lui, et, pour qui connaissait sa nature dévouée, généreuse, vraiment bonne, il y avait dans cette conduite quelque chose qui devait donner singulièrement à penser à celui qu'elle abandonnait ainsi à la solitude des longues heures. Mais le comte Permoff ne s'était point montré blessé de cette dédaigneuse indifférence ; il en avait été heureux, et, comme si la seule vue de la femme de son fils eût été pour lui un reproche, une accusation, — qui sait, peut-être même un châtiment ? — il s'était bien gardé de l'appeler près de lui. Que n'eût-il pas donné pour l'oublier ! Oublier.... la seule chose peut-être qui ne soit point au pouvoir du coupable !

Irène entra chez lui sans se faire annoncer, et marcha droit jusqu'à l'angle où il s'était en quelque sorte acculé en la voyant, comme l'animal sur ses fins, qui ranime pour la dernière fois ses forces éteintes, et se prépare à faire tête à la meute furieuse.

La chambre était vaste, et, avant d'arriver jusqu'au vieillard, Irène avait un assez grand espace à traverser.

En la voyant venir à lui, pâle, un feu sombre dans les yeux, la menace au front, la lèvre superbement arquée, Permoff comprit qu'elle savait tout, qu'une dénégation serait absolument inutile, et que le mo-

ment d'une explication suprême, décisive, cruelle peut-être, était enfin arrivé.

Aussi, par un mouvement d'effroi instinctif, dans lequel sa volonté n'était pour rien, brusque, effaré, il se souleva sur son coude, puis, par un violent effort, il recula jusqu'à la muraille, qu'il heurta de ses deux épaules à la fois, comme s'il eût voulu l'entr'ouvrir pour s'y cacher. Mais Irène en était venue à ce point de sourde irritation et d'âpre colère où rien ne saurait plus désarmer la femme, — rien que la joie de la vengeance assouvie; — aussi, pareille à cette Némésis antique qui marche à son but, inflexible, implacable, mais sereine; lentement, mais sans jamais dévier de sa route, elle arriva tout près du vieillard.

— Eh bien, quoi? qu'est-ce donc? demanda-t-il en s'agitant avec des gestes saccadés, incohérents, comme on en remarque chez ceux qui vont mourir, dans les crises de l'agonie finale.

— Vous êtes malade, je viens vous voir : voilà tout! N'est-ce pas la chose la plus naturelle du monde? répondit la jeune femme d'une voix étrange, sans timbre, si l'on peut parler ainsi, et sans vibration : la voix d'un fantôme plutôt que celle d'une créature vivante!

Elle se tenait à deux pas de lui, les bras croisés, la tête penchée, fixant sur son visage un œil clair et perçant, qui semblait chercher à lire jusqu'au fond de son âme.

— Non! non! je ne veux pas! s'écria le vieillard, retrouvant comme un reste de force sous l'influence des émotions qui l'agitaient; je ne vous ai pas fait demander ; je n'ai pas besoin de vous... laissez-moi... allez-vous-en!

On eût dit qu'il parlait à une sourde, car elle ne recula point d'un pas; mais, au contraire, remarquant qu'il se détournait, et, comme un enfant qui a peur et qui ne peut pas fuir, cachait sa tête dans ses deux mains :

— Eh bien, dit-elle, en se penchant vers lui, vous ne voulez donc pas me voir, mon père?

Dans la seule façon dont elle prononça ces deux mots : *mon père!* on eût pu deviner le drame intime et sombre dont le prologue se jouait en ce moment, sans témoins, entre ces deux âmes, l'une farouche par nature, l'autre cruelle par vengeance. Le vieillard tressaillit, et incapable maintenant de résister, abdiquant sa volonté comme fait l'être faible entre les mains de celui dont il est contraint de reconnaître la supériorité et de subir l'ascendant, il se retourna vers elle, frémissant et palpitant sous son regard. Quand elle le vit ainsi dompté, soumis, fasciné en quelque sorte, comme l'oiseau sous l'œil magnétique du serpent :

— Serge Wolsky n'est pas marié! lui dit-elle d'une voix lente et basse.

Les lèvres déjà blêmes du malade prirent une teinte violette, et la pâleur de son visage devint livide comme celle des cadavres.

— Ah! vous savez? fit-il sans songer le moins du monde à se défendre, et avec l'imprudence du coupable que sa conduite accable, et qui se trahit lui-même.

— Oui, je sais! je sais tout!

Permoff comprit que le demi-aveu qui venait de lui échapper rendait toute dénégation impossible de sa part, de même que le sentiment de ses trop

justes griefs rendait du côté de sa belle-fille toute réconciliation impossible.

Dans l'état de faiblesse physique et d'affaissement moral où il se trouvait, il ne lui restait donc plus qu'à subir les vengeances d'Irène, si elle en voulait exercer contre lui.

Elle avait trop souffert, et elle souffrait trop encore pour se montrer généreuse. Elle usa donc de tous ses avantages, sans crainte d'en abuser, accusant et condamnant, en dehors de toutes les règles de la bonne justice, comme si elle n'eût pas été en même temps juge et partie dans l'affaire.

Elle fut véritablement sans pitié! Elle accabla le vieillard : elle lui reprocha avec une éloquence amère l'indignité de sa conduite et l'infamie de ses trahisons, qui n'avaient même pas la passion pour excuse, mais seulement une basse et misérable cupidité, et le désir honteux de voir passer dans sa famille la fortune d'une orpheline; elle eut des mots d'une poignante énergie pour caractériser cette marche tortueuse vers un but qui n'était autre chose que le malheur complet de sa vie; elle flétrit ces odieuses machinations tramées dans l'ombre, qui avaient fini par la faire tomber dans cet abîme, au fond duquel maintenant elle se débattait dans les angoisses du désespoir.

— Mais j'espère que vous vivrez assez longtemps pour voir briser ces liens détestés! continua-t-elle, et ce sera là votre châtiment, car il en rejaillira sur vous une honte ineffaçable! Non! il ne sera pas dit qu'une telle violence aura triomphé sans amener de vengeance à sa suite! Non! il ne sera pas dit qu'après avoir abusé de ce qu'il y a de plus sacré en ce monde,

vous goûterez en paix le fruit de vos complots... J'irai, s'il le faut, jusqu'au trône de l'empereur; je me jetterai à ses pieds, je lui dirai tout. Il saura à quel point vous avez été coupable, et il m'accordera le divorce, que je ne craindrai pas de lui demander.

— Et mon fils? mon fils qui est innocent, je vous le jure!

— Et moi! suis-je donc coupable?

— Mais cet enfant que vous portez dans votre sein... allez-vous, pour satisfaire vos haines, faire ce que ne font point les plus mauvaises mères : le frapper avant sa naissance et le priver injustement, et, si j'ose le dire, sans en avoir le droit, de la tendresse et de l'affection d'un père?

— Quittez ce souci! répliqua la jeune femme avec une fierté de reine; mon fils n'aura jamais besoin de vous, et je saurai lui rendre plus que je ne lui aurai pris... Serge Wolsky m'aime assez pour ne pas craindre de servir de père à mon enfant!

— Ah! vous êtes sans pitié! fit le vieillard en joignant ses deux mains décharnées comme pour une prière... Nous prendre le dernier espoir de notre race!... Mais vous me trompez! vous ne ferez pas... vous ne pourriez pas faire ce que vous dites là, et, si vous le faisiez, ce serait plus mal, en vérité! oui, plus mal que tout ce que j'ai fait moi-même... Moi j'avais du moins une excuse, — car je voulais sauver mon fils, — et vous... vous perdriez le vôtre! Je vous en conjure, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde....

— Ce que j'ai de plus cher au monde, c'est l'homme qui m'aime, — et que j'aime! répliqua-t-elle avec une expression d'indicible orgueil et

d'écrasant dédain ; invoquez donc ce nom, si vous l'osez!

— Eh bien, je ne vous crois pas; et, malgré toutes vos menaces, je sens que vous n'oserez jamais agir ainsi !

— Je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous ne mouriez qu'après l'avoir vu!

Irène sortit comme elle était entrée, moins semblable à une femme qu'à quelque statue de la Vengeance, descendue de son piédestal, et n'ayant rien d'humain dans la poitrine.

— Que va-t-elle faire? se demanda-t-il avec un mortel effroi... et dire que je ne puis rien empêcher !

Au lieu d'être entouré d'affections et de présences chéries, le vieux comte s'éteignait donc muet, solitaire et farouche comme, au fond des bois, les animaux dont les dépouilles s'entassaient autour de lui. Lui-même avait senti le besoin d'éviter son fils, le seul être au monde qu'il aimât, et il préférait l'isolement, si pénible qu'il pût être, aux soins mercenaires de serviteurs dont l'affection était douteuse, ou d'une bru dont la haine était certaine. Il avait donc défendu que l'on vînt chez lui, si ce n'est à certaines heures qu'il avait indiquées, et hors desquelles il entendait ne recevoir personne. En ce moment, pourtant, il eût bien voulu avoir quelqu'un près de lui pour apprendre quels événements nouveaux se passaient au château, pour savoir qui avait pu apporter à Irène la fatale nouvelle... cette nouvelle qu'il avait espéré lui cacher toujours!... Et l'heure passait, et on l'oubliait, comme s'il eût été déjà mort, et il n'avait la force ni d'appeler, ni même

de quitter sa couche pour se traîner jusqu'à la sonnette. Il se consumait donc de terreur et d'ennui dans l'attente la plus cruelle.

Enfin, vers dix heures, — c'était le moment où l'on venait prendre ses ordres pour la nuit, — Michel parut...

— Qui donc est venu? lui cria-t-il en l'apercevant sur le seuil; qui donc a vu madame?

— La comtesse Thécla Tcherkoff.... la sœur de celui.....

— Qu'elle soit maudite! mais pourquoi n'es-tu pas venu me prévenir?

— Cela n'eût pu servir qu'à vous tourmenter! Vous n'auriez pu rien empêcher. J'aimais mieux, d'ailleurs, rester à portée de tout voir, si je ne pouvais tout entendre.

— Eh bien, qu'as-tu vu?

— Quand elles sont sorties, il était aisé de s'apercevoir que madame avait beaucoup pleuré. Elle a reconduit l'autre jusqu'à sa voiture; on eût dit qu'elles ne pouvaient pas se quitter. Voilà tout ce que je sais.

— Ces imbéciles de Turcs ont plus d'esprit que nous, murmura le vieillard : ils enferment leurs femmes! Le malheur est entré aujourd'hui dans notre maison. Irène sait tout.... Mais ce n'est pas ta faute! tu as fait ton devoir, comme toujours; maintenant, laisse-moi!

La nuit du vieillard fut cruelle : celle d'Irène ne fut pas meilleure. La victime et le bourreau souffraient également.

VII

Pendant tout le temps que dura l'absence d'Ivan, — et elle ne souhaitait point son retour, — elle ne retourna point une seule fois chez son beau-père, et, de son côté, celui-ci ne songea guère, on le conçoit, à réclamer sa présence. Ces deux haines vivaient donc à côté l'une de l'autre, muettes, mais implacables. Du lit de douleur qu'il ne devait plus quitter maintenant que pour la couche d'argile où les enfants d'Adam vont dormir leur dernier sommeil, le vieux Fédor était parvenu, grâce à Michel, dont il s'était assuré à tout jamais le dévouement et la complicité, à établir autour de sa belle-fille une surveillance fort inutile assurément, mais qui eut du moins pour résultat de lui donner un peu de calme. Jugeant les autres d'après lui-même, et prenant peut-être trop au pied de la lettre les menaces échappées à Irène, il s'imaginait qu'elle ne s'occupait plus que de préparer sa fuite, et il lui semblait que le dernier service qu'il pût rendre à son fils c'était d'empêcher sa femme de quitter le château. Il la remettrait entre ses mains : le reste regardait Ivan. Tel était l'état des esprits au château de Permoff, où l'on vivait dans une attente pleine d'angoisses, quand Ivan y rentra, un jour ou deux plus tôt qu'il ne l'avait cru.

Il alla tout d'abord chez sa femme, qu'il trouva soucieuse. Il est vrai qu'il ne l'avait jamais vue d'une gaieté bien folle, et l'état de santé où elle se trouvait en ce moment était bien de nature à justi-

fier quelque préoccupation. Si ses relations avec elle eussent été tout autres, Ivan, dans l'expansion heureuse qui suit toujours le premier revoir après l'absence, eût demandé à Irène une explication qu'elle seule pouvait lui donner. Mais leurs rapports, toujours un peu froids, sans intimité comme sans abandon, ne lui permettaient point ce que se serait si bien permis tout autre mari à sa place. Plus d'une fois des tentatives de ce genre n'avaient provoqué chez elle que des paroles découragées et décourageantes. Il sortit donc de l'appartement de sa femme dans une disposition d'esprit assez triste, et se rendit chez son père.

Michel avait déjà averti celui-ci du retour d'Ivan, en le prévenant qu'il s'était rendu chez madame. Cette nouvelle avait redoublé l'impatience du vieillard, qui s'agitait sur sa couche avec des mouvements convulsifs.

A peine éclairée par les lueurs obliques du crépuscule, la vaste chambre avait je ne sais quoi de fantastique et de lugubre, qui prédisposait l'âme aux impressions les plus tristes et les plus terribles. La nuit naissante y entourait les objets de je ne sais quelles ténèbres vagues, au sein desquelles on ne distinguait plus que deux points lumineux : les yeux du mourant, qui jetaient un éclat fauve et métallique, comme les yeux de feu des loups, que l'on aperçoit au bord des grands bois, et qui, dans les nuits d'hiver, suivent les traîneaux fuyants.

— Il ne viendra donc pas ? Non, il ne viendra pas ! murmurait-il en arrachant des touffes de poils aux dépouilles sauvages, qu'il éloignait de lui avec des gestes brusques, et qu'il ramenait bientôt, sur sa

poitrine et sur ses épaules... Mais que peut-il donc faire chez cette malheureuse?

Bientôt, pourtant, il entendit un bruit de pas sur l'escalier.

— C'est lui! se dit-il... enfin!

La porte s'ouvrit.

— Ivan! Ivan! c'est bien toi! cria-t-il d'une voix que ranimait l'arrivée de son fils.

— Oui, père, c'est moi! fit Ivan, qui s'avança en trébuchant à travers la chambre; mais où êtes-vous donc?

— Par ici — je te vois bien, moi! — dans ce coin, sur ta droite.

— Pourquoi êtes-vous seul?

— Parce que je n'aime pas les autres! je n'aime que toi!

Ivan se heurta contre une table, et poussa une sourde exclamation de douleur.

— Ah! tu t'es fait mal? va doucement!

— Ce n'est rien! Mais pourquoi donc rester ainsi sans lumière?

— Parce que je n'attends personne — personne que la mort, et qu'il est inutile de l'éclairer : elle me trouvera bien sans cela! fit Permoff avec un éclat de rire nerveux et strident, rire menteur et sans joie, auquel une oreille amie ne pouvait point se méprendre.

Ivan s'avançait toujours du côté de la voix.

Tout à coup, une main fiévreuse saisit son bras avec une vigueur inattendue, et le contraignit à s'asseoir.

— Enfin, te voilà! dit-il, en l'attirant à lui et en le serrant contre sa poitrine.

— Oui, me voilà, mon père! si je vous avais su aussi mal, je serais revenu plus tôt.

— Ne t'occupe donc pas de moi! dis-moi seulement si tu es heureux! fit-il avec un accent de tendresse et de sympathie qu'il avait rarement, même en s'adressant à son fils; dis! es-tu heureux?

— Comment puis-je être heureux, quand je sais que vous souffrez?

— Ceci est un mot aimable; mais ce n'est pas une réponse. As-tu vu ta femme?

— Je l'ai seulement entrevue. Pouvais-je donc m'arrêter chez elle avant de vous avoir embrassé?

— Ceci peut bien être d'un bon fils, mais c'est à coup sûr d'un mauvais mari. Tu vas bientôt cesser d'être fils... J'espère que tu seras mari longtemps encore; il fallait rester près de ta femme.

— Il y a temps pour tout; je la reverrai tantôt.

— Je trouve que tu la quittes trop. Comment est-elle avec toi?

— Eh! mais, vous savez... ni bien ni mal... plutôt mal.

— Ah! fit le vieillard, en se renversant en arrière, tout en tenant la main de son fils dans les siennes... plutôt mal!

— Non! Ce n'est pas vrai! et je dis plus que je veux dire! Seulement, vous savez, c'est une nature froide, extrêmement réservée; cela trompe!

— Hum! pensa le vieillard, s'il avait lu les lettres de sa femme à Wolsky, il ne la trouverait, j'imagine, ni froide ni réservée.

Il éprouvait tout à la fois une certaine irritation

en face de cet aveuglement, commun, du reste, à plus d'un mari, s'il faut en croire les observateurs et les moralistes, et en même temps une sorte de joie à la pensée que jusque-là rien n'avait troublé la sécurité de son fils. Il eût voulu, à l'aide de précautions oratoires plus ou moins habiles, le mettre sur ses gardes, sans cependant l'effrayer, et l'éclairer sans l'avertir. On le voit, la chose n'était pas sans difficultés, et elle exigeait une diplomatie pour laquelle Permoff, bien portant, n'eût pas eu trop de toute son intelligence et de tout son sang-froid.

Il cherchait encore, lorsque le valet de chambre entra, apportant des lumières.

Le père et le fils, qui ne s'étaient pas vus depuis quelques jours, se regardèrent avec une curiosité inquiète.

Ivan montrait sur un visage calme une expression sérieuse, mais sans tristesse et sans abattement.

— Il ne sait rien! pensa le comte; et tout en s'applaudissant de cette heureuse ignorance, il s'avouait à lui-même qu'elle ne simplifiait point sa tâche.

Quant à Ivan, il lui suffit d'un coup d'œil pour reconnaître que son père était extrêmement changé. L'œil cave et la joue terreuse le faisaient ressembler à un mort plus qu'à un vivant; si le feu sombre de la fièvre l'éclairait et l'animait, il n'était pas malaisé de voir qu'en s'éteignant, ce feu l'aurait laissé morne et sombre. De temps en temps, il lui passait des sueurs glacées qui, par grosses gouttes, roulaient sur son visage, après avoir mouillé la racine de ses cheveux.

Ivan crut s'apercevoir que l'entretien fatiguait singulièrement le malade, qui ne cessait de s'agiter

sur sa couche avec des signes visibles d'impatience.

— Je vais me retirer, lui dit-il ; tâchez de dormir un peu ; le sommeil vous ferait tant de bien !

— C'est cela ! fit le vieillard ; va rejoindre ta femme fidèle et dévouée !

— La femme que vous m'avez donnée ! ajouta Ivan non sans quelque amertume.

Le vieillard fit un mouvement brusque et, tournant sur lui-même avec un soubresaut presque convulsif, il cacha sa face dans le poil touffu des bêtes.

Ivan se retira ; mais il emportait de ce lugubre entretien des pressentiments sinistres qui hantèrent sa nuit sans sommeil.

— Je ne sais ce qu'a mon père, murmurait-il en redescendant l'escalier qui menait chez Irène. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Quelle insistance singulière à ramener toujours l'entretien sur ma femme !... En vérité, si nous vivions ailleurs que dans ce désert où elle ne voit que moi, je croirais... Mais quelle folie ! dois-je m'arrêter à ces divagations d'un esprit malade ? dois-je me battre contre ces fantômes que la fièvre hallucine ? Que m'importent ces délires précurseurs de l'agonie et voisins de la mort ? Ma femme... pourquoi donc tenait-il tant à me parler de ma femme ? Je sais bien qu'elle n'a pas pour moi une passion insensée ; mais les maris sont rares qui inspirent de telles passions à leurs femmes !... La mienne a du moins le sentiment du devoir... eh ! pourtant, j'aurais autant aimé que mon père ne m'eût point parlé comme il l'a fait.

Ivan, en revenant à l'appartement conjugal, trouva Irène assise à sa table à ouvrage : elle était entourée de ces petits vêtements enfantins et char-

mants qui composent la layette des nouveaux-nés dont les parents sont millionnaires. Elle n'avait voulu céder à personne le soin de remplir ces premiers devoirs de la maternité, qui sont aussi ses premières joies; elle taillait largement dans la mousseline, ajustait les dentelles et chiffonnait les rubans.

C'était vraiment plaisir de la voir, charmante d'attitude, pleine de grâce dans tous ses mouvements adorablement jolie sous la lumière de la lampe, qui éclairait doucement sa pâleur nacrée.

— Ce serait pourtant bon d'être aimé! pensa tristement le mari en regardant sa femme.

Mais s'il le pensa, il ne le dit point.

Dans la nuit même, on vint réveiller Ivan.

Peu de temps après son départ, le comte s'était trouvé plus mal ; mais, par un caprice étrange, auquel on n'avait point osé désobéir, parce que les serviteurs savaient que leur maître était aussi violent que fantasque, il avait défendu que l'on prévînt ses enfants.

Cependant le valet de chambre, effrayé des symptômes graves qui venaient de se manifester tout à coup, avait averti l'intendant. Michel envoya chercher immédiatement le médecin. Celui-ci comprit tout de suite que le péril était imminent, la cris suprême, et le dénouement inévitable; aussi, après avoir eu recours à toutes les ressources que l'on réserve pour les cas désespérés, il exigea qu'Ivan fût informé.

Celui-ci accourut en toute hâte près du lit de douleur, pour être le témoin et le consolateur de l'agonie de son père, pour recevoir ses derniers adieux,

et accomplir envers lui les devoirs sacrés de la piété filiale.

La chambre, misérable, presque sordide, avait été subitement éclairée avec une véritable profusion, car tout était préparé pour la célébration des dernières cérémonies de la vie religieuse. Le prêtre était venu presque en même temps que le médecin, et il avait disposé sur une table les flambeaux et les vases sacrés. Il était debout d'un côté du moribond, le médecin était de l'autre; tous deux étudiaient, celui-ci les symptômes du mal physique, celui-là les ravages non moins grands du mal moral. La pauvre âme semblait en effet bourrelée de remords; aussi, comme s'il eût trouvé ses fautes trop grandes pour qu'il en pût jamais obtenir le pardon, sa bouche ne priait pas, et son oreille inattentive ne se prêtait point aux exhortations du ministre de Dieu. Si, parfois, quelques lambeaux en arrivaient jusqu'à lui, il ne témoignait les avoir entendus que par un geste d'impatiente contrariété. Et, par moments, cette contrariété paraissait si grande, que si l'on pouvait encore s'étonner d'une chose, c'était qu'il se maîtrisât assez pour ne point affliger les assistants par quelque emportement scandaleux. Il accordait beaucoup plus d'attention au médecin du corps, et s'il ne l'honorait point d'une confiance absolue, que peut-être il n'était capable d'avoir pour personne, des regards furtifs, qu'il jetait souvent de son côté, prouvaient du moins qu'il tenait singulièrement à connaître sa pensée. Souvent aussi son œil anxieux se fixait sur la porte, comme s'il se fût attendu, de minute en minute, à voir paraître ses enfants.

Çà et là, dans divers coins de la chambre, les gens de service se tenaient par petits groupes, attentifs, silencieux, pleins d'effroi, comme il arrive souvent aux personnes des classes inférieures, quand elles sentent que la mort va passer près d'elles.

L'aube naissait déjà dans le ciel, et, jetant sur les vitres ses lueurs blafardes, faisait pâlir la lumière des cierges, quand la porte de la chambre s'ouvrit pour livrer passage à Irène, vêtue de nuit, et plus blanche que ses blanches draperies.

Toute pâle, ses longs cheveux mal attachés s'échappant de ses coiffes, pendant sur ses joues et flottant sur ses épaules, elle ressemblait à un fantôme plutôt qu'à un être vivant. On eût dit une apparition surgissant tout à coup près de ce lit de mort.

Le vieux comte, en l'apercevant, éprouva une commotion si violente, qu'il se souleva sur son coude, par un suprême effort, tandis que son autre main se tendait vers la porte, avec le geste impérieux de l'homme auquel tout le monde obéit. Son regard ne quittait point le visage de sa belle-fille, et dans ses yeux, rivés en quelque sorte aux yeux d'Irène, on pouvait lire autant d'effroi que de colère. Sa bouche s'ouvrit pour parler, peut-être pour maudire, pour prier peut-être!.... aucun son n'en sortit.

Il retomba aussitôt, comme affaissé sur lui-même.

Le médecin se pencha vers lui, le prit par le cou, essuya les gouttes glacées qui roulaient sur son front, et secoua la tête d'un air trop significatif pour que personne s'y trompât. Le prêtre murmura ses prières avec un redoublement de ferveur, et les

assistants tombèrent à genoux, en se signant de droite à gauche.

Ivan, dès le premier instant, s'était précipité vers son père évanoui. Effet sublime et touchant de la tendresse! Permoff, en sentant l'étreinte des deux bras de son fils, revint à lui sur-le-champ; son premier regard chercha sa bru. Il l'aperçut à deux pas de son lit, grave, calme, froide, sévère.

— Non! non! murmura-t-il d'une voix très-basse, mais cependant si distincte que chacun l'entendit, je ne veux pas la voir! qu'elle s'en aille! qu'elle s'en aille!

— Comment? mon père, Irène! votre fille, ma femme! mais que dites-vous donc là? Revenez à vous. Quel mal vous pouvez lui faire, dans l'état où elle est! Allons, vite, une bonne parole; il le faut : dites-lui donc une bonne parole!

— Non! non! c'est elle qui me tue... je ne veux pas la voir!

Tout en parlant ainsi, le comte Permoff ne cessait de donner des marques d'une agitation fébrile, désordonnée, qui ne laissait point que d'inquiéter le médecin et d'effrayer les gens. Quant au mari, il en éprouvait une contrariété facile à comprendre, et, en rapprochant les paroles de son père des demi-révélations qu'il lui avait faites dans la soirée en termes si obscurs et si ambigus, il commençait à se demander s'il n'avait point à redouter les derniers malheurs.

Le prêtre, que les fonctions délicates de son pieux ministère et son intimité forcée avec tant de consciences avaient mis au fait de toutes les misères humaines, ne semblait pas beaucoup plus rassuré,

et il aurait voulu pouvoir imposer silence à son irascible et trop peu docile pénitent.

Le personnage le plus calme, entre tous les acteurs de ce petit drame, était précisément celui qui eût dû se montrer le plus ému. On eût dit, en effet, qu'Irène était absolument étrangère à tout ce qui se passait entre son beau-père et son mari. Calme, hautaine, impassible, les bras croisés sur sa poitrine, elle attendait. Innocente, il fallait qu'elle fût bien forte du témoignage de sa conscience; coupable, elle devait être singulièrement endurcie dans le crime.

Un doute affreux traversa l'âme d'Ivan . Les chances du bien et du mal étaient égales en ce moment; mais cela même n'est-il point déjà terrible? Il comprit toutefois que paraître attacher trop d'importance aux allégations du mourant, c'était signer lui-même la preuve de son déshonneur, et reconnaître la honte de sa femme. Il ne le pouvait point. Il verrait plus tard quel parti lui dicteraient les circonstances; c'était affaire entre elle et lui; mais, en attendant, et jusqu'à ce que la preuve fût faite, il lui devait sa protection devant tous, et contre tous.

Il le comprit.

Aussi, se retournant vers elle et prenant sa main, d'une voix claire et nette que chacun put entendre :

— Irène, lui dit-il, assurez notre père de toute votre affection, de toute votre tendresse.

Il recula d'un pas, et s'effaça pour la laisser approcher. Une tempête furieuse grondait dans sa poitrine; dans son cerveau tourbillonnaient mille pen-

sées confuses. Il ne savait encore à laquelle s'arrêter et il avait vraiment besoin de sa remarquable force d'âme pour dominer la violence de ses sensations. Le courage de la femme, en ce moment suprême, était du reste à la hauteur du courage de l'homme. Aucune émotion apparente n'altérait la sérénité de son visage, impassible, rigide et froid comme le marbre.

Le sombre éclat de ses yeux animait seul sa pâleur, aussi grande que celle du mourant lui-même.

Ivan la regardait comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son âme : mais elle, forte comme la femme qui n'a rien à cacher, elle ne chercha point à fuir ce regard, car elle se retourna lentement vers lui, avec un mouvement de tête et d'épaules qui semblait dire : Vous avez voulu que je vinsse, je suis venue ; mais vous savez bien que je n'ai rien à faire ici !

Elle resta silencieuse.

Comme s'il n'eût pas voulu la voir, le vieux comte ferma les yeux. Un long soupir souleva sa poitrine, un frisson passa sur ses épaules, et un tremblement convulsif secoua la main qu'Ivan tenait dans la sienne.

Le médecin comptait toujours le battement des artères ; le prêtre murmurait toujours ses longues oraisons, et les assistants craintifs, immobiles, dans l'attente de quelque formidable évènement, retenaient leur souffle. La crise pouvait emporter le vieillard, et l'emporter sans qu'il eût parlé. C'était le malheur qu'en ce moment Ivan redoutait le plus au monde. Aussi, avec cette concentration énergique de volonté qui rend possible les phénomènes les

plus inexplicables du monde magnétique, il pressa de nouveau la main de son père dans la sienne, paume contre paume, tandis qu'il le couvait, pour ainsi dire, tout entier sous son regard.

Permoff s'agita brusquement, retira ses deux mains, que tenaient le médecin d'un côté et son fils de l'autre, rouvrit ses yeux qu'une larme vint mouiller, et regardant la jeune femme avec une expression devenue tout à coup soumise et craintive, que son visage n'avait peut-être jamais eue depuis les jours lointains de son enfance :

— Grâce! grâce! lui cria-t-il, pardonnez-moi, Irène! pardonnez-moi pour que je meure en paix!

Les lèvres d'Irène s'agitèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Je ne sais ce qu'il a fait, Irène, dit Ivan en se penchant vers sa femme; mais il n'y a point de faute, point de crime qui ne s'oublient devant la mort!

— Je vous pardonne! dit Irène à haute voix, en se penchant vers le vieillard pour lui donner le baiser de paix.

Un soupir de satisfaction profonde souleva la poitrine d'Ivan, le prêtre approuva d'un signe de tête, le médecin eut un mouvement d'épaules, et les serviteurs du château échangèrent entre eux de longs regards d'étonnement.

Cependant un éclair de joie fugitive illumina la face de l'agonisant, et ceux qui se trouvaient près de lui purent l'entendre murmurer tout bas quelque chose qui ressemblait à un remercîment.

Ce fut là, du reste, sa dernière parole. Le froid envahissant de la mort venait de gagner jusqu'à son cœur; les lèvres d'Irène n'avaient touché qu'un

front glacé, et une ombre violette se répandit sur le visage de celui qui n'était déjà plus qu'un cadavre. Le médecin laissa retomber son bras et regarda le prêtre, qui prononça ces mots d'une voix émue et grave :

— Chrétiens, à genoux! priez pour l'âme qui s'en va !

VIII

La vie au château fut ce qu'elle devait être après une telle catastrophe, laissant ce grand vide dans un petit groupe.

Les rapports des deux époux furent, comme auparavant, contraints et froids ; Irène enfanta dans la douleur son fils auquel Ivan donna le nom de son grand-père, et qui ne resserra point les liens trop détendus entre sa femme et lui. Thécla ne donna point de ses nouvelles à la comtesse Permoff. Celle-ci n'entendit plus parler de Wolsky. Mais elle y pensait trop.

— Qu'importe ? se disait-elle parfois, après quelques instants de revêries douloureuses : aimée ardemment ou profondément oubliée, n'est-ce point toujours la même chose pour moi ? Dans un cas comme dans l'autre, ne suis-je pas condamnée à la solitude perpétuelle, et à l'éternel veuvage du cœur ?

Mais si, par hasard, en ce moment, elle regardait le petit berceau où dormait son fils, souriant aux anges pendant son sommeil, elle essuyait vivement les larmes sur ses joues.

— Je suis ingrate, disait-elle ; les mères *ne doivent* jamais être malheureuses !

IX

Une nuit, — pendant une de ces fréquentes absences du comte Ivan, — tout dormait, et le château, et la ferme voisine, et le village environnant, et la campagne au loin, et les grands bois, ceinture flottante de l'horizon. Il pouvait être une heure du matin : c'est le moment où le sommeil, ce jeune frère de la mort, exerce avec le plus de tyrannie son incontestable empire, où les hommes oublient le plus complétement les chagrins, les tristesses et les ennuis de l'existence dans la paix du repos profond.

Tout à coup des cris sinistres et soudains troublèrent le silence ; on entendit, à coups pressés, retentir le tocsin de la cloche d'alarme ; des lueurs fauves teignirent le ciel. Bientôt, de toutes parts, des colonnes de fumée qu'illuminaient des traits de feu, rouges comme du sang, jaillirent dans les airs. Le château d'Imzeff était en flamme... et ces flammes dévorantes, vraiment terribles, auxquelles des bois d'essence résineuse, les stucs, les plâtres et tous les éléments d'une construction légère ne fournissaient qu'un trop facile aliment, menaçaient d'engloutir en un moment tout ce qu'elles allaient atteindre.

Partout, même dans les centres où la population resserrée permet de mettre à l'œuvre autant de mains qu'il en faut, là même où tous les secours se combinent pour arrêter la marche du fléau, lorsqu'il se déclare avec cette irrésistible violence, l'homme est contraint de céder à l'élément, et le seul parti qu'il lui reste à prendre, c'est de faire la part du feu.

Mais dans une campagne isolée, loin de tout secours organisé, c'est le feu lui-même qui fait sa part...... et il prend tout !

Les gens de Permoff semblaient le comprendre, car ils n'opposaient guère au terrible fléau que des lamentations, des prières et des cris, tristes aveux de leur impuissance, qui ne devaient sauver personne.

Le feu s'était tout d'abord déclaré dans l'aile du château qu'occupait la comtesse Irène avec son enfant. Déjà les flammes menaçantes, victorieuses, maîtresses de tout, sortaient par les fenêtres, crevaient le toit, et dépassant les cheminées de dix mètres, couronnaient l'édifice de leurs sinistres panaches. Toutes les communications étaient désormais interceptées entre cette aile à demi dévorée déjà, et le reste du château qui brûlait lui-même.

Les malheureux serviteurs allaient et venaient sous les fenêtres, courant de tous côtés, poussant des cris désespérés, levant au ciel leurs yeux, leurs mains et leurs prières, et suppliant Dieu, plus puissant qu'eux, de venir au secours de la femme et de l'enfant de leur seigneur.

Ce secours devenait urgent. Encore quelques minutes, et il arriverait trop tard ! Déjà, en effet, on entendait le craquement sourd des poutres de la toiture, et le pétillement vif et sec des tuiles qui volaient en éclats ; déjà une des cheminées venait de s'écrouler avec un fracas retentissant. Deux hommes au cœur intrépide entrèrent dans la maison, au risque de leur vie, bien résolus de pénétrer à travers les flammes, d'arriver jusqu'à la comtesse et de l'arracher à la mort.

Les femmes se jetèrent à genoux. Les hommes attendirent, la pâleur au front, l'angoisse au cœur.

Cependant les deux courageux sauveteurs reparurent bientôt — mais ils reparurent seuls!

L'escalier, gagné par le feu, depuis longtemps déjà, venait, en se rompant devant eux, de leur fermer le périlleux et dernier accès qui permît d'approcher de la comtesse.

Elle était donc maintenant vouée à une mort aussi horrible que certaine. Vainement avait-on essayé d'appliquer une échelle contre la muraille. Il s'en fallait de dix pieds que cette échelle atteignît jusqu'à l'appartement qu'occupait l'infortunée châtelaine.

Rien, du reste, ne révélait qu'Irène eût seulement conscience de l'épouvantable catastrophe qui allait l'engloutir. Un silence de mort et une effrayante immobilité régnaient toujours dans la pièce qu'elle occupait, et l'on se demandait si elle dormait encore ou si elle avait déjà péri. Au moment où l'incendie avait éclaté, la comtesse, qui, d'ordinaire, dormait comme un enfant, était plongée dans ce premier sommeil qui est aussi le plus profond. Réveillée enfin, et non sans peine, par les cris des gens, le glas de la cloche et les mille bruits sinistres de l'incendie, elle se dressa sur son séant, et se voyant entourée par les flammes, bondit en sursaut sur ses pieds, arracha l'enfant à son berceau, et accourut au balcon, pâle, en désordre, le tenant entre ses bras, et invoquant la sainte pitié pour lui bien plus encore que pour elle.

Un cri, ou plutôt un sanglot jaillit de toutes les poitrines; et, par un mouvement instinctif, tout le

monde s'approcha des murailles comme si on eût voulu en tenter l'escalade et prendre d'assaut le château que le feu gardait mieux, hélas! que n'eût fait la plus intrépide garnison. La comtesse et son fils semblaient donc destinés à une mort certaine, et les témoins de leur perte prochaine ne pouvaient leur donner que des vœux stériles.

Tout à coup, sur le balcon même, derrière la comtesse, qui ne le voyait pas, un homme apparut. On ne savait ni d'où il venait ni comment il se trouvait là, et sa venue soudaine, inexplicable comme un prodige, rendit quelque espoir à ceux-là mêmes dont l'âme était, un moment auparavant, remplie des plus horribles craintes. On comprit que si le salut pouvait venir de quelqu'un, il viendrait de cet homme; aussi mille cris enthousiastes le saluèrent comme un libérateur envoyé par le ciel.

Aux cris poussés de toutes parts et aux gestes qui les accompagnaient, Irène se retourna et aperçut l'étranger.

Il eût été bien difficile de traduire par des paroles les sentiments dont l'expression ardente et mobile se peignit sur son visage. C'était tout à la fois la surprise, la crainte, la joie enivrée, la prière silencieuse, mais éloquente. Sans prononcer une seule parole, elle lui tendit son enfant avec une sereine confiance, comme elle eût pu faire à un ange descendu d'en haut pour la sauver.

Le jeune homme — car l'étranger était jeune, grand, d'une taille qui devait réunir à la fois l'élégance à la force — attacha solidement à la balustrade du balcon une longue corde dont il s'était muni, prit l'enfant, escalada le balcon, et, quoiqu'il ne pût se

servir pour descendre que de ses pieds et d'une seule main, il se hasarda tout aussitôt dans l'espace avec l'aisance d'un homme rompu à tous les exercices de la gymnastique aérienne.

Deux hommes, se détachant des groupes qui se tenaient sous la fenêtre, s'élançèrent aux échelles, qui étaient restées appliquees contre la muraille et, venant au-devant de lui, le débarrassèrent de son léger fardeau.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, rapide comme s'il eût eu des ailes, le jeune homme, voltigeant en quelque sorte le long de la corde tendue, regagna le balcon où Irène, tout heureuse de la délivrance de son fils, ne paraissait pas même sentir l'atteinte des flammes qui, cependant, effleuraient déjà le bord de ses vêtements.

Cette fois, le jeune homme ne remonta point sur le balcon, mais s'y cramponnant solidement d'une main, et s'arc-boutant du pied à une saillie de la muraille, il donna ses instructions à la comtesse. Celle-ci parut hésiter un instant, car on put remarquer chez le jeune homme un mouvement d'impatience, et un geste brusque par lequel il voulut l'attirer à lui.

— Pas une minute, pas une seconde à perdre! lui dit-il à demi-voix; maintenant ou jamais! Venez, ou je ne réponds plus de rien!...

Et comme elle hésitait encore :

— Je me trompe, dit-il, je réponds de mourir avec vous dans ces flammes!

Derrière la comtesse, une fenêtre tomba avec fracas et couvrit le balcon de ses débris brûlants. En même temps, un nuage d'épaisse fumée sortit de la

chambre qu'elle venait de quitter, et violemment refoulé et rabattu par le vent de la nuit, les enveloppa tous deux dans ses spirales sombres.

On les crut perdus, et une clameur qui ressemblait à un sanglot monta jusqu'à eux.

Quand cette fumée se fut dissipée, on aperçut, aux lueurs rouges de l'incendie, un homme et une femme qui descendaient lentement le long d'une corde.

La femme avait passé ses deux bras autour du cou de l'homme, et, appuyée contre sa poitrine, elle s'y serrait étroitement, ou, pour mieux dire, elle s'y enlaçait, comme le lierre s'enlace au chêne, et la vigne à l'ormeau.

— Courage! courage! nous sommes ensemble, dans la vie et dans la mort! murmurait le jeune homme à l'oreille de la jeune femme.

Ils s'étaient confiés résolûment à l'espace. Mais, malgré le courage et la docilité de la comtesse, qui, ses premières répugnances une fois vaincues, obéissait comme une enfant, l'entreprise était difficile, car, malgré elle, le poids de son corps paralysait quelque peu l'action de son libérateur. Celui-ci, cependant, redoublait d'énergie et sentait son courage croître avec les obstacles; par des points d'appui habilement saisis, il arrêtait à temps l'oscillation de la corde, et, par la lenteur et la prudence de sa descente, assurait son succès.

Enfin, au bout de quelques minutes, dont l'intensité de leurs sensations ne leur permit point d'apprécier sainement la durée, ils atteignirent l'extrémité supérieure de l'échelle, dont le pied du jeune homme effleura le premier échelon, au moment où

il sentit que le balcon, miné par la flamme, commençait à céder.

— Courage ! courage ! dit-il en effleurant de ses lèvres l'oreille de la comtesse, dont il sentait le cœur battre follement contre sa poitrine... Encore quelques secondes, et nous sommes sauvés !

Bientôt, en effet, il pouvait saisir fortement d'une main le montant de l'échelle qui se trouvait à sa portée, tandis que ses pieds se fixaient enfin solidement sur un barreau, en murmurant :

— Dieu soit loué ! Il était temps !

Un nuage passa sur ses yeux ; des bruits confus emplirent son oreille de bourdonnements vagues ; ses mouvements, tout à l'heure si sûrs, avaient quelque chose de fébrile et de convulsif dont il n'était plus le maître, et si la terrible épreuve avait dû se prolonger quelque temps encore, il y aurait immanquablement succombé. Mais Irène, déjà rassurée, et le secondant avec autant de sang-froid que d'intelligence, s'était elle-même emparée de l'échelle et elle descendait seule.

— Merci ! oh ! merci de toute mon âme ! car vous m'avez sauvée, lui dit-elle, vous avez fait plus que de me sauver moi-même : vous avez sauvé mon enfant.

Un épouvantable fracas lui fit retourner la tête, et elle vit s'abîmer le balcon auquel, une minute plutôt, était attachée la corde où se balançait sa vie ; la muraille suivit le balcon, et s'écroulant à son tour emplit la cour de ses débris fumants. C'était un spectacle plein tout à la fois de grandeur et d'épouvante, et que ne pouvait plus oublier aucun de ceux qui en avaient été les témoins. L'incendie continuait

à dévorer sa proie, et ce qui restait encore debout du grand édifice flambait comme un immense bûcher. Les groupes silencieux contemplaient de loin cette ruine qu'aucun effort désormais ne pouvait plus empêcher de se consommer.

Il pouvait sembler assez naturel que, dans un pareil désordre, on n'eût pas pris garde à celui auquel, pourtant, la maîtresse du château devait son salut. Remercié par elle, il avait, sans doute, reçu tout le prix qu'ambitionnait son généreux dévouement. Aussi, s'était-il retiré un peu à l'écart, comme jaloux de solitude et heureux de s'isoler de la foule.

Mais à peine eut-il fait vingt pas du côté des communs, complétement séparés de l'habitation principale, et que le feu n'avait point atteints, qu'il s'arrêta tout à coup, puis fit quelques pas encore, puis chancela, s'affaissa sur lui-même, et tomba évanoui au pied d'un sapin.

Le malheureux jeune homme avait payé cher le bonheur d'arracher aux flammes deux de ses semblables, deux créatures de Dieu. Il avait reçu au front une large blessure qui saignait abondamment, et ses mains et ses bras étaient sillonnés de brûlures profondes; une sorte d'épuisement, facile à comprendre après le déploiement d'énergie que venait de nécessiter ce double sauvetage, était survenu tout à coup, et il s'en était suivi une faiblesse passagère.

Le garde-chasse du château, qui s'aperçut le premier de l'accident, accourut à lui. Il le releva, l'assit contre le tronc du sapin, et se tournant vers une grande fille qui se trouvait à côté de lui les bras pendants :

— Vas-tu te changer en statue? lui cria-t-il; c'est bien le moment! Au lieu de rester là, piquée comme un pieu, va me chercher un verre d'eau fraîche.

Quelques gouttes jetées sur le visage du blessé le ranimèrent par le vif sentiment de fraîcheur qu'elles lui causèrent, et il rouvrit bientôt ses yeux, pour les refermer de nouveau.

Cependant, la comtesse, instruite de ce qui venait d'arriver, vint elle-même apporter au blessé les secours que réclamait son état. Elle s'agenouilla près de lui, et, approchant le verre de ses lèvres décolorées :

— Buvez, lui dit-elle doucement, comme s'il eût pu l'entendre.

Il l'entendit en effet, car, au son de cette voix tout à la fois pénétrante et douce, il revint à lui et murmura ce seul mot :

— Merci!

Elle lui présenta le verre, et, docilement, il but.

— Comment vous trouvez-vous? lui demanda-t-elle, en attachant sur son visage un regard affectueux et tout rempli du plus tendre intérêt.

— Mieux, beaucoup mieux!

Il essaya de faire un mouvement; mais la souffrance fut vive, car il ne put retenir une exclamation douloureuse.

— Pauvre, pauvre cher! murmura la comtesse. Ne vous agitez pas ainsi, le médecin va venir : on vous transportera.

— Bien loin?

— Non, tout près!

Pour la première fois elle vit ses mains, affreusement brûlées.

— Oh, c'est trop ! c'est beaucoup trop souffrir pour moi! dit-elle en retenant à grand'peine une larme qui perlait entre ses cils.

— Ce n'est pas même assez! répondit le jeune homme. Vivre avec vous, c'était le plus grand des bonheurs; après celui-là, je n'en connais plus qu'un : celui de mourir pour vous!

— Ah! cher, cher ami! vous êtes bien le plus grand cœur que Dieu ait jamais créé... et ce cœur, la fatalité s'est servi de moi pour le briser!

— Est-ce que je me plains?

— Non, je le sais! je sais même que vous ne vous plaindrez jamais... Je sais que pour moi vous êtes prêt à tout... Aussi je vais vous faire une prière : ayez de la force et du courage pour nous deux; je ne sais pas comment vous êtes parvenu jusqu'ici... je ne veux pas le savoir! mais...

— C'est Dieu, sans doute, qui m'a envoyé pour vous sauver!

— Je l'en remercierai, et vous aussi, toute ma vie! — Mais accordez-moi encore une grâce, la dernière, la plus grande du moins, que je vous demanderai jamais. Par pitié, laissez-moi; partez! ne nous revoyons pas en ce monde!

— Irène! Irène! c'est vous qui parlez ainsi... maintenant?

— Oui, dit-elle; vous devez me prendre pour un cœur dur et ingrat; mais je sens que nous ne devons plus nous voir!

— En ceci, comme en toutes choses, je vous obéirai; seulement je ne sais pas si, en ce moment, je serais capable d'aller bien loin. Je me sens faible comme si je devais mourir; je souffre beaucoup, et

demain je souffrirai peut-être davantage encore... Mais si, malgré cela, vous l'exigez, je me traînerai jusqu'aux limites de votre domaine, et là, quand je serai certain de n'être plus sur vos terres, je tournerai pour la dernière fois mes yeux vers vous, et je mourrai !

— Ah! Serge, vous êtes cruel et méchant ! Pouvez-vous bien me parler ainsi... vous à moi ! Oh, c'est mal, c'est bien mal !

— Pardonnez-moi ! je ferai ce que vous voudrez! tout ce que vous voudrez... vous le savez trop bien, hélas!

— A la bonne heure! vous partirez donc quand je vous le dirai, mais seulement alors, et pas avant !

— C'est bien ! répliqua-t-il en tournant vers elle un regard par lequel il lui donnait toute son âme; je me remets entre vos mains — comme autrefois.

— Oh! comme autrefois! soupira la comtesse, voilà des mots qu'il ne faut plus jamais dire!

Le médecin arriva et fit transporter le malade chez le garde-chasse, qui avait particulièrement insisté pour que l'on choisît sa maison. Irène se retira chez l'intendant, qui avait son logement particulier dans une des fabriques du parc.

La comtesse Permoff avait été sauvée par Serge Wolsky — l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore, et dont elle était adorée.

Instruit par sa sœur, qui, après de longues résistances, avait fini par céder à sa prière et à sa douleur, il avait voulu revoir Irène une dernière fois. Voyageant sous un faux nom, et se faisant passer pour un peintre de paysage, il était venu, quelques

jours avant l'incendie du château, s'établir chez le garde-chasse, d'où il épiait une occasion favorable pour aborder la comtesse. Les circonstances l'avaient servi à souhait. Il n'eût pu désirer mieux ni espérer davantage.

Sa convalescence fut lente, pénible, et douce pourtant. Fermement attachée au devoir, Irène ne lui permit point de parler de son amour. Mais elle vit sa tristesse, et versa sur elle le baume divin de la pitié. Sans rien promettre, et sans rien refuser, elle sut trouver pour lui ces bonnes et tendres paroles, véritable musique de l'âme, avec lesquelles les femmes savent si bien bercer et endormir les douleurs humaines. Elle le quitta donc plus d'une fois consolé, presque heureux, fier de l'héroïsme qu'il avait déployé pour elle, et bénissant les chères blessures qui lui donnaient ainsi le droit de vivre dans sa maison et de recevoir ses soins.

Ivan était loin : on ne put le faire prévenir que par des courriers. Serge et Irène eurent donc, sans crainte et sans contrainte, cinq ou six jours de cette vie à deux, si délicieuse quand on aime. Chaque après-midi, la comtesse venait passer quelques heures auprès de lui. Il se serait volontiers engagé, à cette condition, à ne plus sortir de sa chambre. Ces heures-là étaient maintenant toute sa vie, et il trouvait le moyen de les devancer par l'espérance et de les prolonger par le souvenir. Il eût voulu qu'elles eussent occupé toute sa journée ; elles occupaient du moins sa pensée tout entière. Il savait donner à sa chambre de malade — où elle devait venir — un arrangement rustique qui n'était point sans grâce. On semait le parquet d'une jonchée de rameaux

verts; on plaçait au-dessus du poêle, dans deux grands vases d'argile éclatante, des bouquets de fleurs sauvages, mariées à des branches de houx épineux, et que dominaient les panaches légers et soyeux des roseaux aquatiques. Il n'y avait rien sur les murailles; mais une fenêtre ouverte à propos valait tous les tableaux du monde, car elle montrait quelques-uns des beaux points de vue du parc, un coin de la prairie, verte comme une émeraude, la nappe humide de l'étang, où frissonnait comme une moire l'eau bleue sous le vent, un bout de forêt, avec des cimes ondoyantes, et, entre les arbres, la grande ruine noire et désolée du château, avec ses murailles lézardées et croulantes, et ses toits effondrés.

Leurs entretiens avaient repris bien vite un ton intime, tendre, mélancolique et doux, dont la passion était bannie, parce que Wolsky avait vu que la passion causait à son amie autant d'effroi que de chagrin. Elle semblait, au contraire, si ravie quand leurs causeries se tenaient dans les gammes discrètes et tempérées, qu'il eût regardé comme un crime de lui ravir son bonheur. Ils avaient peut-être si peu de temps à être heureux!

Le comte arriva un peu plus tôt qu'on ne l'eût attendu d'après les calculs de sa femme.

XII

C'était le soir. Serge et Irène étaient ensemble, — comme toujours, — assis sur un banc de gazon dans la cour d'honneur, qui précédait le château. La

scène, autour d'eux, présentait un caractère de grandeur et de mélancolie singulièrement poétiques. Le soleil, qui descendait lentement à l'horizon, inondait de sa pluie d'or les grands murs penchés et noircis, et semblait allumer comme un nouvel incendie dans les ruines.

Eux, cependant, causaient doucement, tout bas. A quelques pas d'eux, une vaillante nourrice, qui présentait le beau type populaire de la paysanne russe, tenait l'enfant dans ses bras.

Tout d'un coup ils entendirent les appels d'un cornet de postillon.

La trompette de l'ange qui rassemblera le pâle troupeau des morts, à l'heure du jugement, dans la vallée de Josaphat, ne les eût pas troublés davantage. Ils comprirent tout, et, sans rien se dire, se regardèrent en frémissant. Déjà les éclats du fouet retentissaient à leurs oreilles; déjà la chaise de poste, lancée à toute vitesse, entrait dans la cour.

Il n'était point possible d'arriver au perron, dont les abords étaient obstrués de débris de toute sorte, et qui, d'ailleurs, ne paraissait plus conduire aux appartements, car la moitié de ses marches étaient brisées, et sa porte pendait à demi arrachée, laissant apercevoir l'intérieur dévasté du vestibule.

La voiture s'arrêta donc à quelques pas du banc où se tenaient Irène et son ami.

Le comte Ivan sauta légèrement à terre et marcha vers les deux jeunes gens.

Irène rougit, Serge pâlit; Ivan s'arrêta en les regardant tous deux. Ce moment d'embarras ne dura qu'une seconde : la comtesse se remit sur-le-champ, et s'avançant vers son mari :

— Mon ami, dit-elle en lui présentant le jeune homme, qui s'était lui-même remis assez promptement, remerciez le sauveur de votre fils.

— Monsieur, fit le comte, après un salut plein de courtoisie, mais en regardant attentivement Wolsky, veuillez croire que je suis heureux de serrer une main qui m'a rendu ce que j'ai de plus cher : ma femme et mon enfant.

— Tout le monde à ma place eût fait ce que j'ai fait, répondit Serge, en s'inclinant à son tour devant Permoff; j'ai été peut-être plus heureux qu'un autre, voilà tout.

— C'est un point sur lequel nous courrons risque de n'être jamais d'accord; mais la comtesse, qui oublie parfois ce dont elle devrait se souvenir avant tout, ne m'a point dit à qui j'avais l'honneur de parler : Monsieur...?

— Paul Artamoff, répondit Serge, en se donnant le nom de guerre sous lequel il était déjà connu du médecin et du garde-chasse.

— Eh bien, monsieur Artamoff, reprit Ivan en lui serrant de nouveau la main, entre nous deux, maintenant, c'est à la vie et à la mort!

La nourrice, qui s'était tenue d'abord à quelque distance, s'approcha, et mit l'enfant dans les bras de son père, qui l'embrassa et lui sourit. Serge et Irène se regardèrent à la dérobée; une angoisse amère leur étreignit le cœur à tous deux. On eût dit qu'ils sentaient eux-mêmes que c'en était fait de leur bonheur.

La vie à trois est une mauvaise vie; elle est pleine de difficultés et de périls, même dans les conditions sociales les plus heureuses et les mieux définies. Si

l'on connaissait bien ses difficultés et ses périls, peu d'hommes oseraient s'engager dans leur dédale sans issue. Mais cette vie devait être plus difficile encore dans la position incertaine et douteuse où se trouvaient vis-à-vis les uns les autres les principaux personnages de ce récit.

Le comte Ivan n'était pas né d'hier : il avait l'usage du monde et l'expérience positive et pratique de beaucoup de choses ; mais il était si loin de supposer que sa femme fût capable d'avoir une intrigue, si loin surtout de songer qu'elle pût avoir cette intrigue avec un homme connu d'elle depuis quelques jours à peine, que le soupçon ne se présenta même pas à son esprit. Il avait d'ailleurs toujours trouvé Irène extrêmement froide, et, à tort ou à raison, le mari d'une femme froide s'imagine volontiers qu'elle est pour les autres ce qu'elle est pour lui-même. Il faut, du reste, rendre cette justice à Irène et à Serge qu'ils se conduisaient avec autant de réserve, de prudence et de discrétion qu'il est possible d'en exiger de deux êtres jeunes et aimants.

Le rétablissement de Wolsky était progressif, mais lent ; il n'avait point de rechute, mais le mieux n'était pas encore très-nettement caractérisé. Il ne s'en affligeait pas, car il sentait bien que sa guérison serait le signal de son départ. Il n'était pas besoin qu'on lui fît comprendre que sa présence au château ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. Ce séjour, enchanté pour lui par l'amie adorée de sa jeunesse, avait été sans doute comme une halte heureuse dans la longue fatigue de son existence ; mais la halte était finie : il fallait maintenant se remettre en route et repartir.

« Lève-toi et marche ! » lui criait la voix d'une inexorable fatalité.

Il savait bien qu'il devait lui obéir, et il ne marchandait point sa soumission. Cependant, le moment des adieux n'était point encore venu, et on mettait à le retenir toutes sortes d'instances aimables. Mais la pensée qu'il allait perdre ce bien précieux entre tous — la présence de l'être aimé — l'empêchait d'en jouir quand il le possédait encore. Ses dernières joies étaient donc profondément troublées, et il eût donné volontiers une journée entière du présent pour une heure d'autrefois ; mais la chanson le dit et le dit bien : Le temps passé ne revient plus !

Irène, la première, lui avait laissé entendre que le moment de la séparation approchait; mais plus ce moment était près, et moins elle-même avait de force pour s'y résigner.

Elle en souffrait plus que Wolsky peut-être. Il lui semblait qu'après avoir été soutenue et fortifiée par sa présence, son abandon, quand elle allait se retrouver seule, lui paraîtrait plus triste encore. Elle mettait donc tout en œuvre pour retarder l'instant des adieux. Les prétextes ne lui manquaient point, et elle n'avait pas besoin de beaucoup d'éloquence pour persuader à l'homme qu'elle aimait que ces prétextes étaient bons. Il en résultait qu'à force de remettre son départ de jour en jour, Serge ne partit point.

Permoff ne pouvait point s'empêcher de remarquer que cette intimité — dont, cependant, il était loin de connaître encore la nature — était bien promptement née entre sa femme et le jeune étran-

ger ; mais, soit qu'il fût doué de cette robuste confiance dont la Providence gratifie parfois les maris, comme légitime compensation des diverses charges qu'elle leur impose, soit qu'il trouvât cette intimité toute naturelle, après la preuve si éclatante de dévouement qu'elle avait reçue du prétendu Paul Artamoff, il n'en prit nul ombrage.

Il fit plus.

Comme il voulait rebâtir son château, avec une magnificence que lui permettait la fortune de la comtesse, et qu'il savait que son hôte, dont il avait vu quelques esquisses pleines de goût, avait l'instinct et le talent d'un artiste, il lui proposa de se charger de la partie décorative de la construction nouvelle. Il voyait là un moyen détourné, mais aussi ingénieux que délicat, de lui tenir indirectement compte du temps qu'il avait perdu à cause de sa femme, et de le récompenser en même temps du noble courage qu'il avait déployé pour elle.

Accepter cette proposition, c'était s'assurer un séjour long et paisible auprès d'Irène. La perspective était bien faite pour éblouir un homme amoureux. Disons toutefois, à la louange de Serge, que, si elle charma son amour, elle n'effraya pas moins sa délicatesse. Il regardait maintenant comme une sorte d'abus de confiance ce séjour près d'une femme aimée qu'il ne devait qu'à un nom supposé ; il lui répugnait de se servir encore de ce subterfuge, plus digne d'un malfaiteur que d'un galant homme, et de s'assurer par une fraude l'hospitalité de cette maison honnête, au risque d'en être chassé honteusement, si cette fraude venait jamais à se découvrir. Il sentait qu'il devait dire non ; c'était non qu'il

voulait dire. Comment donc se fit-il qu'il dit oui?

C'est que le comte eut l'imprudence de lui adresser cette question devant sa femme, — dont le beau regard le priait.

Pris à l'improviste, et ne sachant point ainsi sur l'heure à quoi il devait se résoudre, il demanda qu'on voulût bien lui accorder jusqu'au lendemain pour réfléchir et se décider.

— Soit! fit le comte, je consens au délai, puisque aussi bien vous ne pourriez pas commencer ce soir. Madame vous convaincra! ajouta-t-il, en se levant pour sortir.

Il s'en alla sur ce mot et les laissa seuls en tête-à-tête.

— Quel bonheur! fit Irène, en prenant la main de Serge; maintenant vous pourrez rester; nous pourrons vivre ensemble aussi longtemps que vous voudrez. Un château comme celui-ci ne se rebâtit point en un jour. Mais comme vous êtes froid, ami! vous ne dites rien!

— Hélas!

— Comment, hélas! — hélas! c'est là tout ce que vous trouvez! vous n'acceptez donc pas? Cela dépend de vous, cependant, absolument et uniquement de vous!

Serge hocha la tête en murmurant :

— Ce n'est ni aussi simple, ni aussi facile que vous paraissez le croire.

— Eh! pourquoi cela, je vous prie? qui donc vous empêcherait?

— Lui, vous et moi!

— Comment, lui, puisqu'il vous y engage? Comment, moi, puisque je vous le demande? Vous peut-

être Serge Wolsky, vous peut-être, mais vous seul! il faut le dire, alors!

— Voyons! voyons! soyez calme. Vous savez, chère enfant, que je fais toujours tout ce que vous voulez!

— Alors, restez!...

— Oh! Dieu m'est témoin que je le voudrais!... Mais, cette fois, je ne sais quel funèbre pressentiment m'agite; je ne sais quelle crainte secrète m'avertit que je dois vous résister et partir.

— Oh! fit Irène, avec un geste mutin. Je la connais cette crainte-là... et elle n'est pas très-aimable! vous avez peur de vous ennuyer avec moi!

— Très bien! je comprends, et vous comprenez aussi à quoi m'obligent de telles paroles. Je resterai. Maintenant, que Dieu nous garde!

Au milieu de la sécurité générale, un homme, un seul ne fermait point les yeux, et au lieu de partager la confiance de son maître il épiait la conduite de la comtesse, et, jaloux pour le compte d'un autre, il surveillait les moindres démarches de l'étranger: son arrivée lui avait paru suspecte; son intervention dans l'incendie, calculée comme un moyen dramatique, et son séjour à Permoff infiniment trop prolongé.

Il se taisait, cependant.

Mais quand il sut qu'Artamoff allait s'occuper des travaux du nouveau château, et prolonger ainsi son séjour auprès de la comtesse, il en conçut une sorte de dépit violent, et c'est à peine s'il put contenir sa mauvaise humeur. Il ne l'enferma pour un temps en lui-même qu'afin de pouvoir la mieux faire éclater un jour.

Cet homme, à l'humeur inquiète et jalouse, avons-nous besoin de le nommer, et nos lecteurs ne l'ont-ils point déjà reconnu? c'était l'intendant Michel.

Michel semblait avoir hérité de l'âme ombrageuse, despotique et sombre du vieux comte Fédor ; mais, en même temps, il avait également reçu de lui une sorte de culte passionné pour l'honneur de sa maison, et un dévouement fanatique aux intérêts de son fils. Les hommes de ce caractère deviennent plus rares de jour en jour, car le courant du siècle ne donne plus cette forte trempe.

Mais, quoi qu'il en fût des motifs, et pour ne nous en tenir qu'au résultat, nous devons dire que Serge Wolsky avait, sans qu'il s'en doutât, un ennemi caché dans l'ombre, voué à sa perte, et attendant patiemment le moment de le frapper, afin de le frapper plus sûrement.

Cependant les architectes étaient déjà venus, et le prétendu Paul Artamoff, doué d'un grand goût et d'un sens artistique très-fin et très-délicat, avait déjà travaillé plusieurs fois avec eux. Déjà les hommes de peine déblayaient le terrain, et un atelier de manœuvres enlevait les débris du vieux château, pour faire place nette au nouvel édifice. Le comte, qui savait bien qu'il n'y a rien au monde que l'œil du maître, allait souvent voir ses ouvriers, et il prenait plaisir à surveiller leurs travaux. Souvent aussi la comtesse l'accompagnait, et presque toujours ils entraient, en revenant, dans une sorte de petit chalet où Serge s'était établi, afin de pouvoir étaler à l'aise et dans un libre espace ses dessins déjà nombreux, et faire juger au châtelain l'ensemble de son travail. Il s'y livrait, du reste, avec une

singulière ardeur, en homme heureux de travailler pour la femme qu'il aimait, et d'embellir sa demeure. Irène, sûre d'elle-même, avait fini par emporter toutes ses résistances.

« Quand je ne serai plus là, mes tableaux lui parleront de moi ! » pensait-il.

Il avait trouvé le sujet d'une vaste et magnifique composition dans l'histoire même de la famille Permoff, mêlée aux origines de la Russie, et qui s'était signalée dans ses guerres à l'extérieur et dans les révoltes nationales dont fourmillent les chroniques sanglantes de la nation.

Il y avait donc, autour de cette ruine qui se réparait, un singulier luxe d'activité. C'était comme la surexcitation d'une vie nouvelle qui se répandait dans tout ce petit monde, occupant les forces vives de chacun, et donnant à tous un des plus grands bonheurs qui se puissent goûter en ce monde, je veux dire le déploiement complet de l'énergie personnelle.

Ce bonheur fut bientôt troublé.

XIII

Un soir, après le dîner, Permoff, qui était resté enfermé presque toute la journée, descendit dans le parc pour savourer en paix les délices du cigare.

L'odeur du tabac était particulièrement désagréable aux nerfs délicats de la comtesse, et Ivan ne fumait jamais près d'elle. Il avait d'autant moins de scrupule de la quitter ce soir-là, qu'il la laissait en tête-à-tête avec son jeune ami.

Michel, voyant son maître seul, s'approcha de lui par une marche oblique et tortueuse, comme celle de ces êtres à demi rampants que leur aspect, non moins que leurs allures, font désigner aux naturalistes sous le nom peu gracieux, mais significatif, d'animaux *vermiformes*.

Bien qu'elle n'eût jamais eu à se plaindre directement de lui, la comtesse avait pour l'intendant une sorte de répugnance instinctive, que la trop évidente intimité de celui-ci avec le feu comte justifiait suffisamment à ses yeux. Son dédain superbe pour un individu de cette espèce ne lui permettait pas de dissimuler l'aversion qu'il lui inspirait. Elle soupçonnait chez lui une sorte de complicité criminelle dans les machinations de son beau-père ; elle n'ignorait pas, du moins, qu'il en avait été l'instrument docile, et en lui laissant voir sa haine et son mépris, elle s'en était fait un ennemi mortel. Elle avait allumé en lui cette implacable rancune, qui brûle parfois le cœur des subalternes, et un désir de vengeance que n'auraient point éteint les plus épouvantables malheurs de sa fière ennemie.

Comme tous les serviteurs, intéressés par leur position même à pénétrer dans la vie intime de leurs maîtres, et à connaître des secrets qui font leur force, l'intendant n'avait pas tardé à s'apercevoir de la froideur qui régnait entre les deux époux, et, pour satisfaire ses ressentiments, il comptait singulièrement sur cette mésintelligence. Il n'attendait plus que l'occasion : le hasard la lui fournit.

— Monsieur, dit-il au comte, les ouvriers ont trouvé ce matin, parmi les décombres du château, un objet dont Mme la comtesse a paru regretter sin-

gulièrement la disparition, car elle l'a réclamé à tout le monde, et à plusieurs reprises. Il était au milieu des ruines de sa chambre, et c'est véritablement un miracle qu'il n'ait pas été dévoré par les flammes, car le secrétaire dans lequel il était placé n'est plus à présent qu'un monceau de cendres. Madame la comtesse a eu bien du bonheur !

— Et quel est cet objet? demanda Ivan, intrigué par ce début, et cherchant à deviner ce que pouvait être une chose si impatiemment attendue par sa femme.

L'intendant n'avait rien dans les mains; mais on apercevait sous son bras un petit paquet de moyenne grosseur, enveloppé avec soin dans deux ou trois doubles d'étoffes.

— Ne pouvant espérer voir madame ce soir, mais bien désireux de la tirer d'inquiétude, je me suis dit que je prierais M. le comte — ou M. Paul Artamoff, qui, je crois, est un ami de madame — de bien vouloir lui remettre cette précieuse cassette de ma part. Je suis si heureux quand je puis plaire à madame !

Cette phrase, combinée avec une habileté perfide, eut le privilége de causer à Ivan une irritation singulière, dont pourtant il lui eût été difficile de se rendre exactement compte. Sa femme n'était accusée de rien, et il arrive chaque jour qu'une personne regrette très-vivement un objet perdu, sans que l'on soit pour cela en droit de la suspecter le moins du monde. Mais le germe du soupçon était jeté dans l'âme du mari, et il s'y développa avec une rapidité étrange, comme la semence dans une terre bien préparée.

Une curiosité poignante s'était emparée de lui : il voulait savoir, et, pour savoir, il eût commis en ce moment les plus odieuses indiscrétions. Contradiction étrange ! il se sentait une folle envie d'étrangler la parole dans la gorge du méchant serviteur, et en même temps, il brûlait du désir de le faire parler encore. Mais celui-ci, jugeant que la passion de son maître était en ce moment suffisamment excitée, retira de ses enveloppes un petit coffret en fer ciselé, qui portait sur toutes ses faces la trace des âcres baisers de la flamme, mais dont le feu n'avait pu entamer l'indestructible métal.

Le comte prit le coffret d'une main brusque, et jetant son cigare, s'éloigna rapidement.

— Je ne sais pas s'il dormira bien cette nuit ! murmura Michel; mais, après tout, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, et il faut que justice se fasse!

Le comte monta chez lui, s'enferma dans sa chambre et posa le coffret sur une table.

— Et dire que la vie de trois personnes est peut-être là dedans ! fit-il en croisant lentement ses bras sur sa poitrine.

Le coffret était fermé à clef; la clef était sans doute entre les mains de sa femme, et il ne pouvait la lui demander. Il le secoua deux ou trois fois assez vivement pour s'assurer par la nature du bruit qu'il rendait de la nature des objets qu'il pouvait contenir. Il entendit le petit crépitement sec de papiers froissés et heurtés les uns contre les autres.

— Des lettres ! ce sont des lettres ! murmura-t-il d'une voix basse et stridente; on lui écrit... elle répond peut-être! Une clef! mon Dieu ! que ne donnerais-je point pour avoir une clef!

Il reprit la cassette, l'examina attentivement, la tourna et la retourna dans tous les sens avec une agitation fiévreuse.

Un second examen, plus scrupuleux encore que le premier, lui fit découvrir que le coffret avait été tout récemment ouvert ; une éraillure toute fraîche autour de la garde indiquait même que la petite serrure avait été forcée.

— Oh ! ce Michel ! il les a lues avant moi ! fit-il en fermant le poing ; je le chasserai, le misérable !

Ivan prit un trousseau des petites clefs dans son secrétaire, but un verre d'eau fraîche pour se calmer, se rassit devant sa table, reprit le coffret, et essaya successivement toutes les clefs. Aucune ne parvint à faire jouer la serrure rebelle. Il introduisit alors entre la boîte et le couvercle la lame d'un couteau, et il essaya d'une pesée vigoureuse. Il y avait, sans doute, une paille dans l'acier, car, dès le premier effort, la lame se brisa en éclats. Mais la fermeture resta intacte. Ce bijou (les fines ciselures du coffret étaient admirables), ce bijou était en même temps un meuble de sûreté.

Ivan, exaspéré, repoussa la table, prit brusquement la cassette, l'éleva au-dessus de sa tête, et sans pitié pour son travail exquis, à deux mains, de toutes ses forces la précipita sur le parquet. Elle rendit un son creux et gémissant et rebondit sur ses angles meurtris..... mais elle ne s'ouvrit point.

Il recommença l'épreuve.

Un petit saint Georges terrassant le dragon, splendide ornement du couvercle, perdit sa lance, ses deux bras, son casque, et même sa tête dans la bataille. Le dragon seul fut préservé par son armure

écailleuse..... Mais la boîte resta complète et intacte.

Permoff comprit enfin qu'il ne réussirait de cette façon, et grâce à cet infernal tapage, qu'à mettre toute la maison en émoi, en ameutant les gens à la porte de sa chambre.

Il enferma le coffret dans son secrétaire, dont il retira la clef, tant il craignait qu'on lui enlevât son douloureux trésor, tant il voulait être sûr de son malheur! Il descendit alors à l'atelier des serruriers et y prit un de ces instruments, irrésistibles dès qu'ils ont un point d'appui, que l'on nomme ciseaux à froid ; introduisant alors la partie aiguë du biseau dans l'interstice, agrandi déjà par ses premiers efforts, il fit sauter le couvercle. Au même instant, par suite du mouvement violent que la secousse et le contre-coup venaient d'imprimer au coffre, toutes les lettres en jaillirent, couvrirent la table, et se répandirent à travers la chambre. Ivan les ramassa et mit à les recueillir la même animation que s'il eût poursuivi des êtres vivants, doués de volonté et capables de fuir. Il les plaça sur la table ; ses mains les palpaient, les froissaient, les prenaient, les quittaient, et les reprenaient encore. Il eût voulu les lire toutes à la fois; il eût voulu les avoir déjà finies, et il ne savait par laquelle commencer. Il en ouvrit une au hasard. Elle n'avait ni date, ni timbre, ni enveloppe, ni adresse, et, au premier abord, il était difficile de savoir à qui elle avait été destinée. Mais elle était écrite sur un ton de tendresse intime, véritablement peu rassurant. Bientôt le nom plusieurs fois répété d'Irène ne put laisser de doute dans l'esprit du mari. Le plus aveugle et le moins jaloux — et Ivan n'ap-

partenait ni à l'une ni à l'autre de ces deux intéressantes variétés de l'espèce — n'aurait pu s'y tromper.

Ses yeux coururent à la signature de la lettre, où il eut la joie de lire le nom de Serge Wolsky.

— Dieu soit loué ! ce n'est pas lui ! se dit-il. Ce pauvre peintre! en entendant Michel, je l'avais presque soupçonné... quand il ne pense qu'à décorer ma maison; je veux lui faire amende honorable.

Il continua sa lecture.

Les lettres de Serge, qui révélaient une très-grande intimité avec celle à qui elles étaient adressées, étaient remplies de la tendresse la plus profonde, comme de la passion la plus ardente, et l'affection qu'elles exprimaient paraissait tellement sûre d'être partagée, qu'il suffisait qu'une femme les eût inspirées, reçues, lues et gardées, pour que son mari eût le droit de concevoir les plus justes inquiétudes.

Ivan passa la plus grande partie de sa nuit dans une angoisse fiévreuse, dévorant cette fatale correspondance, dont chaque phrase, à la longue, devenait pour lui une véritable torture.

Bien que les réponses d'Irène ne se trouvassent point dans la cassette, rien qu'à la façon dont on parlait d'amour à sa femme, il lui était aisé de juger non pas seulement des sentiments qu'elles pouvaient inspirer, mais encore de ce qu'elle était capable de ressentir; car, on ne pouvait point s'y tromper, c'était bien là les lettres d'un homme heureux, et toutes leurs pages laissaient déborder, pour ainsi dire, les brûlantes effusions de l'amour partagé. Ivan souffrit véritablement cette nuit-là tout ce

qu'un homme peut souffrir. Que de révélations soudaines, désolantes, lui étaient apportées par ces lettres cruelles! Un mari ne connaîtra donc jamais sa femme? A quel point il s'était trompé sur le caractère de la sienne! Il l'avait prise jusque-là pour une créature incomplète, et il se plaignait d'être contraint d'attendre si longtemps ce dernier développement d'où sort la femme, parfaite enfin, et qui peut-être n'arriverait jamais chez elle... Et au lieu de cela il avait à ses côtés, dans ses bras, une créature passionnée, dont le cœur était fait pour l'amour... sans qu'il s'en fût jamais douté, et dont l'amour appartenait à un autre! Ah! il voyait bien maintenant d'où lui venait cette indifférence glaciale, cette morne apathie, cette tristesse qu'il avait crue jusque-là sans cause, et avec laquelle elle avait toujours reçu les témoignages de son amour!

Cependant, en relisant ces lettres, car il les relut plus d'une fois, les commentant et les discutant pour ainsi dire avec lui-même, une chose le consola quelque peu, sans toutefois le rassurer beaucoup : aucune de ces lettres ne parlait de lui, aucune ne faisait allusion à son mariage; toutes s'adressaient à la jeune fille : pas une seule à la femme. L'honneur du mari pouvait donc être sauf encore. Il fallait toutefois reconnaître qu'il était un peu compromis. Mais quel est donc l'homme qui, dans le malheur, ne se rattache point obstinément à la dernière espérance, si fragile qu'elle puisse être?

Il pouvait être deux heures du matin. Permoff lisait et relisait depuis neuf heures du soir, en proie à une véritable tempête d'émotions qui le ballottait comme un esquif misérable et désemparé. Un mo-

ment de lassitude et d'abattement, bien facile à comprendre après une pareille épreuve, s'empara de lui tout à coup; il laissa tomber sa tête dans ses mains, et une larme jaillit de ses yeux et coula lentement entre ses doigts. Ivan n'était point une nature sentimentale, et il n'avait point les larmes faciles. Il fallait véritablement qu'il souffrît beaucoup pour pleurer. Ses pleurs le soulagèrent un peu, et, quand il en eut abondamment versé, il se trouva plus calme.

— Allons! fit-il en se levant, on dit que la nuit porte conseil. Je verrai demain ce qui me reste à faire.

Il marcha jusqu'à la fenêtre, et l'ouvrit pour aspirer une bouffée d'air frais.

L'apaisement profond de toute la nature devait, dans la disposition d'esprit où il se trouvait maintenant, avoir sur lui une influence heureuse. Il promena ses yeux au loin sur le vaste horizon, éclairé par une lune splendide, écouta dans une sorte de recueillement involontaire les vagues murmures de la nuit, et trouva peut-être quelque soulagement au sein de ce calme universel de tous les êtres. Presque en face de lui, dans la maison du garde, il vit une petite lumière brillant à la fenêtre de Serge.

— Pauvre garçon! dit-il, il travaille encore; il travaille pour nous, si je l'avais soupçonné! Heureusement qu'il n'en saura jamais rien!

Il ferma les fenêtres et revint à sa table. Il replia et remit en ordre les lettres encore éparses.

Au moment de les replacer dans la cassette, il la souleva et remarqua que, quoique vide, elle était assez lourde.

Cette particularité, en frappant son attention, l'engagea à examiner de nouveau cette boîte de Pandore, d'où s'étaient déjà échappés tant de maux. Il s'aperçut alors, pour la première fois, qu'elle était pourvue d'un double fond.

Il en avait trop fait maintenant pour se laisser arrêter par de tardifs scrupules, et le ciseau qui avait déjà fait sauter le couvercle de la cassette eut facilement raison du dernier obstacle qui pouvait s'opposer encore à son avide curiosité.

Le double fond protégeait un portrait — un portrait d'homme — jeune, beau, élégant; la bouche pure et souriante, l'œil noir et profond, la chevelure fine, abondante et soyeuse, bouclant mollement sur les larges tempes.

Mais ce ne fut point seulemeut la beauté de ce portrait qui frappa le comte de Permoff : ce fut sa ressemblance saisissante, parlante, avec Paul Artamoff. Et plus Ivan examinait ce portrait, plus il était convaincu de l'identité des deux personnes. Le doute n'était pas possible : Paul Artamoff et Serge Wolski étaient une seule et même personne!

Cette découverte foudroya le malheureux Ivan.

Il lui sembla qu'un éclair sinistre déchirait tout à coup l'obscurité qui l'enveloppait, et lui montrait des abîmes et des précipices. Il connaissait la famille Wolsky pour en avoir entendu parler à son père; il savait qu'elle demeurait dans le voisinage des Merskoy. Selon toute probabilité, il y avait eu entre Serge et Irène un roman d'amour, interrompu par le mariage de la jeune fille, mais dont le jeune homme était venu écrire les dernières pages dans la maison même du mari. Tout cela lui semblait

préparé avec un art savant, et combiné avec un raffinement de perfidie qui annonçait chez ceux qui s'en étaient rendus coupables une perversité profonde. Mais il ne serait pas dit qu'on était venu le braver jusque chez lui, et qu'il l'avait souffert! L'insulte lui avait été faite dans sa maison : c'était aussi dans sa maison qu'il en tirerait vengeance. On se livrait à lui par cette témérité folle : on en porterait la peine, immédiatement. Il y a des attentats qui crient vengeance!

Beaucoup de souvenirs revenaient maintenant à la pensée d'Ivan, et une foule de circonstances qu'il n'avait point comprises tout d'abord s'expliquaient enfin. Il ne s'étonnait plus, à présent, de l'hostilité sourde qui avait régné dans les derniers temps entre sa femme et son père. Son père avait, sans nul doute, connu le terrible secret, et c'était pour cela que, dans les derniers temps, il avait voulu l'éloigner de lui. Il plaignait le vieillard, qui avait été obligé de garder cet odieux secret dans son âme, comme on garde dans sa blessure une arme empoisonnée. Cette préoccupation l'avait poursuivi jusque dans la crise de l'agonie, et dans l'ombre même de la mort. Ce pardon qu'il avait feint de demander à une femme coupable n'était autre chose qu'un généreux et sublime mensonge, auquel il s'était volontairement condamné, pour ne point ajouter un tourment de plus à tous les ennuis d'une union déjà si malheureuse.

Le comte passa la nuit en proie à une surexcitation terrible, se livrant à des conjectures impossibles, prenant des résolutions qu'il abandonnait aussitôt pour des projets plus chimériques encore,

ne pouvant s'arrêter qu'à une seule idée, mais une idée fixe celle-là : l'idée du châtiment qu'il devait infliger aux coupables. Il se jeta un moment sur son lit pour tromper les ennuis de la fiévreuse attente, mais en vain ; il se tourna et se retourna , sans obtenir ni soulagement ni repos; il ne trouva pas le sommeil, et gourmandant les lenteurs de la nuit, il appelait cette pâle lueur de l'aube que les hommes choisissent assez volontiers pour s'entre-égorger. Il voulait frapper un grand coup, un coup brusque, soudain, terrible, qui surprît, effrayât et consternât sa femme. Il lui plaisait de penser que cette âme superbe ploierait enfin et s'humilierait devant lui... Ce serait une éclatante revanche de tous les dédains qu'elle lui avait fait essuyer. On verrait bien alors quelle serait son attitude devant le cadavre de son complice... car pour cet homme c'était la mort... Il l'avait appelée, et il la recevrait de la main de celui qu'il avait outragé.

Mais, cependant, il ne pouvait l'attaquer ainsi pendant qu'il était seul et sans défense, dans sa maison, au milieu de ses serviteurs, que l'opinion publique ne manquerait point de transformer en assassins à ses ordres. Il voulait bien d'un duel, mais non d'un assassinat.

XIV

Le duel est rare en Russie, plus rare peut-être que partout ailleurs; mais, par cela même, il y est aussi plus à craindre. On n'y venge l'honneur que par la mort. Ivan ne se dissimulait point qu'une

rencontre avec Wolsky serait une affaire sérieuse, dont l'issue ne pouvait être que fatale à l'un d'eux, et il voulait, du moins, l'entourer des formes solennelles acceptées par le code des gens du monde.

Il fit donc atteler vers la pointe du jour, et se rendit dans la ville voisine, où se trouvait en garnison un régiment de chasseurs, dont il connaissait plusieurs officiers. Partout où il y a un corps d'hommes portant l'épée, il y a les éléments d'un tribunal d'honneur.

Les choses furent menées si lestement qu'avant dix heures les deux adversaires se trouvaient à quarante pas l'un de l'autre, le pistolet à la main, dans une clairière du parc.

Un des témoins frappa dans ses mains. Aussitôt Serge et Ivan se mirent en marche, les pistolets à la hauteur de l'œil, chacun des deux attentif aux moindres gestes de son ennemi.

Quand ils ne furent plus séparés que par une trentaine de pas, Serge le premier s'arrêta et fit feu.

Ivan, qui marchait toujours, fit une halte de quelques secondes; son bras droit retomba inerte le long de son corps. Mais reprenant de la main gauche le pistolet que l'autre main ne pouvait plus tenir, il fit quinze pas encore, et tira.

Serge tomba dans l'herbe.

Le comte avait reçu une balle dans l'épaule, mais il avait logé la sienne dans le flanc de son adversaire, qui fut traversé de part en part. Le sang coulait par deux larges ouvertures. Serge était évanoui, si pâle qu'on l'eût cru mort; les quatre témoins s'approchèrent, et le relevèrent avec toutes sortes de précautions.

Les yeux restaient fermés, et il ne donnait plus aucun signe de vie.

— Un matelas! vite un matelas! dit un des officiers au domestique, qui se tenait à quelque distance au milieu des arbres.

— Mais la comtesse! fit Permoff, je ne voudrais pas qu'elle sût...

— Oh! mon Dieu! elle saura toujours. Personne ne peut empêcher cela! répliqua l'officier avec un peu de brusquerie ; mais nous ne pouvons point, pour ménager les nerfs de madame, laisser mourir ce pauvre garçon sans secours. Je m'intéresse à lui; il a supporté votre feu comme un brave. Je crois que vous l'avez plus d'à moitié tué. Il n'y a pas de mal à ce que les femmes voient de temps en temps les conséquences de leur légèreté. C'est le seul moyen de leur apprendre à veiller sur elles-mêmes.

Ivan ne répliqua rien. Il regardait la belle tête penchée de celui qu'il venait de frapper... mortellement peut-être!

— Allez donc! fit un des témoins en gourmandant le domestique, qui était resté là, immobile à la même place.

Cet homme n'avait point fait dix pas pour obéir, quand on entendit dans le fourré le bruit d'une course précipitée, haletante; les branches s'écartaient violemment, et les feuilles froissées criaient sous les pieds rapides. Ainsi va sous bois la biche effarée.

XV

Tout à coup la comtesse parut à l'entrée de la lairière, et, les cheveux épars, les vêtements en désordre, s'élançant du taillis, elle bondit dans l'enceinte où venait de se dénouer la dernière et sanglante péripétie de ce drame.

Sans se laisser effrayer par la présence de quatre étrangers ni par celle de son mari beaucoup plus redoutable encore dans de telles circonstances, Irène se précipita vers le blessé, se jeta à genoux près de lui, essaya d'arrêter le sang qui coulait de ses blessures, prit sa tête dans ses deux mains et l'appuya contre son sein, en l'arrosant de larmes brûlantes.

— La malheureuse est folle! dit le comte en se retournant vers ses amis, qui contemplaient avec un douloureux étonnement la scène déchirante et passionnée qui se déroulait sous leurs yeux.

— Folle! oui... mais folle de lui, murmura un des officiers à demi-voix.

Cependant les yeux hagards, les gestes désordonnés, les paroles incohérentes et audacieuses de la comtesse ne rendaient que trop vraisemblable l'accusation de son mari.

Désireux de mettre fin à ces manifestations qu'il avait bien le droit de trouver regrettables, Ivan, de la seule main qui lui restait libre encore, prit sa femme par une épaule et essaya de la détacher du corps inerte de Wolsky; mais la pauvre créature s'y cramponnait avec la fébrile énergie du désespoir.

— Tu me l'as pris vivant, dit-elle à son mari; mort, je le garde!

Les gens arrivaient, portant un matelas sur un brancard.

— Madame, on ne vous le prendra plus! fit le commandant, en touchant légèrement du doigt le front de la comtesse, comme il eût fait à un enfant; mais il faut être sage et nous laisser guérir votre ami : si on ne le soigne pas, il mourra, et ce sera vous qui l'aurez tué! Laissez-nous donc faire.

Elle détourna un peu la tête et regarda celui qui venait de lui parler, hésitante et incertaine.

— Voyez, poursuivit-il, ce sont vos propres serviteurs : ils vont le porter chez vous; est-ce que vous voulez les en empêcher?

Les deux bras d'Irène se détachèrent du corps de Wolsky, et elle se leva, sa robe teinte de sang.

On plaça sur un brancard le blessé toujours évanoui, et on le transporta dans la maison du garde-chasse avec toutes sortes de soins et de précautions.

La comtesse ne l'avait point quitté; elle marchait tout près de lui, tenant une de ses mains qui pendait, profondément insouciante de ce que l'on pourrait dire ou penser d'elle, avec cette audace et cet abandon complet de soi-même qui est le plus sûr indice des passions absolues. Les quatre témoins faisaient cortége. Ivan suivait de plus loin, seul, irrité de la conduite de sa femme, mais toutefois se demandant déjà si cette incroyable audace n'était point la preuve de son innocence, et si lui-même n'était pas coupable d'une trop grande précipitation.

Le médecin arriva bientôt et se trouva entre ses trois malades. La comtesse n'était point, certes, la moins grièvement atteinte. Les commotions cruelles qui l'avaient assaillie successivement, et en si peu de temps, l'avaient rendue incapable de supporter cette nouvelle catastrophe, plus terrible encore que toutes les autres : ellè avait produit chez elle une sorte d'ébranlement général du système nerveux, qui avait amené un trouble au moins momentané de sa raison. Elle suivit Wolsky jusque dans la maison du garde, où, une première fois déjà, après l'incendie du château; elle était venue lui donner des soins. Ce fut seulement quand il revint de son évanouissement, quand elle l'eut entendu parler, et qu'ainsi elle fût bien certaine qu'il n'était pas mort, qu'elle consentit à se séparer de lui et à rentrer chez elle.

Il n'en fut pas moins constant et avéré aux yeux de tous qu'elle avait au cœur une passion folle pour le jeune étranger. Mille bruits en coururent, mensongers, contradictoires, absurdes, mais qui, par cela même, n'en trouvaient créance que plus aisément; le scandale était maintenant un fait accompli. La femme de Permoff pouvait être innocente : elle n'en était pas moins compromise. Elle se retira chez elle; on la mit au lit, en proie à une fièvre violente. On pansa la blessure d'Ivan, qui, sentant bien que sa présence n'était, en ce moment, utile ni agréable nulle part, s'enferma dans ses appartements.

De son côté, l'état de Wolsky ne laissait point que d'inspirer au médecin d'assez vives inquiétudes. Il lui était difficile de déterminer avec quelque précision la route que la balle avait suivie à travers des

organes essentiels à la vie. Ce n'était point sans peine que l'hémorrhagie venait d'être arrêtée, et le sang perdu avait singulièrement affaibli le blessé ; il n'était pas encore possible de répondre de lui.

Ce fut seulement au bout de quelques jours qu'il se trouva hors de danger.

La comtesse, au contraire, était plus mal, et le médecin dut avertir le mari. Il ne lui dissimula point que la position était véritablement critique, et qu'il avait les inquiétudes les plus sérieuses. La douleur de Permoff fut violente, voisine du désespoir. Lui-même n'avait point su jusque-là qu'il aimât autant sa femme ; peut-être, d'ailleurs, ne l'aimait-il ainsi que depuis qu'il était menacé de la perdre. On souffrait à le voir souffrir. Tous les matins, il envoyait prendre des nouvelles de Wolsky; mais il ne demandait point à le voir. Il voulait que le jeune homme eût chez lui absolument la même liberté et la même indépendance qu'il aurait pu avoir dans sa propre maison : il ne prétendait point s'imposer. Il avait montré la même réserve dans sa conduite envers Irène, et docile aux conseils d'un médecin qu'il regardait maintenant comme un ami, et qui lui avait à plusieurs reprises répété qu'une émotion ou une contrariété pouvait être fatale à la malade, il attendait pour se présenter chez elle qu'elle eût paru souhaiter sa présence. Ce moment-là n'était pas encore venu.

XVI

Cependant Serge et Irène, dont la sensibilité s'était encore exaltée par les circonstances qu'ils

venaient de traverser, éprouvaient une douleur de plus, et celle-là n'était peut-être pas la moins amère, à languir ainsi séparés, loin l'un de l'autre, et sans avoir, comme autrefois, la consolation d'adoucir leurs chagrins en les partageant.

Vingt jours après le duel, — vingt jours qui lui avaient paru longs comme vingt siècles, — Wolsky entra en convalescence. La première fois qu'il alla, tout chancelant, de son lit à la fenêtre ouverte, la première fois qu'il revit le ciel bleu sur sa tête et que, dans les buissons qui fleurissaient, il entendit chanter les fauvettes, il se dit :

— Si elle était là, je serais guéri !

Mais elle n'était pas là ! et lorsqu'il tourna les yeux du côté de la maison du régisseur, il se prit à songer, non point sans une secrète amertume, qu'il ne savait même point quelle chambre elle occupait maintenant; à quelle fenêtre, un soir ou un matin, apparaîtrait sa pâle silhouette.

A quelque distance de la maison, il aperçut le comte Permoff. Lui aussi était changé : des fils d'argent rayaient la masse de ses cheveux noirs; il marchait lentement, un peu courbé, comme si la rude et pesante main de la douleur se fût appesantie sur lui. Un certain trouble, exempt de colère, remua l'âme de Wolsky.

— En voilà un qui souffre aussi ! murmura-t-il en se retirant de la fenêtre... et qui souffre peut-être sans l'avoir mérité... Oh ! la vie ! la vie !

Presque en même temps, le médecin sortit de la maison du régisseur : il venait de voir Irène.

Le comte fit quelques pas au-devant de lui.

— Eh bien ! docteur, lui dit-il, parlez-moi fran-

chement, comme à un homme. Vous savez que je puis tout entendre... Oui, tout, excepté le mensonge, le mensonge, qui ne remédie à rien, et qui ajoute un malheur de plus à tous les malheurs. Comment est-elle aujourd'hui?

— Mais elle est en danger!

— Mon Dieu! mon Dieu! mais qu'a-t-elle donc? car vous ne me l'avez pas encore dit!

— Elle a une maladie nerveuse très-caractérisée, dont les complications ont été fort graves, et ne sont pas encore passées. Elle a eu le délire toute la nuit.

— Oh! si je l'avais su! Et ce matin?

— Ce matin elle est plus calme, presque sereine..... mais d'un calme et d'une sérénité qui m'effrayent, car j'ai pu trop souvent observer que ces symptômes douteux annonçaient la fin de la vie aussi souvent que la cessation du mal.

— Comment! la fin de la vie? Mais vous n'y pensez pas! que dites-vous donc là?

— Des choses bien tristes, assurément! mais vous m'avez demandé la vérité.

Le comte était devenu fort pâle; il tenait ses deux bras fortement appuyés contre sa poitrine, et il regardait le docteur avec des yeux qui doutaient encore de la vérité, et qui voulaient percer jusqu'à son âme.

Le médecin soutint ce regard avec l'impassible assurance de l'homme qui sait bien qu'il n'a pas menti.

— Vous a-t-elle parlé de moi? reprit le comte au bout d'un instant.

— Oui, et de façon à me prouver qu'elle aussi avait le sentiment juste de sa position.

— Mais, alors, que vous a-t-elle dit ?

— Elle a demandé à vous voir.

— Et de lui ? Vous en a-t-elle parlé !

— Non. Elle n'en a pas dit un mot; pas un seul mot.

Un soupir de satisfaction souleva la poitrine soulagée d'Ivan.

— Pauvre femme! reprit le docteur, elle doit pourtant bien souhaiter de le voir! Je crois que c'est à vous à le lui offrir!

— Ah! docteur, oseriez-vous l'exiger ?

— Moi ? je n'exige rien, Dieu m'en garde! mais je suis certain que vous le voudrez vous-même, quand vous l'aurez vue et entendue.

— Vous croyez donc à son innocence?

— Je crois en elle comme je croyais en ma mère.

— Oh! ciel! mais ces lettres, ces terribles lettres que j'ai toujours ici et là, dans le cœur et dans la ête, — ces lettres que je vois encore, qu'il me semble que je lis toujours, et qui brûlent mes yeux... Oh! ces lettres!... ces lettres!...

— Eh ! je ne vous condamne point! vous avez agi comme bien d'autres auraient agi à votre place ; je ne me charge point de les expliquer, ces lettres, et elles peuvent fort bien justifier la violence et l'emportement du premier instant. Mais, que voulez-vous? il y a des choses qui se sentent et qui ne se démontrent pas ! La vérité a un accent qui fait pénétrer la conviction dans les âmes. Et cet accent, je le retrouve sur les lèvres de la comtesse! Voyez-vous, quand elle parle, j'oublie tout, et je la crois!

— Hélas! docteur, vous me désolez et vous me charmez tout à la fois ! Ma femme, ma chère Irène !

Oh ! moi aussi, si je pouvais croire en elle et l'aimer toujours!

— Hélas ! j'ai bien peur qu'avec elle, toujours ne veuille pas dire longtemps!

Ivan se laissa tomber sur un banc, et demeura quelques instants plongé dans une méditation profonde et silencieuse, dont le médecin n'osa pas le faire sortir brusquement. Ce fut le comte qui, au bout de quelques instants, reprit le premier la parole.

— Et l'autre? dit-il d'une voix dans laquelle on devinait des larmes.

— L'autre va de mieux en mieux : il est sauvé, lui !

— Et dans quelles dispositions morales le trouvez-vous ?

— Je le trouve profondément triste : il a pour la comtesse un de ces cultes chevaleresques et passionnés qui absorbent une vie entière, et que rien ne saurait décourager.

Le mari d'Irène ne put retenir un geste d'impatience et de contrariété.

— Ce sont là les fatalités de l'existence ! fit le docteur avec cette résignation philosophique si facile quand il s'agit des malheurs d'autrui. Vous n'avez pas, du reste, le droit de vous plaindre : vous auriez pu être soumis à de plus rudes épreuves, et, laissez-moi vous le dire, s'il est permis à quelqu'un d'accuser la destinée, c'est peut-être à ce jeune homme, que l'on a séparé de la femme qu'il aimait; c'est peut-être à cette femme, que l'on a violemment arrachée à l'union dont elle attendait le bonheur de sa vie, — le bonheur que la femme

chercherait vainement ailleurs que dans un mariage d'amour. Tous les deux ont respecté votre honneur, et s'ils ont péché par la pensée et le désir, c'est à Dieu seul qu'il appartient de leur en demander compte.

Permoff ne répliqua rien ; mais il était aisé de voir que les arguments du docteur ne l'avaient point convaincu, et qu'il voulait au moins qu'on le laissât se trouver malheureux tout à son aise.

Le médecin connaissait assez les hommes pour juger qu'il ne gagnerait rien à prolonger cette discussion irritante, et il se retira pour aller visiter son autre malade.

Il le trouva assis sur le pied de son lit, la tête légèrement inclinée sur une épaule, dans une attitude de rêverie mélancolique, au fond de laquelle, malgré tant de raisons et de si justes raisons de tristesse, il y avait peut-être encore un peu de bonheur, tant la jeunesse se sent de force pour être heureuse, et tant l'amour est pour elle fécond en joies, alors même qu'il subit tant de traverses !

— Eh bien, beau ténébreux, comment nous trouvons-nous aujourd'hui? demanda le médecin du seuil de la porte.

— Hélas! docteur, je suis bien obligé de convenir que cela va mieux, et j'ai grand'peur que vous ne m'ayez joué le mauvais tour de me sauver malgré moi, et de me faire vivre, quand je voulais mourir.

— Le fait est que je vous ai sauvé, et je m'en vante comme de la plus belle cure de ma vie. Sans vou en douter, mon cher monsieur, vous m'avez fa beaucoup d'honneur.

— Et vous, docteur, vous ne m'avez pas fait beau-

coup de plaisir : au point où j'en suis, la mort valait mieux pour moi que la vie.

— Allons donc! vous parlez en homme guéri, et qui méprise la santé, parce qu'il est sûr de l'avoir reconquise ; mais ce n'est pas ce que vous disiez il y a quinze jours.

— J'ignore, en vérité, ce que j'ai pu vous dire dans ce temps-là ; tout ce que je sais, c'est que je me suis cru mort, et que je ne crois point vous avoir prié de me ressusciter.

— Très-bien ! mettons que je l'ai fait malgré vous et uniquement pour moi.

— Eh ! mon Dieu, qui sait? par amour de l'art !

— Vous riez! mais la cure était assez belle pour me tenter : une abominable blessure, qui vous transperçait le corps de part en part; une balle aventureuse, qui entrait à droite et sortait à gauche, après s'être frayé une route à travers tous les périls — périls pour vous, bien entendu! — il y avait bien là, j'imagine, de quoi tenter un homme qui se vante d'avoir le fanatisme de son métier ! Voyons ! donnez-moi votre pouls, s'il vous plaît.

Le docteur se recueillit et compta attentivement les battements de l'artère.

— De mieux en mieux! dit-il alors à son malade. Je suis content de vous, et dans quelques jours vous serez tout à fait remis sur pieds.

Et il ajouta tout bas et en manière d'aparté :

— Reprends des forces, mon ami; tu en auras bientôt besoin pour souffrir encore! Pauvre machine humaine!

— Et la comtesse! vous ne m'en parlez pas aujourd'hui? comment se trouve-t-elle?

Le docteur toussa légèrement, c'était son habitude lorsqu'il se sentait embarrassé pour répondre.

— La comtesse! répliqua-t-il sans regarder son malade, je pense, je crois, je suis sûr que vous la reverrez bientôt.

— Eh! docteur de mon âme! voilà un mot qui vaut mieux à lui seul que toutes vos ordonnances. Je suis guéri!

— Gare aux rechutes! murmura le docteur en s'en allant; enfin, je puis me rendre ce témoignage que j'ai fait pour eux tous le possible et l'impossible. Le reste regarde un plus puissant que moi.

XVII

Serge avait dit vrai, et la pensée qu'il allait bientôt revoir la femme qu'il aimait produisit chez lui une de ces crises heureuses qui hâtent singulièrement le retour à la santé. Il n'avait plus entendu parler du comte autrement que pour apprendre, de temps en temps, que celui-ci avait fait demander de ses nouvelles; mais il se disait qu'il avait sans doute réfléchi, et que le résultat de ses réflexions avait eu pour conséquence la conviction de l'innocence de sa femme, et ce que le médecin venait de lui dire le confirmait dans cette supposition. Si Permoff l'avait crue coupable, aurait-il pu souffrir qu'il la revît? Ce premier point une fois gagné avec lui-même, Serge confiant, comme on l'est toujours quand on est très-jeune et qu'on aime beaucoup, se reprit à l'espérance avec une folle ardeur; comme

autrefois, il s'abandonna à ses rêves d'avenir, qu'une fois déjà, pourtant, la réalité avait si amèrement déçus, et qu'elle allait décevoir plus cruellement encore.

Deux jours après cet entretien, une scène grave et triste se passait dans la chambre de la comtesse Irène. Le docteur, qui, à plusieurs reprises déjà, avait fait entrevoir au comte qu'il fallait s'attendre à des complications graves, se rendit chez M. de Permoff.

— Vous êtes homme, lui dit-il, et vous devez savoir supporter en homme les coups de la fortune et les épreuves de la vie.

— J'ai déjà beaucoup souffert, répondit le comte en pâlissant légèrement.

— Et noblement souffert, je le sais, répondit le médecin, qui jugeait parfois à propos de flatter ses patients.

Ce début n'avait rien de rassurant pour le comte; aussi jeta-t-il au médecin un regard profond et scrutateur comme pour deviner sa pensée. Mais celui-ci, obligé par état de tromper les hommes, s'était fait un front impénétrable.

— Je vous ai promis, lui dit-il, que vous reverriez bientôt la comtesse : venez!

Tous deux se dirigèrent vers la chambre de la comtesse.

Irène était couchée, ou plutôt assise dans son lit : ses caméristes lui avaient arrangé une de ces toilettes de déshabillé, d'une coquetterie charmante, qui rehaussent toutes les grâces de la femme. La fièvre, peut-être aussi quelqu'une de ces préparations mystérieuses dont les boudoirs ont le secret sous toutes les latitudes, relevaient sa pâleur d'un

carmin léger. Ses deux belles mains blanches, longues, fluettes, très-amaigries, reposaient sur le drap, et, de temps en temps, se soulevaient et s'abaissaient par petits soubresauts nerveux; ses yeux agrandis, comme il arrive presque toujours dans ces maladies qui creusent la joue, étaient remplis tout à la fois de langueur et de feu.

Tout autre qu'un médecin devait se laisser prendre à cette animation factice : elle trompa le mari; il crut sa femme beaucoup mieux, et son regard plein de reconnaissance alla chercher celui du docteur pour le remercier.

Depuis le jour où elle avait pris le lit, à la suite du duel de Serge et du comte, les deux époux ne s'étaient point revus. On comprend de reste que cette première rencontre ne pouvait pas être exempte d'émotions; il y en eut beaucoup de part et d'autre, davantage chez le mari : ce fut la femme qui se remit la première. Elle tendit la main à Ivan, en lui disant :

— Je vous remercie d'être venu.

— Vous m'auriez vu beaucoup plus tôt si je n'avais craint de vous paraître importun.

Irène toussa légèrement, ce qui la dispensa de répondre.

Le docteur s'approcha d'elle, prit son bras, lui offrit quelques cuillerées d'une potion qu'il avait préparée à l'avance, et la pria de se reposer quelque temps.

La comtesse obéit. Mais comme si elle eût compris que ses minutes étaient comptées, elle fit relever les coussins, et, appuyée sur son coude, sa tête reposant dans sa main, tenant ses yeux

baissés, elle continua d'une voix lente et douce :

— Je n'ai jamais été bien robuste, et j'ai eu, depuis quelques jours, plus d'émotions qu'il ne m'était possible d'en supporter. Elles abrégeront singulièrement ma vie; je n'ai plus que quelque temps à passer près de vous!

— Quelle folie! répliqua le comte avec une entière bonne foi; comment pouvez-vous parler ainsi? Je ne vous ai jamais vue mieux qu'aujourd'hui : toutes les roses de la santé fleurissent sur vos joues.

— Alexina — c'était le nom de sa femme de chambre favorite — Alexina sait où j'ai cueilli ces roses-là! répondit la comtesse avec un sourire triste. Je regrette de vous enlever une illusion, si elle peut être consolante, mais il est nécessaire que vous sachiez la vérité; ce n'est plus le moment de nous tromper : je suis une femme morte!

Le calme avec lequel Irène prononça ces mots contrastait singulièrement avec la fatale nouvelle qu'elle apprenait à son mari. Aussi celui-ci ne voulut point y croire, et il fit un geste d'énergique dénégation.

— Si ce que je vous dis n'était pas vrai, reprit la comtesse avec fermeté, je ne vous aurais point donné la peine de venir jusqu'ici.

— Ah! vous êtes injuste et cruelle!

— Croyez-vous? Tenez! nous ferons mieux de nous abstenir l'un et l'autre de récriminations. Je les ai toujours regardées comme inutiles et de mauvais goût. Je vous dirai seulement qu'après les événements... regrettables, qui viennent de se passer, il était raisonnable de ne pas nous voir, à moins de nécessité absolue.

— Vous êtes sévère, Irène ; vous êtes presque dure.

— Je ne le pense pas. Arrivée au point où j'en suis, on voit les choses comme elles sont, et on les dit comme on les voit. Vous m'avez crue coupable. Oh! ne vous récriez pas! Il faut que vous m'ayez crue coupable, autrement votre conduite eût été sans explication comme sans excuse. Tant que j'ai eu quelque intérêt à me justifier, je n'ai pas essayé de le faire, parce que vous auriez eu le droit de repousser ma justification... Mais aujourd'hui, c'est une mourante qui vous parle, au nom de la justice et de la vérité! Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, j'aurai rendu mon âme à son Créateur, et je ne voudrais point la charger d'une faute de plus, ni tenter de reconquérir par un mensonge l'estime du monde, qui m'est inutile désormais, car je n'ai plus besoin que du pardon de Dieu. Je n'ai voulu vous parler qu'afin de vous épargner de nouvelles colères, de nouveaux soupçons et de nouvelles injustices.

Le comte ne répliqua rien, mais il se leva et fit quelques pas à travers la chambre. Une pensée pleine d'amertume venait de se glisser dans son esprit :

— Comme elle l'aime! Même à présent, quand elle croit que sa dernière heure va sonner, elle essaye de mentir encore, parce qu'elle pense que son mensonge peut le sauver; parce qu'elle espère ainsi désarmer ma vengeance et le préserver des dangers dont elle suppose que je le menace encore..... Oh! coupables amours, quelle puissance avez-vous sur le cœur des femmes! Ce n'est jamais nous autres, maris, que l'on aime ainsi.

Avec cette finesse de perception qui est comme le privilége de la dernière heure, avec cette seconde vue que Dieu accorde aux yeux qui bientôt ne verront plus, Irène lut, comme on lit dans un livre, ce qui se passait dans l'âme de Permoff.

— Ah! reprit-elle avec un éclat de voix pour lequel on eût dit qu'elle avait réuni tout ce qui lui restait de force, ah! vous ne me croyez pas, et il vous faut des preuves! Il ne me sera pas difficile de vous en donner. Une fois déjà, vous m'avez, comme aujourd'hui, injustement soupçonnée. Rappelez-vous seulement une autre mort, arrivée ici il y a quelques mois à peine; rappelez-vous quelles terribles scènes se déroulèrent au chevet de votre père expirant; rappelez-vous ses terreurs à mon aspect; rappelez-vous ses efforts pour me fuir, pour me chasser..... Puis rappelez-vous aussi que les dernières paroles qu'il ait prononcées, ce fut pour solliciter mon pardon..... Oui, rappelez-vous tout cela, et que ces souvenirs vous éclairent et vous empêchent de commettre ces fautes qui, plus tard, troublent nos agonies! Croyez-vous que ma mort, à moi qui crois en Dieu, serait si tranquille si je devais paraître devant lui chargée de crimes? Non, vous ne le croyez pas! vous ne pouvez pas le croire! Le seul crime qui ait jamais été mêlé à ma vie a été commis, non par moi, mais contre moi! Il le fut par votre père. Sachez donc enfin la vérité, toute la vérité!

« Quand, pour mon malheur, j'arrivai ici, orpheline, seule, sans protecteurs, sans amis, j'aimais, — j'ai le droit de vous le dire, — j'aimais Serge Wolsky, et j'étais aimée de lui; nous nous étions juré d'être

l'un à l'autre, et, l'un comme l'autre, nous étions bien décidés à tenir nos serments. Comment votre père fut-il informé de tout cela? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il supprima mes lettres et celles de Serge Wolsky, et que, non content d'avoir ainsi intercepté notre correspondance, ce qui était une première infamie, il osa, par une machination plus odieuse encore, inventer un prétendu mariage de l'homme que j'aimais, et m'en faire arriver la nouvelle fatale. C'est alors qu'il me jeta, désespérée, dans vos bras..... Vous comprenez maintenant ma froideur et mes larmes!

Ivan se laissa tomber sur un siége, cacha sa tête dans ses deux mains, et ne répliqua rien. Un sanglot mal comprimé souleva sa poitrine.

— Maintenant, continua la comtesse d'une voix plus faible, maintenant vous ne devez pas vous étonner si je vous dis qu'il m'en coûtait plus alors pour me résigner à la vie qu'il ne m'en coûte à présent pour me résigner à la mort.

— Oh! c'est trop! c'est trop! c'est plus que je ne puis supporter! murmura le malheureux mari.

— Pardonnez-moi le mal que je vous fais, lui dit doucement Irène; c'est, hélas! un mal nécessaire. Il ne faut pas qu'un soupçon reste sur la mémoire de la mère de votre fils. Vous avez lu les lettres de Woslky avec une agitation fiévreuse, que je comprends, parce que je l'aurais éprouvée moi-même. Le trouble de votre esprit vous empêcha de les apprécier sainement. Mais à présent que vous êtes de sang-froid, à présent que le souvenir de votre père, et, permettez-moi de l'espérer, mes paroles ont fait disparaître vos funestes préventions, relisez ces let-

tres; relisez-les avec une sérieuse attention, et vous verrez non-seulement qu'elles sont toutes antérieures à notre mariage, mais que les âmes qui s'y révèlent ne sont pas faites pour la honte et pour le crime.

L'assurance, la fermeté, l'air de conviction d'Irène produisirent sur Ivan une impression profonde. Il doutait déjà de la faute; bientôt il ne douterait plus de l'innocence.

— Ah! dit-il, sans relever la tête, ma maison vous aura été funeste.

— Plusieurs ont souffert parce que j'y suis venue! répondit la jeune femme; mais je vous le jure, au nom du Dieu éternel devant lequel je vais bientôt paraître, j'oublie que ma vie aurait pu être heureuse, et je m'en vais de ce monde sans emporter ni ressentiment ni amertume, en pardonnant aux autres, comme je souhaite qu'il me soit pardonné à moi-même!... Tout ce que je demande à présent, c'est de croire qu'il ne reste plus de haine dans votre cœur.

— Je n'étais pas fait pour haïr! répondit Permoff en essuyant, d'un geste brusque, deux larmes qui s'échappèrent de ses yeux.

Et ne pouvant maîtriser davantage la violence de son émotion, il se leva et marcha à grands pas à travers la chambre.

Quand il revint près du lit, un souffle rauque sortait en sifflant de la poitrine de la comtesse ; ses lèvres étaient si violettes, ses joues si blanches, et ses beaux yeux, tout à l'heure encore animés de tant de feu, si ternes à présent et si éteints, qu'il se précipita vers le médecin en lui disant :

— Mais voyez donc, docteur, elle va mourir !

— Elle est, en effet, bien mal ! répondit celui-ci en hochant la tête.

Ivan se pencha vers sa femme, et, persuadé qu'une seule chose pouvait désormais avoir quelque intérêt pour elle et ranimer sa vie, comprimant ses répugnances avec un pénible effort et surmontant ses tristesses jalouses :

— Voulez-vous voir Serge Wolsky ? lui demanda-t-il à voix basse.

Soit qu'elle soupçonnât un piége, soit que sa délicatesse craignît de blesser un homme irritable et malheureux par un empressement trop grand, elle demeura un instant sans répondre ; mais son regard se ralluma, et une faible rougeur teinta sa joue pâle.

Le médecin s'était approché. Il avait tout compris.

— M. le comte vous demande, dit-il à sa malade, s'il ne vous serait point agréable de revoir un instant votre ami d'enfance, et il a raison de vous faire cette proposition. Je suis persuadé que sa visite sera pour vous une distraction salutaire.

— Eh bien, puisque vous le permettez, dit-elle enfin, je serai bien aise de lui faire aussi mes adieux.

— Je vais aller vous le chercher ! dit Ivan qui, en ce moment, sentait le besoin de quitter la chambre.

Il sortit.

Restée seule avec le médecin, Irène lui tendit les deux mains.

— Ah ! docteur, lui dit-elle, je voudrais être belle seulement pendant une heure encore. C'est bien peu,

et vous pouvez tant de choses ! Faites-moi belle, docteur !

— Ce sera bien facile ; vous l'êtes déjà : je ne vous ai jamais vue plus charmante.

— Vous ne me trompez pas ? dit-elle avec une note presque joyeuse dans la voix.

— Non, je vous le jure ! répondit-il, en proie à une pitié profonde.

— Donnez-moi la glace, alors.

Il lui présenta un petit miroir de poche dont elle avait l'habitude de se servir. Elle se regarda et s'y trouva bien pâle.

— Je vais lui faire peur ! dit-elle en frissonnant ; le rouge ne tient plus sur mes joues !

— N'en mettez pas ! le blanc vous va mieux.

— Oh ! non ! j'ai l'air d'une morte... déjà ! Rappelez Alexina, je vous prie, et laissez-nous seules un instant.

La caméristе rentra, et le docteur sortit.

— Recoiffe-moi un peu ! dit-elle à la jeune fille, dont les mains tremblaient.

Elle fit donner à ses cheveux le tour qu'il aimait, rajusta, par un dernier artifice d'innocente coquetterie, les plis de sa robe de chambre, et jeta autour d'elle un coup d'œil inquiet pour voir si tout était bien en ordre, et si rien n'affligerait ses regards et n'attristerait la dernière image qu'il emporterait d'elle.

Sans doute le résultat de son examen n'eut rien de défavorable, car elle replaça sur l'oreiller sa tête plus calme, en disant doucement :

— Maintenant, il peut venir !

Pendant que sa femme se livrait aux tristes soins de cette coquetterie funèbre, le comte s'était rendu

chez Serge. Il avait trouvé le jeune homme levé, debout, en face de sa fenêtre, et regardant voler les hirondelles.

En voyant entrer dans son appartement l'homme qu'il considérait comme son plus mortel ennemi, Wolsky recula de deux pas, comme s'il eût voulu le fuir; puis, par un mouvement contraire, et qui ne fut pas moins vif, il revint vers lui comme on fait quand on veut repousser une attaque.

Aucun des détails de cette scène muette n'échappa à la perspicacité d'Ivan. Aussi demeura-t-il sur le seuil de la porte, comme s'il n'eût point voulu se permettre de pénétrer dans la chambre de son hôte.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes ici chez vous, et je ne me reconnais point le droit d'y venir sans votre permission.

La façon dont le comte avait prononcé ces paroles ne révélait aucune intention hostile ou provocante. Sa voix était grave et triste.

— Veuillez entrer, monsieur, répliqua Wolsky, én lui avançant un fauteuil avec une politesse un peu cérémonieuse.

— Je vous remercie, monsieur, fit le comte qui resta debout; je ne puis demeurer que quelques instants près de vous.

Serge s'inclina légèrement, sans rien répliquer. Il était aisé de voir qu'il ne comprenait point où Ivan voulait en venir. Eh! qui donc, à sa place, l'eût compris?

— Les moments sont précieux et les minutes comptées, reprit Ivan d'une voix brève et saccadée, où l'on sentait vibrer sourdement une émotion qu'il avait peine à contenir. Je ne veux point revenir ici

sur un passé où il y a eu plus de malheurs que de fautes; ma femme m'a tout dit : je l'ai crue. Je sais maintenant que ni elle ni vous ne fûtes coupables envers moi. Je dois donc vous exprimer mes regrets pour ce qui s'est passé entre nous. Les apparences étaient peut-être de nature à justifier mon erreur : en tout cas, essayez, je vous prie, essayez d'oublier, comme j'oublie moi-même.

Tout en parlant ainsi d'un ton grave et simple, et avec une dignité qui le rendait presque imposant aux yeux du jeune homme, le comte lui tendit la main.

Les deux mains se touchèrent. Je ne dirai point que leur étreinte fut bien chaude; mais enfin elles se touchèrent.

— La comtesse est assez mal; elle est très-mal, continua le mari en faisant sur lui-même un véritable effort; je ne vous cacherai même pas qu'elle nous inspire en ce moment de sérieuses inquiétudes.

En entendant ces mots, Serge, qui était resté debout, sentit ses jambes trembler sous lui, et, pour ne pas tomber, il fut obligé de se retenir au dossier de son fauteuil.

Le mari d'Irène ne parut point remarquer cette émotion, qui attestait trop clairement la profondeur et la vivacité des sentiments de Wolsky pour sa femme; il continua donc, de sa voix un peu lente, toujours calme, trop calme peut-être pour que ce calme fût naturel :

— Elle a souhaité de vous voir, et j'ai promis de vous conduire près d'elle; venez!

Serge suivit le comte sans prononcer une parole mais en proie à une de ces émotions trop violentes pour que l'on puisse seulement essayer de les dissi-

muler. Il allait revoir la femme qu'il aimait, mais il allait la revoir conduit près d'elle par un mari qui connaissait leur amour. Cette seule circonstance ne suffisait-elle point à l'éclairer par avance sur la situation dans laquelle il allait la retrouver?

Mais quels que fussent ses pressentiments, il était encore loin de s'attendre à ce qu'il allait voir.

— C'est ici ! dit le comte en lui montrant la porte de la chambre ; vous pouvez entrer !

Ivan ne voulut point l'accompagner tout d'abord ; il est vrai qu'il croyait que le médecin était toujours chez sa femme, et qu'ainsi sa générosité avait un peu moins de mérite ; elle eût certes été plus grande s'il avait su qu'en effet elle était seule.

Irène avait renvoyé le docteur.

En voyant entrer l'homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait tant encore, et pour qui elle mourait, la pauvre victime ne se défendit point d'une émotion d'autant plus profonde qu'elle sentait bien qu'elle ne le reverrait plus. Il y eut donc comme un élan d'elle vers lui; élan passionné de tout son être qui l'emportait vers cet être si cher, qu'elle eût voulu pour la dernière fois — pour la première aussi — attirer sur sa poitrine et serrer dans ses bras. Mais une faiblesse désormais invincible l'enchaînait. Elle ne put que lui tendre ses deux mains.

Serge les saisit dans les siennes, les couvrit de baisers, et tomba à genoux près du lit, en appuyant tour à tour sur ces deux longues mains blanches et amaigries son front, ses yeux et ses lèvres.

Au bout de quelques secondes, Irène en dégagea une, non sans peine, et la posant doucement sur la tête inclinée du jeune homme ;

— Serge, mon cher Serge, lui dit-elle, est-ce que je te fais peur? Est-ce que tu ne veux plus me voir? Regarde-moi; mais regarde-moi donc!

Il releva la tête; leurs yeux se rencontrèrent; comme autrefois, ils échangèrent un de ces longs regards qui, de deux âmes, ne font plus qu'une âme.

Dans ce moment suprême, exaltée par la magie du bonheur, tout entière à cette joie ardente et inespérée du revoir qui lui voilait l'abîme ouvert de la séparation, Irène eut encore comme un dernier et céleste éclair de beauté. Ce fut une de ces transformations soudaines, complètes, mais non moins rapides, hélas! qui signalent parfois nos derniers instants, et la lutte finale de la vie et de la mort; pour la dernière fois la joue pâlie retrouva, sous la palpitation du cœur, un jet de sang qui la colora d'un carmin plus vif; l'enthousiasme des sentiments généreux et purs lui mit au front comme une auréole, et un sourire presque divin entr'ouvrit ses lèvres. Serge, sous le charme de cette espèce de transfiguration, eut pour elle comme un mouvement d'adoration dont elle aperçut le reflet sur son visage, et qui lui donna la dernière joie qu'elle dût éprouver en ce monde.

— Merci, merci, cher bien-aimé! lui dit-elle avec une expression de tendresse ineffable. Puisque tu m'aimes, je ne mourrai pas tout entière!

— Oh! tu ne mourras point! répliqua le jeune homme.... Mais les larmes qu'il avait dans la voix ne démentaient que trop ses paroles.

L'exaltation passagère venait déjà de s'éteindre chez Irène, et, avec elle, l'animation factice qu'elle

avait allumée. Wolsky apercevait, dans toute leur terrible étendue, les affreux ravages du mal, et il ne pouvait plus se faire illusion sur la fatale vérité. Il la vit dans toute son horreur; il vit la mort, menaçante, présente, la mort .inexorable qui allait lui prendre celle qu'il aimait. Une invincible angoisse, et telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de pareille, étreignit sa gorge qui ne pouvait plus laisser passer les paroles, et des larmes brûlantes, qu'il était impuissant à retenir, jaillissaient de ses yeux et tombaient sur les mains enfiévrées de la mourante.

— Pauvre ami! c'est mon arrêt que tu signes avec tes pleurs! fit la comtesse, en l'effleurant du bout de ses doigts, qui le caressaient doucement.

La poitrine brisée de Wolsky ne contint plus ses sanglots, et pour qu'on ne les entendit point du dehors, il fut obligé d'appuyer la main d'Irène contre son visage, et d'y coller sa bouche; mais il ne pouvait dominer les violents soubresauts qui, par intervalles, secouaient ses épaules.

— Oui, tu m'aimes! Je sais que tu m'aimes! répétait la jeune femme; mais, vois-tu, maintenant, il ne faut pas trop m'aimer.... puisque je vais mourir... Cela te ferait plus de mal encore, et je ne veux pas!

Il parvint à étouffer ses sanglots, mais il ne put arrêter ses larmes : elles coulaient toujours. Brûlés par la fièvre, les yeux d'Irène restaient secs. D'un geste faible, mais tout plein de tendresse, elle voulut essuyer les pleurs qu'elle faisait couler, et avec de bonnes et tendres paroles, elle essaya de consoler cette douleur immense... dont elle était la cause, et qu'elle partageait.

— Ne sois pas triste, lui disait-elle; il est vrai que je vais mourir; mais, vois-tu, la mort nous séparera moins que n'aurait fait la vie : nous n'aurions pu continuer à rester l'un près de l'autre dans ce monde; il vaut donc mieux que j'aille dans l'autre, où nous nous retrouverons.

— Si jeune, tu ne peux pas mourir!

— L'âge n'y fait rien! tu le verras bientôt. La balle qui t'a manqué m'a tuée. Toi, cependant, toi qui as encore si longtemps à vivre, ne souffre point que je meure tout entière; garde-moi toujours dans ton souvenir, vivante et adorée; tu m'as bien aimée, pas plus cependant que je ne t'aimais moi-même! Si les hommes, qui sont méchants, ne s'étaient mis entre nous, nous nous serions aimés toujours!... Ils ne l'ont pas voulu, parce que nous aurions été heureux ainsi, et que le bonheur n'est point fait pour cette terre!

Irène s'arrêta, comme si elle eût attendu que Serge lui répondît; mais il ne trouvait point de mots qui rendissent sa pensée, et il se taisait. Elle reprit enfin :

— Tu aimeras encore!... Oh, ne dis rien! ne fais point de signes désespérés..... Tu aimeras! Je te le pardonne : il est impossible que tu n'aimes point! Mais, va! je ne serai point jalouse d'elle! Seulement, ne m'oublie pas tout à fait!

— Oh! tu sais bien, Irène, que mon cœur est à toi, et qu'il ne connaîtra point deux amours!

— Je te remercie de me le dire! Mais, vois-tu, quand on en est arrivé où j'en suis, on ne peut plus être trompée... Maintenant, écoute-moi encore. Tu ne dois pas en vouloir à mon mari. Sans doute il s'est

trompé, et il a été envers nous injuste et cruel; mais les apparences, d'après lesquelles le monde juge toujours, excusent son erreur, et bien d'autres à sa place n'auraient pas été plus cléments. Il sait maintenant qu'il s'est trompé; il se repent de sa précipitation et de son injustice, et, de nous trois, il est peut-être encore le plus malheureux, parce qu'il est le plus coupable.

— Oh! non, le plus malheureux c'est moi, puisque tu m'aimes et que je te perds!

— Ne disputons pas sur les rangs, va! nous sommes tous les trois malheureux, victimes tous les trois d'une déplorable fatalité!

En l'entendant parler ainsi, Wolsky se sentait accablé. Il pouvait, sans doute, essayer de la dissuader; mais, au fond, il sentait si bien qu'elle avait raison, il voyait si bien qu'elle était perdue, que, peu à peu, tout son courage l'abandonnait.

Cependant Irène, épuisée par la fatigue de ce triste entretien, éprouva tout à coup une crise terrible, promptement suivie d'un évanouissement.

Serge crut qu'elle était morte, et il se jeta comme un fou sur le cordon de la sonnette, qu'il agita violemment. Le mari, le médecin et la femme de chambre se précipitèrent tous trois en même temps dans la chambre de la malade.

— Ah! le malheureux me l'a tuée! fit Permoff, en voyant sa femme étendue sans mouvement sur le lit.

— Hélas! elle serait bien morte toute seule..... mais elle n'est qu'évanouie! fit le médecin, en interrogeant les battements de l'artère. Bientôt, en effet, Irène revint à elle, et ses yeux, en se rouvrant,

aperçurent les trois hommes groupés autour de son lit, interrogeant son visage.

— Ah! dit elle tout bas, en refermant aussitôt les yeux, comme si la lumière trop vive l'eût blessée, c'est cependant bon d'être aimée!

Elle se tourna vers le médecin, qui se pencha vers elle; ils échangèrent quelques mots, que personne n'entendit, puis elle fit un signe à la femme de chambre, qui sortit. Son regard alla de Serge Wolsky à Ivan, pour retourner de celui-ci à celui-là.

— Vous avez tous deux souffert par moi, leur dit-elle; que cette souffrance vous soit un lien! Si j'avais été coupable envers l'un de vous, je n'aurais jamais osé vous rassembler ainsi auprès de mon lit de mort; mais il n'y a dans notre existence à tous trois que des malheurs et non des fautes! Vous êtes l'un et l'autre dignes de vous comprendre et de vous estimer; je veux qu'un jour, en souvenir de moi, vous vous aimiez!

A ce moment, la femme de chambre apporta le petit enfant.

Irène lui sourit doucement et fit signe qu'on l'approchât d'elle. On le plaça tout blanc, tout rose, tout frais, tout souriant, sur le bord du lit. Elle, alors, faisant un suprême effort, se souleva des coussins où reposait sa tête languissante, et prenant une des mains de son mari et une des mains de Serge, elle les joignit toutes deux sur la tête de l'enfant, et, sans ajouter une parole, comme si désormais elle n'avait plus rien à dire ni à faire en ce monde, elle rendit le dernier soupir.

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

I

Une agitation singulière régnait ce jour-là dans la cour d'un des principaux gymnases de Moscou. C'était l'heure de la récréation; mais on n'entendait point ces bruits joyeux, mêlés d'éclats de rire, qui, d'ordinaire, signalent les plaisirs bruyants et tumultueux des écoliers. Les élèves, disséminés çà et là par petits groupes dans la vaste cour plantée d'arbres touffus, discutaient sans pouvoir s'entendre.

— Moi, faisait l'un, je te dis que Fédor Permoff a raison, et que c'est Sherbief qui a frappé le premier Alexis Wolsky.

— Pour cette fois, je ne dis pas non, reprenait l'autre; c'est bien possible, Sherbief est un pas grand'chose! Ce qui n'empêche pas que Fédor ne soit un véritable tyran. Il faut vraiment que tout cède à ses volontés!

— Tant que tu voudras! fit un nouvel interlocuteur, parti d'un autre groupe pour venir se mêler à celui-ci; mais Fédor ne fait, lui, jamais autre chose que le bon plaisir de cette petite peste d'Alexis. Ah!

vous parlez de tyran! s'il y en a un dans la maison, c'est bien celui-là.

— C'est pourtant vrai! et l'on peut dire que, sans lui, Fédor serait le meilleur garçon du monde : bon camarade, obligeant, facile à vivre, ne demandant qu'à rendre service aux autres! mais, dès que cet enfant gâté s'en mêle, Fédor devient mauvais coucheur, et ne sait plus que faire pour se rendre insupportable.

— C'est toujours ainsi dans la vie! fit un élève de dernière année, qui se piquait de philosophie : les petites causes produisent les grands effets, et un bambin de douze ans nous met tous au pas!

— Et dire qu'ils ne sont même pas cousins!

— Qu'importe! s'ils sont amis? c'est plus que s'ils étaient frères!

— Et comme il s'est bien battu, ce Fédor! Il tenait tête à sept ou huit : c'était plaisir de voir tomber les coups!

— Les derniers surtout, sur l'œil gauche du grand Nicolas Strosky! Il en aura un bleu pendant quinze jours.

— Et le maître d'étude, comme il vous l'a empoigné! il l'a fait valser sans musique!

— Oh! c'est une justice à lui rendre, il avait perdu tout à fait la tête, et, si le directeur lui-même s'était présenté, il était capable de lui faire un mauvais parti.

— Aussi, il en aura bien pour une semaine de cachot!

— Dis un mois..., et il ne l'aura pas volé!

— Sans compter qu'ils sont capables de le chasser quand il aura fini sa prison!

— Et tout cela pour Alexis !

— Alexis le perdra !

La cloche, toujours agaçante pour l'oreille des écoliers, sonna la fin de la récréation et mit un terme à toutes ces discussions. Mais au moment où les groupes qui venaient de se disperser allaient reformer des rangs réguliers pour se mettre en marche, un infirmier, qui traversa la cour en portant des bandages et de la charpie, se vit aussitôt entouré par la foule des écoliers qui voulaient savoir par lui des nouvelles de l'affaire.

— Eh bien ! Grégoire, qu'est-ce qu'il y a ? sont-ils morts ou blessés ?

— Monsieur Strosky a reçu un fier coup sur l'œil; mais je viens de lui poser une compresse d'arnica : c'est souverain pour les coups et blessures. M. Wolsky saigne toujours du nez; mais je viens de lui mettre une clef dans le dos ; ce n'est plus qu'une affaire de cinq minutes.

— Et Fédor Ivanowich[1].

— Oh ! M. Fédor, ce n'est pas à l'infirmerie qu'on l'a conduit, c'est au cachot. Peu s'en est fallu que M. le directeur ne lui ait fait mettre les fers aux pieds : il paraît qu'il voulait tuer tout le monde !

— A vos rangs ! messieurs, à vos rangs ! criait de toute la force de ses poumons le surveillant de la cour, qui avait grand'peine à faire rentrer dans l'ordre sa petite troupe si vivement surexcitée.

Il y parvint cependant, et, deux minutes plus tard, chacun avait repris paisiblement sa place dans

[1] Fils d'Ivan. L'usage russe veut que le nom du père, suivi de la terminaison *Wich*, s'ajoute au nom d'un homme. Le fils de Pierre s'appellera Petrowich.

la salle de travail, et partout dans le gymnase régna de nouveau l'ordre et le silence.

II

La dernière exhortation de la comtesse Irène à son lit de mort avait été religieusement écoutée par les deux hommes à qui elle s'adressait, et ils s'étaient ainsi montrés dignes de l'entendre.

Ivan et Serge s'étaient sentis comme apaisés par cette mort si brusque, si soudaine, tellement inattendue. Pleurant tous deux, celui-ci sa femme, celui-là son amie adorée, ils mêlèrent leurs larmes.

Cependant Serge Wolsky n'avait pas encore vingt-cinq ans. La jeunesse n'est pas l'âge des douleurs éternelles : il se consola. Et que l'on ne croie point que je veuille faire le procès de son amour pour Irène Merskoy, ou seulement le mettre en doute! Non, cet amour avait été grand, profond et sincère. Mais Serge avait obéi — malgré lui — à la loi fatale de la vie. La vie, toute-puissante, en dépit de nous-mêmes, en dépit de la plus juste et de la plus profonde douleur, s'affirme, et, pour ainsi parler, s'impose à la jeunesse par des aspirations et des désirs que celle-ci ne peut pas toujours maîtriser. La nature, plus puissante que nous, ne veut pas que nous puissions nous dérober à ce train régulier des choses humaines : elle nous rend infidèles aux ombres adorées! En vain nous dirons à ce faible cœur, tout rempli d'un souvenir qui devait rester en nous immortellement triomphant, et attristé d'un deuil qui

devait nous faire un veuvage éternel : Tu n'aimeras plus ! — Nous aimons encore !

Le mari d'Irène, en apprenant cette passion nouvelle, en éprouva je ne sais quelle joie âpre et un peu dédaigneuse.

— Je savais bien, dit-il, qu'il ne l'aimait point autant que moi !

Cependant le caractère d'Ivan allait s'assombrissant de plus en plus. A mesure qu'il vieillissait, il devenait plus morose : il ne retrouvait un peu de joie que dans les caresses et les joyeux ébats de son fils.

Le jeune Fédor n'avait point hérité de la beauté de sa mère, et, pour être juste, nous devons même convenir qu'il n'avait point cette grâce, cette gentillesse et cette fraîcheur, qui rendent les enfants si charmants, alors même que la ligne pure de leur profil n'a pas été taillée dans le marbre des chefs-d'œuvre. Il avait de grands traits, un peu durs, le front développé, et, dès ses jeunes années, portant déjà la trace accentuée des protubérances énergiques, qui indiquent tout à la fois et les passions violentes et la volonté indomptable. Tout enfant, il était d'humeur un peu sauvage, ce que son père attribuait à l'absence de petits camarades de son âge et de sa condition, car il se montrait assez dédaigneux pour les fils de paysans qu'on avait voulu, faute de mieux, lui donner pour compagnons de ses jeux. Mais le médecin qui avait soigné la comtesse pendant sa dernière maladie, et qui n'ignorait plus rien de la vie intime des deux époux, pensait, au contraire, que ce caractère grave et recueilli était, chez le petit Fédor, comme l'héritage de sa mère, et

qu'il ne fallait y voir autre chose que le contre-coup des chagrins qu'elle avait éprouvés avant et depuis son mariage. Cette tristesse, que celle de son père ne devait point contribuer à guérir, ne nuisait en rien, du reste, à la sensibilité profonde, excessive, exaltée, presque maladive, dont il donnait souvent des preuves. Son affection pour son père, par exemple, avait un caractère passionné, que ce sentiment, généralement calme, n'offre que bien rarement. Ivan ne s'en plaignait pas. Quel est donc le père qui se plaindrait d'être trop aimé de son enfant? Mais parfois il s'en effrayait, en songeant au chagrin qu'une telle sensibilité entraîne généralement avec elle, et aux crises douloureuses dont elle peut être la cause. Du reste, cette sensibilité, chez le petit Fédor, ne dégénérait jamais en faiblesse, et il se relevait de ses crises avec une promptitude singulière et un ressort étrange, qui le faisait en quelque sorte rebondir. C'était, à tout prendre, un garçon énergique et hardi, n'ayant peur de rien, appelant et bravant le danger; un de ces enfants qui font deviner l'homme — un homme aventureux, plein d'audace et de folle ardeur. Son père était tout à la fois effrayé et charmé de ces indices. Il prévoyait également et les dangers que lui ferait courir une telle organisation, et le parti qu'il en pourrait tirer pour un glorieux avenir. De cette source abondante pouvait également découler et le bien et le mal. Ce n'était point un de ces caractères mixtes, si l'on peut ainsi parler, dont la cire molle reçoit successivement toutes les empreintes. Il était, au contraire, de bronze et d'airain, et l'on devinait qu'il garderait pour la vie le type qu'il aurait une fois reçu. L'important, c'était de

frapper ce type à une noble effigie. Telle serait le rôle du père ; tel aussi le but d'une vie qu'il voulait consacrer tout entière à son fils.

Mais la fatalité, qui semblait depuis quelques années peser sur cette famille, n'était point encore lassée. Le comte Ivan se blessa grièvement à la chasse et mourut de sa blessure. Le mot de suicide fut prononcé, — bien à tort, car l'affection de Permoff pour son fils, et le besoin que celui-ci avait toujours de ses soins et de sa protection auraient suffi, sans parler de ce sentiment du devoir, inconnu à sa jeunesse, mais qui dirigeait son âge mûr, pour lui donner le courage et la force de porter, si lourd qu'il pût lui paraître, le fardeau de la vie.

Quoi qu'il en fût, il rentra un jour à son château, à la suite d'une chasse à l'ours, étendu sur un brancard, sanglant, évanoui, blessé à mort.

Sa première pensée, en revenant à lui, fut de mander, par les voies les plus rapides, son ami Serge Wolsky, auquel il voulait confier son petit Fédor. Serge accourut juste à temps pour recevoir les derniers adieux du mari d'Irène, et cette charge de confiance et de sympathie, qu'il ne pouvait imposer qu'à lui, le soin d'élever son fils, et de iaire de son enfant un homme.

III

Il reste toujours quelque chose en nous d'un grand amour, même quand cet amour n'est plus. Le comte Permoff ne s'était pas trompé, et l'affection que

Serge avait eue pour la mère lui fit accepter le legs du fils avec un empressement pieux. Il emmena l'orphelin chez lui, et le confia à sa femme. Celle qui avait remplacé dans son cœur Irène Merskoy était une aimable et tendre créature, qui reçut l'enfant et l'aima presque à l'égal de son propre fils. Elle avait rendu Wolsky père d'un enfant, le petit Alexis, un des héros de la scène du gymnase que nous venons de raconter tout à l'heure.

Les deux enfants furent élevés ensemble. Le jeune orphelin, doué d'une intelligence précoce et bien supérieure à son âge, avait déjà compris qu'il était seul au monde, et n'ayant plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur à aimer, il épancha sur Alexis toutes les tendresses de son âme. On eût dit que cette vive affection de sa mère pour Serge revivait en lui, et, d'elle-même, se reportait sur l'enfant de celui-ci. Serge avait bien comme un vague soupçon qu'il en devait être ainsi.

— Ces choses-là sont dans le sang, se disait-il, et les deux enfants s'aiment par la force des choses et sans savoir pourquoi !

Il eût été dangereux de donner à la mère d'Alexis une explication comme celle-là. Mais les mères ne se montrent pas bien difficiles sur les raisons que l'on peut avoir d'aimer leurs enfants, et elles trouvent cela si naturel qu'elles ne songent point à demander pourquoi on les aime. Celle-ci était tout simplement heureuse de voir l'affection de ces deux jeunes êtres, destinés à vivre dans les mêmes sphères sociales, et qui ne sauraient manquer d'être l'un pour l'autre une force et un appui. Cette affection, qui grandissait avec eux, était quelque chose

de vraiment touchant, et qui faisait involontairement songer à ces couples classiques : Oreste et Pylade, Damon et Pythias, Nysus et Euryale, qui, du fond de l'antiquité, arrivent jusqu'à nous, et marchent, en se tenant par la main, vers la sereine immortalité de l'Histoire ou de la Poésie. Je me trompe, cette amitié n'avait pas ce qui fait le charme d'un tel sentiment, ce qui lui donne sa plus haute valeur morale : je veux dire l'égalité absolue dans l'affection, et cette réciprocité complète des sentiments, qui fait que chacun reçoit autant qu'il donne. Non, il n'en était point ainsi de nos deux amis : Fédor aimait plus qu'il n'était aimé, et Alexis ne rendait pas autant qu'il recevait. Mais cette inégalité n'est-elle point une des conditions nécessaires, presque fatales de toutes les liaisons? Est-ce que toujours, ou presque toujours, il n'y en a point un qui aime, tandis que l'autre se laisse aimer? Cela se voit souvent en amour; mais cela se voit aussi parfois en amitié.

Fédor avait pour Alexis une sorte d'idolâtrie dont l'enfant ne s'étonnait pas le moins du monde. On eût dit qu'il avait conscience de la supériorité de son mérite, et que tout ce qu'on faisait pour lui, on était forcé de le faire. Il fallait le remercier de la bonté qu'il avait de permettre qu'on l'adorât. Il était, du reste, plein de charme et de grâce, et il eût été difficile d'imaginer un petit être plus séduisant. Personne n'échappait à ce prestige qu'il exerçait sur tout le monde, sans même se donner la peine de le vouloir. Ces dehors enchanteurs avaient plus d'une fois donné le change sur un regrettable défaut de sensibilité. Son père, qui l'étudiait avec un soin par-

fois inquiet, se demandait, non sans crainte, s'il n'y avait point beaucoup de sécheresse au fond de cette nature, en apparence si bien douée.

Un des poètes du gymnase l'avait un jour comparé à une belle fleur sans parfum. L'image emportait avec elle une idée sévère, mais personne n'eût osé dire qu'elle fût dénuée de justesse. Alexis, cependant, avait en lui tout ce qu'il fallait pour faire illusion sur cette pauvreté du fond par l'irréprochable perfection de la forme. Il était de ces êtres privilégiés qui n'ont été mis dans ce monde que pour y briller, pour y plaire, pour y régner. Tout vient à eux, comme les fleuves vont à la mer, par la pente naturelle des choses, et ils n'ont qu'à se donner la peine de naître et le plaisir de vivre, pour que chacun soit heureux de leur apporter, comme un tribut légitime, tout ce qu'il a de meilleur en soi.

Fédor obéissait mieux que personne à cette loi de la sympathie et de l'admiration. Alexis était l'unique objet de ses pensées, et il ne vivait que pour lui. La différence des âges, qui n'était pas une disproportion, donnait à sa tendresse quelque chose de protecteur et d'ineffablement doux, et elle y ajoutait je ne sais quelle indulgence presque paternelle, qui dissimulait à ses yeux certaines lacunes morales dans le caractère de son ami.

L'âme de Fédor, nous l'avons déjà dit, était douée, au contraire, de cette sensibilité passionnée, presque maladive, qui jadis, dans un de ses plus terribles accès, avait emporté sa pauvre mère. Il l'avait reçue d'elle comme un héritage — dirais-je funeste ou précieux? Je ne sais en vérité; la sensibilité est la source également féconde de nos biens et de nos maux, selon

l'être qui en est l'objet. La juste reconnaissance de celui-ci en fait l'élément de nos plus grandes félicités; son ingratitude assure notre malheur. Je ne veux pas dire par là qu'Alexis fût positivement ingrat, ou que Serge fût absolument malheureux. Je veux seulement faire entendre que cette chaleur d'âme communicative, dont la flamme égale doit s'allumer et brûler chez les deux êtres prédestinés aux unions idéales de l'amitié comme de l'amour, n'avait pas la même ardeur chez celui-ci et chez celui-là.

Nous l'avons déjà dit, il s'en fallait de beaucoup que Fédor possédât les grâces et les élégances d'Alexis. Il était Permoff des pieds à la tête, et parfois même, quand il se trouvait sous l'empire d'une émotion violente ou dans l'emportement d'un accès de colère, il reproduisait avec une fidélité effrayante la physionomie de son grand-père, le vieux comte Fédor, le persécuteur et presque le bourreau d'Irène. Il y avait aussi trop souvent dans ses façons d'être une certaine rudesse, étrange chez un jeune homme élevé comme lui; quelque chose d'un instinct presque sauvage, mais qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi les Russes, chez ceux-là même qui appartiennent aux plus hautes conditions sociales. Du reste, ces instincts de violence n'existaient chez lui qu'à l'état latent, et si parfois ils s'étaient révélés par quelque soudain éclat, c'était seulement lorsqu'il avait vu en jeu les intérêts de son amitié; ces colères avaient donc toujours été impersonnelles, et il s'y était trouvé, en quelque sorte, désintéressé. Mais leurs explosions n'en avaient été que plus terribles.

Les deux jeunes gens grandirent ainsi l'un près

de l'autre, dans une intimité que rien n'avait jamais troublée, réalisant cet emblème aimable et touchant, si souvent emprunté par les poètes à la nature, de la vigne légère et flexible suspendant ses guirlandes de feuillages et ses couronnes de fruits au tronc robuste et aux bras vigoureux des ormeaux, comme pour marier la force à la grâce. Ils furent dans les colléges ce qu'ils avaient été dans la famille, et au milieu de leurs camarades ce qu'ils devaient rester dans le monde, je veux dire indissolublement unis.

I

Ils éprouvèrent le premier chagrin de leur vie au moment où il fallut se séparer. Cette séparation, exigée par la différence des âges, fut un déchirement. L'éducation de Permoff était terminée, et il allait entrer au service, quand Wolsky devait rester cinq ans encore au gymnase pour compléter la sienne. Chacun regretta l'autre : c'est une justice qu'il faut rendre à tous deux. Alexis se trouva bien seul, quand il n'eut plus auprès de lui ce protecteur de tous les jours, cet ami de tous les instants. Ceux qui avaient été les victimes de ses petites tyrannies, trop partialement soutenues par son téméraire allié, prirent alors de terribles revanches : Alexis put apprécier celui qu'il avait perdu, et en voyant ce qui lui manquait maintenant, se rendre compte de ce qu'il avait dû jadis à son ami.

Cependant Alexis manquait encore plus à Fédor que Fédor ne manquait à Alexis. S'il est triste de

n'avoir plus qui vous aime, il est plus triste encore de n'avoir plus qui aimer. A chaque heure du jour, Permoff se surprenait à regretter son jeune et trop cher compagnon, et il n'aspirait qu'au moment où celui-ci viendrait le rejoindre au régiment. Wolsky, comme Permoff, se destinait aux armes. Aucun des deux n'eût voulu d'une carrière où l'autre n'aurait pu l'accompagner ou le suivre. Alexis était pauvre, car son père, qui n'avait que peu de fortune, avait fait l'adorable folie d'un mariage d'amour avec une femme qui ne possédait pas davantage. Mais, par sa mère, Irène Merskoy, Permoff était riche : il était même très-riche, et c'était avec lui surtout qu'était vraie cette belle parole d'un ancien : « Tout est commun aux amis. »

De même que Fédor avait adouci au gymnase tous les ennuis de la vie d'écolier pour son jeune protégé, de même il se proposait, quand celui-ci aurait conquis son épaulette d'officier, de ne pas même lui laisser soupçonner ce qu'il y a parfois de pénible dans l'existence du cadet ou du lieutenant qui en est réduit à sa maigre solde. Son opulence n'eût été pour lui qu'une charge s'il n'eût pu la partager avec son ami. Il ne faisait point un projet d'avenir où il ne fût. Fédor, en attendant l'arrivée d'Alexis, ne menait point une vie fort gaie au régiment, où, s'il faut tout dire, il était plus estimé qu'aimé. On n'avait certes rien à lui reprocher, car, pour l'exactitude et même la rigueur du service, on pouvait dire que c'était un officier modèle. Mais peut-être manquait-il un peu de cet élément de sociabilité qui est le lien naturel et puissant des hommes réunis pour vivre ensemble. Comme si l'affection

d'Alexis l'eût gâté, et qu'il eût donné à son favori tout ce qu'il y avait en lui d'affectueux et de tendre, il ne chercha point à se faire d'autre ami, et comme il était antipathique aux relations banales, il vivait à peu près seul, ce qui est un tort partout, et, peut-être, un tort encore plus grand à l'armée, où la camaraderie, en appuyant chacun sur tous, et en faisant de l'individu l'élément d'un groupe, devient un principe de force. Les femmes étaient également absentes de cette existence singulière. On ne connaissait aucune intrigue au jeune officier. Personne plus que Fédor n'était capable, cependant, d'éprouver une passion sérieuse, absorbante, dominatrice de toute la vie, et dans laquelle il eût apporté la même profondeur exclusive que dans son amitié. Mais c'était une âme fière, haute, chaste et jalouse, et ressentant une sorte d'horreur instinctive pour ces liaisons éphémères qui sont à l'amour véritable ce que la menue monnaie est à la pièce d'or. Cela tenait à de certains scrupules d'une organisation exquise, à des délicatesses que certains hommes pourront trouver exagérées, mais qui n'en étaient pas moins louables, enfin à une certaine conscience de sa valeur qui, en lui permettant de connaître le prix de ce qu'il aurait donné et la valeur de ce qu'il aurait reçu, l'empêchait de faire un marché de dupe.

Il vivait donc dans une austère solitude, ménageant ses forces pour le moment où la passion viendrait, si elle devait venir, et hâtant de ses vœux l'heure où Wolsky le rejoindrait sous les plis flottants du drapeau.

Cette heure sonna enfin. Toutes les heures sonnent à l'horloge de la vie, et celles que l'on désire, et

celles que l'on redoute. Les études du jeune homme étaient terminées; grâce à un peu de travail et à beaucoup de protections que lui avaient ménagées les soins et les démarches de son infatigable ami, il se tira tant bien que mal de ses examens, sortit de l'école, et entra au régiment.

Sa bienvenue y fut célébrée comme une fête de famille, comme une fête du cœur, par Fédor Permoff, qui sembla renaître à la vie en retrouvant celui pour lequel il avait vécu jusque-là.

Il s'aperçut bientôt qu'il ne le retrouvait point tout entier.

On ne devrait jamais se quitter quand on s'aime; les absences sont trop souvent funestes, au moins à l'un des deux. Les défauts d'Alexis, sur lesquels plus d'une fois Fédor avait essayé de s'aveugler, au lieu de diminuer avec les années qui venaient, s'étaient, au contraire, accrus loin de son ami. Et ces défauts qui, adoucis par la gentillesse de l'enfance, pouvaient avoir un certain charme, s'étaient accentués désagréablement à mesure qu'il avait vieilli. Les passions se déchaînèrent chez lui avec une fougue bouillante, que, dans l'effervescence de la vingtième année, rien ne devait calmer, et elles eurent ceci de particulièrement malheureux qu'elles mirent au jour dans toute sa naïveté un égoïsme presque féroce. Il en est souvent ainsi avec les passions jeunes, quand elles n'ont pas encore eu à subir le contrôle sévère de la vie positive, ni l'effet de ce contact et de cette lutte avec les autres, qui nous en apprennent cent fois plus sur la vie que tous les livres du monde.

Les premières épreuves du jeune homme, lâchant la bride à ses impétueux désirs, sont quelque chose

de périlleux, et, pour ainsi parler, de climatérique dans l'existence humaine. C'est là un moment à part, qui ne se retrouvera plus jamais, mais dont l'influence se fera sentir longtemps — toujours peut-être. — Fédor, à qui la réflexion avait donné une raison supérieure à son âge, comprenait tout cela, et il suivait avec une attention inquiète les évolutions et les crises qui bouleversaient l'âme de celui qu'il aimait plus qu'un frère et autant qu'un enfant.

Malgré la réserve, je pourrais dire l'ascétisme de se vie, il n'y avait en lui aucune exagération de puritanisme; c'était un soldat, et non pas un capucin. Il ne prétendait pas le moins du monde imposer à son ami une réserve que bien peu d'hommes pratiquaient autour de lui, et il aurait regardé comme un excès de rigorisme peu justifiable d'exiger de lui ce qu'il se demandait à soi-même. C'est ainsi qu'en agissent d'ordinaire les gens vraiment vertueux, sévères pour eux seuls, toujours indulgents pour autrui. Les faux puritains font absolument le contraire; mais Fédor n'était point de ceux-là. Ce qui l'affligeait, ce qui le désolait dans la conduite de Wolsky, c'était donc moins l'emportement et la fougue de la passion, qu'il était certes bien capable de comprendre, et par cela même d'excuser, que cette absorption complète et absolue du jeune homme par sa passion même; cette prédominance exclusive qu'il lui accordait; sa dédaigneuse insouciance pour tout ce qui n'était pas elle. Son désir du moment le prenait tout entier, et il n'y avait plus de place en lui pour rien de ce qui n'était pas lui.

— Mon Dieu ! se disait Fédor avec une inquiétude

et un chagrin véritables, serait-il donc égoïste? Ce ne sont point là pourtant les leçons que je lui ai données!

Permoff paraissait oublier que les égoïstes n'ont pas besoin de leçons, et qu'ils se forment bien tout seuls.

Cependant, comme tous les hommes de plaisir, comme toutes les natures molles et voluptueuses, Wolsky avait un certain tact instinctif qui l'avertissait à temps quand il allait par trop déplaire, et qui le faisait s'arrêter dans sa fausse route et revenir sur ses pas. Il exécutait ces contre-marches avec une aisance de vieux diplomate, et une habileté stratégique que lui auraient enviée les plus fins généraux. Ceux-là mêmes qui étaient le plus prévenus contre lui ne manquaient jamais de s'y laisser prendre.

— Si c'était vrai! pensait le jeune comte, séduit malgré lui par ces belles apparences.

Et comme il souhaitait que cela fût vrai! Il le souhaitait si bien qu'il finissait toujours par le croire, et pendant qu'il le croyait, il était heureux, car la seule chose que véritablement il ne pût point supporter, c'était l'indifférence et l'ingratitude de Wolsky. Dès que celui-ci semblait revenir à lui, tout était oublié, et il le traitait absolument comme s'il n'eût eu jamais à s'en plaindre. Mais ces retours de la lune de miel de l'amitié ne duraient jamais bien longtemps, et, de nouveau, l'astre changeant se cachait bientôt dans les nuages. Alexis, que la mort de son père avait affranchi d'une tutelle dont il avait plus besoin que personne, se rejetait avec une rage croissante dans le tourbillon des dissipations: les nouvelles fautes étaient plus grandes encore que les premières; plus

grande aussi était la tristesse de Permoff. Mais il n'était pas plus aisé de corriger celui-ci de sa bonté un peu faible, que celui-là de son égoïsme et de son emportement. L'un pardonnait la faute avec autant de facilité que l'autre la commettait : tous deux suivaient leur pente. Parfois même, en voyant avec quelle étrange facilité Alexis faisait des conquêtes qui pour tout autre eussent été réputées impossibles, Fédor se disait qu'après tout il eût fallu au jeune homme une bien forte dose de vertu, de raison et de bon sens pratique pour résister à toutes ces avances de la vie auxquelles ne demandent pas mieux que de succomber tant d'hommes plus expérimentés, plus âgés, mieux posés que son ami, et qui n'avaient pas les mêmes raisons d'excuse et d'atténuation.

— Qui sait? se demandait-il alors avec un mélancolique retour sur lui-même ; qu'aurais-je donc valu, moi, si l'on s'était donné la peine de m'aimer? Il est vrai, ajoutait-il tout aussitôt, non point peut-être sans un peu d'amertume, que cette épreuve m'a été jusqu'ici soigneusement épargnée !

Et, tout en parlant ainsi, il jetait à son miroir un coup d'œil plein de reproches. Son miroir, cependant, lui renvoyait un assez beau type de tête militaire, qui n'avait rien, il est vrai, des grâces efféminées d'un Adonis ou de la beauté correcte d'un Antinoüs, mais dont tous les traits respiraient le courage, la loyauté, la franchise et l'honneur.

Avec de telles dispositions, une si grande propension au plaisir, tant d'occasions, et une telle facilité à satisfaire ses goûts, et aussi peu de raison, aussi peu d'empire sur ses passions, on croira sans peine

que Wolsky devait passer pour un assez mauvais officier.

Il eût été dangereux, en effet, de le proposer à l'imitation des jeunes gens désireux de parvenir. Il était mal vu de ses chefs, et généralement mal noté. Aussi, dans une armée où la discipline est pour beaucoup, son avancement paraissait singulièrement compromis. Plus d'une fois, sans l'intervention de Permoff, qui était, lui, un véritable modèle d'exactitude et de ponctualité, il eût encouru des répressions sévères. On disait même déjà que son avenir militaire était singulièrement aventuré. Cependant, on lui tenait compte comme d'un mérite réel de l'affection qu'il inspirait à un homme de la valeur de Fédor. Souvent on épargnait l'un parce qu'on eût craint, en le frappant, de blesser l'autre; c'était encore un des bénéfices de cette précieuse amitié de racheter, et, pour ainsi dire, d'effacer ses fautes sans qu'il eût la peine de les expier.

Comme tous les prodigues du bien d'autrui, Alexis ne semblait point connaître le prix de l'argent. Permoff lui avait dit une fois qu'ils n'avaient qu'une bourse à eux deux; l'étourdi puisa largement dans le trésor commun — trop largement peut-être. — C'était là, du reste, le tort que son ami était le moins disposé à lui reprocher.

Pourtant, comme tout en ce monde doit avoir des bornes, et que les dissipations du jeune Wolsky avaient depuis longtemps dépassé celles qu'on eût pu raisonnablement leur assigner, Fédor crut de son devoir de l'avertir paternellement.

— Eh! mon pauvre ami, lui demanda-t-il un jour, que ferais-tu donc pour vivre, si tu ne m'avais pas?

— Si je ne t'avais pas, est-ce que je vivrais? répondit Alexis de sa voix la plus caressante.

— Il attendrirait un juif! pensa l'officier. Allons! il faut bien, comme on dit, que jeunesse se passe! Les belles années ne durent pas toujours!

Alexis, devant cette faiblesse, ne se sentait guère disposé à modifier son genre de vie.

Cependant Fédor avait des heures cruelles et découragées. Il voyait bien qu'il n'avait plus aucune influence sur son ami, et que celui-ci ne faisait de progrès que dans le mal; il n'avait pu amener aucune amélioration morale, ni dans sa conduite ni dans ses sentiments, et il commençait à en ressentir une sorte de secrète désespérance.

Alexis s'abandonnait donc tout entier à ses plaisirs, quand un coup de foudre, qu'aucun éclair n'avait précédé, éclata subitement dans la sérénité de sa vie, comme un orage soudain dans le ciel bleu d'une matinée de printemps.

V

Les deux amis se trouvaient en ce moment en garnison à Moscou. L'existence est agréable pour des officiers dans cette seconde capitale de l'empire russe, où l'aristocratie est hospitalière et amie du plaisir; Wolsky n'eût pas demandé mieux que d'y passer tout le temps qu'il devait rester sous les armes. Mais les exigences du service ne consultent point les goûts de messieurs les militaires, et s'occupent fort peu de leurs préférences. Un ordre, émané des bureaux du ministère de la guerre, fit

savoir au colonel du régiment qu'il eût à verser à l'armée du Caucase un certain contingent de soldats et d'officiers dont on laissait la désignation à ses soins.

Pour n'exciter ni plaintes ni jalousies, le colonel décida qu'il s'en rapporterait au sort, et que ceux-là partiraient dont les noms sortiraient de l'urne.

Alexis fut désigné l'un des premiers, parmi ces élus ou ces victimes, comme on voudra les appeler.

Cette fois, la fortune semblait abandonner son favori, car l'ami de Permoff, militaire trop indifférent pour souhaiter son avancement à tout prix, avait en ce moment des raisons particulières pour préférer la paix à la guerre, Moscou à Tiflis, et les doux loisirs de la garnison aux sanglantes fatigues des champs de bataille. Il fut donc comme étourdi en recevant la fatale nouvelle, et il eut le tort de ne point dissimuler son impression fâcheuse. Il y a des choses qu'un officier ne devrait jamais laisser voir. Fédor lui-même, si grande que fût son indulgence — c'est sa faiblesse que je veux dire — envers son ami, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque, et même en des termes d'une vivacité à laquelle il ne l'avait point accoutumé.

— Voyons! lui dit-il, est-ce que, par hasard, tu serais un soldat de carton? Est-ce que tu t'imagines que l'empereur t'entretient, t'habille et te nourrit uniquement pour que tu aies le plaisir de défiler à la parade sur la place du Kremlin, et de faire admirer aux femmes ton uniforme ou tes moustaches? Tout cela est bon pour le commencement; mais un moment arrive où il faut de toute nécessité aller du

côté des balles... sous peine de passer pour un lâche!

Une faible rougeur monta aux joues de Wolsky, quand il entendit ces paroles, et relevant les yeux sur son ami, il lui dit avec une extrême douceur :

— Voilà, depuis que je te connais, la première peine que tu m'aies faite, et vraiment je ne la mérite pas. Je n'ai donné à personne le droit — à personne, entends-tu? — le droit de douter de mon courage. Toi-même, Fédor, j'ose croire que, malgré tes paroles, tu n'en doutes point. Le courage est, d'ailleurs, chose si commune, grâce à Dieu, dans notre armée, qu'il n'y a pas à se vanter d'en avoir, ni à s'excuser de n'en avoir point. L'épée en donne, et il suffit de la sentir battre à son côté pour savoir ce que l'on vaut.

— Alors, pars lieutenant, et reviens capitaine!

— Eh! sans doute, je partirai! As-tu donc pu croire que je ne partirais point? Parbleu, mon cher, on part toujours! Mais quoique soldat, on a un cœur, et si, à un moment donné, ce cœur se déchire, on ne peut s'empêcher de trouver que cela fait un peu mal! Mais on n'en est pas moins prêt à obéir, méchant grondeur!

— Tout cela est fort beau sans doute, fit Permoff déjà radouci; mais j'avoue que je ne comprends pas bien. Qu'est-ce qui peut donc déchirer ton cœur aujourd'hui plutôt qu'hier?

— J'aime!

— Eh! mon Dieu! tu ne fais que cela depuis que tu es au régiment!

— Non! je n'avais jusqu'ici connu que l'ombre de l'amour : maintenant je connais l'amour même!

toutes ses flammes brûlent et dévorent ma poitrine!

En entendant Alexis parler ainsi, Fédor releva vivement la tête, et jeta un coup d'œil étonné sur son ami dont, il faut bien l'avouer, le langage habituel n'était pas empreint de cette exaltation passionnée. Il le trouva un peu changé. La joue avait pâli, et, dans ses yeux, il y avait un feu plus sombre.

— Est-ce que ce serait sérieux? se demanda-t-il à lui-même, non point sans une secrète joie; car il savait tout l'empire qu'une grande passion peut exercer sur un cœur, et, quand elle a un noble objet, l'influence heureuse qu'elle doit avoir sur toute une destinée. Une idée soudaine, pleine de grandeur et de générosité, traversa son âme.

— Es-tu aimé? demanda-t-il au jeune homme.

— Je crois que je vais l'être.

— Pourras-tu l'épouser?

Ici, il y eut comme une nuance d'embarras sur le visage d'Alexis.

— Il n'est pas question de cela maintenant! répondit-il.

— C'est de quoi, pourtant, il devrait être toujours question dès qu'il s'agit d'un grand amour.

— Eh! cependant, c'est, je te le jure, d'un grand amour qu'il s'agit.

— Et son nom?

— Oh! Fédor, tout, tout, excepté cela! Comment peux-tu le demander?

— Allons! bien! une femme mariée! Faute sur faute! Ah! j'aurais préféré cent fois que ton amour eût pu avoir la seule conclusion qui rend l'amour complétement heureux, en le laissant complétement innocent. Dans ce cas-là, nous n'avions, toi et moi,

qu'un parti à prendre, et il était bien simple. Jamais je ne me serais plus applaudi d'être riche pour deux!

— Tu n'es pas bon, tu es la bonté! fit Wolsky avec un accent d'émotion sincère, et en serrant fortement les mains de son ami dans les siennes.

— Je ne sais pas si je suis bon, je sais seulement que j'ai pour toi une affection véritable, et que je voudrais faire ton bonheur; aussi j'éprouve une véritable crainte en te voyant t'engager dans une liaison dont toutes les conditions me sont inconnues; en te voyant aimer, sans savoir qui tu aimes.

— Tu ne te rappelles donc plus les vers de ton poète favori :

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse?
Pourvu qu'on ait l'amour, qu'importe la maîtresse?

Pour toute réponse, Fédor fit un hochement de tête indiquant assez clairement qu'il n'était pas convaincu.

— Tout est fini! continua Wolsky en passant une main sur ses yeux. C'était un rêve, un beau rêve, le seul rêve d'amour et de bonheur que j'aie jamais fait... et que je ferai jamais!

— Est-ce qu'à ton âge on peut dire jamais?

— J'aurai peut-être encore des amours, je n'aurai plus d'amour! fit Alexis, dont la physionomie, singulièrement mobile, venait de reprendre l'expression de mélancolie qu'elle avait eue au début de l'entretien. Mais que veux-tu? voilà la vie : on entrevoit, par hasard, le souriant fantôme de son bonheur qui passe; on l'appelle, on lui fait signe de s'arrêter, on va le saisir!.... Mais le tambour bat et

le met en fuite : il tourne à droite et vous à gauche, et tout est dit! Ceci, tu en conviendras, est une leçon de philosophie pratique, qui vaut bien celles que le vieux Balabine nous débitait au gymnase, et que nous n'écoutions point.

Permoff avait prêté à son ami cette attention profonde que l'on accorde toujours à ceux que l'on aime; il avait noté chez lui un accent énergique, nerveux, qui lui révélait assez clairement qu'il se préparait une crise sérieuse dans l'âme d'Alexis, et qu'il en résulterait peut-être pour lui une transformation véritable et que cette nature inquiète et mobile y trouverait peut-être un apaisement et un repos. Mais si, au contraire, on l'arrachait violemment à cette affection naissante, et qui paraissait déjà si grande, il serait possible qu'on le jetât dans un désespoir dont les premiers accès pourraient être terribles pour cette nature impétueuse et sans frein, accoutumée à la vie clémente et facile, qui ne connaissait point les rigueurs de la destinée, et qui pouvait se briser à son premier choc avec elle.

— Non, non! se dit-il à lui-même, cela ne sera point, parce qu'il ne faut pas que cela soit!

Son ardente amitié eut alors une de ces inspirations héroïques, dont l'amour même eût pu se montrer jaloux.

— Quand pars-tu? demanda-t-il négligemment à Wolsky.

— Mais bientôt, dans cinq jours : dimanche... et nous sommes à mardi!

— Pauvre garçon! il ne te reste vraiment pas beaucoup de temps pour faire ta provision de bonheur. Ne perds pas une minute!

— Merci du conseil ! fit Alexis, je le suivrai, et tu peux être certain que quand je ne serai pas chez toi, je serai chez elle.

Sur ce mot-là, les deux amis se séparèrent.

VI

Pendant qu'Alexis courait chez sa belle, où nous ne le suivrons pas, Fédor se rendait chez le colonel, un homme qui se connaissait en hommes, et qui avait pour lui autant d'estime que d'affection.

— Mon colonel, lui dit-il en l'abordant avec une politesse toute militaire, et dont la dignité ne nuisait point à la franchise, je viens vous demander une grâce.

— Alors ce n'est pas pour vous ! fit le colonel.

— Qui sait ?

— En ce cas, elle est accordée d'avance !

— Eh bien, c'est un peu pour moi.

— Oui, un peu pour vous, mais beaucoup pour un autre ! Il s'agit, sans doute, du lieutenant Wolsky ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai nommé !

— Vous avez là un assez triste ami, capitaine, et moi un assez médiocre officier.

— Il est encore si jeune !

— Eh ! mais, vingt-six ans ! il me semble que c'est l'âge d'homme ; enfin, vous n'avez qu'un défaut, c'est votre ami ! Mais passons ; que souhaitez-vous ?

— Voici le fait, mon colonel. Vous savez qu'Alexis vient d'être désigné par le sort pour faire partie du corps expéditionnaire.

— Oui, parbleu, et j'en suis, en vérité, fort aise! un voyage au Causase ne peut lui faire que du bien : il a besoin de changer d'air!

— Et moi aussi, mon colonel! répliqua Fédor avec une certaine vivacité. Je mène la vie de garnison depuis beaucoup plus de temps que Wolsky, et je voudrais bien faire campagne.

— C'est-à-dire que ce beau fils aime mieux traîner son sabre sur les pavés de Moscou que de le tirer contre les Circassiens! Singulier goût pour un officier qui veut faire son chemin!... Il le fera par les antichambres! continua le colonel d'un ton légèrement méprisant.

— Si c'était cela, répliqua Permoff avec beaucoup de dignité, j'ose dire que je ne serais pas son complice! Mais il a des raisons, des raisons sérieuses pour désirer, en ce moment, rester à Moscou; aussi je me permets de solliciter une permutation qu'autorisent nos règlements.

— Il y a à cela une difficulté : on me demande un lieutenant, et vous êtes capitaine!

— Oh, mon colonel, si c'est cela que vous appelez une difficulté!

— Eh! sans doute, puisque si vous voulez aller au Caucase, il vous faudra commencer par sacrifier une de vos épaulettes.

— Je serais bien malheureux si je ne trouvais point l'occasion de la regagner là-bas!...

— Mais : réfléchissez donc! Pour prendre la place de votre ami, pour lui épargner les ennuis d'une expédition qu'il ne lui plaît pas de faire, vous compromettez votre avenir! Ce n'est pas seulement un grade que vous sacrifiez; vous en perdez deux! Je

vous ai fait porter au premier rang sur le tableau d'avancement, et vous serez commandant avant deux mois... si vous nous restez.

— Mon colonel, je suis touché de vos bontés, beaucoup plus que je ne saurais le dire; mais daignez ajouter encore une grâce à toutes celles que vous m'accordez : faites-moi lieutenant, et envoyez-moi au Caucase!

— Permoff, fit le colonel en lui tendant la main, on est heureux d'avoir des amis comme vous. Puisse celui qui vous inspire de tels sentiments en être toujours digne! Il y a des cas où l'ingratitude est un crime.

— Alexis est jeune, mais il n'est pas méchant! reprit Fédor avec un sourire empreint d'une bonté paternelle.

— Et le lieutenant Wolsky accepte le sacrifice que vous lui faites?

— Oh! il ne le sait même pas!... il ne faut pas qu'il le sache... Je ne l'avertirai que samedi... J'enlèverai son consentement comme une redoute!

— Arrangez-vous ensemble! Tâchez seulement qu'il se conduise de telle façon que le régiment ne perde pas trop à l'échange auquel j'ai peut-être tort de consentir.

Permoff remercia le colonel, salua et sortit, plus heureux d'avoir perdu deux grades qu'il ne l'eût été d'en gagner dix.

— Voilà une âme antique! murmura le colonel au moment où la porte de son cabinet se refermait derrière l'officier; on ne les compte pas par milliers dans l'armée russe... ni dans aucune armée du monde. Mais je me trompe fort si celui qui inspire

à ce fou héroïque une amitié si enthousiaste le paye de retour... Bast! est-ce que l'on est jamais payé de retour en ce monde! ajouta-t-il en allumant un cigare, avec ce geste de résignation insouciante à laquelle on arrive si vite quand on connaît les hommes, et que l'on a longtemps pratiqué la vie.

La semaine s'écoula sans aucune espèce d'incidents nouveaux pour les héros de ce récit.

— Tes derniers moments doivent être bien employés, dit Fédor à son ami, et je comprends qu'à présent les minutes valent pour toi des siècles ; il faut que tu te fasses regretter. Ne t'occupe point de tes préparatifs de voyage ; je me charge de tout. Tu sais qu'on peut s'en rapporter à moi.

— Tu seras adorable jusqu'au bout! Eh bien, j'accepte : c'est elle qui te remerciera.... quand je serai parti.

Tranquille de ce côté, car il avait plus d'une fois éprouvé l'exactitude parfaite et l'habileté pratique de son ami, et il savait qu'avec lui armes et bagages, linge, habits, en un mot effets de grand et de petit équipement, se trouveraient prêts au jour dit et à l'heure voulue, Alexis s'en remit complétement à lui, et il ne quitta presque plus l'objet de sa mystérieuse passion.

— L'ingrat! pensait le capitaine, il ne trouve même pas une heure à me sacrifier, après ce que j'ai fait pour lui!... Pauvre garçon! reprenait-il tout aussitôt, ce n'est pas lui qui est ingrat, c'est moi qui suis injuste! Est-ce qu'il se doute seulement de la preuve d'affection que je vais lui donner? Est-ce qu'il ne croit pas, au contraire, que je le laisse partir comme le premier venu, sans seulement m'inquiéter

de ce qu'il doit souffrir en quittant la femme qu'il aime? N'importe! ajoutait-il encore, en me taisant je me prive de sa reconnaissance, et il y a peut-être un peu de courage à cela!

Sous l'empire du sentiment vif, sinon profond, qui, en ce moment, l'absorbait tout entier, Alexis accordait en effet bien peu de temps à son ami; cependant ils déjeunaient ensemble chaque matin, et Wolsky faisait à Permoff toutes sortes de recommandations, dans la prévision de son prochain départ; il lui disait qu'il recevrait des lettres que l'on viendrait faire prendre chez lui, et le chargeait de mille autres soins, dont il le priait de s'acquitter avec sa ponctualité ordinaire.

Et tout en parlant ainsi, il laissait échapper des exclamations douloureuses, et ne trouvait pas d'expressions assez farouches pour maudire la destinée.

— Comment on voit bien qu'il n'a pas souffert! pensait Fédor..... Mais si seulement il me regrettait, moi!

Pour ne pas éprouver ce regret, il eût fallu que Wolsky fût un monstre... et c'était seulement une nature légère et personnelle. Il était encore susceptible de bons sentiments... surtout quand cela ne le gênait pas trop. Il comprenait bien tout ce qu'il perdait en s'éloignant de Permoff; il lui savait véritablement gré de tout ce que ce modèle des amis avait fait, de tout ce qu'il faisait encore pour lui chaque jour; seulement sa reconnaissance manquait un peu de chaleur et d'élan, en ce moment surtout. Ses propres chagrins en glaçaient l'expression sur ses lèvres. Permoff se méprit sur cette froideur apparente, et,

après avoir commencé par croire son ami meilleur, il finissait par le croire pire qu'il n'était en réalité. Mais ceci ne l'arrêtait point dans sa tâche généreuse : il s'était dit qu'il irait avec lui jusqu'au bout dans son œuvre de dévouement, et il voulait se tenir parole à lui-même. Il avait l'entêtement du bien!

— Je vois que tu as tout prévu, lui dit-il en posant ses coudes sur la table, et je me servirai de tes indications.... si tu fais jamais un voyage.

— Si je fais un voyage! j'aime ton conditionnel! Mais ne sais-tu donc pas que je pars demain?

— Toi? pas le moins du monde!

— Comment! je ne pars pas?

— Non!

— Mais, malheureux, j'ai mon ordre dans ma poche, signé depuis cinq jours par le colonel.

— Homme de peu de foi! quand donc connaîtras-tu le cœur d'un ami? Est-ce que je suis homme à laisser consommer ton malheur?

— Eh! comment pourrais-tu l'empêcher?

— Tiens!

Et Fédor mit sous les yeux du jeune homme l'arrêté du colonel autorisant le remplacement du lieutenant Wolsky par le lieutenant Permoff.

— Tu as fait cela! dit Alexis en se jetant avec une émotion aussi soudaine qu'elle était sincère dans les bras de Fédor, tu as fait cela!

— Je ne pouvais pas faire autre chose! répondit Permoff avec une simplicité qui n'était pas bien éloignée du sublime.

— Merci! mais c'est trop, c'est beaucoup trop! Tu m'as déjà comblé ; ne m'accable pas! sache bien, du reste, que j'aurai autant de fermeté dans le ca-

ractère que tu as eu, toi, de bonté dans le cœur! Mon parti est pris, et je n'accepterai point ce que tu m'offres avec une grandeur qui surpasse, et c'est beaucoup dire, tout ce que tu as fait jusqu'ici pour moi. C'est à peine si ma vie suffirait à payer la dette de reconnaissance déjà contractée. Ne me rends donc pas insolvable, laisse-moi partir!

— Enfant! reprit Permoff, sois heureux, et c'est moi qui te redevrai!

— Oh! tu es bon comme une mère! fit Wolsky. Il y a longtemps que je le sais, ajouta-t-il, et son œil brillait déjà de plaisir à la pensée que, peut-être, il ne quitterait point Moscou; mais il s'attendrissait, en même temps, quand il songeait au sacrifice que lui faisait cet ami incomparable, dont le dévouement se montrait partout à la hauteur de sa mission. Nous lui devons du moins cette justice de reconnaître qu'il essaya de résister, et qu'il résista même assez énergiquement. Mais Permoff mit à le convaincre une si ingénieuse insistance; il diminua si bien le mérite de son action; il répéta tant de fois à Wolsky que la seule chose pénible pour lui, dans cette circonstance, c'était leur séparation, inévitable maintenant, puisque l'un des deux au moins devait partir, que celui-ci finit par se laisser persuader.

— Fédor, dit Alexis, en se levant de table, maintenant, vois-tu, c'est entre nous deux, à la vie et à la mort!

— J'avoue, dit Permoff, que j'ai toujours un peu compté là-dessus! Mais tu sais que c'est demain le départ.

— Il me paraît plus prochain encore depuis que je sais que c'est toi qui t'en vas!

— Passons donc ensemble cette dernière journée!

Ils ne se quittèrent point, et ces heures rapides s'écoulèrent dans une émotion pleine de charme, livrées tout entières à ces regrets de se quitter qu'adoucissait l'espérance de se revoir; remplies pour Wolsky de l'émotion que lui causait le généreux sacrifice de son ami, et pour Permoff de cette joie sans mélange qui récompense toujours chez nous un acte de dévouement.

Le lendemain, Fédor partait pour le Caucase. Il avait montré à tout le monde une telle joie de ce départ, il avait paru attacher un tel prix à la faveur qu'il sollicitait de rejoindre l'armée en campagne, que plusieurs se laissèrent prendre à l'apparence et finirent par croire qu'il était vraiment l'obligé, et que c'était pour lui faire plaisir que Wolsky lui avait cédé son tour. C'était précisément là ce que Fédor avait voulu. Son amitié ingénieuse touchait enfin ce but : il faisait agréer à Wolsky un service difficile à rendre, mais peut-être encore plus difficile à accepter, et il y mettait tant d'habileté, tant de délicatesse, qu'il intervertissait les rôles, et donnait à l'autre, tout à la fois, l'honneur et le profit de l'action.

Il avançait lentement avec ses hommes, rejoignant sur la route les détachements que lui abandonnaient les divers corps, et qui devaient arriver avec lui. A presque toutes les étapes, qu'il avait eu soin d'indiquer d'avance, il trouvait une lettre de Wolsky, toujours affectueuse et bonne, et dont la reconnaissance, au lieu de s'affaiblir, semblait au contraire s'accroître avec le temps et la distance.

— Voilà qui aide à bien faire! se disait-il en relisant ces lignes affectueuses.

Le voyage, avec les soins à donner aux soldats, avec les fatigues de la marche et les incessantes distractions qu'apportent avec eux les spectacles nouveaux, ne détournait pas trop sa pensée du cher absent.

Depuis qu'il connaissait Alexis, il ne l'avait encore quitté qu'une seule fois, lorsqu'il l'avait laissé au gymnase, pour entrer lui-même au régiment, et il avait beaucoup souffert de cette séparation, en se trouvant seul après que leur enfance et leur jeunesse avaient été ainsi mêlées et confondues. Sans doute la seconde absence n'était point aussi cruelle que la première. Sa virilité plus ferme et l'apprentissage plus sévère de la vie avaient quelque peu émoussé chez lui cette sensibilité presque maladive qn'il devait à sa mère, et qui, dans les premières années de sa jeunesse, avait donné à son amitié le charme, mais en même temps les susceptibilités inquiètes et parfois douloureuses d'un autre sentiment.

Lorsque deux âmes ont une idée juste du sentiment qui les unit, si l'une d'elles se corrompt, si elle dissipe dans des relations légères cette faculté d'aimer, le plus grand trésor que Dieu ait accordé à l'homme, qu'il ne lui accorde qu'une fois, et qu'il ne renouvelle jamais en nous, l'autre, trop fière pour se plaindre, souffre d'abord en silence, et bientôt, se repliant lentement sur elle-même, elle espère moins de celle à qui jadis elle aurait tout demandé. C'est une seconde phase dans l'affection ; une phase plus virile que la première, mais aussi moins tendre ; où la notion du devoir se mêle avec son austérité au charme naïf et doux de la sympathie. Si l'on veut

bien me permettre de rendre cette idée par une image, je dirai que chez Permoff l'arbre toujours vigoureux de l'amitié avait gardé son puissant feuillage et ses fruits abondants, mais que sa fleur était tombée.

VII

Telles étaient les dispositions d'esprit de Fédor lorsqu'il arriva à Tiflis.

Permoff avait été jusqu'ici le héros de l'amitié; mais il ignorait complétement l'amour. Ce n'était point, certes, qu'il ne fût capable d'éprouver dans toute sa grandeur et dans toute sa fougue, le plus doux, mais aussi le plus terrible et le plus charmant, comme le plus impétueux des sentiments humains. L'amour ne devait pas être pour lui l'échange de deux caprices : il voulait donner et recevoir une âme. Mais les âmes prêtes à ce noble échange sont assez rares, et on ne les rencontre point aussitôt qu'on les désire. Plus d'une fois il avait fait ce beau rêve d'offrir, avec le premier battement de son cœur, toute sa vie d'amour à la femme qui devrait être la compagne de son existence. Il se gardait pour elle. Il voulait pouvoir faire le don complet de lui-même, sans être contraint de répudier aucun souvenir; sans qu'aucune rivalité jalouse s'éveillât au fond de son âme, malgré lui; sans que les pures joies du mariage fussent troublées, comme il arrive à tant d'autres, par l'ombre plaintive des maîtresses trahies.

Ce beau rêve enchanteur, Fédor l'avait fait,

comme on fait tous les rêves, sans trop y croire lui-même ; mais il n'en avait pas moins bercé son noble désir dans une illusion caressante. Ses trente ans allaient sonner : c'est l'heure où tout homme raisonnable doit songer au mariage. Il y songeait. La femme seule lui manquait encore. C'est à ce moment qu'ajournant indéfiniment toutes ses espérances, et fidèle, au delà même du devoir, à cette amitié à laquelle avait appartenu la première moitié de sa vie généreuse, il était parti pour le Caucase.

Tiflis devait-il lui donner ce qu'il n'avait pu trouver ni à Pétersbourg ni à Moscou?

Capitale d'une province en armes, située à quelques lieues du théâtre toujours sanglant de la guerre, Tiflis est une caserne et non pas un salon, et il y a dans notre hémisphère d'autres villes que les élégantes choisissent de préférence pour y passer leur saison d'été.

Cependant, quoique les militaires se marient beaucoup moins que les diplomates, on y rencontre parfois quelques femmes d'officiers; il n'est pas sans exemple qu'un colonel y ait amené sa sœur, majeure et à marier; parfois c'est un général qui s'y fait suivre de sa fille, qu'il n'a pas voulu laisser seule et loin de lui. Souvent la nouvelle venue produit au sein de la petite colonie une sensation profonde, et qu'elle n'aurait pas eu le droit d'espérer à Pétersbourg, à Londres ou à Paris. Le bruit de son arrivée prochaine l'a déjà précédée, et, avant même qu'elle ait paru, il y a des cœurs qui battent pour elle.

A peine a-t-elle pris terre qu'elle est tout de suite entourée, fêtée, choyée par une élite d'homme ap-

partenant tous à l'aristocratie de la naissance, de l'esprit, de l'élégance et du bon goût.

C'est à elle à prendre garde, si elle tient à ne pas compromettre ou son avenir de jeune fille, ou le nom qu'un mari a confié à son honneur, tout en gardant autour d'elle cette cour empressée d'adorateurs sans laquelle beaucoup de femmes, dont je ne puis soupçonner la bonne foi, prétendent qu'elles ne sauraient être tout à fait heureuses. Les unes naviguent, au milieu des périls d'une coquetterie compromettante et d'un rigorisme décourageant, avec l'habileté consommée de vieux pilotes qui auraient promis à leurs armateurs de passer sans naufrage entre Charybde et Scylla. D'autres se brisent, dès la première traversée, sur l'un ou l'autre de ces perfides écueils.

La position des jeunes filles est peut-être moins difficile que celle des femmes. Les jeunes filles, en s'enfermant dans cette réserve qui leur est naturelle et dont on leur sait gré, peuvent, à leur choix, ou tenir à distance tous leurs adorateurs, qui n'ont même pas le droit de se plaindre, ou admettre l'un d'eux dans une intimité pleine tout à la fois de charme et d'innocence, en lui laissant voir le mariage comme le seul but auquel il puisse aspirer.

Telle n'avait pas été précisément la conduite de la charmante Véra, nièce et pupille du général Labanine, attaché depuis plusieurs années déjà à l'armée du Caucase. Son éducation à peine terminée, cette aimable personne était venue, avec une résignation héroïque, tenir la maison de son oncle à Tiflis.

Dans cette immense Russie, il est peu de familles

qui n'aient point connu tour à tour les excès de la bonne et de la mauvaise fortune.

Après avoir joui d'un grand crédit, possesseur d'une fortune qui aurait dû le rendre indépendant, pourvu d'une des charges les plus importantes de l'Etat, César Labanine, frère du général, avait été privé par une confiscation d'une notable portion de son patrimoine. Un ordre d'exil qui, pour lui, équivalait à un arrêt de mort, l'avait envoyé à mille lieues de la cour.

L'ordre était sans réplique, et c'était dès le lendemain qu'il devait partir pour aller habiter cette colonie lointaine et désespérée, à demi ensevelie sous les glaces du pôle, en un mot cet enfer de neige, que l'on appelle la Sibérie! Labanine eût mieux aimé mourir tout de suite que de languir pendant de longues années sous ce terrible climat.

L'amour d'une femme — de sa femme — lui donna le courage de vivre.

Suivant en cela l'exemple qu'avaient donné avant elle tant de créatures généreuses, vraiment dignes du titre sacré d'épouse, Mme Labanine suivit son mari jusqu'au fond de la steppe glacée, et comme l'amour console de tout, elle le consola en l'aimant.

Fruit de ce noble amour, constante adoration de son père et de sa mère, Véra naquit dans cet exil, dont elle enchanta les douleurs. Fille d'une femme que l'on avait citée parmi les plus belles personnes de la cour de Russie, elle avait reçu de sa mère le précieux héritage de sa beauté, que rehaussait encore d'un singulier prestige cette particularité étrange, signalée plus d'une fois chez les femmes nées en Sibérie, d'un éclat, d'une finesse, d'une fraîcheur et

d'une transparence de teint immatérielle, presque céleste. Elle défiait toutes les comparaisons au moyen desquelles les poètes ont jamais essayé de célébrer la blancheur des blondes.

Le marbre de Paros, qui prêta jadis aux déesses de la Grèce sa sereine immortalité, semblait noir auprès d'elle ; le duvet des cygnes devenait roux sur sa nuque, et l'albâtre, qui ne méritait plus son nom, prenait en voulant reproduire ses traits des teintes grises et terreuses. Une seule chose eût pu donner une idée à peu près juste des mains, des bras, des épaules, des joues de Véra Labanine, la neige ! — non pas la neige douteuse de nos climats tempérés, qui arrive si vite aux teintes mornes et salies ; mais la neige tombée des cieux glacés du nord sur la cime aérienne et vierge des monts escarpés ; la neige immaculée, qu'aucun contact n'a souillée encore. Imaginez maintenant le premier rayon rose pâle d'une aurore d'hiver, effleurant obliquement cette neige et lui donnant un instant son reflet délicat, pour la laisser aussitôt plus blanche encore en se cachant derrière le rideau des nuages, et vous aurez Véra Labanine, telle qu'elle apparaissait aux yeux des hommes, lorsqu'une émotion soudaine, mais fugitive, l'animait un moment, pour la rendre bientôt à son calme habituel et profond.

Cet incomparable éclat, dont les blondes les plus blanches de l'Angleterre et de l'Allemagne auraient pu se montrer jalouses, était relevé chez Mlle Labanine par le plus piquant contraste — une chevelure noir bleu qui avait, regardée de côté, ce miroitement chatoyant que l'on retrouve sur l'aile du corbeau, et sur la lame des épées faites avec certain acier.

Relevés avec une simplicité fière, et tordus sur la nuque où le peigne les retenait mal, ces cheveux, abondants et longs, laissaient découvertes des tempes d'une finesse inouïe, et d'une transparence plus grande encore que celle du visage. Avec ces cheveux-là on se serait naturellement attendu à des yeux bruns. Mais comme si cette nature, si étrangement et en même temps si richement douée, se fût promis à elle-même de vous faire marcher de surprise en surprise, au lieu du feu sombre des regards noirs, l'œil de Véra vous jetait un rayon brillant, vif et clair, que je ne saurais mieux comparer qu'à celui de certaines pierreries, l'aigue-marine, par exemple, celle-là même dont Phidias s'était servi pour façonner les yeux de la Minerve du Parthénon. Si l'on eût osé les regarder fixement, on eût cru volontiers, tant ils étaient limpides, pouvoir, à travers ces yeux, aller jusqu'à l'âme de Véra, — une âme virginale, dans laquelle personne n'avait encore pénétré.

Mais s'ils n'étaient point le miroir de son âme, — ce que je ne veux prendre sur moi ni de nier ni d'affirmer, — il faut du moins convenir qu'ils donnaient au visage de M[lle] Labanine quelque chose d'ineffablement pur. On eût dit un visage d'ange. Quand le voyage forcé de ses parents en Sibérie n'aurait eu d'autre résultat que de produire cette petite merveille, j'oserais presque dire que leur malheur avait déjà reçu une compensation suffisante.

Je parlais tout à l'heure de l'âme de Véra. L'âme d'une femme est toujours difficile à connaître : celle d'une jeune fille plus difficile encore, quand il lui plaît de la cacher : car elle offre moins de prise à la sagacité de l'observateur. Personne à Tiflis n'aurait donc pu

se vanter avec quelque raison de connaître Mlle Véra Labanine, et parmi ceux qui se piquaient de vouloir la juger, les opinions étaient singulièrement contradictoires. Les uns la croyaient froïde comme les glaces au milieu desquelles elle était née ; les áutres assuraient que cette glace, comme celle des volcans, recélait des incendies dont la lave brûlante était toujours prête à jaillir. Nous devons à la vérité de déclarer que ces jugements contradictoires, entre lesquels nous n'avons point à nous prononcer, étaient tout à fait gratuits de la part de ceux qui les faisaient. Rien chez Véra ne les avait autorisés. Elevée à l'école du malheur, par une mère d'une distinction parfaite, — elle l'avait perdue récemment, — Mlle Labanine avait un caractère calme, une circonspection peu commune, et une possession d'elle-même dont il était difficile de la faire sortir. C'était là, il faut bien le reconnaître, une qualité assez rare chez une femme aussi jeune. Sans être positivement défiante, on ne pouvait lui reprocher de croire à la parole du premier venu. Elle n'avait pas sans doute assez expérimenté la vie pour la savoir comme un vieux juge ; mais elle avait appliqué à la bien juger une observation assez intelligente pour que l'on ne pût pas non plus prétendre qu'elle l'ignorait. Elle en avait le sentiment, ou, pour mieux dire, le pressentiment. Mais la raison, ce fruit souvent amer de l'expérience, n'est pas toujours pour les femmes la plus sûre condition du bonheur. Pour elles, j'aimerais peut-être mieux l'ignorance.

Est-il nécessaire de dire que, dans de telles conditions, l'arrivée à Tiflis de Mlle Labanine y produisit une véritable sensation parmi tous ceux dont le cœur

était en disponibilité, soit qu'ils eussent l'idée du mariage, ou qu'ils fussent portés à se contenter de cette cour galante par laquelle les hommes ne se croient engagés à rien, et qu'ils font assez volontiers aux femmes jeunes et jolies.

Mais les plus habiles, parmi ceux qui avaient une réputation à soutenir dans les luttes mondaines de la fatuité et de la coquetterie, s'aperçurent bientôt qu'ils perdaient leur temps auprès d'elle, et, pour la plupart, ils renoncèrent de bonne grâce à l'espérance de lui plaire. Quant aux épouseurs, il ne s'en rencontra point qui réunissent les conditions que Mlle Labanine avait inscrites dans son programme. Véra avait un programme.

Il résulta de tout cela qu'après s'être vue extrêmement entourée à son arrivée au Caucase, elle se trouva bientôt presque abandonnée. Il se fit autour d'elle une sorte de solitude, trop étrange pour n'être point remarquée.

Si telle était sa situation dans le monde, et elle n'était pas fort agréable, elle n'était peut-être pas beaucoup plus heureuse dans la famille. Resté veuf et sans enfant, le général Labanine, son oncle, n'avait point un intérieur gai. Si, en y arrivant, Véra y avait jeté une certaine animation, grâce à la société jeune et vivante qu'elle avait su grouper autour d'elle, cette société, en se dissipant, lorsque les exigences ou les prétentions de la jeune fille l'eurent découragée, laissa cet intérieur plus triste encore qu'auparavant.

Le tuteur eut le bon goût de ne rien reprocher à sa pupille. Il savait trop bien quels égards sont dus à la fierté des nobles natures, et il suffisait à ses

yeux que sa nièce ne fût pas riche pour qu'il craignît de paraître exercer la moindre pression sur elle. Mais il ne pouvait s'empêcher de penser que Véra était bien difficile ; qu'elle avait refusé des partis fort convenables, qu'il n'en avait point de meilleurs à lui offrir, et qu'il était peu probable qu'on l'eût fait revenir de Sibérie pour la marier au grand-duc héritier. Il n'en était pas moins résolu, tout en la blâmant, à se taire et à attendre.

Les choses en étaient là, lorsque le comte Fédor de Permoff fit son entrée à Tiflis. Tout naturellement, il fut présenté au général

VIII

Véra fut pour Fédor une véritable révélation de la beauté. A ses yeux elle n'était point une femme : elle était la femme. Du premier coup, cette âme ardente et contenue, qui semblait avoir mis toutes ses forces en réserve pour le moment où la passion aurait besoin d'elles, se donna tout entière. Il prit feu comme la traînée de poudre sur laquelle tombe une étincelle. Il y eut explosion : tout brûla ! tout sauta ! Mlle Labanine ne laissait inoccupée aucune des facultés de son être ; elle exaltait également son imagination et sa sensibilité, son cœur et ses nerfs. Il l'aima avec cette fièvre de passion d'un homme dont la jeunesse a été pure, qui n'a rien dissipé de ses trésors, et qui tient en réserve toute l'énergie que la nature a mise en lui.

Le colonel du régiment que Fédor venait de quitter se trouvait être des relations du général. Le cas

qu'il faisait de Permoff se traduisit dans la lettre d'introduction qu'il lui donna pour Labanine, et cette lettre fut conçue en termes tels, qu'elle devait amener entre eux, malgré leur position respective et la différence hiérarchique des grades, une sorte d'intimité. Le général se trouvait alors dans une veine d'ennui et de mauvaise humeur, et si le diable en personne se fût présenté chez lui dans ce moment-là, pour peu qu'il eût caché ses griffes, le bon général lui eût cordialement fait place au feu — ce que le diable n'eût peut-être pas demandé. — Permoff fut donc accueilli avec une sorte d'enthousiasme par Labanine, qui voyait en lui le sauveur de ses soirées. Quant à Véra, depuis qu'elle tenait le salon de son oncle, elle avait vu passer trop d'hommes sous ses yeux pour n'avoir pas appris à les juger promptement. Elle vit tout de suite que Fédor avait l'âme aussi simple que l'esprit distingué; elle devina qu'il était affectueux et bon; il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'il était spirituel. La lettre de son colonel disait qu'il poussait jusqu'au fanatisme le culte de l'honneur; le dévouement jusqu'à l'héroïsme : tout cela devait le poser admirablement près de la jeune fille. De plus, elle avait besoin de lui pour rompre son tête-à-tête trop prolongé avec un oncle infiniment respectable, mais un peu trop monotone. Elle accueillit donc le nouveau venu avec la grâce charmante de la femme du monde, qui veut retenir ou ramener un homme; qui veut, en tout cas, pouvoir se dire, au moment où il franchit la porte de son salon :

— Il reviendra!

Fédor revint en effet. Il revint autant qu'il put,

et plus peut-être qu'il n'eût dû. Mais Tiflis n'est pas une ville aussi formaliste que Londres, Vienne, Paris ou Pétersbourg. On y apporte dans les relations de la vie une certaine bonhomie, mêlée de franchise militaire, qui laisse chacun à peu près libre de faire ce qui lui plaît, sans que personne y trouve à redire. Permoff en profita pour cultiver l'intimité de l'oncle et de la nièce avec une assiduité qui, partout ailleurs, eût été plus significative. Comme il était le seul homme jeune reçu en ce moment chez le général, et qu'ainsi les points de comparaison lui manquaient, il se trompa aux façons séduisantes de Véra, en se croyant l'objet d'une distinction particulière, quand la jeune fille était pour lui ce qu'elle eût été pour tout autre. Rien de moins, mais rien de plus. L'erreur était de son fait, et non point du fait de Mlle Labanine. Cette erreur fut complète, et le mena à prendre ses dés s pour des réalités : il se crut aimé, et il demande la main de sa nièce au général. Fédor tenait pour la vieille école, qui veut que l'on s'adresse tout d'abord aux grands parents. On sait que la nouvelle, au contraire, commence par la personne la plus intéressée, et ne veut rien tenter avant d'être bien certaine de son agrément. Les deux systèmes ont du bon : l'un respecte davantage les traditions de la famille et les droits de l'autorité ; l'autre montre plus d'égards pour la liberté individuelle, si chère à chacun, plus chère encore à *chacune*. Les deux théories ne sont ni absolument bonnes, ni absolument mauvaises. Leur emploi plus ou moins juste dépend des circonstances : le choix est une affaire de tact et de discernement. On ne peut se prononcer que sur des cas

particuliers. Dans l'espèce, comme disent les robes noires du palais, il est probable que Permoff n'eut pas tort d'agir comme il fit. Si vous n'êtes pas certain que le cœur d'une femme parle pour vous, le meilleur est de faire parler la raison d'un autre. Fédor, en suivant la ligne de conduite que lui traçait son caractère un peu timide, avait donc été bien servi par son instinct. Le tuteur de Véra, très-sympathique à la personne du jeune homme, augurant fort bien de son avenir militaire, et, ne négligeons point ce léger détail, connaissant sa position de fortune, accueillit très-favorablement sa demande, et la transmit à Véra avec un empressement qui était déjà comme une première faveur.

Ce que la jeune fille éprouva tout d'abord, ce fut un sentiment de surprise, sans aucun mélange de joie, qui eût été, sans nul doute, fort peu agréable à Fédor. Par bonheur, il n'en fut pas témoin, et le général seul put se rendre compte de son impression : il en conçut un assez vif déplaisir, et il craignit que sa pupille, par un caprice inexplicable de jeune fille, ne manquât ce qu'il appelait une belle affaire.

— En cela comme en tout, dit-il à sa nièce, tu feras ce qu'il te plaîra ! je n'ai pas plus le désir que le droit de te contraindre, et je ne voudrais même pas influencer tes volontés. Tu es ta maîtresse absolue. Je ne veux même pas te demander quelle est ta raison de refuser un parti que, dans ta position, je me permettrai d'appeler inespéré : un galant homme parfaitement né ; un brave officier très-bien posé, plein de mérite, à qui chacun s'accorde à prédire un avenir brillant, et qui, pour le présent, jouit d'une admirable fortune.

Le bon général prononça ces derniers mots en arrondissant la bouche, les yeux et le geste, avec une expression de béatitude qui prouvait assez quel cas il faisait « de cette admirable fortune, » pour nous servir de ses propres expressions.

Véra ne répliqua rien.

— Songe, continua le tuteur, pour lequel ce silence était un encouragement, songe que tu as besoin de fortune, toi, et que tu n'en as pas. Il faut à ta beauté royale un luxe que tu trouveras dans la richesse de Permoff. Tu es un adorable tableau, auquel il manque un cadre d'or : ce cadre, le mariage te le donne ; pourquoi n'en veux-tu pas ?

— Parce que je crois que je n'aimerais pas le mari ! répondit Véra, en baissant la tête.

— Qu'en sais-tu ?

— Je le sens !

— Eh ! mon Dieu, il y a aimer et aimer ! fit Labanine, sans paraître attacher lui-même une trop grande importance à ce qu'il disait Il y a des passions folles, échevelées, maladives, qui font le malheur de tout le monde, de celles qui les éprouvent et de ceux qui les inspirent. Ces passions-là, je ne te les souhaite pas, et si, par malheur, tu en avais une pareille pour le comte Permoff, je ne te conseillerais pas de l'épouser.

En entendant ces paroles, Mlle Labanine fit un signe d'incrédulité qui, cependant, n'arrêta pas son oncle, car il continua :

— A côté de ces passions qui passent si vite....

— Oui, elles passent vite,.... mais pendant qu'elles passent ! murmura la jeune fille, en regardant le

bout de son petit pied, qui frappait obstinément une des fleurs de son tapis persan.

— A côté de ces passions, poursuivit le général, sans tenir compte de l'interruption, il y a des affections calmes, raisonnées, raisonnables, qui ne font qu'augmenter de jour en jour à mesure que l'on se connaît et que l'on s'estime davantage. Ce sont, crois-le bien, ces affections-là qui assurent le bonheur dans le mariage.

Véra releva sa belle tête, et regardant Labanine bien en face :

– Est-ce ainsi, lui demanda-t-elle, que vous avez aimé ma tante?

— On ne peut pas nous citer comme exemple! Notre union a été exceptionnelle. Tu sais ce qu'elle m'a valu de persécutions avant d'être accomplie, et ce qu'elle m'a coûté de regrets quand la mort l'eut brisée!

— Ah! fit Véra dont la voix eut une vibration soudaine, et dont l'œil jeta des éclairs, croyez-vous donc que j'aurais peur d'une telle peine payant un tel bonheur? Faut-il qu'une femme évite d'aimer son mari, sous prétexte qu'elle est exposée à le perdre un jour? Faut-il ne pas aimer parce que l'absence d'affection peut seule assurer l'absence des regrets?

L'observation était si juste, que Labanine ne trouva rien à y répondre. Son attaque imprudente lui avait valu une de ces répliques qui écrasent un adversaire, et après lesquelles il n'y a plus de discussion possible.

— Ma chère enfant, reprit-il au bout d'un instant, je n'entends pas plus combattre tes idées que t'imposer les miennes; avant tout, je souhaite ton bon-

heur ; c'est là, je l'espère, ce dont tu ne pourras jamais douter : mais ce bonheur ne peut être fait que par toi-même. Ce que je te dis là, je ne te le dis qu'à titre de conseil et comme ami. N'oublie pas cependant que les années arrivent, — lentement, je le sais, mais qu'elles arrivent ! — Te voilà majeure...

— Pas encore !

— Tu le seras dans deux mois, dont je ne veux pas te faire tort ! Une fois majeure, songes-y bien, tu n'es déjà plus une femme de la première jeunesse. Cette fleur de beauté, dont tu n'es pas vaine, je te rends cette justice, mais qui t'inspire si justement une certaine confiance en toi-même, cette fleur de beauté peut se ternir en un jour. Tu n'es pas de marbre ! Réfléchis donc et prononce-toi en connaissance de cause. Maintenant, sache bien ceci : que demain, ce soir ou dans une heure, tu me pries de fermer ma porte à Fédor Ivanowich, ce sera fait !

— Eh ! mon oncle, comme vous y allez ! Il ne s'agit point de fermer votre porte au comte Fédor : nous ne sommes pas si barbares que cela ! Mais, entre épouser les gens et les chasser de chez soi, il y a, je crois, de la place pour des partis intermédiaires et moins violents.

— Eh bien, alors, que veux-tu que je lui dise?

— Ce que vous voudrez ! je ne pense pas qu'il vous mette le couteau sur la gorge. On ne se marie pas si militairement, même au Caucase ; il ne s'agit point d'une charge en douze temps ! Qu'il ne soit donc pas plus pressé que moi.

— Tu en parles bien à l'aise ! mais c'est qu'il t'aime, lui, ce garçon ! Allons ! je ne lui dirai ni oui

ni non; je l'engagerai à prendre patience... et à revenir comme par le passé.

— Soit! qu'il revienne; mais à la condition de ne jamais me parler de rien!

— Bien entendu! mais si par hasard tu venais à changer, car enfin tu sais ce qu'a dit ce monarque impertinent, qui méritait si bien d'être Français :

Souvent femme varie...

nous trouverons bien moyen de le lui faire savoir.

Véra ne fit aucune objection, et le général se retira, assez satisfait des avantages qu'il croyait avoir obtenus dans cette première rencontre.

— Il ne faut rien forcer! elle y réfléchira! se dit-il en refermant la porte derrière lui.

— Encore des ennuis! fit Véra restée seule, encore un prétendant à évincer! J'ai beaucoup d'estime, et même d'amitié pour le comte... Pourquoi faut-il qu'il me demande en mariage? Ces hommes sont vraiment insupportables!

Tout en parlant, Véra jeta un coup d'œil à son miroir — habitude de jolie femme! — Elle était encore tout animée du feu de sa petite discussion avec son oncle; elle avait la lèvre fièrement relevée, le front superbe, l'œil rayonnant.

— Que ce serait bon, se dit-elle tout bas, d'être belle pour celui que l'on aimerait!... Mais, hélas! je n'aime personne!

Véra Labanine, tout en parlant ainsi, se laissa tomber sur un siége au coin de la cheminée, cacha sa tête dans ses deux mains, et se mit à réfléchir.

Les femmes aussi réfléchissent quelquefois.

Les dernières paroles de son oncle lui revenaient

à l'esprit, et, par leur justesse, la frappaient douloureusement. Sans doute il avait été sévère ; mais, en même temps, il avait été vrai : l'âge venait, et les maris ne venaient point ; les maris, du moins, tels qu'elle les avait rêvés. Encore quelques années, et elle allait se voir rangée dans cette catégorie ridicule et lamentable des vieilles filles. Quelle déception, et après quelles espérances ! Bientôt tout ce prestige dont elle était environnée s'évanouirait; elle serait déclassée : elle finirait peut-être par une de ces alliances impossibles et misérables auxquelles plus d'une orgueilleuse avant elle s'était vue réduite !

— Je n'en suis cependant pas encore là ! fit-elle en se levant et en rejetant en arrière ses longues boucles noires. Il sera toujours temps de se désoler! Après tout, la partie n'est pas perdue ! Les femmes m'envient ; les hommes me désirent : serait-ce vraiment le cas de se désespérer ? Non : c'est le cas d'être belle et d'éblouir Permoff... S'il m'aime, je ne veux pas qu'il m'aime à demi !

Il y avait le soir même une représentation au Théâtre-Italien, où la Pontiroli, — une Milanaise, à la tête fine comme une madone de Luini, — récemment arrivée avec une troupe nouvelle, devait faire son deuxième début. Le premier avait eu beaucoup d'éclat, et il était bien certain que tout Tiflis serait là. C'était le cas d'être plus belle que jamais.

Véra fit une de ces toilettes que personne ne réussissait mieux qu'elle, et dont l'exquise simplicité ne faisait que rehausser l'irrésistible coquetterie. Elle n'avait pas une fleur dans ses cheveux, pas une pierre à ses oreilles, pas un ruban à son corsage.

Ses blanches épaules sortaient à demi d'une robe de velours grenat, dont le ton mat faisait ressortir leur éclat frais, tandis que, par devant, elle montait plus haut et laissait seulement deviner les chastes contours d'une gorge naissante. Elle avait dîné avec son oncle chez le prince-lieutenant, qui voulut la conduire lui-même au théâtre. Quand elle parut à son bras, cinq minutes avant le lever du rideau, dans la loge surmontée de l'écusson impérial, un murmure d'admiration involontaire s'éleva de tous les coins de la salle, et elle fut saluée comme une souveraine, de par le droit divin de la grâce et de la beauté. Elle aspira à longs traits et savoura cette ivresse de son triomphe, en se disant plus d'une fois, dans sa joie orgueilleuse et solitaire, que son oncle avait peut-être raison ; qu'il lui fallait le luxe et la fortune, pour faciliter le déploiement harmonieux de toutes ses facultés brillantes au sein d'une grande existence.

— Le comte Fédor me donnerait pourtant tout cela ! se dit-elle.

Cette pensée se traduisit-elle dans son regard ? je ne saurais le dire ; mais ce regard, en s'arrêtant sur Permoff, n'eut rien de particulièrement cruel. Quant au jeune homme, placé en face de Véra, au premier rang des fauteuils d'orchestre, il buvait par les yeux le poison d'un amour mortel. Il la contemplait comme un fanatique contemple son idole. Pas un de ses mouvements, pas un de ses gestes ne lui échappait ; il suivait sur son visage toutes les nuances changeantes de ses pensées et de ses sensations. Il eût été difficile que cette fixité obstinée eût passé inaperçue. Mais Fédor en était

arrivé à un paroxysme de passion qui ne tenait plus compte de ce que l'on appelle les convenances du monde, et la violence de ses émotions était si grande qu'il n'était plus tout à fait responsable de ses actes.

— Il faut qu'elle soit ma femme ! Elle sera ma femme ! se dit-il en manière de conclusion, en rentrant chez lui après cette soirée pleine de troubles et d'orages.

C'était le matin même qu'il avait parlé au général ; il n'avait pas osé l'aborder au théâtre, et rien n'avait trahi chez le rigide militaire le résultat de ses démarches ; il était donc dans la plus complète ignorance du sort qui l'attendait. Cette incertitude n'était point de nature à rendre le calme à une âme aussi follement passionnée que celle de Fédor. Le lendemain matin, il rencontra Labanine à la promenade ; mais l'oncle de Véra n'était pas seul, et il leur fut impossible d'échanger aucune parole intime. Cependant, le général put lui dire en lui serrant affectueusement la main :

— Nous ne sortons pas ce soir ; venez donc prendre une tasse de thé avec nous.

Il avait compté trouver le général et sa nièce seuls chez eux et passer ainsi quelques instants dans une aimable intimité, qui lui aurait permis d'aborder le seul sujet qui eût maintenant quelque intérêt pour lui ; au lieu de cela, il tomba en plein cercle : on jouait, on causait, on faisait de la musique.

Véra se multipliait pour remplir de son mieux ses devoirs de maîtresse de maison. Elle était partout et se faisait toute à tous avec une spirituelle et charmante vivacité. Sans doute, Permoff en avait bien

sa part, — mais il n'avait que sa part, — il ne lui semblait point que ce fût assez, et il voulait davantage, sans oser cependant le demander. Plus d'une fois, pourtant, il rencontra le beau regard de Véra tourné vers lui avec une expression bienveillante, presque affectueuse. Alors même qu'elle n'accepte point la recherche d'un homme, une jeune fille lui sait toujours gré de l'avoir recherchée.

Permoff était bien décidé à rester le dernier et à sobtenir au moins un mot qui confirmât ses espérance — ou qui les tuât, — mais qui fît du moins cesser ses incertitudes et ses angoisses. Malheureusement, un quatuor de généraux venait de s'installer à une table de whist et ne paraissait point disposé à quitter de sitôt la place investie. Véra, au contraire, avait habilement profité du départ de trois ou quatre jeunes femmes, qu'elle était allée reconduire jusqu'à l'antichambre, pour faire à la barbe de l'ennemi une savante retraite.

Fédor ne s'en douta que longtemps après qu'elle fut accomplie, et quand il n'était déjà plus temps de rien faire pour s'y opposer.

— Je vais me rabattre sur l'oncle, se dit-il en s'établissant dans une position forte au coin de la cheminée, pendant que les joueurs obstinés entamaient un dernier rubber.

— Faites un mort ! dit le général à ses amis ; je voudrais dire deux mots au comte Permoff.

Le vieux soldat avait deviné ce qui se passait dans l'âme orageuse du jeune homme, et il ne voulait point le laisser sortir de chez lui dans la fâcheuse disposition d'esprit où l'avait peut-être jeté la conduite de sa nièce. Labanine connaissait le caractère

de Véra, et il se rendait assez exactement compte du travail qui allait se faire dans sa pensée : il prévoyait qu'elle réfléchirait avant d'agir, et se déciderait seulement après avoir tout pesé avec maturité. Il ne doutait point que le résultat définitif de ses réflexions ne fût son agrément au mariage qui lui était offert. Il ne fallait donc point décourager Fédor : il fallait, au contraire, trouver le moyen de lui faire prendre patience.

—Eh bien, mon général, dit le lieutenant sans lever les yeux sur lui, vous ne me dites rien ! C'est sans doute que vous n'avez rien à me dire?

— Les amoureux sont toujours pressés ! répondit Labanine en souriant ; mais vous comprenez qu'une jeune fille élevée comme ma nièce ne voudrait point laisser voir qu'elle l'est autant que vous !

— Oh ! si elle l'était!

— Vous en auriez fort mauvaise opinion !

Pour toute réponse, Permoff fit un signe qui voulait dire que le général se trompait. Mais, sans paraître le remarquer, celui-ci continua :

— Véra ne vous a point refusé, et, pour moi qui la connais, je puis vous dire que ceci est déjà un très-grand point. Depuis qu'elle est à Tiflis, et longtemps même auparavant, beaucoup de partis lui ont été proposés, et ont été immédiatement rejetés. Vous êtes le seul pour qui elle n'ait pas dit non. Si cela ne vous suffit pas pour un premier jour, permettez-moi de vous dire que vous êtes bien difficile.

— Oh ! non, je ne le suis pas, je vous jure ! répliqua Fédor ; et si seulement on me donnait une espérance......

— Avec une femme comme Véra, une espérance

serait une certitude ! Mais soyez donc juste, sachez faire sa part à la réserve d'une fille bien née ; je sais que vous avez produit une impression favorable ; mais il lui faut quelque temps avant de s'accoutumer à cette pensé du mariage avec un homme qui nous demande ainsi à l'improviste, et, comme on dit, du jour au lendemain. Ces choses-là ne se sont jamais vues. En cela comme en tout, il faut laisser le temps faire son office. Sachez seulement que je suis pour vous.

— Merci, mon général !

— Mais je ne suis qu'une force auxiliaire, et ce n'est pas moi qui déciderai du sort de la bataille. Ne pressez pas ma nièce ; tout doit venir d'elle.

— J'attendrai tant qu'il faudra... des années, s'il plaît à Mlle Labanine de m'y condamner.

— Cela vous paraîtrait peut-être bien long, et à moi aussi ; mais j'ose croire qu'elle se montrera plus raisonnable. En tout cas, je veux vous dire un mot qui, si vous aimez véritablement, doit vous ouvrir les portes du ciel : moi, son oncle et son tuteur, je vous autorise à venir ici tant qu'il vous plaira. Faites votre cour et charmez la princesse : c'est pour vous que je fais des vœux !

— Vous me comblez, et vraiment je ne sais trop comment reconnaître vos bontés... Mais.... est-ce que vous aurez tous les soirs autant de monde ?

— Non ; demain nous serons seuls !

Permoff sortit presque heureux. Sans doute le général avait été encore bien réservé. Mais pour qu'il osât ainsi lui dire : Ne désespérez pas ! il fallait que la jeune fille eût dit : Qu'il espère ! et alors une perspective souriante, enchantée, s'ouvrait devant

lui. Être aimé de Véra ! en faire sa femme ! c'est-à-dire l'attacher à lui par des liens à la fois saints et puissants, n'était-ce point là le plus grand bonheur qu'il fût possible à un homme — à lui — d'espérer en ce monde ?... Il eût volontiers ajouté : Et dans l'autre !

Le lendemain, il fourragea dans toutes les serres de Tiflis, et il envoya à Mlle Labanine son premier bouquet, un bouquet digne d'une reine. Le soir, il retourna chez elle, et cette fois il la trouva seule avec son oncle.

Il s'était trop bien pénétré des instructions du général pour rien brusquer dans cette première entrevue, presque officielle, pleine de périls pour tous les prétendants, et dont ils ne peuvent sortir à leur avantage qu'à force d'esprit, de tact, et d'un savoir-vivre exquis. Permoff possédait toutes ces qualités, et il sut les déployer à propos. Il ne déplut point, ce qui était déjà un grand point. Dans une conversation que Labanine lui laissait diriger à son gré, il eut l'art suprême d'arriver à faire connaître ses goûts et son caractère, et d'en présenter à la jeune fille les aspects qui lui parurent le plus propres à la charmer, sans cependant avoir l'air de trop parler de lui, ce qui est toujours l'écueil de ce genre de conversation. Véra savait, du reste, lui donner à propos la réplique, et l'encourager, en lui montrant cette curiosité pleine d'intérêt qui est bien la plus délicate flatterie qu'une femme puisse adresser à un homme.

Elle fut réservée, mais simple, gracieuse, et toute charmante dans sa réserve même. Si Fédor n'emporta de l'entretien ni une certitude, ni même une

espérance bien fondée, il en revint du moins avec une passion plus ardente encore.

IX

Le fils d'Irène était préparé pour l'amour comme la paille sèche pour l'incendie. Tant mieux pour lui, après tout ! quand on est amoureux, il ne faut pas l'être pour un peu. Il n'y a, dans ce cas désespéré, que l'excès qui sauve. Permoff en arriva bientôt à l'excès : il aima ardemment, avec la fougue et l'impétuosité d'une nature longtemps contenue, et qui maintenant s'abandonnait et se livrait tout entière. De tels amours sont les plus parfaits de tous, mais ils sont en même temps les plus dangereux. Comme ils donnent beaucoup, ils croient avoir le droit d'exiger beaucoup aussi ; mais celles-là même à qui l'on offre le plus ne sont pas toujours disposées à nous rendre autant. De là viennent de douloureux mécomptes. Toute la tendresse d'âme de Fédor s'était concentrée jusque-là dans son amitié pour Alexis, et elle avait été bien complète, puisqu'elle avait suffi à tous les besoins de son âme aimante. Mais quelle différence, cependant, avec le sentiment nouveau qui venait de s'emparer si violemment de lui ! Si grande qu'eût été son amitié, et elle avait été bien grande, en effet, elle ne lui paraissait plus que l'ombre de son amour.

Il y a dans les sentiments absolus je ne sais quelle puissance communicative et souveraine qui rend difficile de leur échapper tout à fait. Véra se sentit entourée, enveloppée, pressée, pénétrée en quelque

sorte par une atmosphère d'amour. A côté de cet homme qui brûlait pour elle, je ne dirai point qu'elle brûla ; non : on eût pu croire, au contraire, que sa blanche poitrine était couverte d'une de ces tuniques d'amiante, au tissu souple et fin, mais incombustible, que la flamme caresse, mais ne mord point, et dont le fragile, mais infranchissable rempart arrête toutes les ardeurs. Mais si elle ne brûle point, du moins elle s'échauffe.

Véra fut reconnaissante à Fédor de cette affection si vive, de ce culte si délicat, de cette passion si ingénieuse, toujours présente, et qui s'affirmait et se rappelait à elle à tous les instants. Il lui fut impossible de n'en être point touchée, et elle finit par s'y laisser gagner peu à peu. Elle se dit que si le premier de tous les bonheurs était d'épouser l'homme que l'on aime, c'était bien quelque chose aussi que d'épouser celui dont on était aimée à ce point, — quand il avait, d'ailleurs, comme Permoff, toutes les sérieuses qualités du cœur et de l'esprit qu'elle avait reconnues chez lui. — Poussée du reste par son oncle dans cette voie des concessions raisonnables, elle reconnut que si Fédor n'était pas précisément l'idéal qu'elle avait rêvé, il était, du moins, un pis-aller fort acceptable, et que bien des filles, dans sa position, ne se seraient point fait faute d'accepter. Le comte, qui paraissait n'avoir qu'une pensée dans la tête, qu'un désir dans le cœur : faire en toutes choses la volonté de celle qui serait un jour sa femme ! déclara que si Mlle Labanine le souhaitait, il était prêt à rendre son épée et à rentrer dans la vie civile. Il la conduirait ensuite dans la ville de son choix, à Saint-Pétersbourg ou à Moscou, et même à

l'étranger, si elle le préférait ainsi. Il voulait, en un mot, lui faire l'existence la plus large et la plus brillante qu'une femme pût souhaiter. Tout cela méritait peut-être d'être pris en sérieuse considération, et Véra ne pouvait s'empêcher d'y réfléchir. Elle y réfléchissait, mais en prenant son temps. Quoique fort amoureux, Fédor eût craint de lui montrer des impatiences qu'elle n'aurait point partagées. Lui, qui n'avait pas été jusque-là gâté par la vie, il se contentait d'aimer pour aimer : deviner les pensées de la femme adorée, les prévenir et les satisfaire; lui obéir avant même qu'elle eût commandé..... sa vie n'avait pas maintenant d'autre but!

Il n'était pas, du reste, fort à plaindre dans sa position de soupirant; car s'il avait les inconvénients de la charge, il en avait aussi, et en nombre suffisant, les agréables indemnités. Véra se montrait toujours fort aimable pour lui. Naturellement gracieuse envers tout le monde, comment aurait-elle pu ne pas l'être envers l'homme qui l'entourait de soins si exquis et si délicats, et dont les hommages étaient si voisins du culte? Un moment vint, pourtant, où ces compensations, dont il s'était d'abord contenté, ne lui suffirent plus : il sentait qu'il valait davantage, et il voulait obtenir davantage aussi.

L'amour est ainsi fait : tant qu'il n'a pas tout, il s'imagine ne rien avoir, et il demande toujours. Fédor demandait donc, doucement à la vérité, mais il demandait! Véra ne disait pas non, mais elle ne disait pas oui; elle mettait toute son habileté à lui faire trouver le temps moins long et l'attente moins cruelle. Mais c'était tout.

Cependant, un événement qui était trop dans l'ordre naturel des choses pour qu'il ne fût point aisé de le prévoir, vint précipiter le cours un instant ralenti des événements.

On n'avait pas envoyé le lieutenant Permoff à Tiflis uniquement pour ses menus plaisirs. A son arrivée dans le Caucase, il avait été incorporé dans un régiment et mis à la disposition de l'état-major général, chargé de régler la marche des divers corps. C'était maintenant à ce régiment de partir pour prendre part à une de ces expéditions dont Tiflis était le centre, et qui rayonnaient chaque jour dans toutes les directions, autour de la ville militaire, véritable camp d'observation des Russes, qui surveille et protége leurs possessions lointaines.

L'ordre de départ était à bref délai. On l'avertissait le dimanche : il devait être en route le mardi. Il ne murmura point, car il avait un cœur de soldat ; mais ce cœur se déchira cruellement, à la pensée de quitter celle qu'il aimait. Il se reprocha alors les lenteurs de sa poursuite ; il se dit que s'il eût mieux employé son temps, il aurait déjà obtenu la main de Véra, et qu'il partirait son mari, avec la certitude de son bonheur, tandis qu'il n'emportait maintenant autre chose qu'une espérance... et même une espérance douteuse ! Ce doute était trop pour lui ; il ne put point en supporter le tourment davantage.

Il se rendit aussitôt chez le général, où il eut le

bonheur de trouver Véra Labanine toute seule. Il portait sur son visage des traces si visibles d'émotion, qu'il n'eût pas été possible à la jeune fille de ne les point apercevoir.

— Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous? fit-elle en lui tendant la main : vous avez l'air bouleversé ! on dirait que Schamyll est à nos portes !

— Plût au ciel !

— Comment? plût au ciel !

— Eh ! sans doute! car, s'il y était, je n'aurais pas besoin d'aller le chercher dans la montagne, et j'aurais du moins la joie de le combattre sous vos yeux.

— Vous partez donc? fit Véra avec une certaine vivacité, et un accent d'intérêt sincère.

— Vous ne le saviez pas?

— Non! et vous m'en voyez toute surprise, et aussi malheureuse que vous.

— Alors, je le suis un peu moins, si vous l'êtes tant !

— Mais quand donc partez-vous?

— Après-demain.

— Sitôt !

— Oui, sitôt! Et je pars sans même savoir si je suis aimé, répliqua Fédor en portant à ses lèvres la main de Mlle Labanine, qu'il baisa deux fois avec une ardeur passionnée.

— On vous le dira au retour! répondit la jeune fille, dont le sourire n'avait en ce moment rien de bien décourageant.

— Ah ! poursuivit l'officier encouragé par ces paroles, si du moins vous étiez à moi, Véra! si je partais votre mari !

— C'est impossible : on ne se marie pas en quarante-huit heures.

— Si vous le vouliez bien !

— Quand même je le voudrais, mon ami, la chose n'en serait pas plus facile.

– Seulement savoir que vous le voulez, ce serait assez pour moi... en ce moment du moins... car alors je partirais avec confiance, je me battrais avec courage, et je serais certain de revenir !

— Vous reviendrez ! répondit Véra en baissant modestement les yeux, ainsi que le doit faire toute jeune personne bien élevée en prononçant une parole un peu significative.

— Enfin, vous m'aimez donc? fit Permoff en se laissant glisser de son siége aux pieds de Mlle Labanine.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous sauriez bien m'y contraindre, à force de m'aimer vous-même.

— Oh ! merci, merci, chère Véra ! Malgré les poignantes tristesses dont je ne puis me défendre en songeant que je vous quitte, ce jour est pourtant le plus beau jour de ma vie !

Et alors, enhardi par cette confiance en lui-même qu'il puisait maintenant dans le demi-aveu de la jeune fille, avec une émotion entraînante, en toute franchise et en toute liberté, il laissa parler son cœur, — ce qu'il n'avait pas osé faire jusque-là, car il avait la pudeur fière de tous ceux qui aiment ardemment, et qui ne sont pas encore certains d'être aimés. — Et son cœur parla bien ! Il dit à Véra comment, du premier instant où il l'avait vue, il s'était senti attiré à elle, et combien, peu à peu, il s'était attaché davantage, à mesure qu'il l'avait mieux connue ; il se plut à lui

montrer à quel point sa vie, sans elle, serait découragée et malheureuse; il lui montra, au contraire, l'avenir souriant qui s'ouvrait pour eux deux, pour eux deux qui s'aimaient; il lui raconta les rêves de bonheur qu'il faisait tout éveillé, en pensant à elle!

Tout cela fut bien dit, dans le ton qui convenait, avec un heureux choix de paroles et un accent d'émotion sincère et sympathique.

— Il n'y a vraiment rien à répliquer à son petit discours, se disait Mlle Labanine, et il est parfait de tous points.... Seulement, ajoutait-elle avec une arrière-pensée mélancolique qu'elle eût voulu pouvoir se cacher à elle-même, j'aimerais mieux, je crois, qu'il fût prononcé par un autre orateur.

Comme il ne se croyait plus le droit d'avoir des secrets pour elle, il lui parla d'Alexis.

— Jusqu'à ce que je vous aie rencontrée, chère Véra, dit Fédor en terminant, Wolsky a été la seule affection de ma vie; je l'ai bien aimé, et je sens — vous me le permettrez, N'est-ce pas? — que je l'aimerai toujours, toujours beaucoup!

— Je ne veux vous priver d'aucune de vos tendresses, répondit Mlle Labanine; mais il faut qu'il soit doué de qualités tout à la fois bien sérieuses et bien séduisantes, ce cher Alexis, pour qu'un homme aussi sévère que vous dans ses choix, aussi exclusif dans ses préférences, se soit senti pour lui un si complet et si profond attachement. Il doit lui-même avoir pour vous une affection sans bornes?

— Hélas! les affections sont rarement égales et complétement partagées; mais enfin il n'est pas ingrat tout à fait, et je crois qu'il m'aime un peu, beaucoup peut-être, autant sans doute qu'il peut aimer! et si

parfois je me suis plaint de lui à moi-même, c'est que j'étais injuste, c'est que j'avais l'amitié beaucoup trop exigeante; mais il vous serait bien facile de me corriger de ce défaut-là.

— Et comment donc, je vous prie ?

— Si vous m'aimiez un peu, je trouverais toujours que les autres m'aimeraient assez.

— Comment ! même M. Volsky ?

— Même lui !

— Et lui avez-vous écrit que nous nous sommes..... rencontrés ?

— Pas encore ! Je ne le ferai que demain ; hier je ne l'aurais pas pu. Hier je ne savais encore si vous seriez le charme ou le tourment de ma vie..... et je n'ai jamais partagé avec lui que le bonheur.

— Et maintenant ? demanda Mlle Labanine avec une coquetterie enjouée et pleine de grâce.

— Oh ! maintenant, il faut bien lui apprendre que je suis heureux..... car je suis heureux, n'est-ce pas, chère bien-aimée ?

— Je le souhaite ! car, en vérité, je ne connais personne qui soit plus que vous digne de l'être ! répondit la jeune fille d'un ton très-sérieux.

— Avec un mot comme celui-là, vous m'enverriez à la mort !

— Alors, je me tais !

Le général, qui rentrait en ce moment, interrompit, un peu trop tôt peut-être pour Fédor, un entretien où il avait trouvé certainement plus de joie que dans tout le reste de son existence. Ceux que la vie n'a pas gâtés ne se croient pas le droit d'être difficiles, et il leur faut beaucoup moins qu'aux autres.

Labanine s'aperçut tout de suite qu'il y avait

entre les deux jeunes gens une intimité qu'il n'avait pas encore observée chez eux.

— Je crois, dit-il en embrassant sa nièce, que l'on est assez d'accord ici, et que l'on n'a pas trop besoin de moi! Merci, Véra! Hélas! mes chers enfants, continua-t-il avec un accent de mélancolie touchante, et en faisant une allusion discrète et voilée à la femme qu'il avait perdue, votre bonheur sera désormais le seul qu'il me sera donné de goûter en ce monde!... Il me consolera de celui que je n'ai plus.

— Ah! général, quel dommage de partir à présent! dit le lieutenant à demi-voix.

— Taisez-vous, malheureux! ce n'est pas un mot de soldat que vous venez de dire là.

— Peut-être bien, *mon cher oncle;* mais c'est du moins un mot d'amoureux! Et dans ce moment-ci, je suis en vérité beaucoup plus amoureux que soldat, et si je n'avais reçu aujourd'hui même l'ordre de partir après-demain, j'enverrais ma démission ce soir...

— Dans les circonstances où nous sommes, une démission, c'est une défection.

— Aussi je ne l'envoie pas... ce sera pour le retour.

— Resterez-vous longtemps parti? demanda Mlle Labanine qui, depuis l'arrivée de son oncle, ne s'était plus mêlée à la conversation.

— Toujours trop longtemps, mademoiselle!

— Ne vous désolez pas, mon cher Permoff, fit Labanine, je sais que l'on ne vous gardera que trois mois.

— Que trois mois! Sans doute vous trouvez cela

peu? Ah! général, on voit bien que vous ne quittez pas mademoiselle!

— Et que je ne suis pas amoureux, n'est-ce pas? Allez! je donnerais volontiers mes deux épaulettes pour être à votre place.

— Je crois bien! fit le comte, en baisant la main de Véra.

Fédor passa près de Mlle Labanine tout le temps qui ne fut pas dévoré par les exigences du service. Il employa bien ses dernières et trop courtes heures, et, dans une intimité pleine de charme, il fit, devant la jeune fille, mille plans d'avenir qu'elle écoutait en souriant. Il n'y eut point de fiançailles solennelles; le temps eût manqué : mais leur baiser d'adieu les promit l'un à l'autre.

Permoff et son détachement partirent à l'heure indiquée.

Le jeune lieutenant avait le cœur plein d'amour, de regrets et d'espérance.

A la première étape, il écrivit une longue lettre à son ami : il lui raconta tous les événements qui venaient de se presser en quelques semaines dans sa vie, et qui l'avaient si complétement modifiée. Il lui fit de Véra un portrait touché de main de maître, c'est-à-dire de main d'amoureux. Il finit en lui disant qu'il était le plus heureux des hommes, puisqu'il aimait et qu'il était aimé. Une seule chose manquait à son bonheur : c'était la présence de son cher Alexis. Mais il connaissait trop maintenant les poignantes amertumes de la séparation, pour jamais exiger qu'il s'éloignât de celle qui lui donnait le bonheur. Quelque plaisir qu'il eût éprouvé à l'avoir pour témoin de son mariage, il se marierait donc

sans lui. Seulement il réclamerait pour ce jour-là, qu'il lui indiquerait plus tard, sa pensée et ses vœux.

— Que mon mariage, lui disait-il en terminant sa lettre, ne soit pour toi l'occasion d'aucun souci ni d'aucune crainte : rien ne sera jamais changé entre nous; ce que j'ai été jusqu'ici pour toi, je le serai toujours : tu gagneras une sœur; tu ne perdras pas un frère!

Cependant, le détachement, marchant toujours vers l'ennemi, s'éloignait de plus en plus de Tiflis. L'absence fut cruelle pour Fédor, et son regret de celle qu'il n'avait plus près de lui se peindrait mal avec des paroles. Ceux-là seuls en pourront comprendre l'intensité et la violence qui, après une jeunesse consacrée au travail, à l'étude, à la guerre, loin de ces plaisirs dans lesquels se dissipe toute la force de l'homme, se sont vus tout à coup envahis par une passion complète, absolue, ardente, dominatrice; qui s'y sont livrés tout entiers, avec une confiance folle, et ont fait d'elle non-seulement l'espérance de leur vie, mais leur vie même! Oui, ceux-là me comprendront, si jamais ils ont été privés de la chère présence sans laquelle tout pour eux n'était rien!

Le matin même de son départ — était-ce à l'insu, ou bien avec le consentement de Véra? — le général lui avait glissé dans la main une petite miniature, qui n'était autre chose qu'un admirable portrait de sa nièce, fait quelques années auparavant, lorsqu'elle était encore sur la limite indécise de l'adolescence et de la jeunesse, et dans la première éclosion de sa beauté. Il y a des femmes chez qui tout

est charme et grâce. Pour beaucoup d'autres, à cette époque de transition, disparaît la gentillesse de l'enfance, que ne remplacent point encore les séductions d'un autre âge. C'est la période ingrate dans la vie des femmes. Rien de tout cela n'avait eu lieu chez Véra, et elle semblait ravissante, à l'heure même où, d'ordinaire, les enfants ne le sont plus, et où les jeunes filles ne le sont pas encore. Rien n'était plus adorable que ce petit portrait, véritable tableau intime, que l'on eût pu intituler la naissance d'une âme. Les traits, déjà pleins de finesse, avaient une exquise expression de candeur; le regard, une suavité idéale; on croyait lire la pensée sur ce front transparent, et jamais sourire plus divinement tendre n'avait entr'ouvert deux lèvres plus roses. Pour tout autre qu'un amant, il eût été bien difficile d'espérer qu'aucune réalité pût tenir ces promesses de perfection accomplie. Permoff trouvait tout simplement qu'elles avaient été dépassées. Mais il n'en était pas moins reconnaissant au général pour ce présent tout à fait galant, et il consacrait de longues heures à la contemplation de ce petit chef-d'œuvre. Il enchantait pour lui la durée monotone des longues nuits de bivouac; il disait à ce portrait tout ce qu'il eût voulu et tout ce qu'il ne pouvait pas dire à sa chère idole. Mais il ne se contentait point de ces muettes confidences faites à un ivoire insensible : il profitait au contraire de toutes les occasions pour entretenir avec Mlle Labanine une correspondance qu'autorisaient et le bon vouloir de leur oncle, et leur position à peu près officielle de prétendant et de promise. Les lettres de Fédor, véritable épanche-

ment de son âme, débordaient de la plus vive tendresse : celles de Véra, au contraire, beaucoup moins fréquentes, étaient empreintes d'une réserve qui parfois paraissait bien froide à celui qui ne vivait plus que par elle.

— Ah ! se disait-il alors, en arrivant au bout des quatre pages dont les lignes espacées lui disaient si peu de chose, comme je donnerais volontiers toutes ces phrases correctes, préparées et posées, pour un seul mot parti du cœur, avec une faute d'orthographe !

Un mot parti du cœur ! rien que cela ! Fédor ne se croyait peut-être pas difficile ! Il lisait et relisait ces malheureuses lettres avec une attention minutieuse, inquiète, cherchant à plusieurs reprises, sous la parole banale, un sens plus intime et qu'il n'y trouvait point.

Ces lettres, si froides, avaient du moins un mérite, — il est vrai de dire que ce mérite eût semblé assez mince au comte Permoff s'il eût pu le diviner, — elles peignaient fidèlement l'état de l'âme de celle qui les écrivait. C'est surtout avec certaines femmes que le proverbe dit bien qui dit : « Loin des yeux, loin du cœur ! » Lorsqu'une passion a jeté dans une âme des racines profondes, l'absence n'est plus à craindre ; mais lorsque l'affection n'est encore qu'à la surface, le moindre vent qui passe par-dessus enlève la semence qui n'a pas encore poussé.

C'est ce qui arrivait à Mlle Labanine.

XI

Pendant ce temps, que faisait Wolsky? Nous avons trop négligé un personnage si léger de sa nature, et qui aurait besoin d'une surveillance à peu près continuelle.

Les premières semaines qui suivirent le départ de son ami ne furent point tourmentées par un regret bien vif de celui qui venait de le quitter en lui donnant une preuve, si complète et si rare dans son abnégation, du plus parfait dévouement qu'un homme puisse montrer à un autre homme. Des moralistes sévères auraient même pu, à ce propos, l'accuser d'ingratitude. Mais nous, qui sommes l'indulgence même, nous reconnaîtrons qu'il avait une excuse : il était en ce moment fort amoureux. Malheureusement, ou heureusement, comme on voudra, les amours d'Alexis ne duraient jamais bien longtemps, et celui-là, pour lequel nous l'avons vu jeter feu et flamme devant son ami, avait subi le sort de tous les autres. Au bout d'un mois, il n'en était plus question, et son souvenir alla rejoindre tous les vieux fantômes que Wolsky, si jeune qu'il fût, avait déjà relégués dans l'ombre du passé. Ce fut alors qu'il s'aperçut, pour la première fois, que son ami n'était plus là. Pour la première fois aussi Fédor lui manqua, et avec lui tout ce qu'il devait à sa présence, aux prévenances, aux délicatesses et aux soins de son incomparable tendresse. Lui, qui avait toujours été deux, il sentait maintenant qu'il était seul. Il eut d'autres ennuis. On sait qu'il n'était pas absolu-

ment le modèle du parfait militaire. La présence du comte Permoff au régiment, l'amitié protectrice dont il couvrait Alexis, les égards que tout le monde avait pour l'un, et dont l'autre profitait, avaient épargné à Wolsky des désagréments de plus d'une sorte. Permoff parti, les choses changèrent promptement de face. Malgré l'extrême délicatesse du comte, malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour laisser croire que c'était lui qui avait sollicité, dans son propre intérêt, le changement de personne qui s'était opéré au profit du jeune lieutenant, aucun officier ne fut dupe de ce généreux mensonge, et l'on se plut à faire peser sur Alexis une sorte de responsabilité morale dont véritablement on n'eût pas dû le charger. On ne se faisait pas faute de répéter que c'était lui qui devait partir pour le Caucase, et qu'il avait laissé partir son ami en lui faisant perdre un grade, et qu'ainsi, pour se livrer plus aisément à ses plaisirs, il avait compromis l'avenir d'un homme qui avait cent fois plus de mérite qu'il n'en aurait jamais. Pour peu que l'on ait quelque délicatesse dans le système nerveux, on sent promptement, et sans qu'il soit nécessaire que rien de positif les manifeste, ces changements soudains dans le courant de l'opinion. Alexis comprit tout de suite que la faveur dont il avait joui si longtemps, injustement peut-être, lui était retirée non moins injustement. Les chefs eux-mêmes ne se défendirent peut-être pas assez de cette réaction, qu'il était facile de prévoir, mais qui allait certainement trop loin.

Sur ces entrefaites, et au moment où il se plaignait le plus amèrement de la fortune, et regrettait davantage de n'avoir point cette précieuse indépen-

dance de position qui, dans toutes les circonstances délicates où l'homme peut se trouver, est une des sauvegardes de la dignité de sa vie, un oncle de sa mère dont il n'avait jamais reçu aucun témoignage d'affection, parce que le mariage de celle-ci ne lui avait point été sympathique, fit à notre héros la grâce de mourir avant d'avoir signé le testament par lequel il entendait le déshériter de sa fortune. Cette fortune était considérable et assurait complétement l'avenir d'Alexis. Pour la première fois depuis qu'il était au monde, il se sentit libre. Devenir riche tout à coup, cela vous fait toujours voir les choses sous un aspect nouveau et plus favorable. On marche plus légèrement dans la vie, on porte plus haut la tête, on respire plus à l'aise, le torse se cambre plus hardiment sur la hanche. Cette transformation physique et matérielle n'est qu'un emblème du changement moral qui se fait en nous. Il y a aussi transformation à l'intérieur, transformation complète et absolue. Quand l'homme auquel une fortune inattendue tombe ainsi du ciel ne trouve pas dans sa conscience une force et un appui, cette fortune n'est plus pour lui qu'un danger, parce qu'elle lui donne un moyen puissant et sans contrôle de satisfaire ses passions. Les passions, alors, éclatent en lui avec une violence d'autant plus grande qu'elles ont été plus durement contenues jusque-là.

Le premier acte de Wolsky fut d'envoyer sa démission à laquelle l'armée russe ne perdit guère. Puis il partit pour le Caucase. Avant toutes choses, il voulait serrer la main de son ami.

Il était impossible que, dans une société aussi restreinte que celle qui compose le monde à Tiflis,

Wolsky, pour peu qu'il sortît, ne rencontrât point le général Labanine et sa nièce. S'il ne les eût point rencontrés, Véra eût été capable de faire chercher le jeune homme sans qu'on pût lui reprocher une curiosité indiscrète; car Permoff, en lui parlant d'Alexis comme d'un autre lui-même, en lui peignant en termes si vifs son affection pour lui, avait justifié d'avance ce qu'elle voudrait faire pour rapprocher d'elle celui qui occupait une si large place dans la pensée affectueuse de l'homme à qui elle devait un jour appartenir.

Il la vit pour la première fois à une réception intime, chez le prince-lieutenant, veuf alors, et qui se plaisait à lui laisser faire les honneurs de son thé, ce dont elle s'acquittait avec la grâce la plus aimable du monde.

Alexis ne la connaissait point, et quand on lui eut dit son nom, ce nom ne lui apprit rien, si ce n'est que Véra était la nièce d'un général... Mais, comme il n'était plus dans l'armée, ce détail lui fut assez indifférent.

Si gâté qu'il fût par la vie et par les bontés des femmes, Alexis se sentit tout de suite sous le charme de Véra, — ce charme auquel peu d'hommes échappaient. Il lui sembla qu'il n'avait jamais vu de créature plus complétement belle, ou du moins d'une beauté plus étrange et plus saisissante. Il ne lutta point contre l'espèce de fascination qui s'emparait de lui. De telles résistances n'étaient point dans ses habitudes. Tout au contraire, il s'y livra de lui-même et s'y abandonna.

Il n'était pas besoin d'être un observateur bien perspicace pour s'apercevoir que Véra, de son côté,

n'était pas insensible à l'empire qu'elle exerçait sur son jeune admirateur. Elle-même était attirée puissamment vers lui. Nous avons déjà dit que Wolsky avait reçu en partage tous les dons qui plaisent et qui séduisent. Il était dans son genre ce que Véra était dans le sien : chacun s'éprit donc de l'autre à l'insu de soi-même, et, quoiqu'ils n'eussent pas échangé une parole, tous deux emportèrent de cette première rencontre un trouble au fond du cœur.

Je ne dirai point qu'ils s'aimèrent ainsi à première vue, longtemps avant de se le dire, avant de se l'avouer à eux-mêmes, avant de le savoir. Ces amours coup de foudre se rencontrent plus souvent dans les romans que dans la vie. Maís du moment qu'ils se furent rencontrés et remarqués, l'indifférence ne leur fut plus permise. Alexis avait trop l'habitude de faire ce qui lui plaisait et de ne suivre d'autre règle de conduite que ses impétueux désirs pour ne pas chercher à revoir Mlle Labanine aussi souvent qu'il le pourrait. Il eût été assez habile pour en faire naître les occasions, car il avait toujours déployé une sorte de génie pour servir ses intrigues galantes. Mais il n'eut point ce souci ; les occasions naissaient d'elles-mêmes.

Wolsky obtint sans peine d'être présenté au général ; Mlle Labanine fit à l'ami du comte Permoff un accueil dont la distinction pouvait s'expliquer par cette amitié même, qui la rendait toute naturelle.

Nous devons dire, cependant, que la coquette créature ne se soucia point que son oncle fît savoir au nouveau venu quelle sorte de rapports il y avait entre elle et Fédor.

— Ces choses-là, lui dit-elle, se savent toujours

assez tôt. Un secret qui appartient à quatre personnes n'est plus un secret! Si nous avions à faire des confidences à quelqu'un, vous m'accorderez bien que ce n'est point par ce jeune homme qu'il faudrait commencer.

— Mais puisque c'est un ami du comte!

— Alors c'est au comte à le lui dire, et non pas à nous.

— Comme tu voudras, ma chère!

On ne dit rien à Wolsky : le programme de Véra fut adopté.

Il s'établit bientôt entre les deux jeunes gens une intimité affectueuse, presque familière, que tout semblait favoriser, et la solitude dans laquelle vivaient Mlle Labanine et son oncle, recevant moins de monde que jamais, et la facilité du général, qui, sachant sa nièce moralement engagée avec le comte Permoff, ne voyait aucun inconvénient à ces relations avec l'ami de celui-ci, ni à la sympathie assez vive pour lui dont Véra ne faisait nul mystère.

Plusieurs fois le nom de Fédor fut prononcé par Alexis dans leurs conversations; Véra ne le releva point. Le jeune homme, chaque fois qu'il parlait de son ami, en parlait cependant avec une ardeur d'enthousiasme et une tendresse d'affection qui auraient dû rendre heureuse une fiancée bien éprise. Mais on eût dit, au contraire, que ce sujet d'entretien déplaisait à la jeune fille, car elle le laissait tomber avec une indifférence trop grande peut-être pour n'être pas affectée; mais Alexis avait assez de choses à lui dire pour ne pas être embarrassé de trouver un autre sujet de causerie, lorsque celui-là venait

à lui manquer. Ne leur restait-il point toujours cette ressource inépuisable d'entretien entre un jeune homme et une jeune fille — elle et lui?

Il en usa avec habileté et discrétion tout d'abord, en homme qui ne veut point compromettre par des imprudences une position qu'il croit bonne et qu'il veut rendre meilleure encore, mais qui a pour lui le temps, et qui ne veut rien abandonner au hasard de ce qu'il croit pouvoir assurer par la prudence.

Avant même qu'elle eût pu s'en douter, Véra se trouva tout à coup entourée, enveloppée comme dans un réseau par les prévenances constantes, les soins de tous les instants, et les attentions galantes d'Alexis, qui semblait vouloir s'emparer peu à peu de tous les abords de sa vie, avant qu'il s'emparât de sa vie même. Wolsky, héros de mainte aventure, s'étonnait bien un peu lui-même de ses propres lenteurs : elles n'étaient point dans les habitudes de sa vie conquérante. Il est vrai que, jusqu'ici, ses hommages avaient toujours été adressés à des femmes, et jamais à des jeunes files, et que là où il pouvait supposer l'innocence, il devait apporter le respect. D'ailleurs, depuis le jour où il avait pénétré dans l'intérieur poétique et charmant de Mlle Labanine, une idée nouvelle avait en même temps pénétré dans son cerveau. Il s'était dit que ce perpétuel changement d'amour finissait toujours par amener la satiété, plus vite peut-être que la fidélité et la constance dans le même sentiment, et que, puisqu'il fallait en venir tôt ou tard au mariage, il valait encore mieux commencer que finir par là... A vrai dire même, ce n'était plus un commencement pour lui. Il était bien certain qu'il ne rencontrerait

jamais une plus ravissante créature que Véra, une femme qu'il fût plus fier d'avoir à son bras... C'était elle qu'il devait, qu'il voulait épouser..... c'était elle qu'il épouserait! Eh! qui donc pourrait s'y opposer? N'étaient-ils pas libres tous deux, et lui, n'était-il pas riche?

Du moment où Wolsky se complaisait dans cette idée du mariage, ses façons d'être avec Véra devaient prendre un tout autre caractère. Elles furent empreintes, en effet, d'un sentiment de respect, et soumises aux lois de la plus sévère convenance. Et cela même, en inspirant au général une sécurité trompeuse, et en endormant toute défiance dans l'âme de la jeune fille, contribua plus que tout le reste à donner à leurs mutuelles relations cette familiarité cordiale et cette facilité indulgente qu'il n'aurait jamais conquises autrement. Le général leur laissa donc une liberté dont sa nièce ne parut pas jouir avec moins de bonheur qu'Alexis lui-même.

Mlle Labanine aimait beaucoup l'exercice du cheval et montait bien. Elle sortait presque tous les jours, avec un seul homme de suite. Alexis demanda et obtint aisément la permission de l'accompagner dans ses petites excursions autour de Tiflis. La promenade à cheval est pleine de séduction; mais elle est en même temps pleine de dangers, parce qu'elle augmente tout à la fois et la séduction de la femme et l'audace de l'homme. Il semble qu'ils soient là plus seuls, et plus livrés à eux-mêmes que partout ailleurs; les spectacles changeants qui se déroulent sous leurs yeux, les influences de la nature, qu'ils subissent avec plus de force, les caresses de l'air,

les mille parfums flottant autour d'eux, l'agitation même de la course, qui leur fouette le sang, tout contribue à les mettre l'un avec l'autre dans une communication plus intime et plus directe, et cette communication de sensation, — tout autant que de sentiments, — quand elle a lieu entre deux êtres pleins de jeunesse et de vie, ne tarde point à devenir un péril, pour l'un ou pour l'autre, pour tous les deux peut-être. Le général l'eût compris sans doute, et n'y eût point exposé sa nièce, s'il n'avait cru Véra protégée et défendue par l'amour de Permoff. Mais, hélas ! cet amour n'était pour elle qu'un bien faible rempart !

XII

Une après-midi, les deux jeunes gens se trouvaient ensemble, seuls, comme toujours. Ils revenaient d'une excursion charmante qu'ils avaient faite dans la montagne, et des hauteurs où ils se trouvaient, et qui dominent la ville, ils apercevaient devant eux et le panorama de Tiflis et toute la scène alpestre, si grandiose, qui l'environne. Le soleil qui, de l'autre côté de la ville, en face d'eux, descendait derrière les montagnes, illuminait les coupoles et faisait étinceler dans l'azur les mille flèches des églises; de grands sommets aux lignes fières, âpres et dentelées, servaient de limites à l'horizon, et, tout en arrêtant le regard, l'enchantaient. Une cascade dont l'écume se teignait par place des rayons obliques du soleil couchant, et qui paraissait ainsi moitié neige et moitié pourpre, ajoutait un dernier détail com-

plétant ce magnifique ensemble, et, comme une note suprême, achevait cette symphonie sublime de la nature.

Sous l'impression d'une admiration qu'ils éprouvaient à un égal degré l'un et l'autre, tous deux s'arrêtèrent.

— Dieu ! que c'est beau ! s'écria Wolsky en posant sa main sur la main de la jeune fille.

— Oui, bien beau ! répondit Mlle Labanine, dans les yeux de laquelle brillait comme une flamme : c'était probablement le sentiment enthousiaste de son admiration pour ces grands et nobles spectacles. Elle ne retira pas sa main, — par distraction, je n'en fais pas un doute, — mais Alexis, qui semblait disposé à profiter de tous ses avantages, voyant que ces doigts fins, si délicatement effilés, restaient complaisamment entre les siens, les serra tendrement.

Au même moment, comme si elle eût été brûlée par ce contact, Véra fit un mouvement de retraite si vif qu'il en parut brusque ; une rougeur furtive teinta sa joue, et elle abaissa vivement sur ses yeux ses paupières aux longs cils. Puis, comme s'il eût obéi à sa pensée secrète, son cheval s'élança, rapide comme l'éclair, et, en trois bonds vigoureux, mit une assez grande distance entre elle et Wolsky.

— Véra ! Véra ! imprudente ! que faites-vous, s'écria le jeune homme, en retenant sa monture pour ne point augmenter encore, par ce sentiment d'émulation dont les animaux sont aussi capables que les hommes, la rapidité d'une course folle, vraiment périlleuse, sur le penchant d'une côte raide, surplombant des précipices.

Voyant qu'elle n'était pas suivie, Mlle Labanine

s'arrêta, et, se retournant vers Alexis, lui jeta un regard de triomphe. Son visage était en ce moment empreint d'une animation extraordinaire ; sa lèvre était fièrement arquée ; son œil étincelant; un éclat inaccoutumé relevait sa pâleur. Il n'était pas jusqu'aux deux plumes rouge et blanche, descendant de son feutre, mêlées à ses cheveux noirs et ombrageant son cou blanc, qui ne parussent avoir quelque chose de superbe dans leur désinvolture fière.

A son tour, le cheval d'Alexis s'était élancé, et le jeune homme avait rejoint la jeune fille.

— Que vous êtes belle, et que je vous aime ! lui dit-il d'une voix basse et vibrante.

Et, comme elle ne répondait rien :

— Oui, reprit-il encore, je vous aime, Véra !

— Il ne faut pas m'aimer ! murmura Mlle Labanine avec un accent étrange, où il y avait tout à la fois de la colère et du dépit, de la tristesse, du regret, et aussi de l'amour.

— Et pourquoi ne faut-il pas vous aimer? répliqua Wolsky avec un frémissement de passion qui troubla la jeune fille. Je vous aimerai malgré vous... comme je vous aime malgré moi !

— Malheureux ! où cet amour nous conduira-t-il?

— A nous aimer ! je ne lui demande pas davantage.

— Vous, peut-être..... mais moi ?

— Ne soyez donc pas injuste et défiante à ce point, répondit Alexis. Je vous aime, et je suis un honnête homme. Aimez-moi : c'est tout ce que je vous demande. Le reste me regarde.

— Et votre ami? malheureux !

— Quel ami ?

— Eh ! mais, vous n'en avez pas deux, j'imagine : je veux parler du comte Permoff.

— Mon ami n'a rien à voir à mes amours.

— Vous croyez ? mais c'est qu'il m'aime, lui aussi !

La foudre tombant aux pieds de Wolsky ne lui aurait point causé une surprise plus grande; ce fut chez lui comme une véritable stupéfaction. Il demeura quelques instants sans parler; puis, portant les deux mains à son front, qu'il étreignit avec une violence presque sauvage :

— Ah ! fit-il à demi-voix, pourquoi donc est-il venu à Tiflis ?

— Pour que vous n'y vinssiez pas ! répondit Véra, qui ne se trouvait point en ce moment dans une disposition d'esprit clémente, et qui ne demandait pas mieux que de faire retomber sur un autre le poids de sa méchante humeur.

Cette vive réplique cingla, pour ainsi parler, Alexis en plein visage, tout aussi bien que l'aurait pu faire un coup de cravache vigoureusement appliqué, et, en même temps, elle avait quelque chose de si juste dans sa dureté même, qu'Alexis ne trouva rien à répondre. Il demeura donc pendant quelques instants dans un silence aussi pénible pour elle que pour lui.

— Ah ! Fédor vous aime ! reprit-il enfin, mais en se parlant à lui-même plus encore qu'il ne parlait à Mlle Labanine. Il y a une fatalité sur moi, mais de tous les malheurs qui pouvaient m'atteindre, celui-là est certes le plus grand ! Fédor vous aime ! et depuis combien de temps vous aime-t-il ?

— Mais depuis qu'il m'a vue, je crois ! répondit Véra en baissant les yeux.

— Comme moi, alors !... Oh ! le coup est rude ! et ma vie, si longue qu'elle soit, ne m'en portera pas de plus cruels...

Véra avait remis son cheval au pas ; ils marchèrent quelques instants en silence, l'un près de l'autre.

Wolsky était en proie à une sombre exaltation, dont on eût pu se faire une juste idée rien qu'en voyant la façon dont il tourmentait son cheval, l'excitant de l'éperon, le retenant du mors, l'agitant de soubresauts brusques, et le poussant à toutes sortes de mouvements désordonnés, qui le couvraient de sueur et d'écume.

— Vous le ferez mourir de rage ! dit Véra en voyant les efforts désespérés que tentait le pauvre animal pour se débarrasser de son cruel cavalier.

— On n'en meurt pas ! répondit le jeune homme d'une voix âpre, que Véra n'avait jamais entendue sortir de sa bouche. Puis, d'un ton plus doux :

— Et vous, demanda-t-il à la jeune fille, est-ce que vous l'aimez ?

— Eh ! mais, puisqu'il m'aime !

— Mais moi aussi je vous aime ! Ce n'est pas là une raison, et vous ne pouvez pas rendre ainsi à tout le monde amour pour amour.

— Vctre ami n'est pas tout le monde !

— Oh ! je le sais bien ! murmurait Wolsky, je le sais bien qu'il n'est pas tout le monde ! Et il ajoutait à part lui : — Si seulement c'était un autre ! mais lui, précisément lui ! lui à qui je dois tant, que c'est précisément comme si je lui devais tout... Oh ! la fortune a vraiment des retours cruels !

Un moment il oublia la jeune et belle créature qui

était à ses côtés, et il se perdit et s'abîma tout entier dans ses pensées.

Mais bientôt il releva la tête, regarda Mlle Labanine..... et le peu de vertu qui restait dans son âme s'évanouit, comme fond au soleil un dernier flocon de neige. Véra était, en ce moment, sous l'impression des émotions toutes-puissantes qui l'agitaient : la crainte et l'espoir ; la capiteuse ivresse et le trouble d'un naissant amour soulevaient sa poitrine par battements confus et précipités. Sa pâleur même, que rendait plus grande le contraste de ses cheveux noirs, un peu dérangés en ce moment par la course, soulevés et frissonnant autour de son visage ; le feu languissant de ses yeux, si vifs d'ordinaire, maintenant voilés ; tout contribuait à faire d'elle quelque chose d'idéalement beau.

Il y a des périls auxquels il ne faut point exposer la jeunesse, car ils sont plus grands que les forces dont elle dispose pour lutter contre eux.

Alexis succomba.

— Véra, reprit-il au bout d'un instant, avec un accent empreint d'une résolution pleine de virile fermeté et désormais inébranlable, Véra, je vous aime ! je vous aime, et vous serez à moi !... Je ne vous cèderai à personne... à personne, entendez-vous, car, vous aussi, vous m'aimez !

— Mais je n'ai pas dit cela ! répondit Mlle Labanine d'une voix basse et tremblante, et sans relever les yeux.

— Eh bien ! osez-le dire maintenant ! fit Wolsky en se rapprochant d'elle, et en l'enveloppant, pour ainsi dire, tout entière dans les brûlants effluves de son regard.

Véra ne s'était jamais trouvée aux prises, comme à présent, avec une passion jeune, exaltée, ardente, impérieuse, prête à tout pour se satisfaire.

Fédor aussi l'avait bien aimée : il l'aimait bien. Son affection pour elle était à coup sûr aussi sérieuse : elle était peut-être plus profonde. Mais, malheureusement pour lui, Fédor n'avait point à son service cet éclat de jeunesse qui brillait dans Alexis, et cette flamme qui éblouissait Véra, qu'elle n'avait rencontrée jusque-là chez personne, et dont l'absence l'avait laissée indifférente aux vœux stériles et aux hommages impuissants et froids de tous ceux qui avaient osé prétendre à sa main. Elle aussi se sentait faite pour ces sentiments exaltés jusqu'à l'enthousiasme.

Pareil à quelque céleste habitant des sphères supérieures, Alexis était venu à elle, et, la prenant par la main, l'entraînait dans ce monde nouveau, entrevu seulement dans ses rêves, et où tous deux pénétraient ensemble.

Véra Labanine avait fait jusque-là une belle résistance : elle avait sauvé l'honneur du drapeau, et il lui était permis d'accepter une capitulation. Elle avait d'autant plus le droit d'agir ainsi, qu'elle n'était liée à Fédor par aucun serment; qu'elle ne lui avait point engagé sa foi, et que si Permoff, en partant, avait emporté des espérances, il se les était données à lui-même beaucoup plus qu'il ne les avait reçues d'elle. Véra s'était laissé aimer par lui, voilà tout. Maintenant elle voulait aimer elle-même et pour son compte. Et ce désir-là était le véritable complice d'Alexis : c'était lui qui assurait son triomphe, et qui les dernières chances de bonheur de Permoff.

Sans doute, la première fleur d'amour qui éclôt dans une âme de seize ans, virginale et ignorante, est pleine de grâce, de fraîcheur et de parfum. Mais l'amour qui a longtemps attendu pour naître, et qui s'empare de la femme lorsqu'elle a déjà toute la puissance de sentir et de vouloir, qui est l'apanage de sa nature, et lorsqu'elle arrive au plein épanouissement de sa vie, un tel amour a sur elle cent fois plus d'empire : il la prend et la domine avec une puissance bien autrement grande. Ce n'est plus seulement la flamme errante du feu follet promenée par un zéphyr sur la face des eaux paisibles ; c'est un incendie dans une tempête.

Il arrive parfois que nos défauts nous servent mieux que nos qualités. C'était un peu le cas d'Alexis. Vis-à-vis d'une femme comme Véra, il avait ce singulier avantage qu'habitué à réussir dans toutes ses entreprises, et s'étant jusque-là abandonné sans réserve et livré tout entier à la fougue de sa nature désordonnée, il possédait cette audace qui assure le succès, par cela même que l'on n'a pas douté de l'obtenir. Il était un peu comme ces audacieux qui brûlent leurs vaisseaux, et se condamnent à vaincre, en ne s'accordant plus d'autre salut que la victoire.

Alexis sentait bien lui-même qu'il s'était maintenant trop avancé pour reculer, et qu'il ne lui restait plus qu'à entraîner, qu'à enlever, pour ainsi dire, la jeune fille, — au moral, bien entendu, — avant de la ramener chez elle. Il ne lui laissa pas le temps de respirer ; mais profitant de son émotion, et, par une tactique habile, supposant ce qu'il souhaitait accompli déjà, il la remercia de bien vouloir l'aimer, en termes si vifs et si ardents qu'elle n'essaya de le

détromper qu'en balbutiant quelques dénégations timides, bien incapables d'arrêter un homme tel que lui.

— Vous m'aimez! lui disait-il, je sens que vous m'aimez! ne vous en défendez pas! Eh! pourquoi vous en défendre? L'amour n'est-il pas le plus grand des biens? N'est-il pas le seul bien de l'homme sur cette terre, et ne sentez-vous point que refuser votre main à celui à qui vous avez déjà donné votre cœur, — car votre cœur est à moi, Véra! — ce serait faire votre malheur et le mien? Avouez-le donc avec une franchise et une bonne grâce qui doubleront pour moi le prix de votre aveu! dites seulement, mais dites-moi vite que vous êtes heureuse de mon amour.

— Eh bien, non! voilà justement la seule chose que je ne puis pas vous dire! Je suis franche, pourtant, avec vous comme avec tout le monde, comme avec moi-même; vous m'aimez! oui, je sens que vous m'aimez; mais votre amour me fait peur, et le mien — s'il est vrai que j'en aie pour vous — le mien me semble un crime! Depuis que vous me parlez, depuis que je commets la faute involontaire de vous écouter, je suis agitée de pressentiments sinistres... Il y a comme des menaces dans l'air que je respire... Oh! ne souriez pas, Alexis, — c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi familièrement de son petit nom, — ne souriez pas, si je vous fais part de mes terreurs!... Nous avons dans ma famille comme un don fatal de seconde vue: plusieurs fois ma mère...

— Eh! mon cher amour, laissez donc là tous ces vains pronostics. Aimons-nous! Ce sont les seuls

augures qui ne mentent point!... Pour mon compte, je n'en connais pas.... je n'en veux pas connaître d'autres! Quand je suis près de vous, comme à présent.... quand je puis prendre votre main — pourquoi me la retirez-vous, Véra?... quand je puis voir la lumière de vos yeux, oh! ne les détournez donc pas de moi! quand je puis entendre le son de votre voix — mais parlez-moi donc, Véra! — de votre voix, suave à mon oreille comme la plus douce des mélodies, c'est assez! le présent me suffit; je ne m'occupe point de l'avenir; je sens, je ne pressens pas, et je remercie Dieu, qui me donne dès maintenant ma part de paradis. A présent, votre main, Véra!

Il la prit plutôt qu'elle ne la lui donna, et, avec je ne sais quelle grâce chevaleresque, il la porta à son cœur, à son front et à ses lèvres, contre lesquelles il la tint longtemps pressée.

Mlle Labanine parvint enfin à la dégager de cette étreinte passionnée; et, toute frissonnante :

— Nous sommes de grands enfants! dit-elle à Wolsky; finissez! Mais son regard, démentant ses paroles, l'enveloppait tout entier, malgré elle, des feux d'une passion qui, pour avoir été longtemps contenue, n'en éclatait qu'avec plus d'ardeur.

— Enfants, si vous voulez! répliqua-t-il, mais je connais un de ces enfants qui, certes, n'envierait le bonheur d'aucun homme!

La nuit tombait; ils marchaient dans l'ombre de la montagne; le groom, qui les suivait à quelque distance, était séparé d'eux par un ressaut brusque de la route. Alexis passa un bras autour des épaules de Mlle Labanine.

La taille souple de Véra fléchit un peu, et, au doux fardeau pesant davantage sur lui, Alexis comprit bien qu'elle cédait à l'abandon confiant de l'amour heureux.

Il mit un baiser sur ses lèvres pâles.

Wolsky rentra chez lui dans un état d'exaltation difficile à décrire. Il était dans un de ces moments où toute incertitude disparaît, où toute irrésolution s'efface, où l'homme sait ce qu'il veut, le veut fortement, et, par cela même, consent à tous les moyens qui peuvent le rapprocher de son but.

— Elle sera ma femme! murmura-t-il en se jetant dans un fauteuil, comme pour se livrer plus facilement à cette fantaisie de monologue familière à tous les amoureux, qui se parlent assez volontiers à eux-mêmes, lorsqu'ils ne peuvent parler à l'objet aimé.

Ses yeux distraits, errant au hasard et sans se poser à travers la chambre, tombèrent sur une lettre arrivée en son absence, et toute couverte des timbres de la poste.

Cette lettre, qui lui avait été adressée du Caucase à Moscou, ne l'ayant pas trouvé dans cette dernière ville, l'avait cherché et suivi aux étapes qu'il avait lui-même indiquées, jusqu'à Tiflis, où elle le rencontrait enfin.

— Eh ! grand Dieu ! que peut-on bien me vouloir dans tous ces pays-là ? se demanda-t-il, en prenant la lettre assez dédaigneusement du bout des doigts.

Il n'eut pas besoin de la regarder à deux fois pour reconnaître l'écriture de Fédor, c'est-à-dire de celui de tous les hommes dont le souvenir lui était le plus désagréable en ce moment. Il l'ouvrit, cepen-

dant, d'une main tremblante d'impatience, presque fiévreuse. C'était précisément la lettre que le comte avait écrite à son ami pour lui annoncer son mariage avec Mlle Labanine.

Elle s'élevait jusqu'au ton du dithyrambe, et respirait un lyrisme digne de Pindare : c'était une sorte d'hymne en l'honneur de la belle Véra, dont il se disait aimé, dont l'amour était maintenant toute sa vie, et avec laquelle il se promettait de longues années de bonheur. Mais, comme nous l'avons déjà dit, une affection chez Permoff ne faisait pas tort à l'autre ; les droits de l'amour laissaient intacts ceux de l'amitié, et, après avoir longtemps parlé de Véra, il trouvait encore le moyen de parler d'Alexis, prouvant ainsi que dans une âme noble et grande il y a toujours de la place pour tous les sentiments généreux.

Cette lettre était bien le plus éloquent des réquisitoires contre l'ingratitude — encore inconnue — d'Alexis, et elle lui rappelait cruellement le bienfait, au moment même où il s'en rendait indigne. Véra n'avait pas menti ; elle était, au contraire, restée au-dessous de la vérité, car elle n'avait point, et ceci se comprend assez, osé peindre dans toute sa brûlante énergie la passion qu'elle avait inspirée à Fédor Ivanowich.

Wolsky se voyait donc placé, entre son amour pour elle et son amitié pour lui, dans une alternative singulièrement pénible, et qui ne lui présentait plus, d'un côté comme de l'autre, qu'une perspective fâcheuse : être malheureux ou coupable !

— Et j'ai promis à Véra d'aller ce soir prendre le thé chez elle ! fit-il en rejetant brusquement la lettre de Fédor sur la cheminée.

Il se promena à grands pas à travers la chambre, heurtant les meubles, dérangeant tous les objets qui lui tombaient sous la main, comme si toutes ces choses innocentes eussent dû payer pour lui et expier sa faute. L'agonie de la délicatesse et de l'honneur a aussi ses crises et ses angoisses. Le sentiment de ses torts se présenta en ce moment tout entier à la pensée d'Alexis, avec une clarté et une évidence qui ne laissaient plus subsister le moindre doute dans son esprit.

Véra n'était plus là : il échappait au charme irrésistible de sa présence, et à la fascination toute-puissante de sa beauté ; il retrouvait en lui cette conscience du bien et du mal dont elle était parvenue à troubler, à éteindre à demi les lueurs : il voyait maintenant, plus clairement qu'il n'avait encore fait jusque-là, le crime auquel il s'était laissé si follement entraîner. Il en eut une sorte de regret. Il se dit que si ce qu'il avait fait était encore à faire, il ne le ferait pas... Mais c'était la seule concession qu'il lui fût possible d'arracher à son ancienne amitié, — la seule et la dernière ! — N'était-il pas maintenant engagé d'honneur avec Mlle Labanine ? Donner un baiser d'amour à une jeune fille, n'est-ce pas lui prendre son âme, et en même temps lui promettre sa propre vie ?... Si pourtant Véra, qui était assez grande pour se défendre, n'avait eu avec lui qu'une bouffée de coquetterie... si elle-même se repentait de l'espèce d'abandon contre lequel, sans doute, elle ne s'était point assez défendue, si elle en témoignait quelque regret, comme il saisirait l'occasion de faire une habile et prompte retraite... comme il serait ingénieux à trouver le moyen de lui

rendre la parole reçue, et de lui reprendre la parole donnée !

Il dîna promptement, s'habilla à la diable, et sauta, en deux enjambées, jusque chez le général.

Le général était trop bon observateur pour que cette préoccupation impatiente du jeune homme pût lui échapper bien longtemps ; aussi lui dit-il avec un bon sourire :

— Ne craignez rien ; elle viendra tout à l'heure !

Puis il reprit :

— Je ne sais, en vérité, par quels chemins vous l'avez conduite ; mais je crois que vous l'avez menée loin, car elle qui monte à cheval comme une amazone, et qui fait, sans jamais se plaindre, des courses d'une journée dans la montagne, elle est revenue plus que fatiguée, accablée ! C'est à peine si elle a dîné, n'est-ce pas, capitaine ? demanda-t-il à un de ses aides de camp qui se trouvait là.

— Il est vrai, mon général, et Mlle Labanine nous a punis des fautes de monsieur, en se retirant chez elle de très-bonne heure.

Ces paroles jetèrent Alexis dans un véritable trouble d'esprit. Il savait parfaitement que la promenade qu'il venait de faire avec Véra ne pouvait avoir fatigué la jeune fille, car ils étaient restés à cheval moins longtemps que d'habitude, et n'étaient guère allés qu'au pas ; il y avait donc une autre cause à cet accablement étrange, et cette cause ne pouvait être que l'émotion de Véra. Sans doute elle avait eu besoin de solitude pour se retrouver tout entière, et pour retrouver en elle tous les souvenirs qu'elle lui devait. Cette seule pensée remua quelque chose dans la poitrine de Wolsky, et il sentit renaître

aussitôt les sensations tout à la fois si puissantes et si douces qu'il avait éprouvées pendant sa promenade.

XIII

Véra parut, et s'arrêta un moment sur le seuil.

Elle avait fait une de ces adorables toilettes où excellent les femmes amoureuses, et qui sont de véritables merveilles de simplicité savante et d'élégance exquise; une de ces toilettes accomplies qui mettent en relief toutes les beautés de la créature heureuse, et qui font de sa personne comme un poème charmant et vivant. Une teinte de mélancolie touchante était répandue sur son visage; il y avait je ne sais quoi de plus attendri dans sa pâleur. Jamais personne ne s'était approché davantage de l'idéal féminin accompli et réalisé.

Wolsky resta immobile à sa place, sans faire un seul pas au-devant de Mlle Labanine, bien que tout son être volât vers elle. Véra elle-même hésita quelques secondes, comme si elle eût voulu se remettre d'une émotion trop vive, ou laisser à Wolsky, qui la contemplait de loin, le temps de l'admirer. Mais le brave général, qui avait depuis longtemps passé l'âge de toutes ces subtilités de la métaphysique amoureuse, et qui ne se doutait pas d'ailleurs de tout ce qui agitait le cœur des deux jeunes gens, ne comprit absolument qu'une chose : c'est que sa nièce laissait ouverte, du côté de ses rhumatismes, une porte par laquelle lui arrivait un air froid, tout chargé de douleurs.

— Viens donc! lui cria-t-il de son fauteuil, avec

un mouvement d'épaules non moins expressif que sa parole; viens donc, et ferme cette porte!

Ce mot-là, c'était la vile prose de la réalité, faisant sa brutale irruption dans la poésie de l'idéal, et il eût pu rendre ridicule — le ridicule est, comme on sait, le plus proche voisin du sublime — toute autre personne que Véra, en venant ainsi la surprendre dans cette position, qui avait peut-être quelque chose d'un peu théâtral. Mais Mlle Labanine était de celles que le ridicule n'atteint pas, qu'il ne peut pas atteindre.

Sans se retourner, elle attira la porte derrière elle, par un geste où elle sut mettre de la grâce, et s'avançant à travers la chambre d'un pas léger, rhythmique, harmonieux, réglé sur la mesure de je ne sais quelle cadence secrète, don rare et précieux de quelques femmes, qui seules savent marcher, avec l'audace de l'innocence, comme si elle n'eût vu que celui qu'elle aimait, ou comme si elle eût cédé à quelque irrésistible attraction, elle vint droit à Wolsky, et lui tendit ses deux mains.

Alexis les prit et les serra dans les siennes, en la remerciant tout bas de cette marque de sa préférence, si absolue, si évidente qu'elle en devenait presque compromettante.

Un homme permet toujours assez volontiers à une femme de se compromettre pour lui. La seule chose qu'il ne lui permette point, c'est de se compromettre pour un autre. Toutes les bonnes résolutions d'Alexis s'envolèrent; une fois de plus l'amitié fut oubliée, — et elle fut oubliée pour jamais! — A partir de cet instant fatal, il appartenait tout entier à l'amour.

Quelques personnes de l'intimité de son oncle étaient déjà arrivées : Véra fit le tour du salon, et, avec ce tact parfait qui ne l'abandonnait jamais, rendit à chacun ce qu'elle lui devait; puis elle revint près de Wolsky, lui accordant ainsi la faveur d'une sorte de tête-à-tête qu'il n'eût jamais osé lui demander.

Dans cette causerie à deux, si intime qu'il ne vint à personne l'idée de s'y mêler, causerie à la fois familière et réservée, où certes ni l'un ni l'autre ne pouvait dire tout ce qu'il pensait, mais où du moins les yeux finissaient ce que les lèvres avaient commencé, où le feu du regard s'ajoutait au feu de la parole, Alexis acheva de se laisser prendre aux enchantements de la plus séduisante des sirènes qui se fût jamais cachée derrière les écueils d'un salon.

Après cinq minutes de ce tête-à-tête fascinateur, sans même qu'il lui fût possible de dire comment la chose s'était faite, — il savait seulement qu'elle s'était faite malgré lui, — il se trouvait tellement engagé vis-à-vis de Véra qu'il n'avait plus qu'une chose à faire : aller la demander à son oncle.... ou ne jamais reparaître devant elle.

Cette petite soirée intime, sans prétention, à laquelle assistaient seulement une douzaine de personnes, mais devant lesquelles Mlle Labanine avait si résolûment trahi le secrct de ses préférences, devait avoir sur sa destinée une irrésistible influence. Elle-même, du reste, le sentait, et comme il y avait assez de bravoure, je dirai plus, assez de témérité dans sa nature, amie du péril et portée à pousser assez volontiers les choses à l'extrême, elle se résolut, non certes sans qu'il lui en coutât, à sortir com-

plétement et pour toujours de cette demi-incertitude dans laquelle son esprit sagace et singulièrement lucide prévoyait bien que Wolsky, nature moins énergique, était capable de la laisser languir longtemps encore. Il était bientôt minuit; le général, qui perdait, refusa de faire un nouveau rubber, et les invités commencèrent à disparaître les uns après les autres

— Il va donc falloir se quitter! fit Alexis avec un soupir de regret.

— Sans doute! riposta Mlle Labanine d'un ton dont la sécheresse contrastait trop vivement avec l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble pour que le jeune homme n'eût pas le droit d'en éprouver et d'en exprimer quelque surprise.

— Comme vous avez dit cela! fit-il en la regardant tendrement.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, reprit-elle, mais cette fois avec un peu plus de douceur, ce n'est pas moi qui l'ai dit : ce sont les autres, en s'en allant. Vous voyez bien que tout le monde part!

— Ah! Véra, vous avez maintenant des mots cruels! est-ce que je suis tout le monde, moi?

— Mon Dieu! oui! fit-elle avec un mouvement d'épaules.

Pour toute réponse, Wolsky lui jeta un regard pénétrant comme l'acier, brûlant comme le feu.

— Oui, reprit encore Véra, mais cette fois en mettant dans sa parole toutes les caresses et toutes les câlineries de l'amour, oui, vous êtes tout le monde... pour mon oncle!

C'était parler assez clarement, Alexis eut enfin l'esprit de comprendre; il jeta un coup d'œil du côté

du général. Celui-ci n'avait plus près de lui qu'une seule personne, celui de ses aides de camp qu'Alexis avait trouvé dans le salon en y entrant.

— Si ce sot d'Artenieff parvient à comprendre que j'ai besoin qu'il s'en aille, je le réhabilite pour le reste de son existence! murmura-t-il en jetant les yeux du côté des deux hommes.

Il se retourna vers Mlle Labanine.

— Permettez-moi, lui dit-il, de serrer une dernière fois cette petite main avant qu'elle soit tout à fait mienne...

Véra lui donna sa main; il reprit :

— Merci! et maintenant, chère enfant, laissez-nous seuls; car je sens que, devant vous, je n'oserais jamais.

Elle s'en alla, mais en lui jetant un regard qui lui permettait d'oser beaucoup.

Alexis était mis, comme on dit vulgairement, au pied du mur : il n'y avait plus pour lui moyen de reculer. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'en avait pas la moindre envie : on le vit bien à la façon dont il entama la question avec le général; car à peine furent-ils restés tous deux en tête-à-tête dans le salon, qu'il vint résolûment à lui, et se sentant fort de l'assentiment de Véra, qui, après tout, était majeure et complétement maîtresse d'elle-même :

— Général, lui dit-il sans autre préambule, je me tiendrais pour indigne de la confiance que vous m'accordez, si je cherchais à vous cacher plus longtemps les sentiments que m'inspire votre charmante nièce; elle-même m'a permis de vous les révéler.

Le général ouvrit les yeux démesurément, et

regarda Wolsky en homme qui ne se croit pas parfaitement sûr de comprendre ce qu'on lui dit.

— Mais, répliqua-t-il après quelques secondes d'hésitation, je connais depuis longtemps ces sentiments, et ils nous honorent trop, ma nièce et moi, pour que vous ayez cru nécessaire de lui demander la permission de m'en parler.

— Pardon! général, dit le jeune homme avec une certaine vivacité; Mlle Labanine est un peu plus intéressée que vous à la communication que j'ai l'honneur de vous faire, et je n'aurais pas voulu entamer la question avant de m'être assuré de son agrément.

— Il faut, dit l'oncle de Véra, que ma nièce se soit trompée sur le sens de vos paroles; autrement, je la connais assez pour savoir qu'elle n'aurait pas jugé convenable de les écouter. Votre alliance — car il ne peut s'agir que de cela — nous serait, sans nul doute, infiniment honorable, et de touspoints avantageuse; mais un seul mot rendra toute insistance impossible, en vous prouvant qu'elle serait inutile : Véra n'est plus libre!

— Je vous demande pardon, général, mais telle n'est pas la conclusion que j'ai dû tirer de ses paroles.

— C'est, mon cher monsieur, qu'elle se sera probablement mal expliquée. Il faut l'excuser; il y a des sujets qu'une jeune fille ne laisse aborder que difficilement, qu'elle effleure, mais sur lesquels elle ne saurait appuyer; c'est à l'homme à la deviner.

— Ce n'est ni d'elle ni de moi, général, que vient en ce moment le malentendu. J'ai, — ne m'en veuillez pas de la liberté grande, — j'ai dit nettement et clairement à Mlle Labanine que je l'aimais, que je souhaitais passionnément de l'épouser, et que je la

suppliais — bien qu'elle ne soit plus maintenant au pouvoir de personne — de me permettre de vous la demander pour femme !

— Eh bien ! monsieur !

— Eh bien, général, elle a daigné y consentir, et je vous fais ma demande.

— Quelle que soit mon estime pour vous, monsieur, répondit Labanine avec un peu de sévérité dans la voix, je suis contraint à vous refuser, et je m'étonne que ma nièce ne m'en ait point épargné la peine. Mieux que personne, elle sait qu'elle n'est pas libre. Je l'ai promise, ou plutôt elle s'est promise elle-même, à celui de tous les hommes auxquels il vous serait, je crois, si ce que l'on dit est vrai, le plus difficile de la disputer, au meilleur, au plus cher, au plus noble de vos amis, au comte Permoff, à Fédor Ivanowich.

Quand il entendit le nom qui, vingt fois dans cette journée, avait frappé si désagréablement son oreille, en faisant pour lui une torture des souvenirs qui n'auraient dû éveiller dans son âme que le sentiment de la reconnaissance la plus affectueuse et la plus douce, Alexis éprouva un mouvement d'impatiente contrariété qu'il ne fut point maître de réprimer.

— Toujours cet homme ! murmura-t-il d'une voix basse et sifflante, qui passait à peine entre ses dents.

Le général ne semblait pas prendre garde à cette mauvaise humeur. Il paraissait, au contraire, fort satisfait du mot qu'il venait de lancer, et il avait l'attitude superbe de l'orateur dont le discours a été si magnifique que l'adversaire ne trouve plus rien à lui répliquer. Mais il s'en fallait qu'Alexis fût à bout de raisons

— Général, dit-il d'un ton grave qui, beaucoup mieux que tous les emportements de la colère, prouvait la fermeté et l'énergie de sa résolution, aimé de Mlle Labanine, je la disputerais à l'empereur lui-même. Je ne renie point aujourd'hui plus qu'hier les droits sacrés de l'amitié; je sais ce que je dois de reconnaissance et d'affection au comte Permoff, et certes il est bien l'être que j'aime le plus au monde... après Véra. Mais, si grande que soit l'amitié, l'amour est plus grand qu'elle. D'ailleurs, sachez-le bien, quand même j'aurais le courage de vouloir étouffer dans mon cœur ma passion si vive et si ardente pour Mlle Labanine, je n'aurais pas le droit de le faire aujourd'hui.

— On a toujours le droit de se dévouer!

— Oui, quand on se dévoue seul.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— Eh! général, vous devez bien vous en douter! Puisqu'elle m'autorise à vous demander sa main, Mlle votre nièce m'autorise en même temps à vous dire que je suis aimé d'elle.

Trois bombes tombant en même temps dans le salon aux pieds du général, et faisant voler en éclats le délicieux service en porcelaine de Chine dans lequel on venait de prendre le thé, ne lui auraient pas causé une stupéfaction plus grande. Depuis quelques instants, on pouvait dire qu'il marchait de surprises en surprises; mais celle-là dépassait toutes les autres. Longtemps il avait pu douter; il avait pu supposer chez le jeune homme une de ces illusions qui nous font prendre si souvent nos désirs pour des réalités. Mais à présent, à présent que Wolsky — et il n'était ni un fat ni un sot — lui disait si nette-

ment, si clairement, qu'il était aimé de Véra, il fallait bien que cela fût.

— Ah ! vous êtes aimé de ma nièce ! et elle vous autorise à me le dire ! répliqua-t-il en articulant nettement sa phrase, et en laissant tomber ces mots les uns après les autres. Ma nièce est libre..... parfaitement libre.... vis-à-vis de moi, puisqu'elle est majeure, — depuis hier, je crois ! — et, par conséquent, elle est seule l'arbitre de ses actions comme de ses sentiments..... Mais elle n'est point libre envers tout le monde, et je dois vous prévenir, au cas où vous l'ignoreriez, que Véra a contracté vis-à-vis du comte Permoff des engagements qu'il ne lui est plus permis de rompre à présent.

— Nous ne mettrons pas les bans ce soir ! répliqua Wolsky avec un sourire où s'alliaient à merveille la condescendance qu'il devait au général et l'assurance qu'il puisait dans l'amour de Véra, et dans l'empire qu'il avait conquis si rapidement sur elle. Ces questions sont certainement fort délicates, ajouta-t-il ; mais, comme vous vouliez bien le reconnaître vous-même il n'y a qu'un instant, Mlle Labanine étant majeure, c'est à elle seule qu'en appartient la décision. Je l'attendrai donc avec patience, vous priant seulement, si elle vous consulte, de ne pas m'être trop défavorable.

Il était évident que cette petite phrase finale, décochée comme la flèche du Parthe, n'était autre chose qu'une ironie, à peine dissimulée sous le voile d'une apparente politesse, et qu'elle voulait dire tout simplement : Faites ce qu'il vous plaira, je m'en soucie fort peu, et je n'ai nul besoin de vos services.

De son côté, Labanine murmurait à part lui :

— Je vois qu'ils sont bien décidés l'un et l'autre à se passer de moi! Que faire, si Véra l'aime, en effet, comme il le dit?... Il faut bien souffrir ce que l'on ne peut empêcher! Pauvre Permoff! Oh! les femmes! les femmes!

Le général, resté seul, se promena de long en large par la chambre, la tête penchée sur sa poitrine et les mains derrière le dos.

—Voilà, pensait-il, qui est pour le moins singulier. Hier, j'étais persuadé que ma nièce aimait le comte Fédor.... et c'était peut-être vrai..... Aujourd'hui voilà qu'elle en aime un autre! Ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir. J'ai le droit maintenant de m'en laver les mains. Permoff s'arrangera avec ce joli muguet... Voilà donc comme il faut être à présent pour leur tourner la tête! continua-t-il en haussant les épaules. Elle l'aime... il paraît qu'elle l'aime! Elle a tort! L'autre eût bien mieux fait son affaire. L'étoffe est moins brillante; mais elle est autrement solide... et c'est surtout ce qu'il faut rechercher dans un mariage, qui peut durer longtemps..... En tout cas, je ne me chargerai point d'apprendre la nouvelle à Fédor. Il ne doit pas être commode à manier quand il a mal dormi... Son sourire est la bonté même; il y a des moments où l'on dirait que son âme s'y épanouit comme une fleur... Parfois aussi il y a dans son regard un éclair livide comme le feu de l'enfer... Il adore Véra... et il a une fortune immense! la sotte! elle eût trouvé en lui un dévouement sans borne, une affection de tous les instants, une tendresse à l'épreuve de tous les revers..... Il paraît qu'il a eu aussi pour ce Wolsky une affection très-grande... Le pauvre homme! il place bien

son cœur!... Il aura été trahi par les deux êtres qu'il aimait le plus au monde. Oh! c'est une belle chose que d'aimer... mais à la condition que l'on saura qui l'on aime. Mais je suis, pardieu! curieux de voir comment ma nièce, si habile qu'elle soit, se tirera de ce mauvais pas. Il faut que j'en aie le cœur net, je ne dormirais pas bien sans cela!

Il sonna.

Un valet de pied parut.

— Pas vous! dit-il; envoyez-moi la femme de chambre de mademoiselle.

La porte se rouvrit bientôt, et cette fois ce fut une soubrette qui montra son minois futé, son œil rusé, sa lèvre mince et son nez fin.

— Suzanne! dit-il à une Parisienne échouée au Caucase on ne sait comment, et dont l'esprit vif et délié contrastait singulièrement avec la honhomie parfaite et la loyale simplicité des domestiques russes, dont elle partageait le service, — Suzanne, votre maîtresse est-elle couchée?

— Non, monsieur! mademoiselle lit.

— Priez-la de venir ici; je désire lui parler.

Suzanne, qui se proposait sans doute d'importer les belles façons de la politesse française chez mestieurs les Tartares, fit à son maître une révérence digne de la Comédie-Française, et disparut.

Deux minutes plus tard, Mlle Labanine entrait chez son oncle.

Véra était coiffée de nuit, c'est-à-dire qu'elle n'était pas coiffée du tout. Suzanne s'était contentée de retirer trois ou quatre longues épingles, et de ramener derrière la tête la lourde masse de ses cheveux noirs, que le peigne mordait à belles dents,

mais qu'il ne retenait pas tous, car ils s'échappaient çà et là, par petites mèches folles, irrégulières, qui se tordaient sur son col, avec la grâce et l'élégance de ces pousses tendres et printanières de la vigne, dont les vrilles légères courent et s'enlacent autour des ceps.

Le général se rappela aussitôt les vieillards troyens, à demi glacés par l'âge, qui, en voyant passer Hélène, ruine d'Ilion, fléau de leur patrie, mort de leurs fils, la trouvant si belle, se disaient entre eux :

— Il est juste que l'on périsse à cause d'elle !

— Bonsoir, Véra, fit-il en baisant sa nièce au front ; je ne t'ai pas dérangée, j'espère !

— Vous savez bien, mon oncle, que vous ne pouvez pas me déranger !

— Alors, assieds-toi et causons !

Mlle Labanine prit un pliant, et l'avançant vers le général, s'assit en face de lui, de l'autre côté du petit guéridon près duquel il se tenait, le coude sur la table, le menton dans sa main, sa jolie tête bien éclairée par la lampe, dont la lumière tombait en plein sur son front et glissait le long de ses joues ombragées d'un duvet plus léger et plus fin que celui de la pêche.

— Je vous écoute, mon bon oncle, dit-elle sans relever les yeux ; qu'avez-vous à me dire ?

— Ne t'en doutes-tu point, chère enfant ? demanda le général, qui cherchait encore son entrée en matière.

— Eh ! comment pourrais-je m'en douter !

— Eh bien ! suppose que le comte Permoff arrive demain matin ; que lui diras-tu ?

— Je lui dirai : Bonjour ! répondit la jeune fille avec une espièglerie d'enfant gâtée.

Cependant elle ne put s'empêcher de pâlir en entendant prononcer le nom de l'homme dont elle se savait si passionnément aimée, et qui avait peut-être quelque droit de lui demander compte de la foi trahie.

— Véra, je vois avec peine que tu prends l'habitude de rire de tout, même des choses les plus sérieuses...... même des malheurs dont tu es la cause.

— Mais, mon oncle, reprit-elle avec assez de vivacité, je n'ai rien fait pour rendre le comte Permoff malheureux.

— Tu crois?

— S'il l'est à cause de moi, reprit-elle, mais cette fois avec moins de fermeté, il ne le sera pas par moi.

— La distinction est subtile ; je ne sais pas si elle est aussi juste. C'est une question que tu pourras discuter avec lui.... Si tu as besoin de conseils, pour t'en tirer, je ne doute point que M. Wolsky ne t'en donne d'excellents.

Si le nom de Permoff avait fait pâlir Mlle Labanine, celui de Wolsky la fit au contraire passer du blanc au rouge vif. Son front, ses joues, son cou, sa poitrine, que l'on voyait naître à travers la mousseline du peignoir, se couvrirent d'un incarnat brûlant.

— Le coup a porté juste, pensa le général, et si le sang ne coule pas, il vient du moins à la peau!

— C'est donc de M. Wolsky que vous voulez me parler? fit, au bout d'un instant, Véra embarrassée du silence que son oncle gardait trop obstinément. Vous êtes, en effet, restés bien longtemps ensemble!

— Eh! comment le sais-tu, puisque tu n'étais pas là?

— Je l'ai entendu sortir.

— Ah! tu reconnais son pas? quelle fine oreille!

— Non! mais Suzanne m'a dit que c'était lui.

— Tu as réponse à tout!

— Avec vous, tuteur jaloux, il serait vraiment fâcheux qu'il en fût autrement... Vous devenez d'un difficile!...

— N'est-ce pas? Apprends donc que Wolsky vient de me demander ta main. J'imagine que cette nouvelle ne te surprend pas trop, et que tu t'y attendais bien un peu?

— Dame! s'il faut être tout à fait franche!....

— Oh! avec moi, tout à fait.

— Eh bien! oui.

— Tu comprends que je sais bien que cette demande n'était faite que pour la forme. Ce monsieur sait très-bien que tu es majeure, et il ne m'a même pas caché qu'il le savait : il n'ignore donc pas que tu es libre, et que je ne voudrais ni ne pourrais te contraindre; c'est donc de toi seule qu'il pourra t'obtenir. Que comptes-tu faire?

— Eh! mon oncle, puisque je l'aime! fit Mlle Labanine avec un geste d'une adorable naïveté.

— Sans doute, sans doute! Mais l'autre?

— Eh bien! l'autre,... puisque je ne l'aime pas!

— Mais il t'aime, lui, le pauvre garçon!

— Ah! mon oncle, vous savez bien que ce n'est pas ma faute!

— Je n'en sais rien du tout! Mais je sais que tu ne l'as point trop découragé; qu'il a cru en toi, et

qu'il est parti d'ici heureux autant qu'un homme puisse l'être!

— Eh bien, répliqua la jeune fille avec une vivacité extrême, c'est toujours cela qu'il me doit! Je n'imagine point qu'avant de me connaître il ait eu beaucoup de bonheur.

— C'est là ce qui te trompe! fit le général avec une droiture d'esprit et une simplicité de cœur qui lui fournirent un trait dont la malice la plus raffinée n'aurait pas surpassé l'amère ironie; avant de te connaître, il avait l'affection d'Alexis! Cette affection fut l'unique joie de sa jeunesse, une joie pure et profonde. Grâce à toi, il a perdu du même coup et son amour et son amitié!

— Ce sera le chagrin de ma vie! répondit Véra, mais d'un ton qui prouvait, hélas! qu'à son âge, quand une femme aime et qu'elle est aimée, le chagrin qu'elle éprouve des malheurs d'un autre lui est toujours facile à porter.

— Enfin, c'est là une question de délicatesse et d'honneur, tu lui en avais assez dit pour lui laisser croire que tu consentais à l'épouser.

— Je ne me suis jamais engagée.

— Sans doute, tu n'as pas donné formellement ta parole, sans quoi je sais que tu es trop honnête pour vouloir la reprendre...... Mais il y a tant de manières de tromper un homme, sans faire positivement ce que l'on appelle un mensonge..... Voyons! là, entre nous, si Wolsky n'était pas venu, tu aurais épousé Fédor.

— Eh bien! oui!... je l'aurais épousé.... mais sans l'aimer, par faiblesse, par découragement, par désespérance de la vie! et ce mariage aurait fait à jamais

mon malheur! Ah! mon oncle, vous qui avez adoré votre femme, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mariage sans amour!...

Les souvenirs que Véra venait d'évoquer étaient à la fois douloureux et chers au cœur de Labanine; aussi garda-t-il, pendant quelques instants, un silence ému, puis il reprit avec une douceur extrême :

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mon enfant, mais de toi — de toi seule — et du parti que tu dois prendre vis-à-vis d'un homme que tu aimes.... et d'un autre homme dont tu es aimée!

— Mais, mon oncle, répliqua la jeune fille avec une vivacité extrême, celui que j'aime m'aime aussi!

— Et cela t'aidera bien à oublier l'autre! répliqua le général avec un sourire qui n'était ni sans tristesse ni sans grâce.

— Mon cher oncle, vous savez, j'ose le croire, à quel point je suis sincère et franche. Puisque les choses en sont arrivées à rendre une explication nécessaire entre nous, je tiens à vous la donner avec une loyauté parfaite, et à vous la donner si complète, que nous n'ayons plus à revenir jamais sur un sujet qui nous est également pénible à tous les deux. Oui, j'ai été profondément touchée de l'amour du comte Permoff, et je lui en serai toujours reconnaissante. Sans l'aimer moi-même, j'aurais consenti à l'épouser. Puis-je faire de lui un plus grand éloge? puis-je lui donner une plus grande preuve de mon estime? Mais, que voulez-vous! Alexis est venu, et j'ai senti qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur sans lui. Que vous dirais-je, mon oncle? Je me laissais aimer par celui-là; j'aime celui-ci! A présent, dictez vous-

même ma conduite, vous le juge si délicat des choses du cœur. Quand je vous avoue que j'ai l'âme toute remplie de la pensée de l'un, oseriez-vous me conseiller d'épouser l'autre?

— Oh! je ne te conseille rien! Je ne t'accuse point! Je veux croire qu'une sorte de fatalité, plus grande que ta volonté, a tout fait, et qu'elle est seule coupable.... Je regrette le mal que tu fais, malgré toi sans doute..... Je sens encore d'autres malheurs dans l'air..... je prévois des catastrophes autour de toi, et je ne puis m'empêcher de te dire : Prends garde! sois prudente, tu le dois; sois bonne, tu le peux!

— Eh! vous savez bien que je ne suis pas méchante! Depuis que vous avez consenti à vous charger de moi, je ne crois pas vous avoir donné un seul sujet de plainte. Pour vous débarrasser plus promptement de l'ennui d'une fille à garder, j'ai consenti, moi qui me sentais un cœur capable de toutes les tendresses de l'amour, moi qui en devinais les joies infinies, j'ai consenti à un mariage sans amour.... Et parce que, avant que ce douloureux sacrifice soit accompli, un Dieu clément daigne m'envoyer, à moi libre, un homme libre comme moi, à moi qui aime, un homme qui m'aime aussi, on me ferait un crime de saisir cette occasion de bonheur légitime, si rarement offerte à une femme! Et j'aurais, moi, la lâcheté d'y renoncer, sous l'empire de je ne sais quelle crainte chimérique, sous la menace de je ne sais quel châtiment immérité! Ah! mon oncle! dites, vous-même, le feriez-vous à ma place, et, si je le faisais, que penseriez-vous de moi?

Véra s'était animée en parlant, et cette animation

avait donné à son visage un éclat singulier. Il y avait comme un rayon sur son front, comme un éclair dans ses yeux; un souffle ému passait entre ses lèvres frémissantes, et l'émotion qu'elle contenait à peine accélérait les battements de sa poitrine. S'il l'eût vue en ce moment, Wolsky n'aurait pu s'empêcher de tomber à ses pieds.

— Non! dit tout bas le général en se parlant à lui-même; non, il ne faut pas qu'une aussi charmante créature soit malheureuse! Il y a des êtres privilégiés, qui semblent faits pour le bonheur, et qui ne font, en voulant l'obtenir, qu'obéir à la loi de leur nature.

— Il est minuit, continua-t-il au bout d'un instant, mais tout haut cette fois, et trop de monde s'intéresse à ces yeux-là pour que je ne me fasse point scrupule de les fatiguer par une veille prolongée. Bonsoir, Véra, et que Dieu te garde !

— Bonsoir, mon oncle!

— Demain, tu me diras quel parti tu veux prendre.

— Mon parti est pris : j'épouserai l'homme que j'aime!

Le général baisa sa nièce au front et la reconduisit jusqu'à la porte de sa chambre, où il est assez probable que son sommeil fut troublé par quelques rêves.

Après les explications qu'il avait échangées avec sa nièce, Labanine qui, d'ailleurs, n'avait contre Alexis aucune objection sérieuse, ne pouvait lui faire qu'une seule réponse : celle qu'il lui fit en agréant sa recherche.

Du jour au lendemain, Alexis se vit donc élevé au rang de prétendant officiel, accepté, reconnu, investi

de toutes les prérogatives et de tous les droits attachés à ce titre; il put envoyer son bouquet le matin et faire sa cour le soir; presque tous les jours, il dîna dans la maison, se montra près de la jeune fille d'une assiduité de tous les instants, et bientôt leurs relations communes ne permirent plus d'inviter l'un sans l'autre.

XIV

Malgré son importance militaire, Tiflis est assez *petite ville;* la nouvelle du mariage s'y répandit avec une rapidité extrême, et fut bientôt le sujet de toutes les conversations et le texte de tous les commentaires. Beaucoup d'hommes portèrent envie à Wolsky; quelques femmes furent jalouses de Véra. Il y eut bien aussi des esprits chagrins qui, sans connaître bien au juste ce qui s'était passé entre Permoff et Mlle Labanine, crurent cependant en savoir assez pour trouver à redire à la conduite des deux fiancés; enfin, cette union de deux êtres jeunes et beaux, qu'il était difficile de voir ensemble sans se dire aussitôt qu'ils avaient été faits l'un pour l'autre, n'était point entourée de cette sympathie et de cette faveur universelles qui sont en quelque sorte la ratification du mariage par le monde. Il y avait, au contraire, autour du jeune couple comme une rumeur vague, mais ennemie. On eût dit la plainte et le murmure de la conscience publique offensée. Ils s'écoutaient trop pour entendre les autres.

Avec un empressement qui ne pouvait que flatter beaucoup sa belle fiancée, Alexis hâta tous les pré-

paratifs, précipita toutes les formalités, et abrégea tous les délais. Les diverses pièces nécessaires à la célébration d'un acte que la loi entoure de tant de formes protectrices dans tous les pays civilisés, furent réunies, bien que quelques-unes dussent venir d'assez loin, avec une célérité qui parut tenir du prodige à ceux qui n'étaient pas amoureux comme lui.

Au milieu de ce déploiement de fiévreuse activité, Wolsky avait bien peu le temps de penser à qui que ce fût, si ce n'est à Véra et à lui-même. Il parvint presque à oublier son ami.

Enfin le grand jour arriva, ce jour que, dans les opéras-comiques, on appelle le plus beau jour de la vie !

Le matin même, une lettre vint pour Véra de la montagne, et fut remise par un valet de pied à sa femme de chambre.

— Mademoiselle a bien autre chose à penser en ce moment, se dit Suzanne.

Et mettant la lettre de côté pour la lui donner un peu plus tard, elle ne s'occupa plus que de la toilette de sa maîtresse. Elle n'eut pas grand mérite à faire une merveille de Véra, qui n'avait jamais été plus belle.

Eblouissante dans son costume de mariée, blanche comme le satin de sa robe, lumineuse en quelque sorte, sous le long voile sans tache, la couronne au front, le bouquet au corsage, Véra attendait Alexis.

Pour peu que l'on se soit marié seulement une ou deux fois, on sait quels ennuis harcèlent jusqu'à la dernière minute un infortuné futur.... qui est

peut-être aussi un futur infortuné. Alexis était donc assez excusable de se faire attendre un peu, et Véra, qui fut juste, commença par lui pardonner. Elle se regarda une ou deux fois au miroir et se trouva bien, ce qui lui fit passer agréablement quelques instants. Mais, si aimable que soit un miroir, il ne peut cependant suffire à une femme, une journée entière, surtout la journée de ses noces. Aussi, après avoir donné une approbation sans réserve au chef-d'œuvre accompli par Suzanne, après avoir lissé du bout du doigt celui de ses bandeaux noirs qui lui parut le moins correct, et rangé avec une élégante symétrie les longs plis de sa robe blanche, Mlle Labanine trouva que le temps marchait bien lentement, et Alexis plus lentement encore. Instinctivement, elle se détourna de la glace, qui lui eût montré une ride entre ses sourcils froncés, alla jusqu'au seuil de sa porte, puis revint à sa fenêtre et battit contre les vitres une marche désespérée, tandis qu'elle frappait le parquet du bout de son pied mutin.

— Mais que fait-il ? que peut-il donc faire ? se demandait-elle à demi-voix.

— Voici mademoiselle qui s'ennuie : elle va bientôt s'impatienter ! fit Suzanne, suivant sur le visage de sa maîtresse les symptômes avant-coureurs d'un orage prochain.

Et, soit qu'elle craignît pour elle-même le contrecoup de la foudre ; soit qu'en sa qualité de femme elle eût une certaine pitié de ces inquiétudes de femme ; et qu'elle voulût leur donner une distraction ; soit, — car à tous les degrés de la hiérarchie sociale le cœur féminin est un abîme profond et insondable, — soit, disons-nous, qu'elle eût une autre intention

moins charitable, elle dit à la jeune fille, sans toutefois la regarder :

— Il est venu ce matin une lettre pour mademoiselle.

— Une lettre, bon Dieu ! Et qui peut donc m'écrire aujourd'hui ?

— Mais, mademoiselle, cette lettre n'a point été écrite aujourd'hui : elle arrive de loin, et elle a été apportée, avec les dépêches de M. le général, par le courrier militaire.

— Ah ! par le courrier militaire? fit Véra en regardant sa femme de chambre.

— Oui, mademoiselle.

— Et pourquoi, je vous prie, ne me l'avez-vous pas donnée?

— Mon Dieu ! c'est vrai ! je suis peut-être en faute... mais mademoiselle avait tant de choses à faire ce matin!...

— C'est bien ! Allez me chercher cette lettre!

— La voici, mademoiselle.

Véra prit le message des mains de sa camériste, et pâlit en reconnaissant l'écriture de l'adresse.

— Dieu! fit-elle, c'est de lui! Il a donc juré de me poursuivre jusqu'au pied de l'autel!

Ah ! si Wolsky fût arrivé en ce moment-là!... mais Wolsky n'arrivait pas!

La pendule sonna onze heures et demie, accusant ainsi son retard d'une voix impitoyable comme l'airain.

— C'est lui qui l'a voulu! dit-elle. Elle fit sauter le cachet, et lut :

« Ma chère Véra bien-aimée, disait Fédor, je pense continuellement à vous; mais je ne puis trou-

ver le temps de vous l'écrire. Nous nous sommes battus hier; nous nous battons aujourd'hui; nous nous battrons demain. Je trouverais que c'est là une assez belle vie, si elle ne me condamnait pas à rester si loin de vous. Mes chefs sont contents de moi, à ce qu'ils veulent bien me dire. On m'a déjà rendu mes épaulettes de capitaine. Inutile d'ajouter que c'est un tour de faveur. On parle même de me nommer commandant : mais je vous déclare que je n'en crois rien. Eh! pourtant, tous les bonheurs ne doivent-ils point arriver par surcroît à celui qui a déjà le plus grand de tous : celui de vous connaître et de vous aimer?

« Cette guerre a cela de terrible qu'elle ne finit jamais. Nos ennemis sont des héros, et, avec eux, c'est toujours à recommencer. J'espère recevoir bientôt l'ordre de rentrer à Tiflis avec mon corps. Mais je vois bien à présent que nous aurons beau faire des prodiges, nous ne reviendrons pas avant trois mois..... »

— Trois mois! Ah! tant mieux! fit l'ingrate, avec un soupir de satisfaction, tant elle avait peur de voir Fédor apparaître, comme une image terrible de la Vengeance, entre son fiancé et elle.

« Le petit Nicolas Sabouroff est bien plus heureux que moi, continuait Fédor : il a eu l'épaule cassée à la dernière affaire, et on l'a renvoyé au quartier général avec un congé illimité.

« Chère Véra, ne me prenez pas, je vous en conjure, pour un être capricieux, chimérique, impossible à satisfaire, et se plaignant toujours de quelque chose ou de quelqu'un! Non, Véra, je sens trop bien que l'homme qui est aimé de vous a reçu toute la

part de bonheur qu'il peut espérer en ce monde. Aussi, croyez-le bien, avec vous pour espérance et pour but de ma vie, je puis tout braver, tout supporter... Sans vous, je ne serais qu'un malheureux, plus faible qu'un enfant, un jouet misérable de la destinée! Mais que dis-je? à présent que je vous ai connue, est-ce que je pourrais vivre sans vous? Est-ce que je ne préfèrerais pas cent fois la mort à un tel malheur? Chère Véra, j'ai pour vous une adoration ardente, passionnée, folle! Je vous aime comme ne fut jamais aimée une créature de Dieu. Je ne vous demanderai point de m'aimer autant...mais, du moins, laissez-vous aimer par moi tout seul, belle coquette! car, je vous le déclare, je suis jaloux comme un tigre d'Hyrcanie... Eh bien! non, Véra, pas même jaloux! car j'ai en vous une confiance entière, sereine, absolue. Vous êtes à mes yeux le symbole de la pureté, et, quand je cherche dans mon âme une image digne de vous, je vous compare à la dernière neige tombée sur la cime de l'Oural, qui vient tout droit du ciel, et que les hommes n'ont jamais touchée. Vous le voyez, Véra, je n'avais pas tort de vous dire que mon amour était de l'adoration. Laisse-moi ajouter que j'ai ta pensée dans l'âme lorsque je marche au combat, ton portrait sur mon cœur pendant la bataille, et ton nom sur les lèvres quand les balles font pleuvoir la mort autour de moi! »

Vera terminait à peine cette lecture, quand un bruit de roues retentit dans la rue; bientôt des chevaux s'arrêtèrent en piaffant devant la porte de la maison, et le général, en grande tenue, entra chez sa nièce en lui disant :

— Viens ! il est au salon, et tout le monde nous attend à l'église!

La jeune fille n'eut que le temps de replier précipitamment la lettre de Fédor, qu'elle mit là où les femmes mettent tout, — dans sa poitrine, — et elle suivit son oncle.

Wolsky attendait. Labanine, qui avait des délicatesses de femme, pensa que les deux jeunes gens pouvaient peut-être souhaiter de rester ensemble quelques instants, et sous prétexte de s'assurer si tout était prêt pour le départ, il les laissa seuls un moment.

Alexis connaissait trop bien la physionomie de celle qui allait être sa femme pour ne point y remarquer un changement, dès qu'il avait lieu, si léger qu'il pût être; il aperçut donc comme un nuage sur son front, et il s'en effraya.

— Qu'avez-vous donc, ma chère âme? lui demanda-t-il tendrement; seriez-vous souffrante? Souvenez-vous, Véra, qu'aujourd'hui est pour moi — pour vous peut-être, si vous n'êtes pas une ingrate — le plus beau jour de la vie! Qu'il soit, je vous en conjure, tout entier au bonheur ! Dites-moi bien vite ce qui vous contrarie..... pour l'oublier ensuite!

On comprend que Véra ne pouvait point répondre franchement à cette question; aussi, avec une diplomatie toute féminine, sans dire absolument la vérité, et toutefois sans mentir :

— Louis XIV aurait dit : J'ai failli attendre! Moi, plus modeste et plus vraie que cet orgueil couronné, je dirai tout simplement : Alexis, j'ai attendu! pourquoi?

— On ne se marie pas tous les jours! fit Wolsky;

je manque d'habitude. On croit que tout est fait, et il reste toujours quelque chose à faire. C'est un papier qui n'est pas en règle; c'est une signature qui n'est pas donnée... Mais, enfin, me voilà! et maintenant je suis le corps de votre âme et l'ombre de votre corps : je ne veux plus vous quitter!

Véra lui tendit la main avec un bon sourire, et tout fut oublié.

— Partons, mes enfants! cria le général du seuil de la porte; tout est prêt, et l'on vous attend.

Pendant que la voiture roule vers l'église, disons rapidement la cause du retard d'Alexis.

Lui aussi avait reçu une lettre de Fédor.

Cette lettre était une réponse à celle qu'il avait écrite de Moscow à son ami pour lui annoncer qu'il avait fait un héritage; qu'il était riche et complétement indépendant, qu'il abandonnait l'armée, et enfin qu'il avait voulu lui offrir les prémices de sa liberté, et qu'au lieu de partir pour Naples, Vienne ou Paris, capitales des plaisirs, c'était vers Tiflis, Tiflis où était son ami, qu'il dirigeait ses premiers pas.

La lettre d'Alexis avait une certaine chaleur d'affection que Fédor n'avait encore jamais sentie chez lui. Sous ce rapport Wolsky ne l'avait pas trop gâté. Mais cette dernière lettre ne ressemblait nullement aux autres, et le jeune homme s'y abandonnait à je ne sais quelle expansion de sentiments tendres, dont Fédor avait été véritablement heureux.

— Voilà, se disait-il en la relisant pour la seconde fois, la preuve que ce garçon a une bonne nature, et que je l'avais bien jugé; il devient meilleur en devenant plus heureux. Il est plus affectueux; il ose

se livrer davantage à son affection depuis qu'il se sent indépendant; la fortune, qui corrompt les âmes vulgaires, élève et ennoblit la sienne. C'est moi que cet héritage enrichit, puisqu'il me donne enfin ce cœur que j'ai eu tant de peine à conquérir.

La réponse de Permoff, reçue par Wolsky le matin même, se ressentait de sa joie; elle respirait l'enthousiasme de l'amitié; elle était colorée par le vif reflet des plus belles heures de leur jeunesse à tous deux. Fédor remerciait son ami d'être venu le voir à Tiflis, où il avait le regret de ne pas être; il se plaignait doucement de se voir retenu, assez longtemps encore, loin de cette ville, qui renfermait maintenant les deux êtres auxquels il avait voué toutes les ardeurs et toutes les tendresses de son âme. Il lui disait, cette fois, le nom de celle qu'il aimait.

« Plus heureux que moi, ajoutait-il, tu verras tous les jours l'adorable créature sans laquelle je ne saurais plus vivre! Je la confie à la garde de ton amitié, comme le plus précieux et le plus cher de tous mes trésors.

« Je suis jaloux de tout le genre humain... excepté de toi, ajoutait-il, parce que tu es un autre moi-même. Vois-la donc beaucoup et parle-lui de moi. Si j'apprends que nous devions faire quelque part une halte assez longue, je te dirai de venir me rejoindre. Je veux voir au moins quelqu'un qui l'aura vue. Tu connais le mot du poète :

« Je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près « d'elle! »

« Que ton amitié me pardonne si je te l'applique une fois. Peut-être notre passé me donne-t-il le

droit de te montrer aujourd'hui un peu d'égoïsme.

« L'égoïsme, tu le sais, n'est pas mon péché d'habitude. J'ai peur, parfois, que cette charmante enfant ne se laisse aimer plus qu'elle n'aime. Apprends-lui à m'aimer aussi! Dis-lui que j'ai un cœur affectueux et bon, et que je puis payer une heure d'amour par le dévouement de toute une vie. Alexis, cher compagnon de mon enfance et de ma jeunesse, tu m'as dit parfois que j'avais pour toi l'affection d'un père, et en effet je t'ai aimé comme on aime le plus cher des fils..... Eh bien, si ta reconnaissance est devenue lourde à porter, si tu veux que je sois maintenant ton obligé, mets dans son âme une étincelle du feu qui dévore la mienne! »

Le même courrier qui avait apporté à Véra la lettre que nous l'avons vue lire en attendant Wolsky, apportait celle-ci au fiancé de Mlle Labanine. Ainsi ces deux jeunes gens, entraînés l'un vers l'autre par une passion à laquelle sa violence et sa sincérité pouvaient peut-être servir d'excuse, eurent le malheur de recevoir cette dernière et touchante preuve de l'affection de celui qui les aimait tant l'un et l'autre, au moment même où ils accomplissaient le dernier acte qui allait consommer leur trahison. Il était déjà trop tard pour le repentir : l'union civile était accomplie déjà; il n'était plus possible de reculer; on ne pouvait plus marcher qu'en avant. Ces deux lettres étaient donc absolument inutiles, et elles ne pouvaient avoir d'autre effet que d'empoisonner leur joie coupable par un remords : c'était comme une goutte d'absinthe qui tombait, pour la corrompre, dans la coupe de leur félicité. Aussi,

malgré leur mutuel et profond amour, ils s'avancèrent vers l'autel, assombris tous deux par une préoccupation que chacun cherchait vainement à cacher à l'autre. N'était-ce point là comme un premier châtiment ?

La petite église où devait se célébrer le mariage était remplie de tout ce que Tiflis pouvaient renfermer de personnages de distinction. La position sociale des deux époux était bien faite pour justifier cet empressement et ce concours. Il y avait encore une autre cause dans la réputation de beauté de la mariée, dans les récits, exagérés peut-être, que l'on faisait de la passion du mari, — la passion devient chose si rare de nos jours, que si l'on espère la rencontrer quelque part, on y court comme à un spectacle ; — on avait bien aussi parlé de circonstances étranges, mal connues, romanesques, dont l'incertitude même augmentait encore la poésie, en leur donnant le charme et l'attrait du mystère qui avait présidé à ce mariage : le nom du comte Permoff, dont les gazettes avaient parlé tout récemment, à propos d'un beau fait de guerre, était aussi dans quelques bouches... Plusieurs personnes avaient su, ou du moins soupçonné son amour pour Mlle Labanine, et la pensée que la jeune fille avait inspiré aux deux amis cette passion violente devait tout naturellement inspirer un intérêt romanesque à ceux qui ont assez de loisirs pour s'occuper des autres, et qui cherchent ailleurs les distractions que leur propre vie ne suffit point à leur donner.

Aussi, lorsque le jeune couple parut à l'entrée de l'église, toutes les têtes se tournèrent en même temps de leur côté, tout le monde se leva pour les

mieux voir, et un long murmure courut dans l'assistance, les hommes se disant :

— Qu'elle est belle!

Et les femmes :

— Comme il a l'air de l'aimer!

Eux, cependant, portaient en eux-mêmes un trouble secret qui gâtait leur joie, et ils étaient d'autant plus malheureux qu'ils ne pouvaient pas adoucir leur peine en la partageant.

Ainsi, comme on l'a vu plus d'une fois dans la vie, ils avaient la fête au dehors, l'angoisse au dedans. Les voix mélodieuses, les instruments aux accords pénétrants s'unissaient en vain pour enchanter cette heure bénie entre toutes : ils ne parvenaient point à étouffer le cri de la conscience, parlant plus haut que les instruments et les voix, et leur disant à chaque moment : Tu fais mal!

Peu à peu, cependant, l'impression de la cérémonie religieuse les gagna; ils finirent par se détourner un peu de cette pensée, dont la fixité importune leur devenait un supplice, pour ne plus s'occuper que d'eux-mêmes et de l'union qu'ils allaient contracter.

C'est une belle cérémonie que celle du mariage. Elle élève, elle agrandit l'âme; elle la remplit de sentiments élevés et nobles, et la rend plus facilement accessible à cet enthousiasme qui n'est autre chose que l'effet de la présence plus sensible de la divinité en nous-mêmes. Il y a surtout, dans la liturgie russe, un moment dont la solennité est vraiment saisissante : c'est lorsque le prêtre pose les couronnes d'or sur le front des époux, rois au moins pour un jour, par le droit sacré du bonheur.

Véra Labanine parut charmante sous ce majestueux emblème, qui semblait fait pour rehausser encore la suprême élégance de sa beauté. Alexis prit sa main pour faire, selon l'usage, trois fois le tour de l'autel. Elle avait je ne sais quoi de grave, de modeste et de recueilli, qui la rendait plus touchante que jamais. C'était une expression pleine de douceur séduisante et de soumission charmante, comme si elle eût voulu désarmer le ciel, et demander à tous pardon de son bonheur. Tous les hommes enviaient Alexis.

XV

Il n'y a pas à Tiflis un grand choix de maisons, et il est difficile de s'y loger convenablement.

On y trouve cependant quelques habitations assez poétiques, et qu'un amoureux millionnaire serait heureux de rencontrer partout pour y loger la femme aimée. Placées en quelque sorte sur les frontières de l'Europe et de l'Asie, aux limites où se touchent la civilisation confortable de l'Occident, et la pompe grandiose et pittoresque de l'Orient, elles semblent être la combinaison la plus parfaite et la fusion la mieux réussie de l'une et de l'autre. Une de ces maisons semblait entre toutes réunir les diverses conditions qu'Alexis et Véra pouvaient souhaiter. Ils ne devaient point, du reste, faire un long séjour à Tiflis. L'Italie et la France les appelaient.

Construite par un riche Arménien sur le type le

plus parfait de l'architecture orientale, cette maison avait été arrangée à l'européenne par le général Baratine pour sa fille Stella, qui était venue s'y établir, après diverses aventures romanesques, que nous avons racontées ailleurs. Baratine, qui avait pour cette belle créature, retrouvée par lui presque miraculeusement, un culte voisin de l'idolâtrie, avait fait de ce petit palais un vrai paradis terrestre, tout plein de fleurs et d'oiseaux. Mais lady Mac Lean, quelques mois auparavant, avait rejoint, comme nous l'avons raconté ailleurs, le comte Imérieff dans le Caucase, et, aussitôt après son mariage, ils étaient repartis ensemble pour Paris. Triste dans cette maison où il avait vécu avec elle, et où elle n'était plus, Baratine n'avait pas demandé mieux que de la céder à Wolsky, ravi lui-même de pouvoir y céler pendant quelque temps son trésor à tous les yeux; car un des agréments de cette maison, c'était que l'on y pouvait mener cette vie cachée que les sages de tous les temps ont appelée la vie heureuse. Il y avait surtout à l'extrémité de l'habitation un petit salon, ouvrant sur un jardin privé, où personne n'allait jamais et qui en faisait une retraite exquise.

Ce petit jardin avait eu toutes les préférences de Stella, quand elle était arrivée en Orient, et elle y avait laissé fuir bien des heures, rêveuse, écoutant le murmure monotone et doux du filet d'eau, qui tombait goutte à goutte dans la vasque d'une fontaine en marbre blanc.

Alexis et Véra passaient presque toute leur vie ou dans ce salon ou dans ce jardin.

C'était là qu'au sein du bonheur ils venaient oublier le reste du monde. Les heureux oublient faci-

lement : il n'y a que les malheureux qui se souviennent.

Je ne veux point dire, cependant, que la pensée de Fédor ne se présentait plus jamais à leur esprit : elle revenait à Wolsky plus souvent qu'à sa femme ; mais à mesure que le temps qui marchait les éloignait du moment où il avait accompli son crime de lèse-amitié, ses terreurs diminuaient, et avec elles ses remords.

— Sans doute il aura de la peine ! se disait-il parfois ; mais rien ne dure en ce monde ; cela finira bien par se calmer, il me pardonnera un jour, et ce jour-là sera heureux pour moi.

Il était bien résolu de quitter Tiflis avant le retour de Fédor, autant pour se dérober à ses justes reproches que pour lui épargner une occasion de souffrances plus vives. Il ne voulait point qu'il rencontrât maintenant Véra, et qu'il la retrouvât mariée, alors qu'il la croyait encore libre. Il avait pitié de ses espérances qui allaient se briser contre la plus cruelle des déceptions.

Mais rien ne le pressait, et il avait encore de beaux jours devant lui. Il connaissait très-bien, par les confidences de ses amis de l'état-major, les mouvements des divers corps de troupes, et il saurait, à une minute près, le moment de la rentrée du comte Permoff à Tiflis. Il était donc fort inutile de se hâter. Il n'était point de ceux auxquels il plaît d'éparpiller son bonheur à travers le monde, et de semer ses souvenirs dans toutes les chambres des hôtels garnis ; il tenait au contraire à les rassembler en faisceau tous ensemble, comme on réunirait dans un

même bouquet toutes les fleurs aimées. Il restait donc à Tiflis.

Un soir, ils se trouvaient ensemble, Véra et lui, dans leur chère retraite. La nuit descendait du ciel, la belle nuit d'Orient, qui n'est jamais noire ; la nuit bleue, pleine de rayonnements et de parfums, la nuit de printemps, pleine de chansons. La lune inondait le jardin de ses molles clartés ; à travers le feuillage léger des rameaux on apercevait les étoiles, pareilles à des fleurs et à des fruits d'or. On avait allumé dans le petit salon une lampe cachée dans une urne d'albâtre, ne répandant qu'une lueur faible et voilée, qui, en effleurant les objets, semblait les caresser. Cette lumière mystérieuse et enchantée était bien le jour naturel qui devait éclairer les scènes amoureuses du bonheur intime. Dans ce salon-boudoir, où respirait le génie voluptueux de l'Orient, Alexis avait remplacé par toutes sortes de recherches exquises et délicates la sévérité puritaine de lady Mac Lean, qui ne s'y était enfermée que pour y pleurer son cher Imérieff, qu'elle croyait perdu. Maintenant, au contraire, les moindres détails de l'ameublement et de l'ornementation y devenaient comme autant de révélations indiscrètes. On devinait du premier coup d'œil que ceux qui vivaient là n'y vivaient que pour s'aimer.

Alexis, dans la pose d'un jeune sultan, sûr d'être adoré, vêtu de ces habits flottants et magnifiques, de tout temps chers à l'Orient, était paresseusement couché sur un divan tendu de brocart lamé d'or.

A ses pieds, assise sur une pile de carreaux, le coude appuyé sur les genoux de son mari, son menton fin reposant dans une de ses mains repliées, sa

jolie tête, dont un incarnat léger rehaussait en ce moment la poétique pâleur, légèrement renversée en arrière, ses longs cheveux à demi dénoués et couvrant ses épaules de leur voile soyeux, ses yeux rêveurs, pleins de tendresse, fixés sur les yeux d'Alexis, Véra offrait la plus douce et la plus charmante image de l'extase dans le bonheur, et du calme dans l'ivresse profonde de la passion.

Une immense glace, que sillonnait un léger treillis recouvert d'un vif émail, et imitant des rameaux d'arbre, occupait derrière eux tout un pan de la muraille, et reproduisait, jusque dans ses moindres détails, ce tableau voluptueusement enchanteur.

— Qu'il fait bon vivre! disait Véra à son mari, renouant dans cette parole, flatteuse pour lui comme le plus tendre aveu, une conversation que nous n'avons point entendue, mais dont il ne doit pas nous être bien difficile de deviner la nature, et faisant une allusion bien comprise à ce premier mois de mariage qui venait de s'écouler pour eux comme un jour.

— Oui, répondait Wolsky, oui, mon ange; il fait bon vivre, quand on aime, quand on est aimé!... Et d'une main légère et caressante, il lissait sur son front les beaux cheveux de Véra.

Tout à coup la jeune femme tressaillit, et, appuyant la main sur l'épaule d'Alexis, elle se releva brusquement, en murmurant à son oreille :

— Quelqu'un!

Elle se retourna, poussa un cri de terreur, et s'affaissa sur la poitrine de Wolsky, en lui disant :

— Défends-moi!

Les nerfs de l'homme n'ont pas la susceptibilité

délicate de ceux de la femme, et leur trempe est certainement moins fine. Alexis n'avait rien entendu. Mais l'exclamation de Véra lui fit relever les yeux, et naturellement ses regards prirent la direction de la porte.

Il pâlit affreusement, et s'appuya au mur comme s'il eût voulu l'entr'ouvrir, pour s'enfuir ou se cacher. Mais voyant bien qu'il ne pouvait éviter le danger, il voulut du moins aller bravement au-devant de lui. Déposant donc Véra à demi évanouie sur le divan, il fit deux pas vers la porte en criant, comme s'il n'avait point déjà reconnu celui dont l'arrivée venait de troubler son tête-à-tête d'une façon aussi fâcheuse qu'inattendue :

— Qui va là ?

— Moi ! répondit une voix énergique, qui le fit tressaillir; moi, qui viens te reprendre cette femme, parce qu'elle m'appartient, et que tu me l'as volée !

Un sanglot s'échappa de la poitrine de la malheureuse créature, toujours étendue sur le divan, et qui cachait sa tête dans les coussins.

Les deux hommes avaient marché l'un vers l'autre ; ils se trouvaient maintenant à peu près au milieu de la pièce, et la lumière de la lampe mystérieuse, faite pour éclairer d'autres scènes, tombait en plein sur eux.

Pâle, mais l'œil en feu, ses habits couverts de poussière, ses cheveux en désordre, cachant mal une immense balafre qui sillonnait son front, ses deux bras croisés sur sa poitrine, dans une attitude superbe d'orgueil, de colère implacable et de dédain, Permoff, que le lecteur a déjà reconnu sans doute,

tenait Alexis palpitant, et, pour ainsi dire, fasciné sous son regard.

Le mari de Véra comprit tout de suite qu'une lutte sans trêve, sans pitié, sans merci, allait maintenant s'engager entre eux, et il connaissait assez Fédor pour savoir avec quelle énergie il était capable de la conduire. Il lui avait semblé voir à côté de lui, pareil à un fantôme vengeur, sa propre conscience qui se dressait devant ses yeux, et, plus éloquente que l'ami outragé, lui reprochait sa trahison. N'était-ce point là des conditions relatives d'infériorité, au moment où il avait le plus besoin de toute son énergie? C'est beaucoup d'avoir le sentiment de son bon droit! Quoi qu'il en fût, cette hésitation de Wolsky, si naturelle dans la position où il se trouvait vis-à-vis de son ami, ne dura qu'un instant.

— Après tout, se dit-il, un homme n'est qu'un homme, et j'ai une femme à défendre!

La pensée de Véra, et surtout sa présence étaient pour lui une excitation souveraine, et le mettaient à la hauteur du péril dans lequel il s'était volontairement placé. Par une explosion soudaine de courage, qui venait de se faire en lui, il était le digne adversaire de Permoff, et capable de lui tenir tête. Seulement, il ne voulait point que Véra fût témoin d'une scène de violence, toujours pénible pour une femme, plus pénible encore lorsqu'elle a lieu par sa faute et qu'elle compromet l'homme qu'elle aime.

Aussi, sans parler, du geste et du regard il la montra à Fédor.

Celui-ci comprit sa pensée; mais, sans doute, il n'avait pas les mêmes raisons de ménager les nerfs

de Véra, car au lieu de se taire et de se retirer comme Alexis semblait l'en prier, il fit deux pas vers le divan, et élevant la voix :

— Tu ne comptais pas sans doute me revoir de sitôt, dit-il à Wolsky, sans quoi, j'imagine que tu ne m'aurais pas attendu?

— Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas homme à fuir devant qui que ce soit.

— Je n'en sais rien du tout! répondit Fédor avec un dédain suprême.

— Alors vous l'apprendrez! riposta le jeune homme, dont le geste fut une menace.

Le comte saisit son bras, et l'écartant avec une force irrésistible :

— Un duel! n'est-ce pas? tu voudrais un duel! comme autrefois entre ton père et le mien... car il y a longtemps qu'on trahit dans ta famille?

— Monsieur!

— Allons donc! laisse-moi parler, tu répondras après!

— Devant elle...

— A-t-elle eu pitié de moi?

— Sortons! je me mets à vos ordres,... mais n'oubliez pas que je suis chez moi.....

— Je n'oublie rien, va, et tu le verras bien! mais je ne me battrai pas, je ne veux pas me battre avec toi... Ce serait trop vite fait que de tuer d'un coup..... tu ne souffrirais pas assez!... J'entends goûter ma vengeance..... je veux qu'elle dure!

Alexis le regarda, et il vit sur ses traits une expression qu'il ne l'aurait jamais cru capable d'avoir. La douceur, la grâce, le sentiment d'affectueuse bien-

veillance qui, d'ordinaire, animaient sa physionomie, tout cela avait complétement disparu : les passions les plus violentes et les plus cruelles avaient sculpté un autre masque dans le bronze de son visage. Wolsky avait devant les yeux un homme qu'il lui semblait n'avoir jamais vu, tant il était différent de celui qu'il avait connu jusqu'alors. Il lui avait suffi de quelques minutes pour tuer en lui l'être affectueux et bon, et tout à coup un autre être venait de lui succéder, tout gonflé de haine, et animé de passion cruelle, altéré de sang, image fidèle, c'est-à-dire effrayante, de ce vieux comte Fédor Permoff que nous avons vu, au début de cette histoire, solitaire, sombre et farouche, au fond de son château en ruine. Par un phénomène que la physiologie parviendrait peut-être à expliquer, il y avait dans Fédor deux natures distinctes, complétement différentes, presque ennemies, qui devaient tour à tour régner en lui et se partager sa vie : il y avait le fils de sa mère, l'âme tendre et bien aimante ; il y avait aussi le rejeton dur et violent de la race paternelle. Maintenant, l'influence heureuse des Merskoy avait complétement disparu ; le fils d'Irène était mort. Il ne restait plus que le descendant des Permoff, dont les instincts féroces venaient de reprendre le dessus avec une violence presque sauvage. Oui, en ce moment, il était bien Permoff, de la tête aux pieds, et le génie du mal, pour se personnifier devant les hommes effrayés, n'aurait pas voulu emprunter une autre forme.

Alexis comprit bien qu'il allait se passer entre eux deux quelque chose de terrible ; aussi, se retournant vers sa femme, il lui toucha légèrement

l'épaule, et d'une voix si douce que, dans sa bouche, l'ordre devenait une prière :

— Sors, mon enfant ! lui dit-il.

Véra, à la voix de son mari, se leva aussitôt du divan, où la surprise et la terreur l'avaient tenue jusque-là immobile, et à demi privée de sentiment, et elle fit deux pas vers la porte.

Mais Fédor, se plaçant devant elle, lui barra le chemin, et la toisant des pieds à la tête avec un écrasant dédain :

— Vous pouvez rester, Véra Labanine, lui dit-il d'une voix âpre et ironique; vous n'êtes pas de trop ici ! c'est affaire à nous trois, et loin de nous être incommode, votre présence nous est indispensable.

Véra se sentit dominée par l'incroyable ascendant que Fédor semblait en ce moment prendre sur tout le monde, comme son mari l'avait été lui-même quelques instants auparavant, et elle resta. Alors, au milieu de tous ces témoins muets du bonheur que les jeunes époux goûtaient ensemble depuis leur union, dans ce petit sanctuaire consacré à leur amour, et qui avait vu se dérouler tout le drame intime de leur mutuelle tendresse, il se passa une scène bien différente, toute pleine de colère, de reproches, de récriminations emportées et de menaces. Le comte Permoff, qui, pendant assez longtemps, avait réussi à se contenir, finit bientôt par n'être plus le maître de sa passion, exaltée encore par cette admirable beauté que l'amour, avec tout son cortége d'émotions heureuses, venait de développer dans la femme qu'il avait aimée... qu'il aimait encore, le malheureux ! Il éclata en transports orageux, et sa parole devint impétueuse et ardente

comme la lave du volcan, lorsqu'elle sort en torrents de feu du cratère enflammé. Avec une indignation que rien ne pouvait plus ni arrêter ni contenir, il rappela d'abord à Wolsky tout ce qu'il avait fait pour lui : son affection immense, les soins dont il avait entouré son enfance, la protection offerte à sa jeunesse, son avenir assuré, tous ses désirs accomplis, toutes ses envies satisfaites, ses caprices mêmes devenus en quelque sorte les lois d'une amitié si folle, qu'il n'avait pas craint de risquer sa carrière pour laisser son ami tout entier aux loisirs et aux dissipations d'une vie aventureuse.

— Et en échange de tout cela, ajouta-t-il avec un mouvement d'épaules, je ne te demandais pas même un peu d'affection; tu m'as montré trop de fois que tu n'étais pas capable d'en éprouver!.. Je te priais seulement de ne pas me faire de mal... et tu m'as fait précisément le seul mal que je pusse redouter de toi, en m'enlevant la femme que l'enfer me condamne à aimer! Voilà comment tu payes les dettes de l'affection : tu sauras comment je paye les dettes de la haine!

Se tournant alors vers la jeune femme :

— Et vous, Véra Labanine, dit-il d'une voix que, malgré lui, faisait encore trembler une émotion d'amour, vous savez quel sentiment d'adoration j'ai eu pour vous! Je vous ai aimée autant qu'il est possible d'aimer une créature de Dieu! mon amour était un culte, ma passion une idolâtrie! Si je ne vous ai point liée à moi pas d'indissolubles nœuds, — que sans doute vous auriez brisés, — c'est ma délicatesse seule et non votre volonté qui m'en a empêché. Je ne voulais pas, si la mort devait me frapper

sur un champ de bataille, laisser après moi une jeune femme en deuil; je ne voulais point projeter cette ombre sur votre avenir; je ne voulais diminuer aux yeux du monde ni votre charme ni votre prestige; je voulais, si votre cœur devait se souvenir de moi, qu'il fût seul à le savoir, mais que tous l'ignorassent, pour qu'un jour celui qui, plus heureux que Permoff, devait vous posséder, pût croire qu'il vous possédait tout entière, et sans que la pensée d'un autre vous eût seulement effleurée. Vous voyez, Véra, si je sais bien aimer! Oui, tout cela a dépendu de moi..... Car vous ne me repoussiez pas, madame; et lorsque votre oncle vous eut fait voir les avantages d'une riche alliance, vous n'avez plus eu d'objections sérieuses, et, au moment du départ, vos lèvres vous ont donnée à moi!

La femme de Wolsky ne répondit rien; mais elle sentit deux regards à la fois peser sur elle, et une expression de contrainte douloureuse se peignit sur son visage tourmenté.

— Ma vie était à vous, continua Fédor; mon existence ne devait plus se séparer de la vôtre; je faisais mille rêves, mille projets de long avenir avec vous.... Celui-là en était! continua-t-il en montrant Alexis, car, même près de vous, je ne comprenais pas, sans lui, mon bonheur parfait! Mais vous deux, méchamment, comme à plaisir, vous avez tout détruit, tout brisé, tout tué! Après avoir tout espéré, je me vois privé de tout! Ah! je le sais maintenant, la vie est une bataille dans laquelle chacun lutte pour soi; mais le seul qui ne devait pas me combattre, c'était toi, Wolsky! toi, à qui je l'avais confiée, toi que j'avais établi le gardien de mon bonheur... Mais ne

croyez pas, du moins, que je vous laisse jouir en paix du fruit de vos crimes ; non, cent fois non !... Je suis d'un sang qui ne pardonne point, et, d'ailleurs, je vous ai trop aimés tous deux pour vous pardonner ! Je vais donc désormais m'attacher à vous comme le tigre s'attache à sa proie ! Vous poursuivre l'un et l'autre, tel sera désormais le but, telle sera l'œuvre de ma vie, et cette œuvre, je l'accomplirai sans merci, sans trêve, sans repos !

Ici Fédor, épuisé par la violence de ses émotions et l'emportement de sa passion, s'arrêta un moment, et Wolsky profita de cet instant de répit pour essayer de répliquer à son tour :

— L'amertume de vos paroles, dit-il avec un calme plein de dignité et de tristesse, ne diminuera jamais ma reconnaissance pour vos bienfaits passés, ni mon repentir pour les torts que je parais avoir à votre égard.

— Que tu parais... ! s'écria Fédor, ah ! taisez-vous ! c'est tout ce que vous pouvez faire de mieux !

— Dites, si vous voulez, les torts que j'ai, reprit Alexis ; mais vous êtes bien forcé, du moins, de reconnaître qu'ils sont involontaires.

— De mieux en mieux ! fit le comte avec une irritation croissante ; on vous a marié malgré vous, peut-être !

— Non, sans doute ; mais je l'ai aimée malgré moi... comme vous l'avez aimée vous-même !... Et l'aimant, étant aimé d'elle, que pouvais-je donc faire ?

— La fuir, si tu avais du cœur !

— Eh bien ! non, s'écria Wolsky, poussé à bout, et, retrouvant un geste d'énergie dans cette attaque

à outrance de son ancien ami, non, Fédor, je ne devais pas la fuir, je ne devais pas me sacrifier, ni surtout la sacrifier, elle, à ton injuste exigence... Je devais, pour elle, braver ta colère, l'épouser, puisqu'elle voulait bien y consentir, et me placer, comme je fais, entre elle et toi !

Ici l'action suivit la parole, et Wolsky se mit en effet au-devant de sa femme, dont il déroba ainsi la vue à Permoff.

— Maintenant, continua-t-il, en découvrant sa poitrine, si tu veux l'atteindre, voilà par où tes coups doivent passer....

— Et tu crois, reprit Fédor avec une ironie indignée, tu crois que je l'épargnerais parce qu'il me faudrait traverser ton lâche cœur ! Tu me connais bien mal ! Rien n'arrête un Permoff, lorsqu'il s'est promis à lui-même de se venger ! Tu le verras bientôt !

Immobile à côté de son mari, la poitrine agitée, les yeux pleins de larmes, pâle d'effroi en face de ces menaces terribles, épouvantée des noires profondeurs de ce caractère, dont elle n'avait connu jusque-là que les côtés affectueux et bons, Véra se sentait étrangement remuée par la grandeur sauvage de la passion qu'elle avait inspirée sans pouvoir la partager. Sa nature délicate, un peu molle, toujours en dehors de l'atmosphère orageuse et troublée dans laquelle le comte avait cherché à l'entraîner, regardait ce héros farouche avec une stupeur muette. On eût dit une énigme qui se posait devant elle pour la première fois, et qu'elle se sentait incapable de deviner. Elle levait sur lui son beau regard étonné, douloureux, un regard qui

demandait grâce bien moins encore pour elle que pour le cher complice de sa trahison.

Fédor sentit que quelque chose se remuait au fond de son cœur; il comprit le danger d'une telle contemplation, et il se dit que, pour persévérer dans ses rigueurs contre une trop charmante ennemie, il fallait du moins ne pas la voir. Il détourna donc brusquement la tête en fronçant le sourcil, avec un mouvement d'épaules, et une expression si singulière de physionomie, que l'on y pouvait lire peut-être autant de dépit contre lui-même que de colère contre les autres. Il recula d'un pas, entr'ouvrit son vêtement, et, tirant de sa poitrine un collier de perles noires, d'une forme exquise, d'une grosseur exceptionnelle, et d'un éclat sombre et chaud, et si ardent qu'il eût fait pâlir sous leurs teintes blondes les perles blanches les plus lumineuses et les plus nacrées que les mers orientales aient jamais roulées dans leurs flots :

— Véra, lui dit-il d'un ton dont la solennité avait en ce moment quelque chose de singulièrement imposant, tu vois ce collier ! Je l'ai trouvé dans un nid d'aigle de Circassiens, mis à sac par mes hommes. Je l'ai payé de mon sang. Pour le posséder, j'aurais bravé mille dangers, car il est splendide, digne d'une reine, et je voulais te l'offrir. Je voulais le mettre dans ta corbeille de fiancée, et l'attacher moi-même à ton cou, en me disant que ces perles, enchaînées l'une à l'autre, seraient pour moi le symbole de cette suite de jours heureux que mon amour allait te faire. Il ne t'a point convenu qu'il en fût ainsi ; ce n'est donc point ainsi que je te l'offrirai ! tu l'auras pourtant, car je ne le donnerai point à une

autre, pas plus que cet amour, que tu as dédaigné, et qui pourtant restera tien. Oui ! tu les auras donc ces perles, toutes ! Je ne veux pas qu'il en manque une seule ! Mais elles t'arriveront une à une, et tu les recevras comme un souvenir de moi, à chaque malheur qui te frappera, qui te frappera par moi, dont tu seras la victime infailliblement, et moi, l'artisan caché dans l'ombre !

Wolsky comprit tout ce qu'il y avait d'horrible dans cette déclaration de guerre à outrance que lui faisait son ancien ami, et il se préparait à répondre dignement à sa provocation; mais il fut prévenu par Véra, qui, se relevant enfin sous ces coups redoublés, fière, superbe, audacieuse, jeta ses deux bras autour du cou de son mari, et de là, serrée contre sa poitrine, lançant un regard plein de défi au comte Permoff :

— Démon ! s'écria-t-elle, tu as beau faire, je te brave; je l'aimerai toujours !

Ce mot de démon inspiré à Véra par la colère était heureusement trouvé, car le sentiment éprouvé en ce moment par Fédor ressemblait en effet à celui qui déchire le cœur des anges déchus et maudits, contemplant le bonheur des esprits de lumière qui louent et adorent le Très-Haut dans les splendeurs du ciel, tandis qu'eux-mêmes sont à jamais condamnés aux ténèbres, au feu et à la haine.

Les trois acteurs de notre drame avaient épuisé toute l'amertume et toute la violence de colère que peuvent contenir les paroles humaines, l'un pour attaquer, les autres pour repousser l'attaque. Mais, comme il arrive presque toujours, la violence des coups en avait altéré la justesse, et Permoff avait

détruit l'effet de ses récriminations par leur exagération. Il eût pu, par des reproches, modérés dans la forme autant qu'ils étaient justes au fond, réveiller dans ces deux âmes, avec le sentiment de leur faute, un remords qui l'eût vengé. Il eût pu leur léguer un éternel souvenir de lui, qui les eût troublés au sein de leur joie volée. Leur conscience s'était endormie dans le bonheur : quelques mots de lui, calmes et dignes, pouvaient leur imposer à tous deux le châtiment du réveil. Au lieu de cela, il avait voulu substituer le mélodrame à la tragédie ; il avait grossi sa voix pour arriver à de plus grands effets ; il s'était drapé, en quelque sorte, dans son rôle de vengeur, ramené tout à coup par la destinée, l'épée dans une main, la torche dans l'autre. Il avait ainsi dépassé le but, ce qui est la même chose que de ne pas l'atteindre. Il les avait surpris, remués, terrifiés par son arrivée imprévue, par le cri éloquent de sa douleur... puis ensuite, il les avait armés contre lui, et ils se relevaient sous ses menaces pour lui résister. Il leur faisait une déclaration de guerre... eh bien! cette guerre, ils l'acceptaient. Son chagrin les eût accablés, mais non sa colère; ils auraient été vaincus par une larme : ils bravaient ses coups !

— C'est un fou! dit Véra, qui s'était remise la première; s'il se représente ici, on l'arrête et on le fait enfermer!

Le comte avait disparu, et les deux bras blancs que Véra avait jetés et noués autour du cou de son mari ne s'en étaient point encore détachés. Mais, se pressant contre sa poitrine avec une câlinerie charmante, et se suspendant à lui avec la même grâce

souple que la vigne à l'ormeau, ou la liane flexible à l'arbre des savanes :

— N'est-ce pas, lui dit-elle en l'effleurant de son souffle, n'est-ce pas que tu m'aimeras malgré lui?

— Je t'aimerais malgré tout l'univers! répondit Wolsky.

XVI

La rapidité de ce récit nous a fait négliger jusqu'ici d'apprendre au lecteur par quelle suite de circonstances le comte Permoff était tout à coup revenu à Tiflis, tandis que les deux jeunes époux, qui le croyaient retenu pour longtemps encore bien loin d'eux, s'étaient endormis dans une sécurité trompeuse.

Le chef du corps expéditionnaire, satisfait de sa belle conduite, avait voulu lui ménager l'occasion de recevoir de la bouche même du prince-lieutenant les félicitations auxquelles il avait droit, et il l'avait dépêché vers lui porteur de nouvelles importantes. La nouvelle du mariage d'Alexis et de Véra l'avait frappé comme un coup de foudre. Il se refusait à y croire — et il avait voulu se convaincre de son malheur par ses propres yeux.

Nous savons ce qui s'ensuivit, et comment il apparut aux coupables, moins semblable à un homme qu'au génie même de la colère et de la vengeance.

XVII

Quand l'espèce de stupeur dans laquelle les avait jetés cette scène violente et inattendue se fut enfin dissipée, les deux époux examinèrent leur position froidement et avec calme. Elle leur parut désagréable, dangereuse peut-être. Ils ne se faisaient aucune illusion sur le caractère de Permoff, entier, absolu, s'exaltant dans le mal comme dans le bien, et capable d'excès dans les meilleures comme dans les plus mauvaises choses.

Et voilà l'ennemi qu'ils allaient maintenant voir attaché à leurs pas, et dont rien ne saurait décourager la fatale constance ni lasser l'implacable haine. Alexis le connaissait assez pour savoir qu'il avait tout à craindre de lui, et qu'il ne reviendrait jamais sur cette espèce de déclaration de guerre qu'il lui avait faite. Le passé était à jamais anéanti pour eux, et son souvenir ne ferait plus qu'envenimer le présent; l'ami était mort, l'ennemi seul vivait; les services rendus s'étaient changés en autant d'injures qui criaient vengeance. Et Alexis avait à défendre la femme qu'il aimait! C'était elle que Permoff voudrait d'abord atteindre. Comment détourner ses coups? C'est ce qu'ignorait encore le malheureux mari; car ces coups devaient partir de loin et frapper dans l'ombre. Permoff n'avertirait point. On n'en était plus à la période des défis chevaleresques; Fédor voulait une vengeance sûre, et il s'arrangerait de façon à ne la point compromettre. Sans doute Alexis eût été en droit de regarder comme une in-

sulte grave, et dont il pouvait demander satisfaction, cette introduction subreptice dans l'endroit le plus reculé de sa demeure, qui constituait une véritable violation de domicile, et ces paroles insultantes adressées à sa femme aussi bien qu'à lui-même. Une rencontre heureuse pouvait simplifier singulièrement la situation, et arranger bien des choses. Mais Permoff avait à son ancien ami qu'il ne se battrait point contre lui, et, à cause de leurs antécédents à tous deux, celui-ci ne se sentait pas le droit de l'y contraindre.

Véra, de son côté, comprenait à quel point la situation était grave, et elle trembla pour son mari, bien plus que pour elle. Mais lorsque les femmes tremblent ainsi pour celui qu'elles aiment, elles se permettent parfois des choses contraires au point d'honneur mondain, et elles apportent à l'être chéri, qui l'ignore, un secours fatal; en voulant le sauver, elles le tuent, parce que les blessures de l'honneur sont mortelles.

Véra, sous la pression de la peur, tenta une démarche que Wolsky, s'il l'eût connue, aurait sévèrement blâmée et à tout prix interdite.

Elle alla trouver son oncle, et lui raconta ce qui s'était passé entre Alexis et Fédor. Elle lui peignit les violences de celui-ci, la dignité de celui-là, et l'effraya en lui parlant, avec l'exaltation naturelle aux femmes, des dangers qui la menaçaient ainsi que son mari. Elle finit en invoquant l'intervention du général, d'autant plus puissant que le comte était toujours en activité de service, placé sous l'autorité immédiate de l'état-major, et que l'on pouvait, d'un mot, débarrasser de sa présence ceux qu'il aurait gênés, en l'envoyant d'un bout de l'empire à l'autre.

Labanine avait les sentiments de famille très-développés, et il aimait beaucoup sa nièce; il prit donc la chose fort à cœur, et mit à la servir un zèle et un empressement extrêmes.

— Je te gronderai demain, lui dit-il; aujourd'hui je ne veux que te sauver. Vois pourtant à quels ennuis nous exposent, à quels dangers nous condamnent une faute, une erreur, une légèreté!

— Eh! mon oncle, croyez-vous que j'en sois à me repentir d'avoir pu écouter un instant un pareil homme? Mais, n'en doutez pas, je me repentirais bien davantage encore de l'avoir épousé!

— Il te hait, fit le général à demi-voix; mais pour haïr ainsi, il faut avoir bien aimé!

— L'amour n'est bon que lorsqu'il est partagé, répondit Véra avec une certaine exaltation. Mais, cher oncle, tâchez donc de nous débarrasser un peu de lui!

— J'aurai du malheur, répondit le général, si ce n'est pas fait ce soir.

Il sonna et donna l'ordre d'atteler.

— Je vais te reconduire chez toi dans ma voiture, dit-il à sa nièce; il ne faut pas qu'il t'enlève en route!

— Comment! au milieu de la ville! à deux pas du prince-lieutenant! Vrai, vous me faites frémir! Mais cet homme est donc pire encore que je ne l'avais cru? il est donc capable de tout?

— Eh! mon Dieu, d'après ce que tu m'as dit, je le crois du moins capable de bien des choses; mais nous voici sur nos gardes; c'est à nous à nous défendre.

Quelques instants plus tard, le général Labanine

était dans le cabinet du gouverneur du Caucase.

Ce personnage important, à qui d'ordinaire on donne le titre de prince-lieutenant, est en effet le véritable lieutenant de l'empereur, et, pour cette portion des Etats immenses de son maître, il est revêtu d'un pouvoir presque aussi absolu que le sien, et, comme le sien, sans autre responsabilité qu'une responsabilité morale.... et sans contrôle.

L'oncle de Véra eut besoin de le mettre au courant d'une situation aussi complexe que délicate, ce qu'il fit, du reste, avec infiniment de tact et d'habileté. Il lui raconta tout ce qu'il devait savoir des amours de sa nièce avec les deux amis, que la jalousie venait de désunir à jamais. Le prince, qui passait pour avoir jadis laissé prendre aux femmes un assez grand empire sur lui-même, écouta avec un assez vif intérêt cette aventure romanesque : il connaissait Véra, dont la beauté et la grâce l'avaient charmé comme tout le monde, et qu'il avait entourée des hommages les plus galants. Il prit feu aux paroles de Labanine, et promit de tout faire pour écarter les dangers, de quelque nature qu'ils fussent, qui pourraient menacer une tête si chère.

— Soyez tranquille, général, dit-il en se levant, comme pour indiquer que l'audience était terminée; votre ennemi ne couchera point à Tiflis cette nuit.

— Merci, mon prince, répondit Labanine. Et comme sa loyale nature — aussitôt qu'il se sentit rassuré — craignit d'avoir été trop loin, il ajouta :

— Je ne voudrais point cependant qu'il arrivât, par ma faute, le moindre mal au comte Permoff... Il ne le mérite pas encore!

— Quittez ce souci; il ne lui arrivera que du bien!

Fédor était rentré chez lui, en proie aux violentes émotions qui l'avaient assailli dans cette rapide, mais terrible entrevue avec les deux êtres qu'il avait tour à tour le plus aimés et le plus détestés au monde. Il s'était jeté tout habillé sur son lit, après avoir défendu à son valet de chambre d'entrer chez lui, sous quelque prétexte que ce fût. Le malheureux voulait du moins se livrer tout entier à l'amère volupté de sa douleur. Ballotté au gré de sa passion aveugle, il ne se rendait pas à lui-même un compte bien exact de ce qui venait de se passer, et il ne savait au juste ni ce qu'il avait fait ni ce qu'il avait dit à cet ami perfide, à cette amante oublieuse. Il savait encore moins à quel parti s'arrêter maintenant. Il sentait vaguement qu'il allait être le jouet des événements, qu'il les subissait et ne les dirigeait pas. Il se laissait donc, en quelque sorte, emporter par eux, comme le cavalier trop faible pour les bonds puissants d'un cheval indompté. Il ne retrouvait en lui qu'une seule pensée arrêtée et nette : la vengeance! Il voulait punir. Il voulait surtout séparer l'un de l'autre ces deux êtres bien épris, dont la mutuelle tendresse faisait son ardent désespoir. Ah ! je parlais tout à l'heure du cheval indompté qui s'emporte à travers l'espace; c'est à lui, malheureux, que cette image pouvait justement s'appliquer! La jalousie étreignait son cœur; elle enfonçait dans ses flancs ses griffes de fer rouge, et le poussait au hasard, sans savoir où, contre tous les dangers, et à travers tous les obstacles.

Il en était encore à cette période d'excitation fié-

vreuse qui suit les grandes crises, avant que la volonté ait retrouvé son empire, lorsqu'il entendit deux coups légers frappés à sa porte. Comme il avait donné des ordres exprès, il crut que l'on se trompait, et ne répondit rien.

Les coups redoublèrent, mais cette fois moins timides et plus pressants.

— Je n'y suis pas! cria-t-il d'une voix irritée; qu'on me laisse en repos!

Il se retourna sur son lit, en cachant sa tête dans les coussins qu'il mordit avec rage.

On ne tint nul compte de sa brusque réplique et de sa violente apostrophe : la porte retentit de nouveau, et cette fois sous un choc impérieux.

Fédor sauta sur ses pieds en criant :

— Triple animal! je te chasse!

Mais il n'en alla pas moins ouvrir.

Au lieu de voir devant lui la figure bénigne, placide et bien rasée du valet de chambre allemand, auquel il avait adressé à travers la porte ses exclamations emportées, il se trouva en face d'un Cosaque barbu, que ses cris et sa colère avaient laissé impassible et froid comme un bloc de neige.

Celui-ci fit à son officier le salut militaire, et lui tendit un pli cacheté, en lui disant tout simplement :

— De la part du prince-lieutenant!

La suscription frappa tout d'abord le capitaine. Elle était conçue en ces termes :

« *Au commandant* comte Fédor Permoff.... »

— Avancé en grade!... Hélas! à quoi bon maintenant? fit-il avec un mouvement d'épaules... Lieutenant ou général, que m'importe? Est-ce donc

pour moi que j'étais jaloux d'honneurs? Il déchira l'enveloppe, et trouva tout d'abord un billet autographe du prince, qui lui adressait les plus gracieuses félicitations sur sa belle conduite pendant la campagne, l'assurait de tout le plaisir qu'il éprouvait à l'en récompenser, et lui annonçait sa promotion.

« Vous êtes à l'entrée d'une belle carrière, ajoutait le prince; j'espère vous la voir parcourir d'un pas rapide et résolu ; vous êtes de ceux qu'aucun obstacle ne doit arrêter. »

Fédor froissa le papier entre ses doigts, et le jeta contre la glace avec un mouvement de colère.

— Ah! murmura-t-il, les dents serrées, c'est pourtant vrai que j'avais un bel avenir devant moi..... Si elle m'avait aimé, je serais devenu..... Eh! qu'aurais-je eu besoin de devenir quelque chose?.... Si elle m'avait aimé, n'étais-je pas tout?

Au billet officieux du prince se trouvait joint un ordre officiel de départ, signé par le chef d'état-major général. Il était expressément enjoint au comte de quitter Tiflis le soir même, pour aller rejoindre, à deux jours de marche, un régiment que l'on avait dirigé à tort sur Tiflis, tandis qu'il devait au contraire, opérer sa jonction avec le corps que le nouveau commandant venait de quitter. Fédor était chargé de porter le contre-ordre, et de communiquer à son général des instructions nouvelles, contenues dans un autre pli, que le Cosaque lui remit en même temps.

Tout cela était si plausible et si vraisemblable, tout cela se présentait d'une façon si naturelle, qu'il ne vint pas même un soupçon à l'esprit du comte.

Il ne devina ni la main de Véra, ni l'intervention de son oncle dans cet ordre d'exil, déguisé sous un ordre de service qui suivait de si près son retour. Il crut seulement à une de ces terribles exigences de la discipline militaire, sans pitié pour nos sentiments les plus tendres et les plus profonds, pour nos délicatesses les plus exquises, qui ne considèrent dans les hommes que des forces et des moyens qu'il faut savoir employer, jamais des sensations ou des susceptibilités qu'il faut aussi épargner ou ménager. Fédor éprouva une violente tentation d'envoyer, pour toute réponse, sa démission au prince. Mais il fut retenu par un sentiment d'honneur qu'apprécieront comme il doit être apprécié tous ceux dont le cœur a noblement battu sous l'uniforme. Il se dit que, dans de certaines conditions, quand on envoie un soldat à l'ennemi, au danger certain, à la mort possible, une démission pourrait bien passer pour une fuite.

— Ce serait bon pour un Wolsky, cela! se dit-il avec une ironie amère et dédaigneuse. Il imposa donc silence à sa colère, ajourna sa vengeance, et partit.

XVIII

Véra, cependant, comprit qu'elle n'avait pas de temps à perdre; elle se dit que ce qu'elle avait pu faire une fois, elle ne pourrait point le faire toujours. Ni son oncle, ni le prince, quelle que fût d'ailleurs leur bonne volonté, ne sauraient trouver ainsi, à chaque occasion, des prétextes pour éloi-

gner Permoff de la ville. Il y reviendrait d'un moment à l'autre, d'autant plus irrité et d'autant plus terrible qu'il comprendrait qu'on l'en avait chassé à cause d'elle; d'autant plus âpre à sa vengeance qu'il sentirait davantage que l'on voulait la lui disputer, et qu'il s'apercevrait bientôt que des volontés puissantes s'élevaient entre lui et ceux qu'il avait juré de perdre. Véra voyait tout cela avec cette intuition profonde, rapide et sûre, de la femme qui aime, et qui craint pour celui qu'elle aime.

Elle n'eut garde, bien entendu, de révéler à son mari la démarche qu'elle avait faite près de son oncle. C'eût été le condamner à rester à Tiflis, peut-être même à escalader les rocs du Caucase pour y retrouver Fédor. Elle ne dit rien; elle poussa même l'habileté jusqu'à ne rien faire tout d'abord pour l'engager à quitter la ville. Elle voulait que, pour tout le monde, et pour lui-même, il parût rester là, aux ordres de celui qui l'avait si audacieusement menacé, en homme qui ne craint rien, et qui veut voir si l'effet suivra les paroles. L'habileté de Véra lui ménageait ainsi le bénéfice du courage, tout en lui épargnant le danger que le courage entraîne parfois à sa suite.

Quelques semaines se passèrent ainsi, et Véra crut avec assez de raison que toutes les défiances de son mari, s'il en avait jamais eues, devaient être maintenant complétement endormies. Sa première irritation s'était aussi éteinte peu à peu.

Un matin, pendant qu'ils déjeunaient ensemble en tête à tête, elle lui dit négligemment :

— Nous n'entendons plus parler de ton ex-ami?

— Tant mieux! répondit Wolsky; pour ce que

nous aurions maintenant à nous dire, il est inutile de solliciter un rendez-vous. Je te l'avoue cependant, le connaissant comme je le connais, je m'étonne un peu qu'il nous laisse si tranquilles.

— Moi, non! malgré ses grands airs auxquels, grâce à Dieu! je ne me suis jamais laissé prendre, je l'ai toujours regardé comme un de ces hommes dont on dit si bien qu'ils font plus de bruit que de besogne.

— Dieu t'entende, chère enfant! mais je suis convaincu que tu te trompes. Il fait, au contraire, plus de besogne que de bruit. Seulement, un homme averti en vaut deux, et je me tiens sur mes gardes; tu n'as rien à craindre!

— Près de toi, je ne crains rien, répondit la jeune femme avec toutes les marques d'une confiance qu'elle était loin d'avoir, mais qu'elle feignait de ressentir pour mieux l'inspirer à son mari. Seulement, ajouta-t-elle, cet odieux personnage m'a gâté Tiflis. Je me déplais maintenant dans la maison que sa présence a souillée. Je n'entre plus dans notre petit boudoir sans penser que je vais peut-être l'y voir entrer. Je sais bien que c'est absurde...

— Bien absurde, en effet, ma pauvre amie! répondit Alexis en lui mettant une main sur l'épaule.

— Ce n'est pas ma faute, répondit Véra avec une câlinerie d'enfant gâtée; mais il faut bien que je te dise cela, puisque je te dis tout : si tu étais vraiment bon pour ta femme, nous nous en irions promptement à l'étranger. Il y a tant de pays que je voudrais voir avec toi!

— Non, il ne faut pas quitter Tiflis! notre départ

aurait l'air d'une fuite : il pourrait donner lieu à des rumeurs malveillantes.

— Mais si quelqu'un a fui, n'est-ce pas plutôt lui, puisqu'il s'est éloigné le lendemain même de notre rencontre?

— Le monde ne le sait pas, et quand bien même il le saurait, il est capable de dire autre chose, car il est injuste et méchant.

— Eh ! que veux-tu? Il est toujours l'ennemi du bonheur des autres, et il trouvera bien moyen de tuer le nôtre tôt ou tard, si nous le laissons faire! Voyons! viens en France, c'est la seconde patrie des Russes; viens en Italie, c'est la seconde patrie de tout le monde ! Veux-tu?

Wolsky la regarda sans rien répondre.

— Ah ! je comprends, fit-elle au bout de quelques instants; tu as peur de l'exil avec moi !

— Avec toi, chère âme, je n'aurais pas peur de la Sibérie! Est-ce que j'aurais froid sur ton cœur? Est-ce que le malheur m'atteindrait dans tes bras?

— Alors tu consens?

— A tout ce que tu souhaites! En peux-tu douter?

— Eh bien, partons!

— Je t'attends ! mets tes rubans dans une caisse, tes chiffons dans une autre, et allons-nous-en !

— Tiens! Alexis, tu es bon comme Dieu! et je t'adore! fit Véra en lui jetant ses bras autour du cou.

Ils s'en allèrent en effet, et pendant deux ans promenèrent à travers l'Europe leur beauté, leur jeunesse, leur fortune et leur bonheur. Le nom de Permoff ne fut point prononcé une seule fois entre

eux ; mais, bien souvent, ils pensèrent à lui ; bien souvent ils s'attendirent à le voir paraître à côté d'eux, comme il avait fait une fois déjà.

Il ne parut point.

On ne saurait dire, cependant, que ce fut l'intention qui lui manqua. La campagne dans laquelle il était engagé une fois terminée, et après qu'il eut donné assez de preuves de son courage pour qu'il ne fût permis à personne d'en douter, il quitta l'armée. Il était plus que jamais fidèle à sa pensée, à sa haine et à sa vengeance : il ne songeait qu'à une chose, à se mettre sur la trace des fugitifs et à les rejoindre.

Vingt fois pour une il essaya d'obtenir un passeport. On trouva vingt prétextes plus ingénieux les uns que les autres pour le lui refuser.

Ces deux années, en s'écoulant si paisiblement pour les deux époux, leur rendirent une sécurité à peu près complète. N'entendant plus parler de Fédor, ils finirent par s'imaginer qu'ils étaient oubliés par lui. Sans doute, se dirent-ils, sa fièvre de colère n'a eu qu'un accès, et cet accès passé, il est revenu à cette santé de l'âme qui le rend bon ; sans doute il a compris qu'en cédant à une passion plus puissante que notre volonté, nous avons obéi à la loi de la nature, qui a fait de l'amour un sentiment plus fort que l'amitié. Ils se crurent donc pardonnés, et cette sécurité leur devint fatale. Du moment où ils pensèrent n'avoir plus rien à craindre, ils éprouvèrent la nostalgie du pays natal. Pour s'aimer, on n'est nulle part aussi bien que chez soi. Ceux-là peuvent souhaiter changer de ciel qui ont aussi besoin de changer d'âme. Mais quand on trouve tout bien et

tout bon en soi-même, quand on fait de la stabilité du présent la première condition de l'avenir heureux, quand on désire rester ce que l'on est et comme l'on est, on ne veut pas non plus que les choses varient autour de soi, et l'on n'éprouve plus ce désir de locomotion ardente, et cette envie de fuir les lieux où l'on a souffert, qui tourmentent ceux qui voudraient pouvoir se fuir eux-mêmes. On voudrait au contraire tout immobiliser autour de soi; on voudrait revoir toujours les mêmes objets, comme s'ils étaient pour nous autant de témoins, nous attestant par leur immuabilité même la constance de nos félicités. C'est à ce moment que l'on a, pour ainsi parler, le culte de son intérieur; que l'on préfère sa maison, si petite qu'elle soit, à tous les palais du monde, et que l'on se plaît chez soi plus que partout ailleurs.

Alexis et Véra éprouvèrent donc comme un impérieux besoin de rentrer en Russie. L'oubli de Permoff semblait leur en ouvrir les portes. Ils y retournèrent avec un empressement heureux. La fortune de Wolsky lui permettait de choisir une résidence à son gré, et il pouvait également habiter ou Pétersbourg, la capitale de la jeunesse et du plaisir, ou Moscou, la métropole de la vieille civilisation, si chère encore aujourd'hui à la partie la plus saine de l'aristocratie russe. Ils préférèrent une ville de troisième ordre, une simple résidence provinciale, à l'extrémité lointaine du vaste empire.

Ils allèrent donc s'établir à Odessa.

Wolsky possédait à l'entrée de la ville, presque à la campagne, une vaste maison, moitié château, moitié palais, habitation urbaine par le luxe et a

recherche de son ameublement, mais qui, par l'ampleur des dépendances et la grandeur des proportions, faisait songer à ces riches villas où les grands propriétaires sont heureux de se retirer quelquefois pour y mener une vie de prince.

La beauté de Véra, l'élégance personnelle d'Alexis, son goût du plaisir, leurs relations à tous deux firent bientôt de leur maison le centre le plus brillant de la ville. On tenait à honneur d'y être reçu ; leurs décisions faisaient loi ; on écoutait leurs paroles comme des oracles, et ils eurent bientôt conquis une de ces positions exceptionnelles qui sont le lot privilégié de quelques couples rares et heureux entre tous.

Ils étaient dans la troisième année de leur mariage, et une petite fille, belle comme sa mère, était venue mettre le comble à une félicité que rien n'altérait plus, et si complète qu'elle aurait dû leur faire peur. Mais la jeunesse n'a peur de rien..... du bonheur moins encore que de toute autre chose. Alexis et Véra cueillaient donc la fleur de la vie, goûtaient l'heure présente, et s'abandonnaient à tous les rêves de l'existence dorée, avec l'insousiance si naturelle à deux êtres riches, beaux, aimés et aimants.

Depuis la scène violente du boudoir, qui avait signalé le retour du comte Permoff à Tiflis, un mois après le mariage d'Alexis et de Véra, ils n'avaient plus entendu parler de lui.

Je ne sais quelle femme, douée d'une incontestable philosophie pratique, a mis en circulation dans son sexe cette maxime que le nôtre ne dédaigne pas toujours : L'ingratitude est l'indépendance du cœur !

Pour être plus certains d'être indépendants, les deux époux s'étaient depuis longtemps résignés à être ingrats, et nous devons à la vérité de dire qu'ils y avaient assez bien réussi.

Fédor était maintenant complétement oublié.

Quoique sans position officielle, — et sa fortune dispensait Wolsky d'en rechercher aucune, tandis que son indolence, insensible aux secrètes insinuations de sa femme, tuait en lui toute ambition, — il n'en avait pas moins dans la ville une sorte de direction officieuse pour tout ce qui regardait la vie mondaine, les déploiements du luxe, et tous ces plaisirs que l'on prend en commun, et qui sont une des conditions de la sociabilité humaine. Une fête chez lui, dans les conditions luxueuses de sa vie, prenait bientôt le caractère d'un événement. Les invitations étaient briguées comme des faveurs; on en parlait un mois à l'avance; on s'en souvenait deux mois après. Celle du 1er mai 184... préoccupa l'attention publique plus encore que les précédentes. Elle avait pour objet de célébrer le troisième anniversaire du mariage de ces heureux époux. Les préparatifs dépassaient la mesure de tout ce qu'Alexis avait fait jusque-là, et l'on se plaisait à répéter que, cette fois, il serait vaincu par lui-même. Il était surtout question d'une robe, commandée à Paris pour Véra chez la meilleure faiseuse, et dont la magnificence devait éclipser tout ce que l'on avait jusque-là de plus beau en ce genre. Il est, je pense, inutile d'ajouter que ce dernier détail avait entre tous le privilége de préoccuper la plus belle moitié d'Odessa. L'éclat des diamants et des beaux yeux de la jeune femme, devait faire pâlir l'illumination *à giorno*

des serres et des jardins, commandée à un Italien célèbre dans cette spécialité où excellent ses compatriotes, et qui, après avoir eu des malheurs à Naples, s'était donné pour mission d'*éclairer* la Russie. Quant aux gens sérieux, ils accordaient plus d'attention au souper. Alexis, de ce côté également, avait une réputation à soutenir. Il savait manger et faire manger. On prétendait qu'à vingt lieues à la ronde il ne restait plus un sterlet dans les fleuves, une écrevisse dans les ruisseaux, un faisan dans les parcs. Le champagne de *la Veuve*, le seul, comme on sait, qui soit admis à pétiller dans la coupe ciselée de l'aristocratie russe, devait couler à flots. Quant au dessert, il avait été commandé dans les quatre parties du monde. Un prince n'aurait pu faire ni plus ni mieux pour fêter son hymen avec une fille de roi. Wolsky ne fêtait-il point son bonheur! et n'est-ce pas les anniversaires du mariage heureux, qu'il convient de célébrer, et ses félicités éprouvées déjà, bien plutôt que le mariage lui-même, avec ses espérances douteuses et ses promesses incertaines, que trop souvent, hélas! la réalité tient si peu?

On sut gré au mois d'avril de n'avoir que trente jours, et de bien vouloir faire place enfin à ce 1er mai, qu'une ville entière attendait, et voulait marquer sur le calendrier des jours fortunés.

La journée parut longue à ceux qui auraient voulu la commencer par le soir. Dès huit heures, la longue file des voitures prenait le chemin qui conduisait de la ville au palais de Wolsky. Véra, donnant la main au gouverneur de la province, ouvrait le bal, vis-à-vis de son mari, qui conduisait, de son côté, la belle Arianne P.....off, cette Grecque brillante, qui a

plus d'une fois ébloui de ses splendeurs les nuits de fête de nos hivers parisiens.

A minuit, le bal était dans son plus radieux éclat. Alexis et Véra s'étaient multipliés pour répandre partout l'animation, le plaisir et la joie. Ils avaient un regard, un sourire, un mot, une attention délicate pour chacun de leurs invités. Aussi leur éloge à tous deux était dans toutes les bouches ; l'admiration désarmait l'envie ; la beauté de Véra, la bonne grâce d'Alexis, leur amabilité à tous les deux ne laissaient plus de place que pour une sympathie sans mélange.

On les proclamait le plus heureux couple qui eût jamais marché dans la vie en se donnant la main. Tous les hommes eussent voulu être à la place d'Alexis, toutes les femmes à la place de Véra. Mais ce désir même n'avait pas la secrète amertume qui accompagne parfois la justice que nous sommes contraints de rendre aux autres, et l'on trouvait leur bonheur si mérité que, même pour l'avoir, on n'eût pas osé souhaiter de le leur prendre. Jamais triomphe n'avait été plus complet, jamais félicité plus assurée : la fortune semblait enchaînée à leurs pieds.

Une pendule qui ne sonnait pas marqua silencieusement minuit, — l'heure du crime.... et du souper. Alexis fit relever les portières en lourdes tapisseries qui séparaient les salles de danse de la galerie transformée en salle à manger. On put alors apercevoir la longue file des tables, couvertes de fleurs, et de mets variés, montés et parés avec un art si ingénieux, que ce merveilleux ensemble ressemblait plutôt à un tableau fait pour être vu,

qu'à un repas destiné à être englouti dans une heure : l'argenterie brillait, les cristaux étincelaient, et les vins généreux faisaient mille promesses à travers le cristal des flacons.

On cherchait déjà des yeux celui qui aurait le privilége d'offrir son bras à la maîtresse de la maison. Personne ne se présenta. Véra resta seule, un peu incertaine au milieu du salon.

La portière, un moment relevée, retomba sur elle-même.

Alexis jeta à sa femme un regard interrogateur.

— M. le gouverneur n'est pas ici ! dit Véra, sans répondre plus directement à la question muette de son mari, et je voudrais son bras pour passer dans la galerie.

— Tu as raison : mais où donc peut-il bien être ?

— Son Excellence n'est pas loin : je sais qu'Elle n'est pas sortie du palais, dit à l'oreille de Wolsky un jeune homme fort élégant de sa personne, irréprochable dans sa tenue, attaché à la chancellerie d'Etat, et qui, depuis quelques minutes, n'avait quitté de l'œil ni le mari ni la femme.

Wolsky n'éprouva aucune inquiétude, — et pourquoi donc eût-il été inquiet? — mais il fut contrarié de l'absence qui retardait son souper et troublait l'ordre de sa fête.

— Les affaires sont sans pitié! dit-il au jeune homme bien mis; on est donc venu relancer M. le gouverneur en plein bal?

— Il paraît. Mon collègue le comte Élim Metschersky, que nous avions laissé de service au palais du gouvernement, pour le cas où il se présenterait quelque affaire imprévue, — et vous voyez que la

précaution n'était pas inutile, — vient de faire demander Son Excellence. J'ai voulu sortir avec Elle, mais Elle a refusé mes services, en annonçant qu'Elle rentrerait immédiatement dans les salons.

— A la bonne heure! fit Alexis en remerciant le jeune homme par une inclinaison de tête, puis, regardant à sa montre :

— Déjà minuit et demi! fit-il.

— Que voulez-vous? il paraît qu'il s'agit du service du czar et de la sûreté de l'empire! répondit le jeune employé.

— Oh! nous n'en sommes pas là! fit Alexis, qui ne put s'empêcher de sourire en entendant tous ces grands mots. La police n'a jamais été bien si faite, et l'empire est calme.

— La police veille, mais les méchants ne dorment pas non plus! répliqua le jeune homme. Pas plus tard qu'hier, — on peut bien vous dire cela à vous, puisque vous êtes un ami....

— Ah! voici Son Excellence! fit Wolsky, plus heureux de voir rentrer en ce moment le gouverneur que d'écouter, si bien faits qu'ils puissent être d'ailleurs, les rapports de son secrétaire.

Le gouverneur, qui avait servi dans la diplomatie avant d'entrer dans l'administration, avait son sourire le plus aimable, son front le plus calme, son regard le plus caressant.

— Nous vous attendions pour souper, dit Véra en venant à sa rencontre, et en se suspendant à son bras avec une coquetterie charmante.

L'Excellence avait eu des bonnes fortunes en son temps, et se trouvait encore assez bien conservée. Elle baisa la main de Véra entre deux madrigaux.

Cependant le chef d'orchestre, auquel personne n'avait donné d'ordre apparent, venait d'attaquer vigoureusement les premières mesures d'une valse entraînante.

— Non! non! pas maintenant! pas maintenant! dit Alexis en s'approchant de l'estrade, et il fit signe aux musiciens de se taire. Mais ceux-ci, sans tenir compte le moins du monde de ses observations, continuèrent de jouer, et ils apportèrent à leur exécution plus de verve encore et plus d'entrain.

Les jeunes gens et les femmes venaient de reformer des couples et s'élançaient dans l'harmonieux tourbillon. Le comte Metschersky, celui-là même qui était venu du palais et qui avait fait appeler le gouverneur, s'approcha de Véra et sollicita l'honneur de valser avec elle.

— Ne la refusez pas, madame, fit le gouverneur qui tenait toujours son bras, vous lui feriez trop de peine, et il ne le mérite pas! Voyez, il n'a pu venir qu'à minuit passé.

Et, sans attendre sa réponse, en homme certain de n'être pas refusé, il mit la main de la jeune femme dans la main de son secrétaire, et, en quelque sorte, les engagea de lui-même dans le cercle tournant.

Il s'approcha alors de Wolsky, et d'un ton déjà moins courtois, presque impérieux au contraire et n'admettant point de réplique :

— Monsieur, lui dit-il, veuillez sortir : j'ai à vous parler.

Ces mots, presque durs, et la façon dont ils furent prononcés contrastaient si fort avec tout ce qui se passait maintenant autour des deux interlocuteurs, ils faisaient avec cette fête même, et les égards dont

chacun se plaisait à entourer Alexis, un si étrange contraste, qu'il ne put s'empêcher de regarder le gouverneur. Mais il était impossible de rien lire sur ce front de marbre, de rien découvrir dans cet œil rigide et froid.

Wolsky ne comprenait rien ; il lui semblait que c'était à un autre et non pas à lui que l'on parlait. Aussi ne bougeait-il pas, comme s'il eût attendu quelques explications qu'on ne lui donnait point.

Cependant, l'Excellence commençait à ressentir quelque ennui de cette résistance inaccoutumée.

— Ce que je vous dis est extrêmement sérieux, reprit le gouverneur. Il faut, — vous m'entendez, — il faut que je vous parle sur-le-champ, hors d'ici, sans témoins, s'il est possible.

Alexis ne répliqua rien et sortit à la suite du fonctionnaire. A peine furent-ils hors des salons que celui-ci, hâtant le pas, dit à son hôte :

— Faites-nous conduire dans votre cabinet.

Un valet de pied, portant des flambeaux, les précéda, et bientôt la porte d'une vaste pièce, qui servait à Wolsky de bibliothèque et de cabinet de travail, se referma sur eux.

— Monsieur, dit alors le gouverneur d'une voix qui n'avait plus rien de la courtoisie qui fait le charme des relations sociales, je me vois forcé de remplir envers vous un devoir que les circonstances présentes me rendent plus particulièrement pénible : j'ai reçu l'ordre de vous arrêter comme prévenu d'attentat contre la sûreté de l'empire, et de vous diriger immédiatement sur Saint-Pétersbourg.

Alexis savait trop bien qu'en pareil cas toutes les représentations que l'on pourrait faire à un agent de

l'autorité seraient parfaitement inutiles. Aussi se contenta-t-il de dire avec beaucoup de calme et de dignité :

— Je suis la victime d'une erreur, incompréhensible en ce moment pour moi, mais qui s'expliquera plus tard.

— Je le souhaite ! répondit sèchement le gouverneur.

Le fonctionnaire avait déjà remplacé chez lui l'homme du monde, et au lieu de l'hôte heureux de lui offrir une fête que lui-même était heureux d'accepter, il ne voyait plus dans Wolsky qu'un conspirateur.

Alexis comprit la gravité de la situation ; il vit combien lui étaient hostiles les dispositions actuelles du gouverneur : aussi, sans plainte ni murmure, il accepta le malheur inattendu qui le frappait, comme un de ces coups du sort impossibles à prévoir, impossibles à éviter.

— Monsieur, dit-il, je sais que la liberté, la fortune et la vie de tous les Russes appartiennent à l'empereur, notre maître. Il peut faire de moi ce qui lui conviendra : je m'en remets avec confiance à sa justice. Mais si j'ai ce bonheur que pour vous, mon premier juge, toute une vie sans reproche, au grand jour, et que le moindre soupçon n'a jamais atteinte, puisse être une garantie d'honneur, sinon d'innocence, accordez-moi une grâce !

Tout en parlant ainsi, Wolsky releva sur le gouverneur un œil calme, limpide, assuré, un œil qui ne pouvait pas mentir.

Mais ce beau regard franc ne parvint point à rencontrer celui du gouverneur, qui semblait

obstiné à le fuir, et à se détourner incessamment.

— Je ne vois pas, répondit-il avec une certaine impatience, quelle grâce je serais en ce moment capable de vous accorder. Vous êtes sous le coup de la loi, et je ne puis que la faire exécuter.

— Ah! monsieur, vous parlez comme si j'étais condamné... et je ne suis que prévenu!

Sans doute cette distinction parut trop subtile au gouverneur, car il ne la releva point

— La grâce que je veux vous demander, continua le malheureux jeune homme d'un ton qui priait, c'est de m'accepter, pour cette nuit seulement, comme prisonnier sur parole .. Oh! gardé à vue, si vous le souhaitez! Vous pouvez être certain que je ne chercherai pas à m'enfuir. Je sais trop ce que je me dois à moi-même et à la justice de ma cause. Vous pouvez d'ailleurs surveiller toutes les issues de cette maison, je ne vous disputerai point ma liberté. Mais je voudrais, s'il était possible, éviter à ma femme, à mes hôtes et à mes amis le chagrin d'un scandale inutile. Je suis assez sûr de moi pour répondre de ne point me trahir. Et, ajouta-t-il avec un sourire qui paraissait assez naturel pour faire voir qu'il aurait, en effet, un empire absolu sur lui-même, si vous ne craignez pas, monsieur, de souper avec un prisonnier d'Etat, je crois que la valse est finie, si vous le voulez bien, nous allons nous mettre à table?

Ce petit discours avait été débité avec une aisance, une facilité, un aplomb qu'eût pu envier au jeune Russe un de ces raffinés du temps des Valois, ou bien encore un de ces roués de la Régence, que rien au monde n'avait le pouvoir de déconcerter, rail-

leurs insouciants qui plaisantaient avec les plus terribles dangers, et riaient au nez camard de la mort. Mais si cette grâce et cette légèreté avaient quelque chance de plaire chez nous, par aventure, à tel galant gouverneur de la Bastille, il n'en pouvait être ainsi vis-à-vis du représentant rigide de l'autocratie russe. Ce fut donc avec une certaine dureté que celui-ci répondit au jeune homme :

— Votre demande est assez étrange, et elle me prouve combien peu vous vous rendez compte de la gravité de votre situation. Je regarderais comme une inconvenance de vous l'accorder. Mais, quand bien même j'aurais la faiblesse d'y consentir, sachez que cela ne serait pas en mon pouvoir. Un sentiment d'humanité et les égards que je devais à nos anciennes relations m'ont commandé d'adoucir, en vous l'annonçant moi-même, le coup qui allait vous frapper. Mais vous n'êtes déjà plus sous mon autorité. Vous appartenez aux agents chargés de veiller à la sûreté de l'empire.

— Oui, je comprends, fit Alexis qui s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur un des fauteuils et appuya sa tête sur sa main.

Le gouverneur, pour toute réponse, posa le doigt sur un timbre. Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit et un homme parut sur le seuil.

Le gouverneur lui fit un imperceptible signe de tête et sortit pour le laisser libre d'accomplir son mandat. Quatre hommes à longues barbes, portant le costume des agents subalternes de la police russe, envahirent aussitôt la pièce. Deux d'entre eux s'approchèrent de Wolsky, et lui intimèrent l'ordre de se lever. En un clin d'œil et avec une aisance et

une dextérité qu'aurait pu leur envier le valet de chambre le plus expérimenté, ils lui retirèrent ses habits de fête, et les remplacèrent par les tristes vêtements des prisonniers. Alexis laissa cette maussade opération s'accomplir sans opposer aucune résistance. Quand cela fut fait, il jeta un regard au miroir, se vit et eut honte de lui-même.

— Mon Dieu ! murmura-t-il à demi-voix, si Véra m'apercevait dans cet état !

Tout cela s'était fait avec une rapidité merveilleuse, et dans le plus grand silence ; on n'avait pas échangé une parole, et Wolsky attendait dans une muette anxiété ce qui allait être décidé de lui.

— Vos mains ! lui dit celui de ces hommes qui paraissait commander aux autres.

Alexis le regarda sans comprendre.

— Vos mains ! répéta l'agent.

Et comme le jeune homme ne lui semblait point obéir assez vite, il le prit par les coudes et lui fit avancer les mains. Une chaîne aux anneaux rouillés rapprocha l'un de l'autre les deux poignets emprisonnés et meurtris.

Maintenant il comprenait.

Cependant, un autre agent s'était mis à ses genoux, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il lui passait les fers aux pieds.

Alexis s'était juré à lui-même de rester calme et digne. Cependant, en se voyant traiter comme le sont les scélérats, il ne put retenir une larme, qui lui fut arrachée par la colère plus encore que par la douleur, larme brûlante, amère, que l'indignation et la fierté séchèrent bientôt sur sa joue.

Un des agents entr'ouvrit alors la porte, qui donna

passage à un jeune homme employé dans les bureaux de la police. Le nouveau venu salua Wolsky avec une politesse parfaite, en homme bien élevé et intelligent, connaissant les revers soudains de la fortune, ses chances et ses vicissitudes, et sachant bien que celui-là même qui est en bas aujourd'hui peut être en haut demain, et que la rapidité seule des catastrophes peut en égaler la grandeur.

Le bureaucrate remit un papier ployé en quatre au chef de la petite troupe en lui disant :

— Voici vos instructions ; vous pouvez partir

Quand Alexis entendit ces mots, qui le séparaient de tout ce qu'il aimait, et qui creusaient un infranchissable abîme entre son passé et son avenir, un frisson courut sur lui. Il parvint cependant, à force de volonté, à dominer cette impression, et ce fut d'une voix calme qu'il dit :

— Quand vous voudrez, je suis prêt !

— Si je puis vous être bon à quelque chose, monsieur, fit le jeune homme à voix basse en s'approchant de lui, veuillez disposer de moi.

— Alors, laissez-moi écrire à ma femme.

— Ah ! monsieur, ce que vous me demandez là est absolument impossible. Les prisonniers n'écrivent jamais !

— Alors, je n'ai besoin de rien..... partons !... Si, fit-il en se reprenant, j'ai besoin de quelque chose, et vous pouvez me rendre un très-grand service.

— Alors, parlez, monsieur !

— Demain, tantôt, dans quelques instants peut-être, ma femme, ma pauvre femme s'apercevra que je suis absent..... Elle me demandera, elle s'informera de moi : tâchez qu'elle soit prévenue délicate-

ment, avec précaution... qu'elle n'apprenne point trop brusquement la chose... Elle est bonne, délicate, sensible... et elle m'aime!

— De ce côté, monsieur, n'ayez nul souci. Je suis certain que M. le gouverneur fera les choses de la manière la plus délicate et la plus courtoise.

— Alors, de grâce, partons ! Songez à tout ce que je souffre déjà...... à tout ce que je souffrirais, si l'on me voyait dans un tel état.

Le jeune homme ne répondit rien, mais il fit un signe au chef des agents. Celui-ci toucha le bras de Wolsky tandis qu'un autre ouvrait la porte, et que tous s'apprêtaient à marcher.

— Mon enfant ! ma fille ! dit encore Alexis, si seulement il m'était permis de l'embrasser !.... Ah ! monsieur, que d'obligations je vous aurais !

L'employé parut se consulter; puis, après quelques minutes de réflexion :

— J'ai l'ordre exprès de ne vous laisser communiquer avec personne ; croyez à tous mes regrets..... mais l'ordre dit : « Personne ! »

— Mais, monsieur, ma fille n'a pas deux ans !

— Il est vrai ! mais la bonne, la nourrice, la femme de chambre qui vous l'apportera ! Que voulez-vous? j'ai ma consigne.... je ne puis qu'obéir !

— Alors, partons ! je n'ai plus rien à espérer des hommes !

La bibliothèque de Wolsky communiquait, au moyen d'une seconde pièce, qui lui servait d'antichambre, avec un large vestibule, qui conduisait jusqu'à une sorte de vaste salle, pareille à celle que, dans les manoirs de l'aristocratie féodale, on appelait la salle des gardes, et qu'il fallait traverser pour

sortir de la maison. Cette salle était en ce moment remplie par la livrée, attendant ses maîtres. Le malheureux prisonnier devait donc se frayer un chemin à travers ce monde d'ennemis intimes, toujours avides de venger sa servitude par le spectacle de nos malheurs. Mais Alexis avait des soucis trop grands et des douleurs trop nobles pour prendre garde à cette petite misère ajoutée à de si réelles infortunes. Il releva donc la tête, et se prépara à passer le front haut au milieu de cette tourbe de valets qui, une heure plus tôt, se seraient courbés jusqu'à ses pieds.

Avant même qu'il y arrivât, une certaine émotion régnait déjà dans cette salle.

Quelques valets de pied, en allant causer dehors avec leurs cochers, avaient aperçu, à la porte du palais, une de ces voitures, trop bien connues en Russie, qui servent au transport des prisonniers. Cette voiture était entourée d'une escorte de Cosaques, la lance au poing, le pied à l'étrier, prêts à partir. Malgré la discrétion de la police, il avait transpiré quelque chose. On savait déjà qu'une arrestation devait être faite cette nuit même ; qu'un grand coup allait être frappé au milieu de la fête, sur un de ces heureux du monde, qui était venu là pour y jouir, avec ses pareils, de tous les plaisirs de la fortune, de toutes les recherches, de tous les raffinements du luxe.

Mais quel était celui-là ? C'est ce que chacun ignorait, et c'est aussi ce que chacun voulait apprendre.

Tout à coup, la porte qui faisait communiquer avec cette grande salle le vestibule intérieur s'ouvrit à deux battants, et le maître du logis, ce jeune sei-

gneur, riche, beau, comblé de toutes les faveurs de la destinée, hospitalier comme un roi, et qui donnait des fêtes à toute une ville, parut, entouré de gardes comme un criminel, les chaînes aux mains, les fers aux pieds.

Alexis n'était point haï : au contraire, il était aimé. C'était un de ces bons riches qui se font pardonner leur richesse. Personne ne se réjouit donc de son malheur ; tout le monde s'en affligea. Une immense pitié s'empara des âmes que l'on eût crues les moins capables d'éprouver ce noble sentiment de la sympathie humaine, et, au passage de cette touchante victime, qui s'en allait à sa destinée inconnue, mais terrible, chacun se leva avec un empressement tout rempli d'une émotion respectueuse. Ce dernier hommage qu'on lui rendait, et qu'il n'espérait point, fut pour Wolsky une consolation suprême : c'était la goutte d'eau rafraîchissante tombant dans son enfer inattendue et bénie !

Quelques pas seulement le séparaient encore de la porte. Cette faible distance une fois franchie, il était hors de sa maison, et certain désormais d'épargner à sa femme le lugubre spectacle de son avilissement et du traitement qu'on lui faisait subir. Il se hâtait donc, et croyait déjà toucher le seuil, quand, tout à coup, un grand cri se fit entendre. Il en reconnut l'accent déchirant, tressaillit, et malgré lui se retourna.

A travers cette foule d'inconnus, insouciante de ce que l'on pouvait dire ou penser d'elle, sous tous ces yeux, dont les regards la dévoraient, Véra 'élança, ou plutôt bondit vers le prisonnier, et palpitante, éperdue, pleine de terreur et d'amour, tomba

sur sa poitrine, le pressa sur son cœur, noua ses deux bras autour de son cou, et s'attacha à lui par une de ces fougueuses étreintes qui semblent porter à toute force humaine le défi de leur arracher ce qu'elles ont une fois enserré.

Voici, cependant, ce qui venait de se passer dans les salons.

Après la valse, que le chef d'orchestre, obéissant à je ne sais quelle invitation mystérieuse, avait fait jouer sans en recevoir l'ordre des maîtres de la maison, Véra, qui sentait que l'heure du souper était déjà venue, chercha des yeux son mari, et, ne le trouvant pas, elle en éprouva quelque inquiétude.

Une femme qui s'aperçut de son trouble naissant lui dit que M. Wolsky venait de sortir avec le gouverneur.

Ce détail, au lieu de calmer l'inquiétude de Véra, la rendit plus vive encore. Il serait absurde de nier la force des pressentiments. Il y eut bientôt comme un vague soupçon chez les invités. On comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Les foules ont cela de merveilleux : l'émotion de chacun s'accroît de l'émotion de tous. La nouvelle n'est pas connue, mais elle est devinée ; personne ne l'a dite, et tout le monde la sait : il semble que l'on respire plus difficilement dans une atmospère raréfiée. Les yeux se cherchent, et les regards s'interrogent. La malheureuse femme s'approcha à son tour de l'orchestre, et pour gagner un peu de temps, ordonna aux musiciens de jouer une mazurka. Mais la pensée des invités n'était plus en ce moment à la danse. Ils s'aperçurent que ce n'était là qu'une manœuvre plus ou moins habile, essayée pour leur cacher ce que

tous à présent, voulaient savoir. Cela suffit à les mettre en défiance, et au lieu de répondre aux engageantes provocations des flûtes et des violons, ils se formèrent par petits groupes aux coins du salon, au passage des portes, laissant le vaste espace et le parquet glissant à ces couples intrépides, comme on en voit dans tous les bals, qui ont plus de jarrets que de cerveau, et qui portent leur esprit à la semelle de leurs escarpins vernis, ou aux talons de leurs souliers de satin.

Quand elle vit arriver les dernières mesures de la mazurka qui ne lui ramenaient point son mari, Véra n'y tint plus, et, quittant le bal, elle se mit, avec je ne sais quelle résolution fiévreuse, à la recherche d'Alexis.

Elle alla tout d'abord dans son cabinet, et ne laissa point que d'être assez étonnée en apercevant deux hommes, étrangers à sa maison, qui s'y conduisaient absolument comme s'ils eussent été chez eux, ouvrant les tiroirs, fouillant dans les armoires, et lisant les papiers avec un calme et un sans-gêne indiquant assez que ce qu'ils faisaient là leur semblait la chose la plus simple et la plus naturelle du monde. Elle fit deux pas vers eux en les regardant, comme si elle se fût attendue qu'à son aspect ils se sentiraient pris de peur et qu'ils abandonneraient leur honteuse et coupable besogne; mais ils ne parurent seulement pas prendre garde à sa présence, et ils continuèrent, comme s'ils eussent été seuls, à parcourir, étiqueter et classer les papiers d'Alexis.

Véra n'était pas précisément une femme timide. Elle avait dans les veines le sang guerrier des La-

banine. D'ailleurs elle était chez elle; elle avait vingt domestiques sous la main, et cinq cents amis à ses ordres. Aussi elle ne recula point d'un seul pas, et tout en se tenant près de la porte :

— Je voudrais bien savoir, dit-elle, ce que vous faites là, messieurs? Qui donc vous a permis d'entrer dans ce cabinet, de toucher aux papiers de mon mari? Sortez à l'instant, où je vous fais arrêter et livrer à la justice.

Véra crut que cette admonestation, faite d'ailleurs d'un ton très-ferme, suffirait à effrayer ces deux misérables, et qu'ils n'auraient rien de plus pressé que de quitter le cabinet de son mari avant qu'elle ait eu le temps de mettre sa menace à exécution. Sa surprise fut donc grande lorsqu'elle s'aperçut qu'au lieu d'éprouver la moindre crainte en sa présence, on ne lui répondait que par une indifférence méprisante, et que l'on continuait, sans tenir le moindre compte de ses observations, cette violation flagrante de son domicile, dont elle s'était si fort indignée.

Incapable de les chasser à elle seule par la force, et déjà moins assurée, elle se retira et gagna le vestibule pour appeler ses gens.

Elle rencontra sur son chemin trois ou quatre personnages, dont l'expression de visage et les allures lui rappelèrent d'une façon beaucoup trop frappante ceux-là mêmes contre lesquels elle allait en ce moment chercher du secours.

Il devint aussitôt évident pour elle que ces hommes étaient là pour garder le cabinet, dont leurs yeux ne quittaient point la porte. Toute troublée, ne sachant ni que penser ni que faire, le visage pâle, l'œil

hagard, elle allait et venait dans sa maison, sans oser rentrer dans la salle de bal.

— Si mon mari avait pu y retourner, pensait-elle, ne m'y trouvant plus, il viendrait me chercher ici. Qu'en ont-ils donc fait, mon Dieu?

Un petit groom à la mine intelligente, mais qui, en ce moment, semblait tout à fait hors de lui, accourut au-devant d'elle. Il était depuis longtemps déjà au service de Mme Wolsky; elle le traitait avec douceur, indulgence et bonne grâce, et en retour il avait pour elle ce culte et ce dévouement que les belles châtelaines des époques héroïques et galantes inspirèrent si souvent à leurs jeunes pages.

— Eh bien! quoi donc? qu'est-ce? Qu'as-tu? Parle! fit Véra en apercevant cette figure renversée.

Et comme il se taisait :

— Mais parle donc, malheureux! fit-elle en lui secouant le bras avec une certaine violence.

— Ah! madame! madame! s'écria l'enfant en saisissant la robe de Véra dans un mouvement d'émotion et de terreur aussi profond qu'involontaire, quel malheur! mon Dieu! quel malheur!

— Que veux-tu dire? Je ne comprends pas!

— Eh bien! ils enlèvent monsieur!

— Comment! ils enlèvent monsieur? mais qui donc?

— Des hommes à barbes et à longues capotes grises. Il y a aussi devant la porte une kibitka attelée de trois chevaux, et des Cosaques tout autour.

— Des capotes grises! une kibitka! des Cosaques!... Mon Dieu! je crois que je deviens folle! fit Véra avec un geste qui n'était pas de nature à faire paraître cette supposition trop invraisemblable.

— Où sont-ils? demanda-t-elle à l'enfant après quelques secondes, que ses terreurs et ses émotions lui firent trouver longues comme des siècles.

— Je les ai vus dans le vestibule; ils prenaient le chemin de la grande salle; ils n'allaient pas vite, et, ajouta-t-il en baissant le ton avec une sorte de pudeur instinctive, et comme s'il eût été honteux de l'attentat qu'il racontait, ils n'allaient pas vite, parce que monsieur avait des fers aux pieds.

— Horreur! fit Véra en voilant sa face sous ses deux mains. Lui! mon mari, mon Alexis bien-aimé, des fers aux pieds!.., comme un vil scélérat!..... Oh! l'empereur nous vengera tous!.....

Elle se précipita vers la galerie, arriva sur le seuil de la grande salle, poussa le cri que nous avons entendu, puis rapide comme si elle avait eu des ailes, elle traversa l'espace d'un seul élan, et, ainsi que nous l'avons raconté, tomba haletante sur la poitrine d'Alexis.

Il y eut alors, entre le mari et la femme, une scène de douleur et d'amour qui eût attendri des cœurs de tigres. Il fallait être homme pour y résister. Les agents eux-mêmes se sentaient touchés. Véra s'attachait étroitement à Wolsky; elle soulevait ses chaînes, elle essayait de les briser, comme fait un enfant mutin de l'objet qui l'irrite; elle se jetait à ses pieds, et baignait ses genoux d'un torrent de larmes amères et brûlantes; elle prenait ses mains, elle baisait sur ses bras la meurtrissure des fers; elle implorait la pitié de ceux qui l'emmenaient, et leur demandait sa grâce en jurant qu'il était innocent. Elle allait et venait de l'un à l'autre, les interrogeant : elle voulait du moins savoir ce

qu'il avait fait, pourquoi on le lui prenait, et où l'on prétendait le conduire.

Il est, je pense, inutile d'ajouter que l'on ne se donnait pas la peine de répondre à ses questions.

Après le premier moment de surprise et d'involontaire émotion, dont personne n'eût pu se défendre en face de cette douleur si poignante et si vraie, de cet amour si exalté, de ce désespoir si éloquent, les gardiens d'Alexis se remirent bientôt, et reprenant cette rigidité sévère sans laquelle il leur eût été impossible de remplir leur pénible devoir, ils continuèrent leur marche.

Véra suivait, toujours attachée, ou plutôt suspendue au cou de son mari.

— Madame, dit le chef de la petite troupe, au moment où ils allaient sortir de la maison, épargnez-vous le regret de devenir ici la cause d'un scandale inutile ; laissez-nous remplir notre devoir. Il faut que chacun obéisse à la loi !

— Mais puisque je vous dis qu'il est innocent ! répliquait la malheureuse femme ; on s'est trompé : ce n'est pas lui qu'il faut emmener !..... Ne me le prenez pas !

L'agent sentit le besoin de mettre un terme à cette déplorable scène. Il s'approcha donc des deux jeunes gens avec une énergique résolution, et il essaya de dénouer les bras de Véra. On ne sait pas de quelle force est douée la femme qui aime. Les grosses mains de l'homme de police étaient sans prise sur ces doigts fins et mignons, qui semblaient avoir en ce moment la souplesse et la force de l'acier. Il allait se voir obligé d'employer la violence, pour arriver à l'exécution de son sinistre mandat.

Alexis le comprit, et il ne voulut point que sa chère idole fût souillée par ce contact impur.

— Laisse faire, ma pauvre enfant, dit-il en baisant doucement sa femme sur son front et sur ses beaux yeux baignés de larmes; laisse faire ce que tu ne peux empêcher, et, du moins, épargne-nous, à moi la douleur de te voir, et à toi la honte d'être touchée par ces hommes. Tu dois bien comprendre que toute résistance est impossible, et, en même temps, tu connais assez ma vie pour être sûre de mon innocence. Je suis la victime de quelque inconcevable erreur; une méprise, qui ne tardera point à être reconnue, a pu seule causer mon arrestation..... Console-toi donc. Va demain chez le gouverneur; il m'a promis de te donner toutes les explications qu'il te plaira de lui demander... Mais adieu!... Voilà qu'on sort de toutes parts; ne nous livrons point en spectacle dans un tel moment. Adieu encore; je te laisse mon cœur. Garde-toi pour moi et pour notre cher petit ange!

— Dieu t'entende! s'écria la jeune femme, dont les mains se joignirent pour une fervente prière.

XIX

Cependant la triste nouvelle de l'arrestation d'Alexis venait de se répandre dans les salons, où elle avait — est-il besoin de le dire? — suspendu la fête, en répandant partout la stupeur et la désolation. On ne songeait plus maintenant qu'à fuir cette maison, où l'on était venu chercher le plaisir, et où l'on ne trouvait que la douleur.

Les premiers groupes qui apparurent sur le seuil de la grande salle, en apercevant Wolsky enchaîné, entouré de gardes, revêtu déjà de la triste livrée des prisonniers, ayant près de lui cette jeune femme en robe de bal, dans un nuage de gaze et de dentelles, des perles au cou, des diamants au front, des fleurs dans les cheveux, et formant ainsi l'un et l'autre, par leur rapprochement, un de ces tableaux dont la grandeur pathétique impressionne les âmes, les spectateurs même les moins sensibles, essayèrent de reculer et de se retirer dans les galeries adjacentes, pour ne point imposer à ces deux malheureux le supplice de leur présence dans un tel moment. Mais ceux qui venaient par derrière, et qui ne voyaient point, les poussaient et les faisaient déborder de tous côtés.

Il en résulta qu'en un moment la salle se trouva toute remplie des invités de Wolsky, et que ceux-là mêmes qu'il avait conviés pour fêter son bonheur, furent presque tous les témoins involontaires de la catastrophe qui semblait devoir le briser à jamais.

La foule de ceux qu'une heure auparavant Wolsky appelait encore ses amis resta silencieuse et glacée, sans oser même aller lui serrer la main et lui porter les consolations d'un dernier adieu. Alexis connaissait trop les hommes pour s'étonner beaucoup d'une telle conduite. Aussi, sans se livrer à des récriminations inutiles, calme et digne, il se retourna vers ses invités, en leur jetant un coup d'œil dans lequel il s'efforça de mettre plus de sérénité qu'il n'y en avait en ce moment dans son âme; puis, revenant à ses gardes :

— Marchons! leur dit-il.

Un valet de pied, courtisan du malheur que n'effrayait point la mauvaise fortune, ouvrit devant son maître la porte à deux battants, en s'inclinant profondément. Alexis sortit. Les premières lueurs de l'aube éclairaient déjà le ciel pâle. Il aperçut devant sa porte la kibitka qui devait l'emporter, et son escorte de Cosaques.

Le malheureux jeune homme sentit comme un frisson courir le long de son dos, de ses épaules et de ses bras, et arriver jusqu'à ses mains qui tremblèrent.

Il monta dans la voiture, où le premier agent s'assit à ses côtés, et, pendant que les chevaux l'emportaient rapidement, il tourna un dernier regard vers son palais, qui jetait du feu par toutes les vitres de sa façade splendidement illuminée. Quand on n'entendit plus les roues de la kibitka, la foule commença de se retirer lentement, par petits groupes, se demandant quelle pouvait bien être la cause de cette catastrophe mystérieuse. Quelques amis intimes restèrent seuls auprès de Véra, pour ne point l'abandonner ainsi sans consolation et sans secours pendant ce premier assaut de la douleur.

Elle prouva du reste, à ceux qui avaient cru qu'elle allait se laisser abattre, à quel point ils avaient mal jugé l'énergie de sa nature.

— Je vous remercie, leur dit-elle avec autant de fermeté que de politesse; je suis extrêmement touchée de vos offres aimables, mais je vous demande la permission de ne point les accepter. La seule chose dont j'aie besoin en ce moment, c'est de solitude. Mais je n'ai aucune inquiétude, ajouta-t-elle aussitôt, en les regardant avec une fermeté sereine ; je sais qu'il est innocent !

Tous les invités se retirèrent, et bientôt le désert se fit dans ce palais, quelques minutes auparavant rempli d'une foule joyeuse et de l'animation d'une fête.

Quand elle ne se trouva plus en présence du monde et condamnée à cette surveillance sur soi-même que le monde nous impose toujours, alors même qu'il essaye de nous faire croire à sa bienveillance, Véra se retira chez elle, la mort dans l'âme. Elle avait hâte de se débarrasser de sa parure de bal et d'arracher de son front ces vains ornements, qui s'étaient changés tout à coup pour elle en symboles de deuil.

En entrant dans sa chambre, son attention fut tout de suite attirée par un petit coffret d'argent ciselé, niellé de noir, et portant le cachet du travail particulier au Caucase. Elle pensa que ce devait être là une de ces attentions délicates comme son mari en avait souvent eu pour elle, une de ces *surprises* qu'il aimait à lui ménager, et pour lesquelles tous les prétextes étaient bons. L'anniversaire de son mariage n'était-il point le meilleur de tous ?

Elle courut donc à la cheminée et saisit, d'une main que l'émotion faisait trembler, ce souvenir que devaient lui rendre plus cher encore, si douloureux qu'il pût être, les circonstances au milieu desquelles il était reçu. Elle ouvrit la boîte d'argent. Cette boîte contenait un petit écrin en velours bleu hermétiquement fermé, qu'elle tourna et retourna plusieurs fois entre ses doigs sans réussir à faire jouer le ressort au moyen duquel il s'ouvrait.

Elle y parvint, cependant... Mais elle le referma tout aussitôt et le rejeta brusquement, en détournant

la tête, avec un mouvement où il y avait tout à la fois de l'horreur et de l'effroi.

— Ah ! c'est donc vrai ? s'écria-t-elle.

Puis comme si, de nouveau, elle eût été attirée vers cet objet par une force supérieure à sa volonté et une attraction magnétique toute-puissante, elle reprit l'écrin, l'ouvrit encore, et pâle, frémissante, contempla, avec une expression de physionomie telle que les mots ne sauraient la rendre que bien imparfaitement, une perle noire admirable, mollement couchée sur son petit lit de ouate et de satin.

A sa forme, à sa grandeur, à la beauté sombre de ses teintes, Véra reconnut une des perles de l'écrin de Permoff.

— Il ne m'a point fait de vaines menaces ! murmura-t-elle, en se laissant tomber sur une chaise. Il m'avait promis ses vengeances : il tient parole ! Voilà donc ce qu'il avait médité pendant trois années de silence !... il n'a pas perdu son temps. Son premier coup défie tous les autres, et il pouvait bien m'envoyer tout entier le collier fatal... Mon mari prisonnier d'État, accusé sans doute de quelque crime de lèse-majesté, envoyé en Sibérie, à la mort peut-être !... Ah ! c'en est trop ! et si vraiment nous l'avons offensé, le châtiment a dépassé la faute... Enfin, je sais d'où part le coup et quelle main l'a porté, et cela seul est la preuve — une preuve de plus, comme si j'en avais besoin ! — que mon pauvre Alexis n'est pas coupable ! Mais par quelles machinations ténébreuses et puissantes Fédor est-il parvenu à faire peser sur lui un soupçon si grave que l'on ait cru devoir ordonner son arrestation immédiate, qu'on l'ait arraché tout d'un coup, sans le prévenir,

à sa famille et à ses amis?... c'est ce qu'il faut maintenant que je découvre... Puisque l'on a voulu le perdre à cause de moi, c'est à moi à le sauver!

Le lendemain, vêtue de noir comme une veuve, pâle encore de ses émotions de la veille, plus belle et plus touchante dans sa douleur que dans l'éclat de son triomphe, Véra se présenta chez le gouverneur.

Celui-ci se renferma tout d'abord dans la froide réserve de sa position officielle, et prétendit qu'il ne savait rien de plus que Mme Wolsky elle-même; il assura que l'ordre d'arrestation lui avait été transmis de Pétersbourg pendant la nuit, et qu'il était conçu en termes si exprès et tellement impératifs, qu'il avait été contraint de le faire exécuter au milieu même de la fête, ce qui — maintenant il pouvait bien l'avouer — avait été pour lui une véritable peine.

C'était la première parole dans laquelle il était possible à Véra de reconnaître un peu de bienveillance; elle l'accepta comme le signe et le présage d'une disposition meilleure, et elle résolut d'en profiter. Elle laissa donc couler les larmes que ses beaux yeux avaient pu retenir jusque-là; elle prit la main du gouverneur dans ses deux mains, que la fièvre rendait brûlantes, et, s'abandonnant à l'entraînante émotion d'un sentiment vrai, elle sut trouver des mots pour peindre l'angoisse qui étreignait sa poitrine, et, le charmant tout à la fois de la parole et du regard, l'entourant, l'enveloppant, en quelque sorte, des effluves de ce magnétisme humain qui sortait d'elle, elle le soumit à la dangereuse épreuve d'une séduction d'autant plus irrésistible qu'elle était plus honnête, et qu'elle s'adressait à tout ce qu'il y

avait de plus désintéressé, de meilleur et de plus noble dans son âme : à la bienveillance, à la générosité, à la tendresse du cœur, à la clémence, cette vertu sainte qui rapproche l'homme de Dieu ; au dévouement pour le malheur, à la sympathie pour des souffrances, injustes peut-être, mais, en tout cas, dignement supportées.

La douce pitié se fait bien vite irrésistible quand elle vous invoque par des lèvres roses ; quand elle vous regarde avec des yeux humides, que vous auriez voulu vous-même pouvoir attendrir ; quand vous seriez tenté de vous mettre aux pieds de la suppliante que vous voyez à vos genoux ! Au bout d'un quart d'heure d'entretien, Véra ne pleurait plus, et le gouverneur avouait à la jeune femme, en lui recommandant la discrétion la plus absolue, qu'il avait reçu, en rentrant chez lui, et après le départ du prisonnier, une seconde dépêche, beaucoup plus explicite que la première.

— Et vous ne le disiez pas ! fit-elle d'un ton de reproche amical.

— Eh ! pouvais-je vous le dire, puisque c'est un secret d'Etat?

— Oh ! à moi ! reprit-elle avec une câlinerie séduisante.

— A vous moins qu'à tout autre, ma belle ennemie, puisque vous conspirez.

— Allons donc ! vous avez trop d'esprit pour croire un mot de ce que vous me dites là.... Vous savez bien qu'il n'y a pas de conspiration !

— Tel n'est pas l'avis de M. le directeur général de la police, et j'ai peur, cette fois, qu'il n'ait trop bien vu !

— Comment cela?

— Il paraît — mais n'en parlez point, car vous pourriez fort bien risquer votre liberté et ma tête — il paraît que l'on est sur la piste d'un immense complot, ayant de vastes ramifications dans tout l'empire, et cette nuit même des arrestations importantes et nombreuses ont été faites dans toutes les villes de la Russie.

— Je ne le nie pas, puisque vous l'affirmez; mais ce que je puis affirmer, moi, c'est que mon mari est innocent.

— S'il était coupable, vous ne l'avoueriez pas!

— Sans doute, mais je me tairais!..... Çà, voyons! monsieur le gouverneur : vous êtes un homme intelligent; vous connaissez les hommes; pouvez-vous me dire à moi, pouvez-vous me dire qu'Alexis conspirait?

— Il est certain, madame, qu'il avait beaucoup mieux à faire! répliqua le gouverneur en regardant Véra.

— Non! il ne conspirait pas, et vous le savez mieux que personne. Est-ce que l'on peut rien vous cacher de ce qui se passe dans une ville comme celle-ci? Est-ce que, pour vous, toutes nos maisons ne sont pas des maisons de verre? Est-ce que l'innocence de ce pauvre garçon n'est pas claire pour vos yeux comme la lumière du jour?

— Ce n'est pas moi qu'il s'agit de convaincre, madame, ce sont les juges!

— Eh bien, il faut, puisqu'il en est ainsi, que vous sachiez quelques mots de mon histoire : vous m'aiderez peut-être à découvrir d'où vient le coup qui nous frappe.

Le gouverneur, qui, depuis longtemps déjà, avait fait fermer sa porte, s'appuya sur son coude, et regarda la jeune femme avec toutes les marques d'un sérieux et sincère intérêt.

Avec un accent de vérité qui devait entraîner la conviction, et avec une puissance d'émotion toute communicative, Véra lui raconta son histoire, sans rien dissimuler des torts qu'elle pouvait avoir, sans excuser ses coquetteries de jeune fille avec le comte Permoff, sans cacher le demi-consentement qu'elle avait donné tout d'abord à un mariage, rendu bientôt impossible par la passion violente et partagée qu'Alexis et elle avaient éprouvée l'un pour l'autre, aussitôt qu'ils s'étaient connus; elle lui peignit le retour soudain du comte, sa folle colère et ses menaces terribles.

— Tout cela est fort grave assurément, dit le gouverneur, qui ne l'avait point interrompue; je crois qu'il est juste d'en tenir compte, et vous avez bien fait de m'instruire de tout. Permettez-moi pourtant de vous le dire : entre ces menaces faites il y a trois ans, et l'odieuse machination dont vous seriez la victime, il y a tout un abîme!

— L'abîme est comblé par cette perle! dit Véra en ouvrant l'écrin, don fatal du comte Permoff. Ne trouvez-vous point, comme moi, ajouta-t-elle, que la coïncidence est frappante entre le malheur qui nous atteint et l'arrivée chez moi de ce symbole de haine et de vengeance?

— En effet, reprit le gouverneur, qui tournait et retournait la perle entre ses doigts; ceci est un indice que nous n'avons pas le droit de négliger. Elle est bien belle, ajouta-t-il; il est seulement fâcheux

qu'elle vous coûte si cher... Ah ! le comte Permoff fait du mélodrame : le mélodrame le perdra !

Il marcha quelque temps en long et en large dans son cabinet sans rien dire; puis revenant vers Véra :

— Il faut que nous le sauvions... et nous le sauverons ! dit-il à la jeune femme, chez laquelle les larmes de la joie remplaçaient déjà les larmes de la douleur ; oui, nous le sauverons! Il suffira pour cela, madame, que vous parliez aux autres comme vous venez de me parler à moi-même. Vous savez vous faire écouter, vous ! Je vais écrire à Pétersbourg, j'espère que l'on y tiendra quelque compte de mon rapport. Allez-y de votre côté, vous y avez des connaissances : il vous sera bien aisé d'en faire des protecteurs et des amis. Mais ne perdez pas de temps ! brûlez la route ; il faut que vous arriviez avant le prisonnier. Cela ne vous sera point très-difficile, bie qu'on l'emmène assez rapidement. La kibitka n'a jamais valu la chaise de poste, surtout quand on paye doubles guides. Partez donc, et bonne chance! Ecrivez-moi souvent, et songez que mes vœux vous accompagnent! Vous me raconterez le succès de vos démarches. Dites-moi bien tout. Si, de mon côté, je puis vous servir à quelque chose, soyez certaine que je ne m'épargnerai point !

— Que vous êtes bon ! monsieur, et comment pourrai-je jamais vous remercier?

— En me permettant de vous servir !

— Oui, servez-moi, servez-nous ! répondit Véra en lui tendant sa main blanche, et comptez sur notre reconnaissance à tous deux.

— Vous me promettez moitié plus que je ne de-

mande! répondit le gouverneur, en retenant un peu plus longtemps peut-être qu'il n'était nécessaire la belle main de Véra dans les siennes.

Les préparatifs de voyage ne firent point perdre beaucoup de temps à la jeune femme. Elle se fit donner quelques lettres, prit beaucoup d'argent, couvrit sa fille de baisers, et partit.

Après deux jours de course folle, pendant lesquels on eût pu dire qu'elle n'avait vécu que par les yeux, interrogeant la route sans cesse, et dévorant l'espace, Véra finit pas apercevoir devant elle un point noir, fuyant toujours, mais qui, cependant, grossissait de minute en minute.

— Ce doit être lui! dit son cœur, qui battait à se rompre dans sa poitrine.

De la voix et du geste, par des promesses et des prières, elle excitait les postillons, dont le fouet donnait des ailes aux trois chevaux petits, mais vigoureux, attelés en troïka à sa chaise de poste.

Le point presque imperceptible, entrevu d'abord dans le lointain, devenait de plus en plus distinct; bientôt Véra put reconnaître une voiture basse, entourée de Cosaques.

— Plus vite! plus vite! cria-t-elle au postillon; atteignez la kibitka!

Les chevaux bondirent.

Bientôt on eut rejoint la voiture qui emmenait le prisonnier. Son conducteur, en voyant une chaise de poste s'arrêter sur la route à côté de lui, s'imagina que c'était quelque ordre émanant de l'autorité supérieure que l'on venait apporter au chef de la petite troupe, et lui-même s'arrêta.

Descendre sur la route, s'élancer vers son mari,

lui passer ses bras autour du cou, et lui murmurer, d'une voix entrecoupée par des sanglots, une phrase entrecoupée par des baisers, tout cela fut pour Véra l'affaire d'un instant. Les gardes qui entouraient Wolsky, le sous-officier qui commandait l'escorte, le prisonnier lui-même, tout le monde fut si surpris de la brusquerie et de la rapidité de son action, que personne ne tenta de l'empêcher. On se serait mis en garde contre un homme, que l'on aurait pu soupçonner de quelque projet d'enlèvement, bien qu'il ne dût avoir que peu de chance de succès avec un prisonnier chargé de fers et entouré d'agents qui ne le perdaient pas une seconde de vue... Mais qui donc pouvait songer à se défier d'une femme? Elle avait d'ailleurs touché le but avant que l'on eût seulement songé à l'arrêter. Cependant la surprise dans laquelle son incroyable promptitude avait jeté tout le monde ne fut pas de longue durée. On se remit bientôt de l'alerte, et la jeune femme se vit tout à coup entourée, pressée, interrogée. Elle eût pu se croire elle-même prisonnière.

— C'est mon mari! dit-elle au chef de l'escorte avec une sorte d'orgueil exalté, qui, dans cette circonstance, prouvait du moins un immense amour.

Un des hommes de la police, qui, trois jours auparavant, avait procédé à l'arrestation de Wolsky dans son palais, dont l'œil gardait l'ensemble et les détails d'une physionomie avec une fidélité photographique bien précieuse dans son métier, reconnut immédiatement la jeune femme, et confirma ses paroles.

Les gardes qui entouraient Alexis furent touchés de la douleur de Véra, non moins que de cette

vive affection, soumise à une épreuve si cruelle. Ils semblaient se consulter entre eux, et, de l'aveu de tous, le chef de la petite troupe accorda aux deux jeunes gens une sorte de trêve de quelques minutes, pendant laquelle on fit halte.

Les longs regards de Véra étaient fixés sur son mari, et ils se détachaient de ses fers, pour se porter sur son triste uniforme, dont ils se détournaient bientôt, pour contempler son visage, qu'elle trouvait déjà changé, tout pâle et amaigri. Des émotions aussi violentes que douleureuses, les fatigues inaccoutumées de trois jours de route, dans un équipage dont la confortabilité n'était pas le principal mérite, tout cela avait suffi pour laisser sur la personne d'Alexis naturellement délicat et habitué à toutes les aises de la vie riche et facile, une trace douloureuse et profonde.

La longue capote grise, sans taille et presque sans forme, qui avait remplacé pour lui les vêtements à la coupe élégante et gracieuse, contribuait encore à rendre plus lugubre sa triste métamorphose, et faisait une impression pénible sur une femme jeune, mondaine, prise d'abord par les yeux, et qui jusque-là n'avait jamais vu son mari qu'au milieu des séductions et des prestiges du luxe.

Très-franche dans l'expression de ses sentiments, Véra ne fut pas maîtresse de ceux qu'elle éprouvait, et elle ne put retenir la parole qui les trahissait.

— Pauvre ami! lui dit-elle en se pressant plus étroitement contre lui, comme ils ont dû te faire de mal! comme tu es déjà changé!

— Peut-être bien! je ne sais pas : ils ont oublié de mettre un miroir de poche dans mon habit! reprit

Wolsky avait un triste sourire..... Les premiers moments ont été durs à passer..... Dieu permettra peut-être que je finisse par m'accoutumer à ma nouvelle destinée! ajouta-t-il avec un soupir dans lequel il y avait, certes, plus de mélancolie que de résignation.

— T'y accoutumer! s'écria la jeune femme; crois-tu donc que je t'en laisserai le temps? Je vais à Pétersbourg; j'y arriverai avant toi; j'y verrai les juges, le directeur de la police, tout le monde, l'empereur même s'il le faut! Oui, pourquoi pas l'empereur? Je leur dirai tout. Oh! il faudra bien qu'ils m'entendent, et je leur prouverai que tu es innocent..... J'ai déjà convaincu le gouverneur d'Odessa!

— Crois-tu? il n'a pas été bon pour moi au moment de mon arrestation! répondit le prisonnier avec un peu d'amertume.

— Oh! c'est qu'alors il te croyait coupable; mais aujourd'hui il est bien détrompé, va! Aujourd'hui il veut te protéger, te défendre, te sauver!... C'est lui qui m'a indiqué la marche que je devais suivre; c'est lui qui m'envoie à Pétersbourg, où ses rapports vont te pécéder.

Wolsky regarda attentivement sa jeune femme et ne répliqua rien.

— Sais-tu, continua celle-ci, sais-tu qui t'a voulu perdre?

— Non, en vérité; et comment le saurais-je?

— Eh bien! c'est ton ancien ami : c'est Fédor, c'est le comte Permoff.

— Et je ne prendrais pas sa vie! s'écria Wolsky avec un rugissement de lion blessé.

— Plus tard, nous verrons! mais dans ce moment-ci, le plus important, c'est de commencer par sauver la tienne, et pour cela, il te faut beaucoup de calme et de sang-froid.

— Permoff! Permoff! murmurait Wolsky, dont la voix passait à peine entre ses dents serrées. Permoff! reprit-il une troisième fois.... Oh! ce serait affreux! Mais es-tu bien sûre? Comment as-tu pu savoir!

— Je sais! Te souviens-tu de son retour à Tiflis, et de la visite qu'il nous fit un soir dans notre maison arménienne?

— Si je m'en souviens!

— Alors tu te rappelles aussi ce collier de perles, trouvé dans le château d'un chef circassien, et qu'il me rapportait comme présent de noces?

— Oui.

— Eh bien! voici sa première perle!

Et Véra, tirant le petit écrin de sa boîte d'argent, l'ouvrit et montra la perle noire à son mari.

— Jette-la! jette-la! fit celui-ci pâle de colère; je veux la voir à l'instant écrasée sous nos roues.

— Non pas! fit Véra, je la garde précieusement : ce sera peut-être un jour la pièce de conviction à aquelle nous devrons ton salut.

— Comme tu voudras alors, répliqua le jeune homme en se calmant, je m'en remets à toi.

Il laissa tomber sur sa poitrine sa tête découragée, et parut s'abîmer dans des réflexions profondes.

— Vois-tu, ma pauvre enfant, dit-il, si c'est vraiment Permoff qui est cause de tout ceci, c'en est fait de moi! Cet homme a maintenant le génie du mal, comme il avait autrefois le génie du bien; s'il s'attache à ma perte, je suis perdu!

— Dieu est plus grand que lui, répliqua la jeune femme en levant vers le ciel ses yeux chargés de larmes et de prières; il éprouve parfois les innocents, mais il ne les abandonne jamais. Luttons jusqu'à la fin, et nous triompherons.

Le chef de l'escorte avait surveillé de loin les deux époux, dont il n'avait pu entendre l'entretien; mais il crut sans doute qu'ils avaient eu le temps d'échanger leurs confidences, car il s'approcha respectueusement de Véra et lui dit :

— Il faut que nous repartions à l'instant. Veuillez donc, madame, remonter dans votre voiture..

— Est-ce que mon mari ne peut pas y venir avec moi ? demanda Véra de sa voix de sirène. Votre escorte pourrait le garder tout aussi bien dans une chaise de poste que dans cette kibitka.

— Impossible! madame, cela ne serait point réglementaire; la kibitka est la voiture fournie parle gouvernement pour le transport des prisonniers, et c'est en kibitka que je dois conduire celui-ci à Pétersbourg.

— Eh bien, alors, partons! mais je reste à côté de lui ; ma voiture suivra par derrière. Il ne vous est pas défendu, j'imagine, d'emmener la femme avec le mari ?

L'agent de police parut hésiter un instant; mais une bourse bien remplie qu'il aperçut entre les mains de Véra, et un coup d'œil expressif sur la signification duquel il ne lui était point permis de se tromper, adoucirent sa sévérité et firent taire ses scrupules.

— Soit! fit-il avec un geste insouciant, je vous le permets, du moins pour quelque temps.

Il céda donc sa place à Véra et passa sur le siége de devant.

— A présent, dit Wolsky, dont un rayon de joie illumina la face pâlie, j'irais sans me plaindre jusqu'au bout du monde.

Et, tout en parlant ainsi, il enveloppa sa femme d'un regard rempli de tendresse.

— Mais tu seras bien mal, toi, mon pauvre ange! ajouta-t-il.

— Comme si l'on pouvait être mal ensemble! répliqua la jeune femme en se serrant contre lui.... Le misérable n'a pas encore réussi à nous séparer! Il ne nous séparera jamais! dit Véra.

— Non, jamais!... quoi qu'il fasse!

On arrivait à un relais. Le chef de l'escorte mit pied à terre pendant que l'on dételait; l'agent de police en fit autant. Alexis et Véra restèrent seuls dans la voiture.

Au même instant, on vit déboucher sur la route impériale deux cavaliers, arrivant par un chemin creux, qui longeait la maison de poste. Tous deux étaient montés sur des chevaux de race. Le pre mier portait un simple costume de matin; l'autre avait un bande à son pantalon et un galon à sa casquette, indiquant qu'il occupait un rang quelconque dans n'importe quelle hiérarchie. La Russie n'est autre chose qu'un grand régiment.

Le premier de ces deux hommes, qui se tenait un peu en arrière, échangea quelques mots à voix basse avec le second. Celui-ci s'approchant alors du chef de l'escorte, lui dit d'un ton sévère :

— Vous ne faites point votre devoir! Où avez-vous vu qu'on laisse communiquer les étrangers avec les prisonniers d'État?

— Mon commandant, répondit le subalterne, du

ton humble et soumis de l'homme qui se sent en faute et qui veut s'excuser près d'un supérieur, cette dame n'est pas une étrangère, je la connais : c'est la femme du prisonnier.

— Raison de plus, alors, pour ne point les laisser ensemble! Votre conduite est répréhensible, et vous serez puni. En attendant, faites cesser ce désordre.

Après avoir ainsi parlé, le cavalier, enlevant son cheval par une volte brusque, rejoignit son compagnon toujours immobile à l'entrée du chemin.

— Eh bien! madame, vous voyez à quoi vous m'exposez! fit d'un ton de reproche l'agent, qui venait de s'approcher de Véra. Descendez donc, je vous prie, et vite! Je suis père de famille, madame, et j'ai trois enfants à nourrir.

— Ils nous trouvaient trop heureux ainsi! fit le jeune homme, en jetant un regard triste à sa femme, qui s'en allait lentement.

— Allons! allons! madame, vous voyez bien que l'on nous regarde! Je ne sais pas ce que monsieur a fait, mais nous allons être surveillés comme cela tout le long de la route, et je ne puis pas perdre ma place! Regagnez donc votre voiture, madame!

— Il a raison! fit Wolsky; remonte dans ta chaise de poste, et va m'attendre à Pétersbourg; c'est là seulement que tu pourras trouver le salut, le salut qui ne peut me venir que par toi!

La pauvre femme s'attardait encore dans ses adieux, que le gardien, jaloux de réparer sa faute au prix même, s'il le fallait, d'un excès de sévérité, interrompit brusquement.

— Ah! monsieur, fit Véra, en laissant tomber sa

bourse dans la voiture, je vous en prie, ne soyez pas trop dur pour lui !

— Ne craignez donc rien, répondit l'agent à voix basse ; mais allez-vous-en ! Vous voyez bien qu'ils sont toujours là : vous pouvez nous perdre tous !

— Adieu ! mon ami ; sois calme et fort, et surtout crois en moi ! dit la jeune femme.

Ce fut sa dernière parole : elle regagna aussitôt sa chaise de poste.

Les deux cavaliers, qui s'étaient tenus jusque-là à demi cachés dans la profondeur du chemin creux, s'avancèrent jusque sur le bord de la chaussée.

Véra, qui était remontée dans sa voiture, jeta les yeux de leur côté, et, tout près de celui qui venait de la séparer si cruellement de son mari, elle reconnut l'attitude fière et hautaine, le visage bronzé, le front sévère, l'œil dur et froidement implacable de son persécuteur, qu'elle n'avait point revu depuis trois ans.

— Permoff ! s'écria-t-elle, en se rejetant en arrière, avec un mouvement instinctif d'horreur et d'effroi dont elle ne fut point la maîtresse.

Wolsky lui-même, dont le regard venait de suivre la même direction que celui de sa femme, aperçut également Fédor.

Il y avait en ce moment, sur le visage de son ancien ami, une expression sarcastique singulièrement amère. Aucune parole humaine n'aurait suffi à rendre dans sa vérité complexe cette physionomie à la fois cruelle et tourmentée, désolée et haineuse, qui semblait condamnée à rester désormais étrangère à toute expansion joyeuse, et qui n'était plus, pour ainsi dire, que le masque d'un homme destiné à se

réjouir du malheur des autres et à ne plus trouver de volupté que dans leurs larmes.

Les deux anciens amis échangèrent un regard.

En face de l'humiliation et de la ruine d'Alexis, Fédor paraissait s'abandonner à l'exaltation de son triomphe. Il s'applaudissait, dans son orgueil sans pitié, de le voir ainsi humilié devant lui, et, en quelque sorte, abattu à ses pieds. Une seule chose manquait encore à sa joie farouche. Malgré le coup de foudre qui avait éclaté avec une violence si terrible et si soudaine sur la tête des deux jeunes époux, il n'avait pas pu, tant ils étaient intimement et puissamment unis, les séparer l'un de l'autre. Il les voyait encore ensemble, s'aimant toujours, et, par leur amour, se consolant du mal qu'il leur faisait ou qu'il voulait leur faire. Il ne fallait point leur laisser cette suprême consolation, toute trempée qu'elle était de leurs larmes !

C'est précisément pour cela qu'il avait chargé son ami d'aller apostropher le chef de l'escorte, et de lui reprocher sa molle indulgence.

Il était donc, à présent, bien rassuré contre les derniers petits bonheurs que, sans cette précaution d'une barbarie si raffinée, le voyage aurait pu apporter de temps en temps à ses deux victimes. Il n'avait plus même cela à redouter maintenant : sa vengeance allait suivre un cours paisible et sans trouble. Le dernier coup qu'il venait de leur porter était le bon, parce qu'il était le plus cruel de tous.

Droit sur sa selle, immobile à la même place sur son grand cheval noir, tous deux formant ainsi un groupe équestre imposant et magnifiquement terri-

ble, il avait l'air de surveiller de loin l'exécution de ses ordres.

Cependant Véra, qui sentait bien l'impossibilité absolue où elle se trouvait de lutter seule contre ces hommes, prit l'unique parti qui fût en ce moment raisonnable : elle se résigna et obéit. Une fois remontée dans sa voiture, elle donna l'ordre au postillon de rendre la main, et elle s'éloigna rapidement pendant que Wolsky, toujours sous l'empire de ses émotions présentes, et toujours incapable de les maîtriser, montrait le poing à Permoff, un poing chargé de fers.

Celui-ci ne répondit que par un dédaigneux mouvement d'épaules à ce geste d'impuissante menace, et toujours immobile à la même place, il regarda s'éloigner la kibitka et la chaise de poste, emportant tout ce qu'il avait aimé et détesté dans sa vie.

— Il me hait bien ! murmura Wolsky, rudement secoué par les heurts du chariot et les cahots de la route... Mais comment a-t-il pu parvenir à pousser dans cet abîme de malheur un être inoffensif et innocent... car je suis innocent, après tout, et ma fille, qui parle à peine, a conspiré tout autant que moi !

XX

Quelques mots suffiront à éclairer le lecteur, plus perspicace que notre prisonnier.

Un complot qui s'étendait sur toute la Russie venait d'être découvert, et des arrestations nombreuses avaient été opérées.

Permoff, cependant, avait attendu pendant près

de trois longues années, avec une patience de sauvage, l'occasion propice et sûre de donner un libre cours à sa haine, à sa haine accrue encore par tous les obstacles que l'on avait élevés autour d'elle.

On s'en souvient peut-être : sur les instances trop complaisamment écoutées du général Labanine, on l'avait renvoyé de Tiflis, le soir même de son arrivée. Il est vrai que l'on avait coloré cet exil à l'armée — car ce n'était autre chose qu'un exil — d'une prétendue nécessité de service, dont il avait été dupe de la meilleure foi du monde, quoique, à vrai dire, et en y réfléchissant depuis, il se fût dit vingt fois qu'un cheval frais et un Cosaque se fussent acquittés de sa mission tout aussi bien que lui-même.

Un peu plus tard, un concours de circonstances diverses, mais trop significatives pour qu'il lui fût possible de ne point en soupçonner le motif, des permissions que l'on accordait à d'autres, tandis qu'on les lui refusait ; une préoccupation incessante chez ses chefs de trouver les plus sûrs moyens de le tenir éloigné de Tiflis ; tout le mit enfin sur la voie et ne lui permit plus de douter que l'on n'eût tramé une sorte de complot autour de lui, pour l'empêcher de rejoindre Alexis et Véra.

Un tel procédé avait de quoi blesser tout le monde; il avait quelque chose de plus pénible encore pour un homme déjà frappé par le malheur, déjà aigri par l'ingratitude. Fédor en ressentit une irritation profonde. A partir de ce moment, on eût pu dire qu'il avait comme un ferment de corruption dans le cœur ; tout, chez lui, se changeait en haine. Il n'avait plus qu'une idée, une idée qui prenait dans son âme un caractère effrayant de fixité : quitter le ser-

vice, et s'attacher tout entier à l'œuvre de sa vengeance.

Malheureusement, pendant près de six mois, les faits de guerre se succédèrent au Causase avec une telle rapidité qu'il n'eut pas le temps d'envoyer sa démission, — ou plutôt qu'il ne put songer à l'offrir, — parce qu'elle aurait pu ressembler à une désertion en face du danger. Mais quand enfin la série des opérations projetées pour cette campagne fut terminée, le comte Permoff, après avoir donné chaque jour d'irrécusables preuves de son courage, de son audace et de son mépris de la mort, demanda un congé que, cette fois, on ne put trouver le moyen de lui refuser.

Il accourut à Tiflis.

Ceux qu'il y cherchait ne s'y trouvaient plus. Alexis et Véra s'étaient mis en route pour faire ce voyage d'Europe que ne néglige jamais un jeune couple russe.

Fédor apprit leur départ avec une sorte de rage. Il ne se dissimula point qu'à l'étranger il lui serait impossible de rien tenter contre eux, et, s'il quitta la Russie, où Véra n'était plus, ce fut uniquement parce qu'il se sentait incapable d'en supporter l'immense ennui. Sans qu'elle le sût, il prit un âpre plaisir à la poursuivre de capitale en capitale, vivant dans son ombre, respirant dans son atmosphère et s'imaginant parfois, le pauvre fou ! qu'il était encore quelque chose dans son existence, et qu'il lui serait peut-être donné de renouer la chaîne à jamais brisée du passé ! Dieu seul put savoir quelles furent, en ces temps sombres, les tortures désespérées de cette âme, qu'il avait créée pour le bien, et que les

nommes méchants avaient violemment rejetée dans le mal. En ce moment, elle n'était pas perdue tout à fait; il y restait quelque chose encore de sa première nature, affectueuse et bonne. Parfois l'ancienne tendresse reprenait tout à coup ses droits, et de nouveau il se sentait entraîné vers celle qu'il avait tant aimée, par le courant d'une irrésistible sympathie. Parfois, au contraire, lorsque, caché au fond de la baignoire obscure de quelque théâtre, il la voyait briller dans l'or et le velours d'une première loge, plus belle que jamais, et fière de cette beauté dont elle avait conscience, attirant à elle tous les regards, et recevant ce tribut flatteur d'hommages lointains et inconnus, avec le calme et la sérénité d'une jeune souveraine, qui sent que tout lui est dû et qu'elle est faite pour être adorée; quand il voyait à ses côtés Wolsky, plus triomphant qu'elle, plus qu'elle enivré de cet encens qui n'était pas pour lui, et se pavanant dans l'orgueil de la préférence imméritée dont il avait été l'objet; quand il les voyait redescendre, lui nonchalant et superbe, elle indolente et laissant traîner à longs plis le satin de sa robe; quand il voyait le valet de pied refermer sur eux la portière d'un étroit coupé, puis les chevaux rapides les emporter ensemble, l'un près de l'autre, lui et elle, chez eux, la haine se rallumait dans son âme plus terrible que jamais; la jalousie le brûlait de tous ses feux; il ne vivait plus que pour sa vengeance. Mais cette vengeance, il la voulait complète, sûre, raffinée, prolongée et persistante, se faisant sentir longtemps, et se renouvelant à chaque minute. Il ne comprenait pas les bourreaux qui tuent d'un coup, et il enviait l'habileté de ces tourmenteurs du moyen

âge, entre les mains desquels l'agonie ne finissait pas, et qui semblaient avoir trouvé le secret d'éterniser la mort.

Tout vient à point à qui sait attendre : l'œuvre du mal, entre des mains méchantes, mais habiles, réussit comme en d'autres mains l'œuvre du bien. Dieu, le juge suprême, rend ensuite à chacun suivant ses mérites.

Nous avons déjà dit le retour des deux époux en Russie, et raconté leur établissement splendide à Odessa. Fédor, cette fois, avait-il enfin perdu leurs traces ? Il eût été permis de le penser, car, pendant les premiers mois de leur séjour, ils n'entendirent même pas parler de lui, et il ne se révéla qu'après les avoir frappés. C'était de lui — est-il donc nécessaire de le dire — qu'était partie la dénonciation contre Wolsky. Elle avait été combinée avec une habileté si profonde, que, quoique anonyme, elle avait trouvé créance auprès du pouvoir. Il est vrai qu'elle était arrivée dans un de ces moments de panique où les objets prennent des apparences fantastiques et trompent l'œil sur leurs véritables proportions.

Permoff, mettant à profit diverses circonstances, fort innocentes d'ailleurs, des voyages d'Alexis, étayant ses dénonciations de fausses lettres attribuées à son ancien ami, l'avait représenté comme un agent secret de la conspiration, accrédité près des révolutionnaires étrangers.

Cette dernière considération fut toute-puissante sur l'esprit du directeur de la police. L'ordre d'arrêter immédiatement Wolsky fut donc envoyé au gouverneur d'Odessa, et il était formulé en termes si pres-

sants, on y peignait le pauvre jeune homme sous des couleurs si sombres ; on paraissait surtout attacher une telle importance à sa prompte arrivée au centre même où aboutissaient tous les fils de l'immense réseau qui venait de se déployer sur la Russie, et de la couvrir tout entière, que le gouverneur, homme doux, un peu faible et, par conséquent, plus susceptible qu'un autre de se laisser entraîner à un acte de violence, n'avait pas reculé devant l'immense et douloureux scandale de cette arrestation au milieu d'une fête donnée à toute la ville.

Un concours fatal de circonstances, dans lequel, toutefois, nous devons reconnaître que la volonté de Permoff n'était pour rien, mais qui avait été amené par un hasard perfide, voulut que cet ordre arrivât à Odessa pendant cette nuit destinée aux plaisirs, et tout à coup livrée aux larmes. La fortune, en ce moment, accordait à Fédor plus qu'il n'aurait osé lui demander. Un valet de chambre, acheté par lui depuis longtemps, avait déposé sur la cheminée de Véra l'écrin qui signait en quelque sorte de son nom l'ordre d'arrestation d'Alexis. Il se tenait alors en observation à quelque distance de la ville. Un exprès, qui lui fut immédiatement envoyé, alla lui porter la nouvelle du succès trop complet de sa machination, et, comme rien ne lui coûtait quand il s'agissait de satisfaire ses passions, il fit surveiller la route pour se donner au passage, ne fût-ce qu'une minute, cette joie si chère à un cœur méchant, de contempler le mal qu'il avait fait. Un triomphe nouveau lui avait même été réservé, puisque, sur cette voie douloureuse, il ne s'était point rencontré seulement avec le mari, mais qu'il avait encore vu la femme ; qu'il avait pu

lui donner une preuve nouvelle de son crédit et de son autorité, dont il faisait contre elle un si terrible usage. Il est vrai qu'il avait aussi trouvé l'épine sous la fleur, — la fleur du mal, — puisqu'il avait vu la femme auprès du mari, puisqu'il avait été témoin de cette mutuelle affection, persistant au milieu du malheur, croissant avec lui, et que les persécutions semblaient aviver encore. Cette obstination d'une immortelle tendresse avait été pour lui comme un premier et terrible châtiment de ses cruautés, et je ne doute pas qu'en ce moment il n'ait souffert cent fois plus qu'Alexis lui-même, — souffert jusqu'à envier sa place sur ce chariot d'ignominie, où l'amour venait s'asseoir à ses côtés.

— N'importe ! fit-il en mordant son épaisse moustache, après avoir vu le chef de l'escorte donner l'ordre à Véra de regagner sa voiture, et celle-ci disparaître dans un nuage de poussière; n'importe! je viens de les séparer! Ces misérables gardiens n'oseront plus les laisser se rejoindre d'ici à Pétersbourg. Une fois là-bas, ils seront entre bonnes mains, et je ne m'inquiète plus d'eux; mais la malheureuse est capable de le suivre jusqu'en Sibérie... Ah ! comme elles aiment, ces femmes..., quand elles aiment !... Elle brûlera encore pour lui sous la neige !

Et comme s'il eût voulu fuir l'amère torture de ses pensées, Permoff enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et s'élança à travers champs, pour perdre le souvenir dans le vertige d'une course folle.

XXI

Véra, qui s'était résignée à ne plus voir son mari pendant tout le voyage, — un long voyage, puisqu'il ne s'agissait pour elle de rien moins que de traverser l'empire dans toute sa longueur, — Véra se rendit à Pétersbourg avec toute la rapidité possible.

Là, de nouvelles épreuves attendaient la malheureuse jeune femme. Tout d'un coup, du jour au lendemain, elle dut s'instruire au rude métier de solliciteuse; ses petits pieds paresseux, qu'elle aurait pu mettre sur les fronts les plus orgueilleux, durent apprendre l'âpre chemin de la maison d'autrui; la belle reine des salons fut confondue dans les antichambres avec la troupe humiliée des aspirants et des postulants de toutes les catégories : elle fut obligée d'adoucir ses fiers regards pour des garçons de bureau, et d'avoir des prévenances pour de simples commis. La liberté, l'honneur, la vie de son mari ne dépendaient-ils point du plus ou moins de bonne volonté de tous et de chacun? Elle n'avait plus le droit de mépriser personne, parce qu'elle pouvait avoir besoin de tout le monde. L'émotion produite par la découverte du complot avait été s grande, les inquiétudes étaient encore si vives, que l'on se fût volontiers fait sourd ou aveugle pour être incapable de la voir et de l'entendre, afin de résister plus sûrement à son charme et à ses séductions. Véra avait vaguement conscience de cette disposition des esprits, contre laquelle l'énergie de sa nature la portait à réagir, quoi qu'il pût en coûter d'ail-

leurs à sa fierté. Quand le but est noble, un être généreux y marche droit, les yeux fixés vers lui, sans se laisser arrêter par les ronces et les cailloux du chemin.

L'affaire n'avançait cependant qu'avec une lenteur désespérante; le complot avait des ramifications nombreuses, et l'on ne voulait point hâter la solution avant de les avoir toutes saisies. Il en résultait d'inévitables retards, et des difficultés incessamment renaissantes, contre lesquelles la pauvre femme voyait, non sans un secret désespoir, tous ses efforts se briser.

Elle avait écrit à son oncle une lettre très-pressante.

Le général se sentait plus brave devant l'ennemi que devant les magistrats; il aimait mieux l'odeur de la poudre que l'air des antichambres, et, comme la plupart des hommes d'action, il avait une véritable horreur de la bureaucratie. Cependant il comprit toute la gravité de la situation dans laquelle se trouvait le mari de sa nièce, et, pour l'amour d'elle, il ne négligea rien de ce qui pouvait le sauver. Il accourut à Pétersbourg. Son nom, son grade, ses antécédents, ses relations, tout lui donnait un crédit que Véra ne pouvait point se flatter d'obtenir à elle seule. En se portant hardiment pour caution de Wolsky, en répondant de lui corps pour corps, Labanine put obtenir quelques adoucissements aux rigueurs de la prison préventive. C'est ainsi qu'au bout d'un mois de soins, de sollicitations et de démarches de tout genre, il put obtenir pour Véra l'autorisation de voir de temps en temps son mari. Comme beaucoup de ses complices prétendus,

Alexis avait été conduit dans cette forteresse de Schlusselbourg, plus d'une fois transformée en prison d'État. Véra ne savait point ce que c'était qu'une prison, et, malgré elle, elle ne put se défendre d'un sentiment de vague terreur, en pénétrant sous ces longues voûtes sonores et sombres, en traversant ces cours humides et froides. Mais ces émotions firent place à d'autres, bien plus vives encore, et d'une nature singulièrement complexe, où se mêlaient et la joie du revoir et la douleur de le revoir ainsi quand elle fut amenée près de son mari.

Alexis n'avait point une force d'âme pareille à la sienne; la solitude où on l'avait laissé, l'incertitude où il était de son sort, le profond ennui qui naît du séjour de la prison, ce dur régime, plus pénible encore pour l'homme accoutumé à toutes les jouissances de la fortune et à toutes les recherches du luxe et du bien-être, l'avaient jeté dans un état d'abattement voisin de la prostration : deux maladies ne l'auraient pas plus changé.

— Enfin ! enfin ! te voilà ! dit-il en lui tendant ses deux mains à travers la grille qui les séparait. Je me croyais abandonné des hommes, de Dieu... et de toi !

Un porte-clefs présent à l'entretien, selon l'usage en vigueur dans toutes les prisons, russes ou autres, rendit la conversation pénible et contrainte, bien qu'ils parlassent presque toujours français.

La police russe est fine, et il n'était nullement impossible que leur surveillant ne parlât cette langue aussi bien qu'eux. Dans cette circonstance pénible, ce fut Véra qui fut l'homme. Son courage s'exaltait à mesure que s'affaiblissait l'énergie d'Alexis.

Elle s'évertuait à soutenir, à ranimer, à fortifier son mari; elle lui fit comprendre que, puisqu'ils s'étaient retrouvés, ils ne se perdraient plus, et que, réunis après de si longues épreuves, il leur était permis désormais de tout espérer. Elle l'instruisit des démarches de Labanine et du vif intérêt qu'il avait su exciter en sa faveur chez tous leurs amis.

— Oh ! je sais bien, dit-il, que si je sors jamais de leurs griffes, ce sera grâce à toi.

— Hélas ! pauvre ami, tu n'y serais jamais tombé sans moi !

— Pour cela, c'est vrai ! répondit Alexis avec une naïveté cruelle.

Un mouvement de Véra et une larme qui vint, comme une perle, briller doucement entre ses cils, l'avertirent qu'il l'avait blessée. La blesser dans un pareil moment, n'était-ce pas une ingratitude cruelle ?

— Qu'importe ! fit-il en implorant son pardon du regard, qu'importe, si je t'aime, et si tu m'aimes ? Va ! j'aurais tout vu, tout prévu, tout su, je ne t'en aurais pas moins aimée, pas moins épousée !... Ils auront beau faire, je n'aurai jamais payé trop cher le bonheur d'être à toi !

— Et tu ne veux pas que je te sauve ? fit Véra avec un geste d'enthousiasme passionné.

— Au contraire ! je te supplie de me sauver !

— Ne crains rien, dit-elle; je te sauverai, ou je périrai moi-même !

Hélas ! tout ce dévouement, tout ce courage, tout cet amour, aussi intelligent qu'héroïque, furent dépensés en pure perte, et l'on prononça contre Alexis la peine de la déportation en Sibérie.

— J'y suis née, dit Véra en lui serrant la main; il ne m'en coûtera pas d'y retourner! J'étais exilée en Russie : tu me ramènes dans ma patrie!

La loi russe, dans ses plus grandes rigueurs, a du moins cette clémence de ne point chercher à séparer ce que Dieu a uni, de ne point arracher le mari à la femme ni la femme au mari, et plus d'une fois ses terribles sentences d'exil ont eu pour résultat de mieux faire éclater dans toute leur grandeur les héroïques dévouements de l'amour, surpassant par l'immensité du sacrifice l'immensité de la peine. On put, dans cette circonstance, le voir une fois de plus. Véra, sans hésiter un seul instant, déclara à son oncle qu'elle suivrait son mari, comme sa mère elle-même avait jadis suivi son père.

— Tu feras bien, dit le général, et ce n'est jamais moi qui te détournerai d'un devoir, si pénible qu'il puisse paraître, si pénible qu'il soit! Seulement ta petite fille est faible : tu sais que, plus d'une fois, ce terrible climat a tué les enfants qui n'y sont pas nés; je t'engage à me la laisser.

— Je n'aurai donc avec moi que la moitié de mon cœur! fit la pauvre mère en étouffant un soupir. Oh! vous aurez bien soin d'elle, mon bon oncle? Vous serez grand-père sans avoir été père. Je ne m'inquiète point pour ma fille, car je sais à quel point vous êtes bon et combien vous l'aimerez; mais je m'inquiète pour nous. Si jeune, elle nous oubliera... Ah! mon oncle, il ne faut pas qu'elle nous oublie! Vous lui parlerez de nous... souvent, bien souvent! vous lui apprendrez à nous aimer.

Ici les larmes mouillèrent la voix de la pauvre

mère, et elle se tut pour ne point laisser éclater ses sanglots.

Bientôt le jour fixé pour le départ arriva, et le long cortége se mit en route pour sa lointaine et sinistre destination.

XXII

Trois ans s'écoulèrent, pendant lesquels ni Alexis ni Véra ne songèrent à se plaindre de leur sort, car la rude épreuve à laquelle ils venaient d'être condamnés avait eu l'avantage de les rapprocher encore l'un de l'autre, et de mêler plus intimement leur vie.

C'était sans doute une existence toute différente de celle que le riche et oisif jeune homme avait menée jusque-là. Mais par cela même, elle pouvait être pour lui la cause d'une amélioration morale; elle le ramenait, lentement, il est vrai, et peu à peu, aux idées d'ordre et de travail qui lui étaient restées trop complétement étrangères. Quant à Véra, la belle et brillante créature que nous avons connue au début de ce récit, elle avait grandi et mûri dans le malheur; son caractère avait acquis, dans le feu de l'adversité, une pureté que ne lui eût jamais donnée la vie heureuse. Le souvenir du passé était maintenant sans amertume pour l'un comme pour l'autre, et s'ils avaient eu auprès d'eux leur petite Sophie, ils n'auraient rien envié à l'avenir, rien regretté du passé.

Cependant, au bout de trois années, la clémence souveraine descendit sur une certaine catégorie de

condamnés, et, un matin, sans que rien eût pu lui faire prévoir le changement inattendu qui bouleversait une fois de plus sa destinée, Alexis fut appelé dans le cabinet du gouverneur, qui se contenta de lui dire :

— L'empereur, notre auguste et magnanime souverain, a daigné, par son ukase en date du 1er mai dernier, vous faire la remise pleine et entière de votre peine. Un convoi de graciés de votre catégorie se mettra demain soir en route pour la Russie; tenez-vous prêt à vous joindre à eux.

Alexis courut prévenir sa femme.

Véra travaillait à son ménage, dans la modeste maisonnette qu'on leur avait donnée pour habitation. Il n'eut pas besoin de lui parler pour l'instruire de ce qui arrivait; elle l'apprit bien toute seule : la bonne nouvelle était écrite sur son visage.

— Ma fille! s'écria-t-elle, je reverrai donc ma fille!

Ce fut seulement à sa joie présente que Wolsky put mesurer sa douleur passée, et apprécier ainsi la grandeur du sacrifice qu'elle lui avait fait en abandonnant son enfant. Mais il ne fallait pas s'attarder maintenant dans ces tristes souvenirs; les heures mauvaises étaient passées; la fortune clémente allait leur sourire comme autrefois : le reste devait être oublié.

Trois ans après sa condamnation, trois mois après son départ de Sibérie, Alexis rentra à Pétersbourg avec sa femme. Le général, qui avait si activement travaillé pour obtenir la grâce de son neveu, vint à sa rencontre jusque-là, et lui amena la petite Sophie, dont la beauté naissante, la grâce et la gentillesse ajoutèrent encore aux joies de leur retour.

Même après la grâce accordée, une condamnation politique, dans un Etat organisé despotiquement, est une tache qui ne s'efface point. L'homme qui l'a subie reste marqué pour le reste de ses jours. Alexis et sa femme le comprirent, et ils se résolurent à vivre, pour quelque temps du moins, à la campagne. C'était une résolution sage. La campagne, avec son calme auguste, apporte aux esprits malades et souffrants un je ne sais quoi qui charme, console et adoucit leurs douleurs : elle laisse à ceux qui ne nous voient plus le temps de nous oublier!

Mais comme ils n'y allaient point pour y mener une vie de seigneurs châtelains, afin d'y nouer des relations de transcendante élégance avec un nombreux et aristocratique voisinage, ils n'eurent garde de chercher une somptueuse résidence dans les environs de Pétersbourg ou de Moscou. Ce qu'il leur fallait, au contraire, c'était une terre assez vaste pour occuper les loisirs d'Alexis, et donner une pâture à son activité, dont il n'eût su que faire sans cela. Il eut le bonheur de trouver tout ce qu'il cherchait dans une province assez éloignée.

C'était un vaste domaine, que mettait en vente un héritier prodigue, suffisamment garni de paysans, et pourvu d'un aménagement bien compris, avec des prés, des bois, des sillons.

Il y avait là toutes les conditions qui semblent indiquer un heureux choix. Alexis et Véra se décidèrent promptement, et s'établirent aussitôt. La maison d'habitation laissait bien peut-être quelque chose à désirer; mais, avec le temps, on pouvait la rendre suffisamment confortable. D'ailleurs, a-t-on le droit, quand on revient de Sibérie, de se montrer si difficile?

Il y avait de belles promenades pour Véra, de grands jardins, où l'enfant, qui avait cru et embelli avec l'insouciance de son âge, pendant l'exil de ses parents, pouvait prendre joyeusement ses ébats. Pour peu que l'exploitation fût heureuse, on pouvait mener là une vie large, facile et agréable, récompensant du travail par l'abondance, et encourageant l'activité par le succès. Les commencements furent heureux, les paysans dociles, la saison propice, les champs fertiles, les troupeaux féconds. Véra elle-même trouvait un singulier attrait dans les travaux de son mari; elle y prenait un intérêt sincère; elle paraissait heureuse, elle était heureuse en effet de s'y associer avec lui, et ce n'était pas seulement le charme de tout ce qui est inconnu et nouveau qui l'attirait, c'était une sympathie raisonnée et profonde pour ces occupations utiles, et pour l'emploi si louable de ce qui pouvait rester encore de jeunesse à Wolsky. Tous deux s'applaudissaient donc, et ils ne pouvaient en effet que s'applaudir, du parti courageux et sensé qu'ils avaient pris.

Mais, hélas! ces souriantes et trompeuses espérances furent bientôt démenties par l'événement.

Avant la fin de la deuxième année, les choses commencèrent à tourner contre eux, lentement d'abord, puis bientôt avec une irrésistible et foudroyante rapidité. Cette cruauté soudaine de la fortune ennemie n'eût pu se comparer qu'à l'obstination de ses rigueurs. Des mortalités, jusqu'alors inconnues dans le pays, décimèrent les troupeaux; les mères furent frappées de stérilité, les petits moururent, et les vieilles têtes qui s'en allaient ne furent point remplacées. Des mains ennemies, mais invisibles, se-

maient dans les sillons la nielle et l'ivraie, qui étouffaient le bon grain.

Il suffisait que le nouvel agriculteur entreprît une chose pour qu'elle ne réussît point. Apôtre du progrès, comme le seront partout et toujours les hommes vraiment intelligents, il ne demandait pas mieux que de faire des essais et d'adopter des méthodes qui n'avaient pas encore eu pour elles la sanction de l'expérience : il pensait que c'était là un de ses devoirs d'homme riche. Une pareille idée; digne de sympathie et d'encouragements, rencontre parfois des déceptions, et pour Wolsky ces déceptiont furent nombreuses et cruelles. Les paysans, jusqu'alors remplis de soumission et de bonne volonté, lui montrèrent tout à coup une sourde résistance. On les eut dit travaillés par une influence hostile, supérieure à la sienne et les animant contre lui. Il en résultait un désaccord fatal entre la tête qui commandait et la main qui exécutait, et ce désaccord ne tarda point à répandre dans la vaste exploitation, entreprise et dirigée par Alexis, des germes de ruine qu'aucun zèle ni aucun effort ne devaient plus pouvoir étouffer. Le bilan de la seconde année se solda par un déficit considérable, qu'Alexis, en le comparant avec ses premiers succès, déclara complétement inexplicable.

Du reste, cet échec ne le découragea point, et au lieu d'abandonner la partie, il accepta résolûment le défi de la fortune, décidé à lutter jusqu'au bout contre elle et à fatiguer son opiniâtreté par une constance plus grande encore. Mais il y a des moments où il semble vraiment que l'homme ne peut rien contre l'implacable destinée, toujours plus forte que

lui. Les coups redoublaient, plus cruels cette fois : on ne pouvait plus ni les compter ni les parer. Tantôt c'étaient les fontaines qui se trouvaient empoisonnées : les ruisseaux roulaient la mort avec leurs ondes, et pour s'être désaltéré à ces sources maudites, on voyait tarir en soi les sources mêmes de la vie ; tantôt c'était l'incendie qui s'abattait sur une ferme et la dévorait. Jamais ennemi plus implacable, mais en même temps plus insaisissable, n'avait conjuré la perte d'une maison. Alexis, malgré son courage, sentit peu à peu se glisser en lui une désespérance secrète ; quelque chose lui disait qu'à présent il aurait beau faire, sa perte était jurée, et qu'il n'était plus en son pouvoir d'y échapper.

Véra aperçut ces premiers symptômes de faiblesse et d'abandon de soi-même, et elle essaya de les combattre. Mais elle-même sentait bien que le mal était trop grand, sa cause trop puissante et trop persistante, pour que la lutte eût quelque chance de succès. Aussi, malgré son énergie, et l'énergie de la femme est bien grande lorsqu'elle lutte ainsi près de l'homme qu'elle aime et pour le sauver, elle sentit chanceler sa résolution, et lorsque Wolsky lui déclara qu'il renonçait à ses grands travaux, dans lesquels il avait espéré trouver moins la fortune, dont après tout il n'avait pas besoin, que l'emploi de ses heures vides et la distraction de sa vie inoccupée, elle cherche vainement de bonnes raisons à lui opposer, et ce fut d'un commun accord qu'ils renoncèrent définitivement à ce moyen de doubler plus tard la dot de leur petite Sophie.

Cette résolution une fois prise, Alexis n'eut plus de repos qu'il ne l'eût exécutée. Il eût voulu quitter

immédiatement le pays. Mais les liquidations d'une grande entreprise ne se font point ainsi du jour au lendemain ; Wolsky, d'ailleurs, hâtait encore la sienne suffisamment pour qu'elle lui coûtât fort cher. Il en sortit par une brèche assez large faite à sa fortune. Mais on l'a dit avec raison : Plaie d'argent n'est pas mortelle! Une fois débarrassé de ce tracas d'affaires, pour lequel il s'était bientôt aperçu qu'il était loin d'avoir une vocation décidée, il ne put s'empêcher de se sentir heureux, en retrouvant tout à coup le calme, la sécurité, l'indépendance absolue et sans souci, — inestimable bien qu'il avait un moment compromis.

Véra, pour laquelle il n'avait point de secret, voulut connaître le chiffre exact de leurs pertes.

— Je ne le saurai moi-même, répondit-il, qu'après avoir vérifié les comptes de mon banquier. Il faut pour cela que j'aille à la ville ; d'ailleurs, plusieurs affaires m'y appellent en ce moment et me retiendront un jour ou deux.

— Sans moi ? fit-elle d'un ton de reproche.

— Il le faut bien! mais ce sera, je l'espère, la dernière fois que je te quitterai.

— En ce cas, monsieur, je vous pardonne!

Il partit en effet le lendemain, et comme il l'avait promis à sa femme, son premier soin fut d'examiner avec la plus sérieuse attention l'état de ses affaires. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût satisfaisant, et il fut lui-même effrayé du chiffre de sa perte. Il ne voulut point tromper Véra, ce qui, d'ailleurs, eut peut-être été difficile, car elle avait l'intelligence des choses pratiques ; mais il crut prudent de la préparer à cette nouvelle assez grave, en se faisant pré-

céder par une lettre dans laquelle il laissait pressentir la triste vérité.

— De cette façon, pensait-il, le coup sera déjà à peu près amorti quand je reviendrai, et il faudra que j'aie bien peu de chance si je ne trouve pas le moyen de le lui faire oublier.

La précaution était bonne, mais le courrier auquel Wolsky avait remis sa lettre se trouva également chargé pour elle d'un autre message, qui lui fut remis en même temps que le billet de son mari.

— Ceci, dit-il au valet de chambre de Véra, m'a été donné pour madame par un paysan qui paraissait fatigué d'une longue route, et qui m'a prié de lui épargner le reste du chemin. Il n'y a rien à payer pour le port.

Véra, sans trop y prendre garde, fit mettre le petit paquet sur sa table à ouvrage, et lut la lettre d'Alexis.

Ainsi que celui-ci l'avait prévu, le coup fut assez rude.

— Quelques années comme celle-là, se dit la jeune femme, et nous étions infailliblement ruinés... Il était temps de s'arrêter. Enfin, à force d'économie, nous tâcherons de réparer ce malheur... mais ce n'en est pas moins une véritable catastrophe !

Elle referma la lettre, et, avec je ne sais quel soin machinalement méticuleux, elle fit rentrer tous ses plis les uns dans les autres, et la replaça, toute pensive, sur sa table de travail.

Ses yeux tombèrent alors sur le petit paquet que le valet de chambre venait de lui remettre, et auquel tout d'abord elle n'avait point pris garde.

L'adresse était d'une main inconnue. Elle l'ouvrit

sans apporter à ce qu'elle faisait là beaucoup d'attention, trop absorbée par ses pensées pour être bien curieuse, trop sérieuse aussi pour espérer une distraction que rien en ce moment ne semblait devoir lui donner. Elle ouvrit cependant, un peu, comme on dit, par acquit de conscience et parce qu'il fallait ouvrir. Mais à peine eut-elle coupé la cordelette qui fixait la triple enveloppe de fort papier, qu'elle laissa tomber sur ses genoux une boîte en argent ciselé, absolument pareille à celle qu'elle avait trouvée dans sa chambre à coucher d'Odessa, le soir de l'arrestation de son mari. Elle devint verte comme l'herbe et tourna et retourna un instant la boîte entre ses doigts sans vouloir aller plus loin; enfin, comme si elle eût obéi à quelque pouvoir plus fort que sa volonté, elle l'ouvrit cependant, et, comme la première fois, aperçut dans la boîte un petit écrin en velours bleu, portant son chiffre en or comme le premier, et, comme le premier aussi, contenant une de ces perles merveilleuses destinées à son collier de fiancée, jadis promesses d'amour, aujourd'hui marques de haine, témoignages de colère et symboles de vengeance.

Véra se sentit froid jusque dans la moelle des os.

— Lui! encore lui! toujours lui!! murmura-t-elle en refermant l'écrin. Oh! comme il sait haïr!

Au fond de son cœur, une voix secrète, amère et railleuse, lui répondait :

— Il hait comme il eût aimé! C'est un autre homme, celui-là, que ton pâle Alexis!

Véra remit lentement l'écrin sur sa cheminée, et après être demeurée quelques instants immobile, les mains croisées sur ses genoux, la tête penchée

sur sa poitrine et comme perdue dans une méditation silencieuse et poignante, elle secoua sa tête brune et pâle, et, comme pour s'aider à chasser ses pensées tristes, elle relut la lettre affectueuse et tendre de son mari.

— Eh bien ! non ! fit-elle au bout d'un instant, je ne me repens pas ! j'ai bien choisi ; c'est bien lui que je devais aimer, et non pas cette âme sombre et farouche... Il y a vraiment du démon dans cet homme !... La Sibérie ne lui a pas suffi contre nous; il lui faut aussi la ruine !... Ceci m'apprend enfin à le juger... Vouloir nous ruiner, mêler la question d'argent à la question du sang, de la vie et de l'honneur, ceci est moins chevaleresque ! Mais, au fait, il tient parole ! N'avait-il point promis de se venger de toutes les façons, en usant de tous les moyens en son pouvoir? N'avait-il pas juré de nous frapper partout où ses coups pourraient nous atteindre?... Soit ! qu'il nous frappe ! ni Wolsky ni moi nous ne lui demanderons jamais grâce !... et quand il aura épuisé sa haine, quand j'aurai refait, perle à perle, mon collier de fiancée, je mourrai en lui léguant mon souvenir. Et je serai vengée.... car sa haine ne tue pas son amour, et le bourreau sera toujours plus à plaindre que la victime !

Pendant qu'elle parlait ainsi, une larme scintillait dans les yeux de Véra ; mais, en même temps, son front rayonna : il y avait de l'orgueil dans sa douleur, et je ne sais quelle expression fière qui la rendait plus belle encore. Il eût été impossible à qui l'eût vue en ce moment de ne pas reconnaître qu'elle était vraiment digne de la lutte ardente et jalouse qu'elle excitait entre les hommes. Elle reprit l'écrin

sur la cheminée, l'ouvrit de nouveau, et de nouveau aussi regarda la perle avec une attention calme et un air de réflexion étrange : l'homme le plus habile à lire le mystère du cœur dans le livre changeant de la physionomie n'eût rien deviné à travers ce masque impénétrable.

Au bout d'un instant, elle plaça la seconde perle tout près de la première, dans un petit coffret dont la clef ne la quittait jamais.

— Je crois, ajouta-t-elle en se parlant à elle-même, qu'il est au moins inutile de rien dire de ce dernier envoi à mon pauvre Alexis. A quoi bon ajouter une inquiétude à ses chagrins?

Véra oubliait en ce moment que les chagrins d'Alexis eussent été bien plus vifs encore s'il eût pu jamais apprendre que sa femme avait voulu lui cacher quelque chose, — et surtout une chose comme celle-là !

XXIII

Les ruineuses expériences qu'Alexis venait de faire dans sa terre ne lui en avaient point, on le conçoit de reste, rendu le séjour fort agréable, et il n'avait plus maintenant qu'un désir, c'était de la quitter. Véra, de son côté, sentait bien que c'eût été pour elle une faute grave, une imprudence véritablement impardonnable que de braver ainsi la colère de Fédor, en restant volontairement à portée de ses coups. Si encore ils n'eussent dû frapper qu'elle! mais n'était-ce point son mari qui devait toujours en être la première victime? Cette seule réflexion devait suffire à diriger sa conduite. Elle

approuva donc complétement le projet de départ mis en avant par Alexis, et ils allèrent s'établir au sud de Moscou, dans une petite terre qui avait appartenu à la mère de Véra, mais que celle-ci n'avait jamais habitée.

C'était un site sauvage, difficile d'accès, entouré de grands bois; d'un aspect austère, mélancolique jusqu'à la tristesse. Le château, qui n'était pas très-considérable, remontait à des siècles déjà reculés, et sa construction étrange, bizarre, avait du moins un caractère incontestable de grandeur. On comprenait bien que des gens fatigués de la vie, lassés des hommes, victimes du sort, et se plaignant de l'amère destinée, vinssent se réfugier là comme dans un discret asile où ils pouvaient espérer trouver un jour l'oubli des autres... peut-être aussi l'oubli d'eux-mêmes.

Alexis et Véra y vécurent dans une solitude qui eût sans doute été charmante aux premiers jours d'une union amoureuse, mais qui, au bout de quelques années de mariage, avait peut-être le tort de les livrer trop constamment l'un et l'autre aux énervants loisirs d'un tête-à-tête infiniment prolongé, et dont rien ne venait les distraire. Les journées semblent lentes à qui ne sait comment les employer, et les plus lourdes de nos heures sont encore les heures vides. Le travail les rend plus légères en les remplissant, — un peu comme ces ballons dont la pesanteur devient moins grande que celle de l'atmosphère aussitôt que le gaz les a gonflés.

Plus heureux que d'autres, Alexis et Véra avaient du moins pour eux une distraction charmante : ils élevaient leur fille. Il n'était pas possible de voir une plus mignonne créature que la petite Sophie :

née d'un père et d'une mère qui s'adoraient, elle était jolie comme une enfant de l'amour. On eût dit que la nature avait pris pour la former ce qu'il y avait de meilleur et de plus exquis chez Alexis et chez Véra, de sorte qu'elle offrait à chacun d'eux comme une image encore embellie de lui-même et de l'autre. Intelligence précoce, sensibilité exquise, si délicate qu'elle en était presque maladive, douée comme sa mère de tout ce qui plaît et de tout ce qui séduit, elle faisait leur orgueil aussi bien que leur bonheur, et ils l'admiraient tout autant qu'ils l'aimaient.

Un moraliste chagrin — comme sont du reste presque tous les moralistes — a dit je ne sais où que c'était surtout nous-même que nous aimions dans nos enfants. N'ayant pas le bonheur d'être père, je ne prendrai sur moi ni de nier ni d'affirmer la chose. Mais, en tout cas, il me semble que c'est encore là la meilleure manière de s'aimer, et la forme la plus pardonnable de l'égoïsme. La petite Sophie était donc passée à l'état d'idole au château; les gens la gâtaient aussi bien que ses parents eux-mêmes. Elle était le souci le plus constant et la pensée la plus chère d'Alexis comme de Véra, ou, pour mieux dire, elle était tout pour eux : ils voulaient recommencer en elle et avec elle la vie qu'eux-mêmes avaient si tristement manquée pour leur propre compte. Ils se projetaient ainsi, en quelque sorte, dans son avenir et s'y réfugiaient. Jusque-là ils ne lui avaient point donné de maîtres; ils s'entendaient l'un l'autre pour lui en servir, chacun d'eux lui enseignant ce qu'il savait, avec un zèle que l'on ne saurait trouver chez ceux dont on achète le dévouement.

— Que deviendrions-nous sans elle? se demandaient-ils quelquefois.

Il est vrai que chacun d'eux se faisait cette question-là si bas que jamais l'autre ne pouvait l'entendre.

Deux années venaient de s'écouler depuis qu'ils étaient venus s'établir dans cette résidence nouvelle, et aucun événement de quelque importance n'avait troublé la monotone uniformité de leurs jours.

Un matin, à l'heure du déjeuner, Suzanne, qui n'avait pas quitté sa maîtresse, mais qui s'était élevée de l'infime condition de femme de chambre à la dignité beaucoup plus haute de gouvernante, sous la direction supérieure de Mme Wolsky, entra, ou plutôt se précipita dans la salle à manger, pâle, effarée, dans un désordre effrayant, et, du plus loin qu'elle aperçut ses maîtres :

— Mademoiselle n'est plus là! s'écria-t-elle; on ne retrouve plus mademoiselle!... mademoiselle est perdue!

En entendant ces paroles terribles, Véra bondit de son fauteuil, sur lequel tout aussitôt elle se laissa retomber comme si elle eût été foudroyée, tandis que Wolsky, saisissant Suzanne par le bras, lui criait d'une voix haletante :

— Ma fille!... où est ma fille?...

— Grâce! grâce! monsieur! ce n'est pas ma faute! répétait avec des sanglots Suzanne effrayée; ce n'est pas ma faute!

— Où est-elle? continuait le pauvre père; parle donc, malheureuse, qu'en as-tu fait?

— Mademoiselle était là-bas au bout de l'étang noir, un endroit qu'elle aime, où elle va souvent...

tous les matins... Elle donnait à manger à ses cygnes. J'étais avec elle. Elle s'est aperçue qu'elle n'avait pas de pain.

« — Suzanne, m'a-t-elle dit, va me chercher du pain à l'office!

« Je suis venue... et quand je suis retournée..... elle n'était plus là! »

— Mon Dieu! vous l'avez laissée seule au bord de l'étang!... elle se sera approchée de l'eau... elle y sera tombée!... Ma fille est noyée, ma fille est morte... par ta faute!... Et tu me retiens ici!

Et sans vouloir rien écouter davantage, sans même entendre Suzanne qui lui criait :

— Mais non, monsieur, ce n'est pas cela : elle n'y est pas, elle n'est pas noyée, elle n'est pas morte!

Alexis s'élança comme un trait, et disparut à travers le parc, dans la direction de l'étang.

Suzanne, enfin débarrassée de lui, courut à Véra, qui était restée à demi inanimée sur son fauteuil, et parvint, non sans peine, à la ramener à elle.

— Ma fille! mais dites-moi donc où est ma fille?

Tels furent ses premiers mots en rouvrant à la lumière ses grands yeux étonnés, pleins de larmes et pleins d'effroi.

— Hélas! madame, je n'en sais rien! reprit Suzanne en sanglotant de nouveau, mais voici toute la vérité :

Quand je suis revenue avec ce malheureux pain, que mademoiselle m'avait envoyée chercher, du plus loin que j'ai pu voir, je me suis aperçue que mademoiselle n'était plus au bord de l'étang, et alors j'ai pensé, comme monsieur, qu'un grand malheur était peut-être arrivé. J'ai couru de toutes mes

forces, et, en arrivant à la place où elle avait été, j'ai regardé partout, bien attentivement. Mlle Sophie, qui est toujours très-obéissante, était restée sur le gazon, car il n'y avait pas la moindre trace de ses petits pieds sur l'allée de sable qui entoure l'étang. Ceci m'a rassurée un peu. Je me suis dit :

« — Mademoiselle n'est pas tombée dans l'eau !

« Il fallait donc chercher ailleurs.

« C'est à ce moment que j'ai remarqué que le grand cygne noir — madame sait bien, celui qui aime tant mademoiselle — avait quitté l'étang et qu'il était allé du côté du petit bois de bouleaux qui arrive jusqu'à la lisière du parc. J'ai fait comme lui, et dans la haie vive qui sépare le parc et le bois, j'ai découvert une brèche toute fraîche.

« Le cygne noir était resté là devant cette brèche, dont on ne pouvait pas le faire partir, allongeant son grand cou gonflé, sifflant de colère, et poussant de petits cris rauques, tandis que ses deux ailes lui battaient le long du corps à coups pressés.

« Cela m'a paru si étrange, que je me suis élancée par la brèche, pour voir si je ne pouvais rien découvrir. »

— Eh bien? fit Véra, pâle de terreur et brisée d'émotions.

— Eh bien! madame, j'ai vu un homme courant sous bois, et emportant une forme blanche qui se débattait entre ses bras. Il m'a semblé reconnaître la robe de mademoiselle. J'ai couru de toutes mes forces; mais, malgré son fardeau, l'homme courait plus vite que moi, et j'ai bientôt compris qu'il ne me serait pas possible de le rejoindre... Alors j'ai cru que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de revenir ici, pour tout raconter à madame...

— Et son malheureux père est parti sans rien savoir! dit Mme Wolsky en joignant les mains. Allons l'avertir!

Elle rassembla tout ce qu'elle put trouver de monde au château, et tous ensemble ils coururent vers la brèche indiquée par Suzanne.

Ils arrivèrent bientôt près d'Alexis.

Le malheureux père, avec une hâte fiévreuse et des gestes égarés, qui lui donnaient l'air d'un fou, s'occupait, ainsi que les deux jardiniers, à fouiller la pièce d'eau dans tous les sens.

— Nous ne la retrouvons pas! elle est perdue! cria-t-il à sa femme du plus loin qu'il l'aperçut. Tout est fini! elle doit être morte à présent!

— Non, non, elle n'est pas morte! mais ce n'est point là qu'il faut la chercher, répondit la pauvre mère, folle de douleur, toute haletante de sa course, et qui, incapable d'aller plus loin, se laissa tomber au bord de l'étang sur un banc de gazon où, bien des fois, elle s'était assise, pendant que la petite Sophie émiettait pour les cygnes le reste de son déjeuner.

Wolsky se hâta de venir près d'elle, et Suzanne, au milieu des gens de la maison, consternés de ce qu'ils entendaient, recommença pour son maître le récit entrecoupé d'interjections douloureuses qu'elle venait de faire à sa maîtresse. Si terribles que pussent être les appréhensions naissant d'un enlèvement accompli dans des circonstances si étrangement sinistres, le sentiment qui domina en cet instant chez Alexis fut cependant un sentiment de joie : sa fille était vivante, sa fille qu'il avait crue morte! Cela lui suffisait, et maintenant, après avoir tout craint, voilà qu'il espérait tout.

Accompagné de tous les hommes, et d'une partie des femmes de sa maison, il entra dans le bois, bien résolu à le parcourir dans tous les sens; pas un fourré où il ne voulût pénétrer, pas un buisson près duquel il passât sans l'interroger.

Lui et ses gardes ils connaissaient le bois aussi bien que la maison : en moins d'une heure ils l'eurent parcouru dans tous les sens, battu de long en large, éclairé, en quelque sorte, dans toutes ses profondeurs. Mais leurs recherches, si actives, si minutieuses qu'elles pussent être, n'aboutirent à aucun résultat. A partir de l'étang jusqu'à la lisière du bois, ils découvrirent bien des pas d'hommes, dont l'empreinte était même assez profondément entrée dans la terre, ainsi qu'il arrive quand le fardeau que l'on porte vient s'ajouter au poids naturel du corps. Mais une fois que l'on pénétrait dans le bois, toute trace disparaissait aussitôt; la mousse, élastique et sèche, pareille à ce gazon que l'on appelle le gazon discret, s'était relevée sous les pieds qui l'avaient foulée, et enlevait ainsi jusqu'aux plus légers indices à ceux qui voulaient l'interroger.

L'espérance que Wolsky avait un moment caressée ne tarda point à s'évanouir, et il rentra au château la mort dans l'âme.

Un garde-chasse, plus obstiné que les autres et qui n'avait pas voulu quitter encore la partie, alors que tout le monde l'abandonnait déjà, mais qui, comme ces limiers intrépides, obstinés sur la trace malgré la trompe qui les rappelle, n'abandonnent point avant d'en avoir *revu*, revint deux heures plus tard, traînant après lui un de ces petits paysans maraudeurs, en Russie comme en France, comme

en Allemagne, comme partout, fléau des grandes propriétés et ennemis intimes des gardes, qui passent la moitié de leur vie à les poursuivre et l'autre à verbaliser contre eux.

— Monsieur ! monsieur ! en voici un, s'écria le fidèle serviteur; il nous dira peut-être la vérité.

Et il jeta, en quelque sorte, aux pieds d'Alexis le jeune drôle qu'il avait amené jusque-là en le tenant par l'oreille. L'enfant tomba sur ses genoux et joignit les mains pour demander grâce.

— Ah ! monsieur, je n'en ai pris qu'un peu, disait-il, et encore c'étaient des branches mortes, pour faire du feu à ma mère qui est malade.

— Il s'agit bien de cela ! fit le garde en le saisissant au collet et en le secouant rudement; c'est un compte que nous règlerons plus tard ! Dis seulement à monsieur ce que tu as vu dans le bois.

— Oui, mon enfant, fit Wolsky d'une voix douce et calme; parle sans crainte; il ne te sera fait aucun mal. Qu'as-tu vu dans mon bois?

— J'ai vu un homme, un monsieur, se promener sur la lisière du côté du parc.

— Quand cela ?

— Ce matin, de bonne heure.

— Et il est resté longtemps ?

— Pas très-longtemps; mais il est bien allé cinq ou six fois jusqu'au bouquet de sapins, en face de l'étang noir. Il n'y restait guère à chaque fois, et il retournait tout de suite se cacher dans le fourré des bouleaux.

— Et tu ne sais pas quel était cet homme ?

— Je ne sais pas. C'était un monsieur !

— Comment était-il ?

— Pas beau et pas bon, que je crois !

— Et le reconnaîtrais-tu bien?

— Oh! oui. Il est grand, pâle, noir, avec toutes sa barbe, une longue barbe...

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous avertir?

— Avertir de quoi? Il se promenait; il ne faisait pas de mal.

— On fait toujours du mal quand on se promène dans les bois! répliqua le garde d'un ton sévère.

— Alors il fallait l'arrêter, vous! riposta l'enfant, qui ne semblait point disposé maintenant à se laisser intimider par son ennemi.

Wolsky fit un signe au garde pour l'avertir qu'il ne devait point interrompre l'enfant.

— Et plus tard? fit-il en continuant à l'interroger.

— Plus tard?... je ne sais pas! je suis allé à mes affaires...

— Dis à tes vols, petit misérable! marmotta le garde entre ses dents.

Un coup d'œil du maître lui imposa silence pour la seconde fois.

— C'est bien! je suis content de toi! fit Alexis, en donnant deux roubles au petit paysan, dont la mine narquoise révélait une intelligence singulièrement rusée. Et continuant :

— Mais, un peu plus tard, lui demanda-t-il, tout en faisant tes affaires, n'as-tu rien vu qui puisse nous intéresser?

— J'ai encore revu le monsieur.

— Ah! il y a longtemps?

— Il peut bien y avoir une heure, peut-être plus, peut-être moins.

— Et, cette fois, était-il seul?

— S'il était seul, du moins il portait quelque chose... qui pouvait bien être quelqu'un..

— Ah! que portait-il donc? ne te fais pas arracher ainsi les paroles l'une après l'autre.

— Il portait un gros paquet blanc... un paquet qui pleurait, qui criait et se débattait.

— Et tu n'as pas reconnu ce paquet?

— Ce pouvait bien être tout de même la jeune demoiselle d'ici!

— Ma fille! ma fille! Et tu n'as pas crié au secours, petit malheureux! Si tu nous avais aidés à la sauver, je vous faisais riches, ta mère et toi, pour le reste de vos jours!

— J'ai voulu, monsieur, j'ai voulu! s'écria l'enfant avec un accent de vérité auquel il n'était pas possible de se méprendre; j'ai voulu! Mais lui, le monsieur, il m'a montré un pistolet, en me disant que si je ne me taisais pas il me casserait la tête... Je lui ai demandé grâce... grâce pour moi... pour la jeune demoiselle!.. il m'a appelé chien, et m'a donné un coup de pied... puis il est revenu vers moi, et il m'a remis une commission pour madame.

Tout en parlant, l'enfant entr'ouvrit son vêtement, et présenta à Wolsky une petite boîte, soigneusement enveloppée, et portant en grosses lettres le nom et l'adresse de sa femme.

Alexis déchira les envelopees avec une sorte de rage, et ouvrit la boîte si précipitamment qu'il faillit la briser. Le troisième envoi était pareil aux deux premiers : la boîte renfermait un écrin, et l'écrin contenait une perle. Il n'y avait plus maintenant moyen de garder un doute : le comte Permoff s'avouait, ou plutôt se déclarait lui-même l'auteur de

ce nouvel attentat; il se désignait audacieusement aux revanches d'Alexis, si Alexis osait jamais essayer de se mesurer à lui; il continuait donc, avec une audace sans égale, ses détestables machinations; rien ne le calmait, rien ne l'apaisait, et le mal déjà fait lui donnait une soif nouvelle et plus ardente encore du mal qui lui restait à faire.

—Ah! c'est infâme! fit Wolsky en serrant son front dans ses deux mains; s'attaquer à moi, même par des moyens indignes, jusqu'à un certain point cela se comprenait... car, enfin, je suis un homme, et il pouvait me traiter en ennemi... Mais une enfant... une pauvre petite créature qui n'a pas dix ans, incapable de se défendre, innocente de tout, qui jamais, depuis qu'elle est au monde, n'a fait de mal ni à lui ni à personne, voilà un crime que ni le ciel ni la terre ne lui pardonneront! Je vois bien maintenant qu'entre nous c'est une guerre à mort. Mais je ne puis le frapper qu'à la tête, et lui peut percer trois cœurs!

Alexis reprit le chemin du château, et ses gens marchant tous à sa suite; ils traversèrent le parc avec la lenteur et la tristesse d'un cortége funèbre.

Pleine d'angoisses, immobile sur le perron comme si la baguette d'un enchanteur l'eût tout à coup changée en statue, Véra regardait son mari venir à elle, sans oser faire un pas au-devant de lui. Rien qu'à la façon dont il marchait, dont il portait la tête, elle comprit que les nouvelles étaient mauvaises. Il montait déjà les premières marches; leurs regards se rencontrèrent; il ne dit rien, et elle n'osa pas l'interroger. Ils entrèrent tous deux dans la maison;

Véra prit le chemin de sa chambre, et Wolsky la suivit.

Quand ils furent seuls tous deux, Alexis tira l'écrin de sa poche, et, le présentant à sa femme :

— Voici, lui dit-il, ce que l'on m'a remis pour toi.

Véra ne prononça point une parole ; mais elle devint plus froide et plus pâle que le marbre de la cheminée contre laquelle sa main venait de chercher un appui.

— Ah ! il est implacable ! murmura-t-elle au bout d'un instant.

— Oui ! implacable comme la haine !

— Comme l'amour ! répliqua Véra, mais d'une voix si basse que son mari ne put pas l'entendre.

Les tristes époux tinrent conseil pour savoir ce qu'il y avait de mieux à faire dans des conjonctures aussi graves. Tous deux convenaient bien qu'il fallait à tout prix reprendre l'enfant à ces mains odieuses qui venaient de prouver une fois de plus jusqu'où pouvait aller leur scélératesse : mais ils ne s'entendaient pas aussi bien sur le choix des moyens.

— Pour moi, je n'en vois qu'un, disait Alexis, c'est de le dénoncer à la justice ! La justice doit son appui aux bons citoyens, c'est son devoir de poursuivre les crimes... et en est-il de plus grands que celui-là ?

— Non, sans doute ! répondait la femme ; mais la justice à son tour est obligée de se servir de la police, et il me répugne de faire intervenir la police entre lui et nous ; elle est maladroite, et cherche souvent sans trouver : elle ne fera que l'irriter davantage encore.

— Eh ! pourra-t-il jamais nous faire plus de mal qu'il ne nous en a fait ?

— Il ne faut pas le dénoncer! reprit Véra avec une obstination que rien ne semblait devoir vaincre.

— Oh ! les femmes sont étranges ! murmura Wolsky. En voici une qui adore sa fille... oui, elle l'adore, c'est une bonne mère, une très-bonne mère, en vérité... eh bien, on lui prend son enfant, son unique enfant, et il lui semble qu'elle a des ménagements à garder envers celui qui l'a ravie!... N'est-ce point vraiment incompréhensible?

Véra, douée d'une finesse toute féminine, comprit tout ce que son mari ne lui disait pas, et, d'elle-même, elle répondit à l'observation qu'elle n'avait pu que pressentir.

— Plus que personne, lui dit-elle, nous connaissons... nous devons connaître, hélas! l'habileté de Permoff et la profondeur de ses calculs; il sait unir la prudence à l'audace : il ne nous l'a que trop prouvé! ses entreprises, en apparence les plus téméraires, n'en sont pas moins mûries dans le recueillement et la réflexion. Il faut tout craindre de l'homme qui a pu te faire enlever et déporter en Sibérie, malgré ta parfaite innocence. S'il a osé venir jusqu'ici, s'il a pu nous enlever notre enfant presque dans nos bras, c'est qu'il avait pris assez habilement ses mesures pour être certain du succès... comme la première fois — comme la seconde! — ajouta-t-elle tout bas ; il peut braver nos efforts et déjouer tout ce que nous tenterons, nous et les nôtres, pour le combattre.

— Ainsi, tu veux le laisser maître de ton enfant? On t'a pris ta fille, et tu ne fais rien pour la délivrer?... Et tu croyais l'aimer peut-être!

— Eh ! je l'aime autant que toi, et cent fois plus que la vie ! Pour la retrouver, je sacrifierais jusqu'au dernier rouble de notre fortune, et jusqu'à la dernière goutte de mon sang... Mais, vois-tu, nous sommes assez intelligents et assez actifs l'un et l'autre pour faire nos affaires nous-mêmes et sans avoir besoin que l'on nous y aide. Nous chercherons, toi et moi, et toi et moi nous retrouverons... mais sans réclamer une assistance souvent compromettante et toujours fâcheuse.

— Tu ménages beaucoup un ennemi !

— Tu te trompes, ce n'est pas lui que je ménage, c'est notre fille, si malheureusement tombée dans ses mains.

— Comment ! notre fille ?

— Eh ! sans doute ! qui te dit que cet homme si violent, si prompt à s'exaspérer, si persistant dans ses rancunes, au moment où il se sentirait poursuivi, où il verrait échapper sa vengeance, et où il aurait à redouter la nôtre, ne se sentirait pas tout à coup capable du dernier forfait ? Et qui te dit, alors, qu'il reculerait devant rien... même devant la mort de notre pauvre Sophie ?

— Non ! non ! fit Wolsky en hochant la tête, non, il n'irait pas jusque-là.

— Il irait plus loin encore ! fit Véra avec force.

Une fois engagée entre époux, une querelle peut durer longtemps : chacun croit avoir raison, de la meilleure foi du monde, et s'enracine d'autant plus dans sa conviction qu'il peut moins la faire partager à l'autre. Alexis avait une suffisante expérience de la vie conjugale pour en savoir quelque chose, et comme, en sa qualité d'homme, il se croyait le plus

raisonnable des deux, il se dit que c'était à lui de céder... ou du moins d'en avoir l'air.

— Peut-être es-tu dans le vrai, répondit-il; peut-être le parti que tu proposes est-il, en effet, le plus sage, je vais donc en essayer.

XXIV

Il n'y avait pas un instant à perdre. Aussi, moins d'une heure après cet entretien, les deux gardes-chasses, les domestiques les plus intelligents de la maison, et quelques voisins, avec lesquels on était en relations d'amitié, se répandirent dans toutes les directions, interrogeant les paysans, visitant les auberges, et faisant jaser les postillons à tous les relais.

Alexis, qui s'était mis en route lui-même, fut un peu plus heureux que ses émissaires : il sut qu'une voiture, attelée d'un seul cheval, avait été remisée dans un fourré de son bois. Il était allé à la place indiquée; il avait vu la trace des roues, l'empreinte des sabots impatients, et, tout à l'entour, les petits arbustes brisés, les branches ployées et froissées, et partout comme un grand abattis de feuillage. C'était là un premier indice, qui semblait mettre le malheureux père sur une piste; cette piste, Alexis la suivit, et il découvrit que, deux heures plus tard, on avait vu cette même voiture, attelée du même cheval, fuyant dans la direction du sud; le ravisseur avait voulu se dérober également aux poursuites de la justice et à celles de la famille. Pourrait-on maintenant l'atteindre?

Ces nouvelles, racontées à Véra, l'accablèrent.

Elle avait jusque-là gardé je ne sais quelle vaine et folle espérance ; elle s'était imaginé que la petite Sophie, cette douce et charmante image d'elle, toucherait le cœur de Permoff par sa gentillese, son innocence et sa grâce ; elle ne pouvait croire qu'il voulût jamais assouvir sa haine, si grande qu'elle fût, sur cet âge qui remue la pitié et désarme la colère jusque dans les natures les plus farouches et les âmes les plus dures. Elle se disait qu'il avait peut-être l'intention de la lui cacher pendant quelques jours, mais qu'il se contenterait du supplice déjà si grand de son inquiétude, et qu'il ne le pousserait pas plus loin.

Et maintenant, en apprenant que Fédor venait de quitter le pays avec sa fille, elle était bien forcée de s'avouer qu'il avait des projets autrement terribles, qu'il lui ferait tout le mal qu'il était en son pouvoir de lui faire, et qu'il ne laisserait point en repos une fibre de son cœur sans l'avoir torturée. Elle fut bien obligée de convenir que son mari avait vu plus juste qu'elle, qu'il avait eu un sentiment plus vrai des choses, et que, dans un empire aussi vaste que la Russie, un simple particulier, réduit à ses seules ressources, ne retrouverait jamais un homme comme le comte Permoff, s'il était véritablement résolu à se cacher. Il fallut donc bien imposer silence à ses derniers scrupules, et vaincre toutes ses répugnances, pour remettre entre les mains des agents les plus actifs et les plus puissants des intérêts que l'on n'était pas soi-même capable de défendre.

La cause d'Alexis, qui était en ce moment celle de

la famille et de la justice, fut embrassée avec un zèle ardent; mais ce zèle n'obtint pas le succès qu'il méritait. Les efforts les plus obstinés, les plus dévoués et les plus courageux demeurèrent sans résultat. Les jours, les semaines, les mois se passèrent sans que l'on entendît parler ni de l'enfant ni de son ravisseur. Après avoir tout tenté, on ne tenta plus rien. Le chagrin vint s'asseoir entre les deux époux au foyer de la maison, qui leur semblait vide. Pas de distractions possibles, pas de consolations permises à cette douleur dont tout leur rappelait incessamment la cause, et que mille détails avivaient encore en eux.

Tantôt c'était quelque jouet d'enfant qui se trouvait sur un meuble; c'était le petit fauteuil de Sophie au salon; c'était sa grande chaise dans la salle à manger; c'était la porte de sa chambre, devant laquelle on passait vingt fois par jour; c'était cette tristesse de la maison, remplie, quelques jours auparavant, de rires sonores, de joyeuses chansons, de jeux bruyants, et maintenant silencieuse.

En vain voulaient-ils éviter de parler d'elle, parce que chacun craignait d'affliger l'autre; leur pensée en était tellement pleine que la moindre allusion, si détournée qu'elle fût, le moindre mot, si indifférent qu'il parût être, évoquait tout de suite en eux le cher et doux fantôme. Quand une fois son nom était tombé de leurs lèvres, quand la pensée avait débordé de leurs âmes, comme la liqueur qui sort du vase trop plein, ils n'étaient plus capables de retenir ni les mots ni les larmes, et alors la journée entière se passait en entretiens douloureux, où il n'y avait plus de place que pour son souvenir. De

tous les chagrins imposés à la triste humanité, pendant son rapide passage dans la vallée des larmes, le moins accessible aux adoucissements et à l'oubli, c'est bien celui qui nous vient de la perte de nos enfants, et ce mot de l'Écriture, appliqué à une mère dont la mémoire restera parmi les plus gracieuses figures du monde entier, est vrai aujourd'hui comme il y a trois mille ans : « Elle ne voulut pas être consolée parce que son enfant n'était plus ! » Cette parole-là, éternellement jeune dans sa poignante simplicité, on pourra la répéter toujours de tous les cœurs qui saignent quand on leur arrache un de ces petits êtres adorés qui sont pour nous l'âme de l'âme, et la vie de la vie. Les autres pertes sont peu à peu comblées par ce besoin d'apaisement et de bonheur qui est en nous, et par l'effort de la nature bienfaisante et généreuse, qui ne veut pas de larmes éternelles dans nos yeux inconsolables. Mais il n'en est plus ainsi quand ce sont les enfants qui s'en vont : tout alors conspire contre nous, et, à chaque instant, nous rappelle que nous survivons à ceux qui devaient nous survivre, et que nous avons mené le deuil de ceux-là mêmes qui étaient chargés de conduire le nôtre.

A toutes ces causes si légitimes d'affliction, il s'en joignait une nouvelle dans la circonstance présente : c'était l'incertitude même où se trouvaient ces malheureux parents, passant successivement de l'espérance au désespoir, et rajeunissant à chaque instant leur douleur par la pensée qu'elle pouvait cesser tout à coup... et qu'elle ne cessait pas... S'ils avaient su leur fille morte, ils se seraient, en quelque sorte, accoutumés à leur tristesse ; ils eussent

vécu avec elle dans une familiarité qui lui eût enlevé peu à peu son amertume ; vivante, elle tenait pour ainsi dire leur chagrin en haleine, en les laissant dans une incertitude qui ne lui permettait point de s'apaiser.

Alexis et Véra se voyaient donc livrés à une des tortures morales les plus ingénieusement raffinées qui se puissent imaginer. L'ennemi avait frappé avec une cruauté habile, comme s'il eût fait une étude de la souffrance et un art du supplice. Et les deux victimes n'avaient plus, comme dans les premiers temps de leur mariage, la possibilité d'un de ces voyages à l'aide desquels on essaye de changer d'âme en changeant de cieux. Maintenant, sans leur enfant, le monde pour eux était vide. Puis aussi, ils avaient le pressentiment que, s'il leur était jamais donné de la retrouver, ils la retrouveraient, en effet, au lieu même où ils l'avaient perdue.

Ce calcul fut justifié par l'événement.

Une nuit, alors que déjà personne n'espérait plus, excepté peut-être le cœur de la mère, la cloche de la grille extérieure mit tout le monde en émoi dans le château. Véra se réveilla en sursaut et cria :

— C'est ma fille!

Presque au même instant Suzanne, naturellement en défaveur depuis l'enlèvement de sa jeune maîtresse, mais qui, lors de sa recherche, avait témoigné un infatigable zèle, entra ou plutôt se précipita dans la chambre, et déposa sur le lit de sa maîtresse la petite Sophie, si bien enveloppée dans sa pelisse de voyage que c'était à peine s'il était possible de distinguer quelque trait de son visage. S'écria-t-elle.

— Madame, madame, la voilà!

Au même instant, deux petits bras, s'agitant sous la pelisse, parvinrent enfin à sortir de ses plis et se nouèrent au cou de Véra, tandis qu'une voix douce comme une caresse murmurait à son oreille :

— Mais embrasse-moi donc, petite mère! il y a si longtemps!...

Véra ne pouvait pas parler, mais elle étreignait l'enfant avec une force passionnée contre sa poitrine, soulevée par des sanglots contenus à peine, et elle la couvrait de baisers et de larmes.

— Mon Dieu! tes cheveux, tes beaux cheveux, qu'en as-tu fait? dit-elle tout à coup en passant sa main sur la tête dépouillée de sa fille.

— Mes cheveux? le monsieur les a coupés! répondit l'enfant avec une simplicité parfaite.

— Le monstre! murmura la mère indignée de cet outrage à la beauté de son enfant, tout autant peut-être que du crime qui l'avait si longtemps privée de sa présence.

En un tour de main, elle l'eut débarrassée de sa pelisse d'étoffe rude et grossière.

— Et ces habits! comme te voilà mise! Qui t'a revêtu de ces affreux haillons?... Mais, Dieu me pardonne! ce sont des habits de petit garçon... et comme je n'en voudrais pas voir au fils du dernier de nos paysans!

— C'est toujours le monsieur; tu sais, celui qui m'a emmenée d'ici. Il a pris mes autres habits, un matin que j'étais couchée... tiens! le lendemain du jour où nous avons quitté le château... et il m'a fait prendre ceux-ci.

Tout en l'écoutant parler, tout en la regardant et

en l'embrassant, Véra lui enlevait l'une après l'autre toutes les parties de ce costume qui n'était pas fait pour elle ; elle baisait ses petites mains, glacées par le froid de la nuit, elle la réchauffait contre sa poitrine... On eût dit qu'elle voulait la cacher tout entière dans son sein.

Suzanne était allée frapper à la porte de Wolsky. Il arriva bientôt, et ses transports ne furent pas moins grands que ceux de Véra.

Quand cette première joie, débordante et, si j'ose ainsi parler, capiteuse comme une ivresse, se fut un peu calmée, ils commencèrent à interroger leur enfant, l'interrompant l'un et l'autre, sans y prendre garde, et, à force de questions, la mettant dans l'impossibilité de leur répondre.

Aussi, ce ne fut point sans s'y reprendre à plusieurs fois, sans s'être bien souvent arrêtée, qu'avec mille redites et au milieu de toutes sortes d'interjections passionnées, la petite Sophie leur fit à peu près le récit suivant :

— Un matin, il me semble qu'il y a de cela bien longtemps, je me trouvais au bord de l'étang noir, où je donnais à déjeuner à mes cygnes. Je n'avais pas assez de pain pour eux ; Suzanne alla m'en chercher et me laissa seule.

— La malheureuse !

— Maman, c'est moi qui lui avais dit !

— Laisse-la parler ! fit le père.

— Un homme s'approcha de moi, reprit l'enfant ; il me demanda à qui était ce château, comment je m'appelais, et ce que je faisais là toute seule.

« Il me parlait très-doucement, et je n'avais pas du tout peur de lui. Cependant, il regardait du côté

de la maison, d'un air singulier, et comme s'il eût eu peur qu'on ne l'aperçût. Tout d'un coup, quand il fut bien sûr que nous étions seuls, il s'est jeté sur moi, mais si vite, si vite ! — tu te rappelles, papa, l'an passé, ce loup qui s'élança d'un bois sur ton chien, le pauvre Lapp, et qui l'emporta? — eh bien, encore plus vite que cela ! Je n'ai eu le temps ni de faire un mouvement ni de t'appeler. En deux sauts il fut de l'autre côté de la haie d'épines, sous les bouleaux.

« Moi, cette fois, voyant qu'il ne voulait pas me lâcher, je me débattis bien fort pour essayer de me dégager; mais plus je me débattais, plus il me serrait ! et il me regardait avec des yeux si méchants que, malgré moi, j'en avais bien peur.

« — Tais-toi ! me dit-il tout à coup d'une voix rude.

« Et comme, au lieu de me taire, je criais plus fort encore, espérant qu'il allait finir par me laisser aller, il m'entraîna plus avant du côté des bouleaux.

« Cette fois, je criai tant que je pus.

« Mais lui prenant son air le plus méchant, appuya sur mon front quelque chose de dur et de froid en me disant :

« — Petite malheureuse, tais-toi ou tu es morte !

« — Qu'est-ce que c'est ? dis-je en portant la main à ma tête. Je vis alors que le monsieur avait approché de moi le bout d'un petit pistolet, comme ceux de papa, mais encore plus petit. »

Une sueur froide mouilla la racine des cheveux de Véra, et l'on entendit Wolsky murmurer en fermant ses deux poings :

— Et je n'aurai pas la vie de cet homme !

« — A ce moment, continua Sophie, sans remarquer la profonde émotion que son récit faisait naître chez ses parents, il retira son pistolet de mon front, et il me dit :

« — Tu parles et tu regardes comme ta mère !

« Il avait toujours l'air furieux; cependant il m'a embrassée deux fois. Il roulait des yeux féroces, comme le pope Michel, quand il prêche après dîner, et, une minute plus tard, c'était comme s'il avait envie de pleurer.

« En entrant dans le bois, il m'avait posée à terre, en tenant toujours sa main appuyée sur mon épaule.

« — Marchons ! fit-il en me poussant devant lui.

« Moi, je ne voulais pas le suivre; mais je tirais en arrière, pour aller du côté de chez nous. Alors il m'enleva de nouveau, et me cacha tout entière sous un large manteau, qu'il avait laissé dans les buissons, et qu'il venait de reprendre. Il me tenait tellement serrée contre lui, que je ne pouvais ni faire un mouvement ni pousser un cri. Un de ses bras serrait mes deux jambes; l'autre était passé autour de mon cou, et il courait toujours..... Il court très-bien !

« Nous eûmes bientôt fait de traverser le bois. Nous en sortîmes par la brèche qui est auprès de la petite mare, où il y a toujours des écureuils. Nous entrâmes alors dans le fourré où tu as fait planter des sapinettes et des bouleaux nains, tu sais, père, pas très-loin de la Maison-Rouge ! Il s'y trouvait une voiture attelée d'un seul cheval. Le cheval n'était pas grand, mais il était assez gros et très-fort, et, à peine détaché, il se mit à bondir, et, avec sa

tête baissée et sa poitrine, il s'ouvrit un chemin à travers les broussailles et les petits arbres : on eût dit qu'il n'avait fait que cela toute la vie. Les branches criaient et rompaient en le fouettant; les petits buissons s'accrochaient dans les roues : rien ne l'arrêtait. Son maître n'avait pas même la peine de le conduire, il se contentait de lui indiquer la direction qu'il devait suivre; il allait tout seul, et il allait toujours. Quand il fut arrivé sur la grand'route, le monsieur lui fit signe de la main, et aussitôt il s'arrêta. Lui, alors, me fit monter, et me plaça sur un siége si bas, que s'il était passé quelqu'un sur la route on n'aurait pas pu me voir. Il prit les rênes, et parla à son cheval dans une langue que je ne compris point.

« Nous partîmes.

« Le petit cheval courait, courait si vite, que, de chaque côté du chemin, les arbres passaient, comme s'ils avaient couru aussi. Je me soulevai un peu pour voir; mais sa main pesa sur moi, et il me contraignit à me rasseoir en me disant :

« — Je ne veux pas !

« Je vis ses grands yeux sombres fixés sur les miens, et j'eus peur.

« Nous courions toujours. Je me mis à pleurer.

« — Pourquoi pleures-tu? me demanda-t-il d'une voix moins dure; est-ce que je te fais du mal?

« — Oui! répondis-je, vous me faites du mal, en m'emmenant loin de papa et de maman. Je veux retourner chez nous !

« — C'est chez toi que tu vas! fit-il avec un méchant rire.

« Tout en parlant, il retournait souvent la tête pour voir si nous n'étions point poursuivis.

« Lorsqu'il se fut assuré que nous étions seuls sur la route déserte, il me fit asseoir à côté de lui, en me disant :

« — Maintenant, sois bien sage, reste tranquille, et ne parle pas; autrement tu t'en repentirais.

« Je voulus le regarder : il avait toujours son air méchant; je sentis que je tremblais : je baissai la tête.

« Je m'aperçus que nous laissions sur notre gauche la petite église de Saint-Basile, à deux lieues d'ici. Quand on vient chez nous, elle est à droite : nous nous en allions donc : c'était bien sûr.

« Je me mis à pleurer tout bas.

« — Je ne veux pas que tu pleures ! me dit-il brusquement. Pourquoi pleures-tu ?

« — Je pleure parce que je ne verrai plus maman!

« — Ah! fit-il, et cette fois sa voix était changée, tu as raison, cela fait pleurer de ne plus voir ta mère; pleure donc si tu veux..... mais que je t'entende point !

« Tout en parlant, il donna au petit cheval un si fort coup de fouet que celui-ci bondit par-dessus un tas de pierre, et faillit briser la voiture.

« — Tant mieux ! pensais-je, nous serons alors obligés de retourner chez nous !

« Mais, au lieu de revenir, nous quittâmes tout à coup la chaussée impériale, pour nous enfoncer dans un chemin de traverse, où je n'étais jamais allée, et qui me parut bien mauvais. Là, comme s'il se fût cru certain de ne plus être poursuivi, le monsieur ralentit le pas, et, tirant des provisions d'un panier placé sous le banc de la voiture, il voulut me faire déjeuner.

« — Merci, lui dis-je, je n'ai pas faim..... je ne puis pas manger quand maman n'est pas là.....

« — On croit ça d'abord ! fit-il brusquement..... et puis, au bout de quelque temps, on mange tout de même ! Tu le verras bientôt. Mais c'est égal, tu as bien dit cela. Répète donc encore !

« — Je ne puis pas manger quand maman n'est pas là ! répétai-je sans trop savoir pourquoi.

« Il m'embrassa, but un coup de vin, mais ne mangea pas plus que moi. Nous continuâmes notre route. Une grande heure s'écoula sans que nous eussions dit un seul mot.

« Sur la route, il ne passait personne; on eût dit que nous voyagions dans un désert.

« Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-il tout à coup.

« — Sophie Wolsky.

« — Non, répliqua-t-il brusquement, tu t'appelles Véra Labanine !

« — Ce n'est pas moi, Véra; c'est maman !

« — Je ne veux pas que tu sois Sophie Wolsky, je te dis que tu es Véra !

« Je ne répondis rien, et nous continuâmes notre voyage, moi bien triste toujours.

« Le soir, nous arrivâmes dans une maison qui doit être bien loin d'ici, car nous n'avions guère cessé de courir, et nous n'avions pas fatigué moins de cinq chevaux. Ces chevaux nous attendaient sur la route, tenus par des hommes qui ne parlaient pas, et auxquels le monsieur ne parlait pas davantage. Ils dételaient, réattelaient, emmenaient avec eux le vieux cheval, nous laissaient le nouveau et s'en allaient.

« La maison où nous nous arrêtâmes était habitée par des gens qui nous attendaient aussi. On avait laissé ouverte la porte de la cour, dans laquelle nous entrâmes au galop. A peine y fûmes-nous arrivés, que cinq ou six personnes s'empressèrent autour de nous, avant même que nous fussions descendus. Le maître sauta à terre, vite m'enleva dans ses bras, et me remit à une grande femme sèche, qui avait de longues mains, un long nez, de longues dents, et qui, tout de suite, me fit peur, quoiqu'elle me parlât très-doucement... et plus elle me parlait doucement, plus elle me faisait peur ! Elle me prit des bras du monsieur, et sans même me laisser toucher terre, elle me porta dans la maison, puis dans une chambre du premier étage, où il y avait un bon feu. Quand nous y fûmes entrées toutes deux, elle ferma la porte sur nous, et me regarda avec une profonde attention.

« — Ah! madame, lui dis-je en essayant de prendre une de ses mains dans les miennes, est-ce que l'on ne va pas me ramener chez nous?

« Elle secoua la tête et ne répondit rien.

« Mes larmes, que j'avais eu tant de peine à retenir, recommencèrent à couler.

« — Vous ne serez pas malheureuse! me dit-elle en essayant de m'embrasser; on vous donnera tout ce que vous désirerez et on vous aimera bien!

« — Je ne désire rien que de m'en aller, répondis-je; il n'y a que papa et maman qui sachent m'aimer, et, si je ne suis pas avec eux, quoi qu'on fasse, je serai malheureuse.

« — Pauvre petite! fit-elle en me regardant.

« — Mais au moins, continuai-je en joignant les

mains, ne pouvez-vous pas me dire chez qui je suis?

« Elle ne répondit rien.

« — Eh bien, m'écriai-je en frappant du pied, puisqu'il en est ainsi, je m'en vais!

« Je marchai en effet vers la porte et j'essayai d'ouvrir.

« La vieille femme restait assise et me laissait faire. Je m'aperçus alors qu'elle avait fermé la porte à clef. Je collai mon oreille contre la porte pour tâcher d'entendre ce qui se passait dans la maison; aucun bruit n'arrivait jusqu'à moi.

« — Allons! ma chère demoiselle, soyez donc raisonnable, et puisqu'il faut obéir, — vous voyez bien qu'il le faut! — obéissez de bonne grâce! me dit-elle enfin.

« Hélas! je ne comprenais que trop combien elle avait raison, et je revins près d'elle, pleurant toujours. Elle essuya mes larmes, m'embrassa, et me fit asseoir sur ses genoux en me disant toutes les paroles qu'elle croyait le plus capables de me consoler, mais qui ne me consolaient pas.

« — Notre maître est bon, me dit-elle....

« — Mon maître! m'écriai-je; mais pour qui me prenez-vous donc, madame? Je suis la fille d'un seigneur, et je n'aurai jamais de maître!

« — Ne disputons pas sur les mots! répliqua-t-elle; je veux dire seulement la personne dont vous dépendez... Eh bien, cette personne n'est nullement méchante... elle ne vous veut pas de mal... au contraire! seulement elle entend qu'on lui obéisse en toute chose, et sans jamais essayer de lui résister... ce qui serait d'ailleurs inutile, car elle est la plus forte, et, comme vous le verrez un jour, tous

ceux qui connaissent monsieur le comte n'ont plus qu'un seul souci, c'est de faire sa volonté.

« — Mais, répliquai-je, pourquoi donc m'a-t-il enlevée, et que peut-il attendre de moi?

« — Vous le saurez plus tard ; mais ce ne sera pas de moi que vous l'apprendrez.

« Tout en parlant, en un tour de main, et bien plus souplement que Suzanne elle-même ne l'aurait pu faire, elle m'avait déshabillée des pieds à la tête, avant même que j'eusse eu le temps de m'en apercevoir.

« Elle ouvrit alors un paquet posé sur le lit, et que je n'avais pas vu tout d'abord ; elle en retira le costume complet d'un petit paysan qui aurait été de mon âge et de ma taille, et, avec la même aisance qu'elle avait mise à me déshabiller, elle me rhabilla tout aussitôt. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil du côté de la glace, et moi-même je ne me reconnus point, tant ces nouveaux habits me changeaient. La grande femme alors m'éloigna un peu d'elle, pour mieux me voir, parut contente de son œuvre, et se parla à elle-même d'un air satisfait.

« A ce moment, elle me prit la main, me rapprocha d'elle, et, brusquement, m'enleva mon peigne. Mes cheveux dénoués tombèrent et me couvrirent toute. Elle les caressa doucement, je crois même qu'elle les baisa. Je me retournai vers elle, et je vis qu'elle tenait à la main une paire de grands ciseaux, tout ouverts, comme si elle se fût préparée à les couper. Je me souvins alors combien tous deux, papa et toi, vous aimiez mes cheveux, que vous aviez baisés si souvent, et, à cause de vous,

cela me faisait de la peine que l'on voulût me les couper; aussi, joignant mes mains, je lui dis :

« — Oh! non, madame, je vous en prie, ne les coupez pas

« — C'est vrai qu'ils sont bien beaux! dit-elle alors; et, comme si elle eût eu quelque pitié de mon chagrin, elle replaça les ciseaux sur la cheminée en me disant :

« — Vous savez bien que je ne veux pas vous faire de mal.

« — Vous, non; c'est ce méchant homme!

« — Ni lui non plus.

« Au même moment, on frappa deux coups à la porte; la femme ouvrit, et le monsieur entra.

« — Eh bien? fit-il en me regardant, tout n'est donc pas encore fini?

« — Bientôt! elle est déjà habillée, et elle fait un délicieux petit paysan! Mais pardonnez-moi, monsieur le comte, elle a de si beaux cheveux, — voyez plutôt! — et elle les soulevait et les lissait entre ses doigts, — que je n'ai pas eu le courage de les couper!

« — Ceux de sa mère étaient encore plus beaux! fit, sans même regarder les miens, celui qu'elle avait appelé monsieur le comte, et il ajouta :

« — Coupez toujours!

« Ce fut l'affaire de quelques coups de ciseaux : tout tomba par grosses mèches; le comte tenait d'un côté, la femme coupait de l'autre; il ramassa tout, en fit un gros paquet et les mit sous une large enveloppe.

« — C'est bien! fit-il alors. Cette fois, il me re-

garda. Maintenant, ajouta-t-il, tu t'appelle Pierre. Viens souper, Pierre !

« Il me prit par la main, et nous descendîmes au rez-de-chaussée. On nous fit entrer dans une salle basse où il y avait une table bien servie. J'avais si faim, si faim, que je mangeai malgré moi. Cela parut lui faire plaisir, car il me dit gaiement :

« — Ah ! ah ! l'appétit te revient donc, mon garçon ? Tant mieux ! tant mieux ! tu finiras par t'habituer à moi, et par aimer la vie que nous mènerons ensemble, mon petit Pierre.

« — Je ne m'appelle pas Pierre, et je ne veux vivre qu'avec maman !

« — Je comprends cela ! fit-il en frappant sur son verre avec son couteau, mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut, mon petit homme.

« La femme qui m'avait déshabillée un instant auparavant entra.

« — Pierre est fatigué, dit le comte, voyez comme il est pâle ; il faut le coucher.

« — C'est maman qui me couche ! fis-je en m'attachant à ma chaise.

« — Tu m'ennuies, à la fin, avec ta mère ! fit-il en se levant de table ; et de sa voix la plus impérieuse, il ajouta :

« — Voyons ! couchez-la vite !

« La femme m'emmena dans la chambre où l'on m'avait déjà conduite en arrivant, et elle me mit au lit.

« Ce fut là le moment le plus triste de la journée. Personne ne vint m'embrasser et me dire bonsoir ! j'étais comme perdue, toute seule et toute petite, dans le grand lit. Quoique bien fatiguée, je restai

longtemps sans pouvoir m'endormir, et bien souvent je me réveillai pour avoir peur.

« Le lendemain matin, la même femme revint dans ma chambre et m'ordonna de me lever.

« Je lui demandai mes habits : elle me montra le costume de paysan qu'elle m'avait forcée de prendre la veille. Je compris alors que je n'en aurais pas d'autre, et je me levai. Elle me laissa m'habiller toute seule, ce que je fis lentement et maladroitement.

« Lorsque je fus prête, elle me conduisit dans un grand jardin entouré de murailles si hautes qu'on aurait pu se croire en prison. Il y avait là de belles fleurs et beaucoup d'oiseaux qui chantaient.

« — Vous pouvez jouer là dedans, me dit-elle ; tout ce qui est ici est à vous !

« Elle alla s'asseoir sur un banc, au bout du jardin, tira son ouvrage et se mit à travailler, sans plus prendre garde à moi que si je n'eusse pas été là.

« Je me laissai tomber sur le gazon, pour réfléchir à tout ce qui m'arrivait, me demandant où j'étais, qui m'avait enlevée, pourquoi, et ce que l'on voulait faire de moi. A toutes ces questions-là, je ne savais que répondre, et personne n'eût voulu y répondre pour moi. Tous ceux qui m'entouraient appartenaient à celui que l'on appelait M. le comte, et ils n'étaient pas gens à trahir pour une enfant inconnue un maître riche et puissant. Je les voyais fort peu, d'ailleurs, et je n'avais affaire qu'à la femme qui m'avait prise tout d'abord : c'était à elle qu'il me confiait, et à elle seule. Quant à lui, je ne l'apercevais qu'une fois par jour, à l'heure du dîner. Il n'était jamais deux jours de suite de la même hu-

meur, tantôt il paraissait gai, tantôt triste ; triste plus souvent, cependant. Tantôt il me parlait doucement et il essayait de me faire rire; tantôt, au contraire, il avait son air farouche et ennuyé, et il ne me disait rien. Il y avait des soirs où j'essayais de ne pas manger, pour lui faire peur; mais le repas suivant, j'avais encore plus faim. Une fois ou deux je ne voulus toucher qu'à mon pain ; il bourra mes poches de fruits et de gâteaux, en me disant que je les mangerais bien quand je serais seule... et je suis bien forcée de convenir qu'il avait raison. Cela fait tant de mal d'avoir faim ! Combien de temps passâmes-nous dans cette maison ? Je ne le sais pas, car on ne me conduisait pas à la messe le dimanche, et je n'avais aucun moyen de compter les jours. Je ne pouvais pas non plus deviner ce que le comte voulait faire de moi, et je n'osais pas le lui demander. Une fois, je l'avais prié de me dire quand je vous reverrais, et il m'avait répondu : « Jamais ! » d'une voix si méchante que j'avais bien vu qu'il ne fallait plus l'interroger. Le surlendemain de notre arrivée, il avait fait venir de grandes boîtes de jouets. Il y en avait de tout à fait jolis, mais je ne voulais seulement pas les regarder. Il m'avait aussi donné une poupée, grande comme moi, avec un trousseau de robes plus riches les unes que les autres ; mais je ne consentis point à l'habiller, cette pauvre petite, quoiqu'elle fût bien jolie, et qu'elle eût l'air vivante, avec ses belles couleurs et ses longs cheveux. Seulement, le soir, je la mettais dans mon lit pour ne pas coucher toute seule, et alors je la serrais dans mes bras, et elle disait : Maman ! — comme moi à toi, mère !

« Un matin, il vint beaucoup de lettres.

« Le comte s'enferma pour les lire, et vers midi, quand il sortit de sa chambre, il dit à la femme qui me gardait :

« — Tout va bien ! Ils ont perdu ma trace, et je crois qu'à présent nous pouvons repartir.

« — Je le crois aussi.

« — Ce sera donc pour demain. Préparez tout.

« Il monta chez lui.

« Quand il revint pour le dîner, je m'aperçus qu'il avait coupé toute sa barbe, et, si ce n'est à ses yeux, qu'il n'avait pu changer, personne au monde n'eût été capable de le reconnaître.

« — Mon petit Pierre, me dit-il en frappant doucement sur ma joue, tu sais que nous partons demain : il faudra te lever de bonne heure.

« Maintenant, je le connaissais bien, et je ne pus douter que si nous partions en effet, c'était pour nous en aller encore plus loin. Aussi je ne lui répondis rien; mais je sentis mes yeux gros.

« — C'est trop de larmes, et je ne les aime point ! dit-il brusquement. Voyons ! que veux-tu ? Que te faut-il ? Que te manque-t-il ?

« — Maman !...

« — Toujours la même chanson ! tu n'es pas drôle ! magine-toi donc une bonne fois qu'elle est morte, ta mère, et tâche de l'oublier !

« Je ne répondis rien; mes pleurs recommencèrent à couler sur mes joues; il prit son mouchoir, et les essuya aussi doucement que tu l'aurais pu faire, toi, maman, en me disant :

« — Voyons, ma petite Véra, ne sois donc pas méchante ! tu sais que je ne veux pas te faire de mal et que je t'aime bien !

« — Si vous m'aimiez bien, vous me reconduiriez chez nous !

« Il sortit de la chambre sans me répondre un seul mot.

« Plus nous allions, et moins je comprenais la manière d'être du comte avec moi. Tantôt, en effet, il paraissait m'aimer autant que papa lui-même ; il m'appelait sa petite Véra, et me disait qu'il voulait que je fusse sa fille. Dans d'autres moments, au contraire, on eût dit que ses yeux voulaient me tuer ; alors, je n'étais plus pour lui que Pierre, le fils de quelque serf détesté, chargé de crimes, et qu'il ne gardait près de lui que pour le châtier des fautes de son père. Il m'avait défendu de jamais lui parler de ma famille ; il disait que le nom de Wolsky était un nom maudit et que je ne le porterais plus. Mais, au milieu même de ses colères, je voyais bien qu'il ne me haïssait pas, et ses emportements et ses menaces ne me faisaient plus peur. Il me semblait même que s'il avait consenti à me ramener près de vous, j'aurais pu l'aimer un peu. »

— Tu n'es donc pas mon sang ? murmura Wolsky, les lèvres serrées.

Un regard de Véra lui imposa silence.

— Continue, chère enfant, reprit la mère en embrassant sa fille avec une ardeur qui voulait se dédommager d'une trop longue abstinence de baisers.

— Nous repartîmes le lendemain, poursuivit l'enfant ; mais, cette fois, nous voyagions dans une bonne grande voiture, et nous prenions nos chevaux dans les maisons de poste. Le comte n'avait emmené avec lui qu'un seul domestique, dans lequel il paraissait avoir une confiance absolue. J'étais tou-

jours sous la surveillance du maître ou du valet, et tous deux s'entendaient à merveille pour ne jamais me laisser seule. Il était maintenant beaucoup moins dur avec moi que dans les premiers jours ; souvent même il me parlait avec assez de bonté ; il me laissait entendre que désormais nous étions destinés à toujours vivre l'un avec l'autre ; il ne semblait pas même admettre que je pusse seulement songer à vous revoir.

« Nous marchâmes ainsi pendant six jours, et il ne m'avait jamais dit où nous allions, quand nous arrivâmes dans une grande et belle ville dont j'ignorais le nom. Nous descendîmes dans un magnifique hôtel, où, comme toujours, il prit pour nous deux un appartement bien séparé de tous les autres. Après notre dîner, vers les huit heures, il appela son valet de chambre et lui dit qu'il allait être obligé de sortir un instant, et lui renouvela les instructions qu'il ne manquait jamais de lui donner en pareil cas. Il ne devait ni me quitter d'une seconde, ni me laisser parler à qui que ce fût, sous quelque prétexte que ce pût être.

« Cet homme, un vrai chien de garde, vint s'établir dans notre antichambre, et jura au comte de n'en point sortir.

« Quand je vis qu'il avait fermé la porte du salon, 'ouvris la fenêtre pour appeler les passants et les prier de venir à mon secours et de me délivrer.

« Malheureusement, notre appartement était au troisième étage, et ma voix serait arrivée à l'antichambre bien plus vite qu'à la rue. Mes cris n'auraient donc eu d'autre effet que d'attirer l'attention du domestique, qui aurait tout aussitôt fermé les

fenêtres, me privant ainsi du plaisir d'apercevoir — ne fût-ce que de loin — d'autres visages que ceux de mes persécuteurs. Je continuai donc de regarder passer cette foule, dans laquelle j'espérais toujours reconnaître quelqu'un, et où je ne reconnaissais personne. Tout à coup, j'entendis pousser de grands cris, et je vis le monde s'agiter et courir. Je me tardai point à distinguer les mots de : Au feu! au feu! Le feu est à l'hôtel de l'Aigle-Rouge!

« L'hôtel de l'Aigle-Rouge était précisément celui où nous étions descendus.

« Cependant la foule, en quelques secondes, grossit devant la porte cochère, criant toujours, et montrant du doigt une cheminée située précisément dans le corps de logis que nous occupions, et d'où sortait, à ce que l'on disait, de grosses trombes de fumée mêlée de flammes.

« Bientôt les cloches de l'église voisine sonnèrent le tocsin, et les tambours battirent; puis il vint des chariots avec des pompes dessus, et des hommes coiffés de casques, et puis aussi beaucoup de soldats. Dans la maison, c'était un très-grand bruit, et un tumulte de gens qui causaient en s'appelant d'une chambre à l'autre, et qui descendaient les escaliers en désordre.

« Il me vint alors une pensée, c'est que jamais je n'aurais une meilleure occasion de m'échapper. Le comte était absent, je le savais, et il était bien probable que, dans un premier moment de surprise, mon gardien aurait quitté son poste pour voir où était le danger, ou pour s'assurer que je n'étais pas menacée moi-même. Je me glissai donc avec toute sorte de précautions jusqu'à l'antichambre : l'homme

n'y était plus, et il en était même sorti avec tant de hâte qu'il avait oublié de refermer la porte sur lui.

« Je m'élançai dans l'escalier.

« Il était rempli de gens qui se précipitaient de toutes les chambres à la fois. Je tremblais toujours d'être aperçue par le valet du comte. Je me fis donc toute petite, et me glissai dans un groupe qui descendait trop vite pour prendre garde à moi. Je pus arriver ainsi, sans avoir été ni aperçue ni rencontrée, jusque dans la cour de l'hôtel. Elle était remplie de monde faisant la chaîne et passant l'eau. On avait pris mon gardien, et il travaillait comme les autres, entre deux soldats.

« Je n'avais donc en ce moment rien à craindre de lui.

« Je gagnai la porte de la rue.

« Elle était gardée par des sentinelles, qui empêchaient d'entrer ou de sortir. J'étais bien embarrassée, ne sachant que devenir , immobile devant ces deux hommes, lorsque, tout à coup, j'aperçus le comte qui voulait pénétrer dans l'hôtel.

« Je n'eus tout juste que le temps de me jeter dans un enfoncement un peu obscur; de là, voyant sans être vue, je l'entendis qui parlementait avec les soldats; il leur disait qu'il demeurait dans l'hôtel même, qu'il avait laissé son fils dans sa chambre — il dit son fils — et que s'il arrivait quelque malheur par leur faute, ce serait eux qu'il en rendrait responsables.

« Il fit si bien que l'on finit par lui permettre de passer.

« Il se dirigea aussitôt vers l'escalier qui conduisait à son appartement et monta chez lui. Je compris

que j'étais perdue si je ne parvenais pas à m'échapper tout de suite.

« Ne me trouvant pas où il m'avait laissée, il me chercherait par toute la maison et il finirait certainement par me découvrir. La peur me donna du courage, et, profitant du moment où un nouveau chariot qui venait d'entrer dans la cour avait forcé les sentinelles à s'écarter pour lui livrer passage, je me précipitai dans la rue, au milieu des curieux qui l'encombraient, et à travers les soldats qui s'efforçaient de maintenir le bon ordre, et je courus devant moi jusqu'à ce que le souffle me manquât. J'aurais voulu pouvoir fuir jusqu'au bout du moude !

« Je me trouvai bientôt dans un quartier lointain, presque solitaire, beaucoup moins éclairé que le nôtre, et où l'on pouvait marcher longtemps sans rencontrer personne. Je ne savais que devenir, et je me sentais bien embarrassée. J'étais partie de l'hôtel nu-tête, et je me disais qu'on allait peut-être me prendre pour quelque vagabond, et me mettre en prison, comme ce petit que papa fit arrêter l'an passé parce qu'il n'avait pas de papiers.

« Je m'assis donc sur la borne d'une grande porte et laissant tomber ma tête entre mes mains, je pleurai. »

Il y avait longtemps que les larmes de Véra coulaient aussi ; mais elle ne voulait pas interrompre le récit de sa fille que, de temps en temps, malgré elle, elle entrecoupait par une caresse fiévreuse.

— Tout à coup, continua l'enfant, je sentis une main se poser sur mon épaule ; en même temps, une voix pleine douceur et de bonté me disait :

« — Que fais-tu là, petit, et pourquoi pleures-tu !

« Je relevai les yeux, et j'aperçus devant moi un homme qui ressemblait un peu à mon oncle Labanine : comme mon oncle, il avait une grosse moustache blanche, une longue redingote boutonnée jusqu'au menton, avec un ruban à sa boutonnière, et une bonne figure.

« — Ah! monsieur, lui dis-je en prenant sa main, ayez pitié de moi! sauvez-moi!

« — Eh! mon pauvre enfant, de qui veux-tu donc que je te sauve?

« — D'un homme bien méchant qui m'a enlevée.

« — Mais où est-il ce méchant homme? Je ne le vois pas, ajouta-t-il en jetant les yeux à droite et à gauche dans la rue; quelle histoire me fais-tu donc là, mon garçon.

« — Oh! une histoire bien vraie, monsieur; seulement je ne suis pas un garçon, je suis une petite fille!

« Le vieux monsieur recula d'un pas, puis il revint vers moi, me toucha le front et me regarda avec beaucoup d'attention.

« — Une petite fille! Pourquoi donc portes-tu ces habits-là? On a bien mal coupé tes cheveux, ajouta-t-il en soulevant une mèche sur mon front.

« Ses yeux ne me quittaient plus; c'était comme s'il eût voulu lire à travers moi.

« Mes larmes, qui s'étaient un moment arrêtées, recommencèrent alors à couler, et elles coulèrent si fort que ce fut à peine si je pus lui dire :

« — Je ne vous trompe pas, monsieur, je suis la fille de M. Alexis Wolsky, qui demeure à Biterlief.

« — Ce n'est point près d'ici, et tu as fait du chemin pour venir!

« Je vis bien qu'il ne connaissait point papa; autrement, il ne m'aurait point parlé ainsi.

« — Mon oncle, continuai-je, est le général Labanine.

« — Comment as-tu dit cela? fit-il en me prenant la main et en m'attirant à lui. Le général Labanine? mais je l'ai beaucoup connu; et si vraiment tu es.... pardon, mon enfant, si vous êtes la nièce, la petite-nièce plutôt du général Labanine, vous pouvez vous confier à moi; je vous rendrai à vos parents!

« Pendant qu'il me parlait ainsi, j'aperçus trois ou quatre hommes qui venaient de notre côté, en suivant le chemin que, quelque minutes auparavant, j'avais parcouru moi-même.

« — Mon Dieu! s'il était avec eux! m'écriai-je en joignant involontairement les mains.

« Eh bien! qu'importe? Près de moi vous n'avez rien à craindre de personne.

« Ma peur était plus grande que ma volonté. Je tremblais. Il le vit bien et il eut pitié de moi.

« — Venez! fit-il en prenant ma main; je vous conduirai dans ma maison, où il n'osera pas venir vous chercher.

« — Oh! monsieur, merci! fis-je en joignant les mains.

« Il m'emmena.

« En arrivant chez lui, nous fûmes reçus par une vieille dame, à laquelle il dit quelques mots tout bas. Cette dame, qui paraissait aussi bonne que lui, me traita si bien, qu'elle n'aurait pas pu mieux faire quand même j'aurais été sa fille. Elle me pria de lui dire tout ce qui m'était arrivé, et plu-

sieurs fois, comme toi maintenant, petite mère, elle pleura en m'écoutant.

« Le bon monsieur qui m'avait amenée était resté là pendant tout le temps que je leur avais conté mon histoire. Quand j'eus fini, il parla encore tout bas à la dame, puis il sortit en me laissant seule avec elle. Elle m'embrassa bien, me dit de n'avoir plus peur de rien, que son mari était un général comme mon oncle, qu'ils avaient même servi ensemble, et qu'avec sa protection, qui ne me manquerait pas, j'étais certaine de vous revoir bientôt.

« Le général revint au bout de quelques instants, accompagné de deux hommes, qui me regardèrent fort attentivement, en lisant tout bas un papier qu'ils avaient apporté avec eux. Quand ils m'eurent assez longtemps regardée et interrogée, ils causèrent dans un coin du salon avec le général, puis ils revinrent près de moi, et l'un d'eux me dit qu'il voyait bien que j'étais en effet la fille de M. Wolsky; il ajouta qu'il avait reçu de papa une lettre lui annonçant mon enlèvement, et qu'il allait lui écrire à son tour, pour lui apprendre que j'étais retrouvée et qu'il pouvait venir me chercher.

« — Ah! monsieur, ce sera bien du temps perdu! fit la vieille dame; songez donc à tout ce que sa pauvre mère doit souffrir. Ne la faisons pas attendre davantage. Donnez-nous un homme de confiance. Le général vous prêtera une chaise de poste, et vous avancera tout l'argent nécessaire pour le voyage. Brûlez la route! Ils la croient perdue, morte peut-être! Il faut avoir pitié de leur désespoir!

« — Oh! madame, que vous êtes bonne! m'écriai-

je en lui baisant la main, et comme ma mère vous remerciera!

« — Je ferai tout ce que vous souhaitez, répondit l'homme en se tournant vers elle. Je vous prie seulement de me laisser le temps de mettre la jeune demoiselle en présence de son ravisseur. D'après les renseignements, un peu confus, il est vrai, que me transmet M. Wolsky, j'ai tout lieu de croire que mademoiselle a été enlevée par un ennemi de sa famille, qui s'appelle le comte Permoff.

« — Connaissez-vous ce nom-là, mon enfant? me demanda le général.

« — Non, monsieur; je ne l'ai même jamais entendu prononcer par mes parents.

« — N'importe! ce doit être lui! continua l'autre monsieur, en regardant le général; c'est un homme fort habile, singulièrement audacieux, et que je m'estimerais fort heureux d'arrêter!

« Il me fit alors raconter les diverses circonstances de mon enlèvement et de notre voyage, me demanda comment était notre voiture, quels gens nous accompagnaient, à quel hôtel nous étions descendus. Je répondis de mon mieux à toutes ses questions.

« Quand j'eus fini :

« — Vous êtes descendus à l'Aigle-Rouge? fit-il; c'est précisément là que nous avons eu le feu dans la soirée. Cet incendie, dont on ne s'est rendu maître qu'avec beaucoup de peine, il y a seulement quelques instants, me fournira le prétexte le plus naturel pour aller interroger tout le monde, sans exciter la défiance de personne. Notre homme va donc se trouver pris dans un piége qu'il n'aurait jamais cru tendu pour lui. La nuit me suffira pour l'arrestation

et le premier interrogatoire. Demain matin, mademoiselle montera en voiture avec le meilleur et le plus sûr de mes agents. Dans quelques jours, tous ses chagrins seront finis.

« — Tout cela est parfait ! fit Mme de Sterbine, — c'était le nom de la femme du général, — seulement je vous préviens que je ne vous accorde que la nuit ; il faut que cette pauvre petite parte demain matin.

« — A demain ! fit le monsieur, qui salua et sortit.

« Quand nous fûmes seuls, Mme de Sterbine me prit sur ses genoux, m'embrassa beaucoup, et me fit de nombreuses questions sur papa, et sur toi plus encore, maman. Mais le général lui dit que je devais être bien fatiguée, et qu'il fallait me laisser reposer. Elle ordonna aussitôt que l'on me dressât un lit dans un cabinet, tout à côté de sa chambre.

« — J'espère, chère amie, dit le général en se retirant, que vous pourrez donner demain à Mlle Sophie Wolsky des habits un peu plus convenables que ceux-ci ?

« — Ce serait assez facile en effet, dit Mme de Sterbine ; mais, si vous le permettez, je n'en ferai rien.

« — Eh ! pourquoi donc ?

« — Si j'étais à la place de sa mère, je serais bien plus touchée de la revoir dans ces pauvres habits, qu'elle a portés si malheureuse, et qui me rappelleraient toujours l'événement le plus tragique de sa destinée et de la mienne. Ne trouvez-vous pas, cher ami ?

« — Je trouve que vous avez toujours raison, fit le général en baisant la main de sa femme.

« Il nous laissa.

« Mme de Sterbine me fit faire ma prière et me

coucha elle-même. J'étais si heureuse que je ne pus guère dormir, et quand je m'endormais, c'était pour rêver que j'étais déjà près de vous deux, et cela me faisait tant de plaisir que je me réveillais.

« Je me levai de bonne heure, et je m'habillai toute seule. J'aurais voulu que tout fût déjà prêt, et que l'on me permît de partir. Mais il fallut attendre le monsieur qui avait promis la veille de me donner un conducteur. Il n'arriva qu'à neuf heures; il avait l'air contrarié. Il dit au général que, malgré tous ses efforts, ni lui ni ses agents n'étaient parvenus à retrouver le comte. Il n'était ni à l'Aigle-Rouge ni dans aucun autre des hôtels de la ville. Selon toute probabilité, en s'apercevant de ma fuite, il s'était bien douté de ce qui allait arriver et il avait jugé à propos de se dérober aux premières recherches. Mais il aura beau faire, continua-t-il, nous finirons toujours par l'atteindre!

« — Je n'en doute pas plus que vous, répondit Mme de Sterbine en souriant; mais il ne faut point faire attendre la mère de cette enfant, elle n'a déjà que trop souffert. Je vous prierai donc de tenir votre promesse d'hier soir, comme nous-mêmes nous avons tenu la nôtre. Voici la chaise de poste qui sort de la remise. Où est votre homme?

« — Il entre dans la cour, répondit-il en soulevant le rideau.

« Quelques instants plus tard, je partais, caressée, choyée, comme si j'avais été leur enfant, par le mari et par la femme. Ils m'ont bien chargée de vous prier de leur écrire aussitôt que je serais arrivée près de vous. Le voyage n'a rien eu de remarquable. Le monsieur chargé de me conduire a été très-com-

plaisant et très-bon, car il a fait marcher les postillons très-vite. »

— On l'a conduit à son appartement, dit Alexis à Véra. Demain, chère amie, toi qui sais ajouter un prix à toute chose, tu le remercieras toi-même. Maintenant je vous laisse, mes chers anges. Toi, mère, endors-la dans tes bras !

Et après avoir embrassé encore une fois sa femme et sa fille, il sortit.

Alexis, dès le lendemain, fit ce que l'on devait attendre de lui dans une telle circonstance. Il écrivit à M. et à Mme de Sterbine une lettre dans laquelle il laissait éclater la plus vive reconnaissance. Il leur faisait en même temps parvenir une note assez longue sur le comte Permoff, dont il lui racontait les antécédents, sans oublier aucun détail des persécutions dirigées contre lui par Fédor, et il terminait en sollicitant son intervention et l'emploi de sa haute influence pour arriver à mettre hors d'état de mal faire un homme que les honnêtes gens de tous les pays devaient regarder comme leur ennemi personnel.

On le voit, entre Wolsky et Permoff, c'était maintenant une guerre déclarée, une guerre à outrance, une guerre à mort !

DEUXIÈME PARTIE

I

Six années ont passé sur les événements que nous venons de raconter.

Pendant ces six années, la colère du comte Permoff a dormi; lui-même a fait le mort. Ni Véra, ni Alexis, ni Sophie n'ont seulement entendu son nom. Ces six années ont été pour nos personnages comme une de ces trêves de Dieu, que les plus farouches ennemis s'accordaient jadis, au milieu des horreurs des guerres les plus sanglantes.

Pendant ce temps, Sophie avait grandi en grâce et en beauté. L'aimable enfant était devenue une ravissante jeune fille. C'était l'image de sa mère : — Véra à dix-huit ans — mais une Véra attendrie, avec quelque chose d'intime, de suave, de doux et de pénétrant dans la beauté, qui l'achevait pour ainsi dire, et lui ajoutait comme un charme que sa mère n'avait pas connu. Véra elle-même était, pour nous servir d'un mot assez en usage, quoique fort impertinent, merveilleusement conservée. Le temps avait glissé sur elle comme l'huile sur le marbre et le

bronze des statues inaltérables. On pouvait, sans être un poète de cour ou un faiseur de madrigaux, lui dire qu'elle n'était que la sœur de sa fille.

Wolsky avait senti plus qu'elle le poids de la vie. Ce n'était plus le brillant cavalier de Moscou, ce n'était plus l'entreprenant amoureux de Tiflis, l'irrésistible vainqueur auquel les plus belles et les plus fières étaient heureuses de céder. Le temps l'avait rayé du bout de l'ongle. Une sorte de fatalité semblait s'attacher à lui et le poursuivre. Heureux père, non moins heureux mari, il ne jouissait point de son bonheur avec le calme et la sérénité qui accompagnent les félicités parfaites, et que l'on eût eu peut-être le droit de s'attendre à rencontrer chez lui.

Un moraliste eût pu lui reprocher d'être ingrat envers la vie, qui lui avait tant donné. Peut-être aussi était-il ingrat envers sa femme. Trop rassuré, comme le sont parfois les maris, par la sécurité d'une possession incontestée, il avait moins apprécié son trésor, du moment où il n'avait plus eu la crainte de le perdre. Les injustes et insolentes persécutions de Fédor, en donnant à son amour une surexcitation continuelle, l'avaient empêché de s'endormir dans cette torpeur paresseuse où, trop souvent, meurent de satiété les joies des unions les plus accomplies. Quand une fois cet attrait, né de la crainte et du danger, vint à lui manquer, la force lui manqua en même temps pour combattre une réaction fatale. Ce qu'il possédait lui parut moins précieux dès qu'on ne le lui disputa plus, et fut moins souhaité par lui parce qu'il fut plus certain de l'avoir toujours. De ce commencement d'indifférence à des

négligences fâcheuses, et que les femmes ne pardonnent guère, il n'y a qu'un pas. Ce pas fut bientôt franchi. C'était là une faute et un malheur! La faute s'aggrava et le malheur s'agrandit. Alexis était de ces hommes qui, au lieu de sentir leurs ardeurs se calmer lorsqu'ils atteignent aux limites extrêmes de la jeunesse, et de voir la paix descendre dans leurs âmes avec les années, cherchent au contraire à se rattacher par tous les moyens possibles — même par l'intrigue coupable — à la jeunesse qui s'en va, et au plaisir qui les fuit. Plutôt que de renoncer à la dangereuse tentation de prouver qu'ils peuvent encore aimer et être aimés, ils ne craignent pas de compromettre leur existence, et parfois l'existence d'une autre, dans des liaisons qui sont une faute et un danger.

Telle fut l'histoire d'Alexis.

Lorsque cette nature légère, essentiellement inconstante, n'éprouva plus pour sa femme l'ardeur des premiers désirs, au lieu de voir là un avertissement de la prévoyante nature, l'instruisant ainsi que l'heure du repos arrivait pour lui, il n'y trouva qu'une excitation nouvelle et coupable au plaisir, dont il chercha l'occasion partout, là même où un homme de son rang devait le moins s'attendre à la rencontrer.

La campagne n'a pas la complaisante discrétion des villes. Il semble que l'on y vit toujours au grand air et dans une sorte d'atmosphère transparente. Rien n'y reste caché. Véra apprit, avec une douleur profonde et un véritable déchirement de cœur, ce qu'elle eût voulu pouvoir ignorer toujours.

Sa blessure saigna en dedans, comme font les

blessures les plus cruelles, et elle souffrit sans se plaindre. Mais elle ne put se défendre d'un retour amer vers le passé. Elle se rappela les preuves d'affection sans bornes qu'elle avait prodiguées, au milieu de ses malheurs, à celui qui la trahissait, et en voyant par quelle ingratitude il l'en payait maintenant, elle s'avoua à elle-même que l'homme qui est incapable de fidélité est également indigne du dévouement d'un autre. Ces pensées-là seraient dangereuses dans l'âme d'une très-jeune femme, qui n'aurait point pour elle la sauvegarde d'un sentiment profond et généreux. Pour Véra, dans la disposition morale tout à fait particulière où elle se trouvait, elles ne pouvaient être que douloureuses : rien de plus. Dans ses moments de tristesse les plus émus, elle regardait sa fille, la voyait belle, la savait aimante, et se sentait presque consolée. Jusqu'ici, du reste, si le cœur tendre de la femme jadis aimée avait été trop souvent blessé par les infidélités du mari, du moins le juste orgueil de l'épouse légitime avait été toujours épargné. Jamais Wolsky n'avait eu le mauvais goût d'afficher ses liaisons.

Mais, comme si une haine secrète, constante, insatiable autant qu'ingénieuse, se fût en quelque sorte complue à persécuter la pauvre Véra, cette suprême douleur ne lui fut point épargnée. Ainsi qu'il arrive quand la coupe est déjà pleine, et qu'une goutte de plus la fait déborder, cette fois la mesure fut comblée, et elle souffrit véritablement tout ce que peut souffrir une créature de Dieu.

Le château qu'habitait la famille était situé à quelques werstes d'une ville de troisième ordre, qui n'aurait pas eu beaucoup d'attraction pour Alexis

si elle n'avait pas possédé un de ces établissements qui jouent un si grand rôle dans la vie des maris-garçons — un cercle! — Celui-là était fréquenté par les officiers de la garnison, dont quelques-uns avaient servi avec lui. Ils l'accueillirent comme un frère d'armes, et se montrèrent enchantés de le voir au milieu d'eux. Wolsky, depuis que son intérieur avait pour lui moins de charme, allait souvent passer ses soirées en ville. Il prit ainsi peu à peu l'habitude de déserter sa maison.

II

A peu près à la même époque, il vint s'établir dans la ville une jeune femme dont l'esprit, le talent et la beauté furent bientôt le sujet de toutes les conversations, et l'objet de la préoccupation la plus constante de tout ce qu'il y avait là de jeunes gens riches, élégants et désœuvrés. Cette femme, que sa réputation avait précédée, venait de l'étranger, comme la plupart de celles qui ont fait sensation en Russie; car, il faut bien le reconnaître, ce type particulier n'est guère produit par le pays lui-même, et, quand il éprouve le besoin de le contempler, il le fait venir de contrées plus amies du ciel. Cette femme, chez laquelle tout accusait l'origine méridionale, avait dû chanter sur quelques scènes d'Espagne ou d'Italie, et elle avait gardé à un degré singulier l'entrain séduisant, l'éclat et le feu qui distinguent les filles si admirablement douées du midi de l'Europe.

Elle avait paru deux fois sur le petit théâtre de la

ville, peu accoutumé à de pareilles bonnes fortunes, et elle avait prêté à deux récentes créations de Verdi sa verve, sa passion et son enivrante beauté. Cela avait suffi pour allumer dans quelques jeunes têtes inoccupées l'incendie de la passion folle.

Ceci fait, et comme si elle n'avait eu d'autre but que de passer dans leur vie, pareille à quelque météore brillant et funeste, Livia Torrès — c'était le nom de la sirène — était rentrée aussitôt dans le silence et le calme d'une existence sévèrement voilée. On prétendit de tous côtés qu'une personne aussi séduisante n'avait pas le droit de se cacher; que sa beauté ne lui appartenait pas à elle seule; que Dieu la lui avait prêtée et non donnée, et qu'elle devait la faire luire pour tout le monde, comme le soleil.

On assiégea donc sa porte, qui ne voulut s'ouvrir qu'à un seul battant. Les invitations chez elle furent recherchées avec une passion d'autant plus vive qu'il était moins facile de les obtenir. L'ouverture de son salon prit ainsi l'importance d'un événement. Cet événement ne pouvait échapper à un homme aussi à la piste que Wolsky de tout ce qui devait apporter une distraction à sa vie. Il désira plus ardemment que tout autre d'être présenté chez la diva.

Le nom de Wolsky, son rang, sa position, sa fortune le mettaient à même d'être introduit partout.

Cependant, diverses circonstances absolument indépendantes de sa volonté, et que peut-être le caprice ou le calcul profond de Livia Torrès avait amenées à propos, apportèrent à ce projet toutes sortes de difficultés, d'entraves et de retards.

Il est des hommes que la difficulté excite, et que

l'obstacle anime au lieu de les décourager. Alexis était de ceux-là. Il suffisait qu'une chose fût impossible pour qu'il la voulût. Ce qui n'avait été tout d'abord qu'une fantaisie sans conséquence devint bientôt un brûlant désir, et plus tard une passion véritable. Il était surpris lui-même de se retrouver si jeune, et de sentir sa poitrine gonflée des aspirations de la vingtième année, quand la maturité et la raison du père de famille lui conseillaient plutôt de songer à marier sa fille que de tenter pour son propre compte des excursions galantes sur le terrain scabreux du demi-monde.

Mais Alexis était bien de tous les hommes le moins capable d'écouter les conseils de la raison. Lorsque chez lui la passion était en jeu et commandait, il n'écoutait qu'elle.

Placée en évidence, dans une petite ville où tout se savait, où la vie de chacun était en quelque sorte percée à jour, et où rien n'était plus difficile que de cacher quelque chose à quelqu'un, Livia Torrès marchait depuis deux mois sur un terrain glissant sans y faire un faux pas. S'il était possible de la calomnier, — et l'on calomnie tous les jours les plus honnêtes des femmes, — personne, du moins, n'avait le droit de médire d'elle. Sa conquête ajoutait donc le mérite de la victoire au charme de la possession.

Prévenue de la visite d'Alexis, Livia l'attendait sous les armes de la coquetterie, dans un salon rempli de fleurs, dont l'élégance voluptueuse et le provoquant mystère semblaient inviter aux douces intimités des causeries les plus tendres. Wolsky retrouvait là le souvenir toujours vif des boudoirs au milieu desquels s'était écoulée sa jeunesse.

L'ami commun qui l'avait introduit près de la belle étrangère, ne voulant point sans doute lui être agréable à demi, après leur avoir aidé à rompre la première glace qui suit toujours une présentation, si peu solennelle qu'elle soit, leur fit la politesse de les laisser en tête à tête. Entre une femme jeune et un homme qui croit l'être encore, la présence d'un tiers est toujours gênante, et quand il a le tact et le bon goût de s'en aller, on est presque toujours deux à lui en savoir gré. Alexis n'essaya même point de dissimuler la satisfaction qu'il éprouvait en se voyant enfin seul avec la jeune femme, et celle-ci, de son côté, ne parut point non plus trop fâchée du tête-à-tête. La portière en tapisserie n'était pas encore retombée sur l'introducteur de Wolsky, que déjà la conversation prenait je ne sais quel tour particulièrement intime et tendre, que certain regard de Livia avait autorisé, provoqué peut-être.

Alexis reconnut bientôt les feux dont il avait brûlé jadis ; ces feux des voluptés défendues, qui firent, dit-on, pâlir si souvent les flammes légitimes de l'amour permis.

Nous n'avons point à raconter ici l'histoire assez vulgaire, et sans grand intérêt dramatique, de la séduction d'un mari volage par une femme galante. Cette histoire-là a été faite cent fois, et la réédition que nous en pourrions donner n'aurait rien d'attrayant ni de nouveau. Disons seulement, parce que ceci importe à notre récit, que le mari de Véra Labanine fut bientôt en liaison réglée avec Livia Torrès, que l'on en causa beaucoup dans la petite ville, et que l'écho de ces propos malins ne tarda point d'arriver jusqu'aux oreilles de la femme abandonnée.

Véra, si longtemps adorée, et jusqu'ici respectée toujours, ressentit cruellement l'injure, et souffrit tout à la fois dans son amour et dans son orgueil, — ces deux talons d'Achille, également vulnérables chez la femme. — Elle souffrit d'autant plus que mille petites circonstances, aggravantes comme à plaisir, irritaient à chaque moment sa blessure. Les femmes jalouses d'elle, les hommes dont elle n'avait point agréé les hommages, ne laissèrent point échapper cette occasion d'une vengeance sûre. On s'arrangea de telle façon qu'aucun détail de la triste aventure ne lui put échapper; la perfidie des amitiés menteuses lui versa ses consolations amères dans une coupe d'or empoisonnée. On ne lui épargna pas une seule goutte de lie; il fallut tout boire. Alexis faisait du reste la partie belle aux ennemis de sa femme et aux siens.

Jamais homme marié n'avait bravé à ce point le scandale d'une liaison publique. Livia, de son côté, semblait prendre plaisir à compromettre, en l'affichant, celui auquel tout faisait une loi de la réserve la plus complète et de la discrétion la plus absolue. Le sens moral n'avait jamais été le côté fort d'Alexis, et, comme au temps où il avait eu la jeunesse pour excuse, alors même que cette excuse lui manquait, il s'abandonnait à sa passion avec une fougue irréfléchie.

Il avait pris un petit appartement tout près de celui qu'occupait Livia, et parfois il restait des semaines entières sans paraître à son château. L'amour d'Alexis avait cet égoïsme féroce de l'homme qui ne voit au monde que lui, que lui seul; de même qu'autrefois il avait sacrifié à Véra le meilleur et le

plus dévoué des amis, de même à présent il sacrifiait Véra à sa nouvelle idole. Mais alors, du moins, son but lui servait d'excuse : libre, il aimait une femme libre comme lui, et en l'épousant il obéissait à la plus grande des lois sociales. A présent, au contraire, il se mettait en révolte ouverte avec tout ce que les hommes doivent respecter: il ne se contentait pas de trahir sa femme; il s'exposait à rougir devant sa fille, en la condamnant à des soupçons mortels pour sa chaste pensée... et rien de tout cela ne l'arrêtait.

Mais le moment vint bientôt où Alexis sentit l'épine sous la fleur. Les débuts de sa liaison avaient été signalés par un désintéressement rare chez une femme de la catégorie (si l'on veut bien nous passer l'expression) à laquelle appartenait la signora Torrès. Mais les exigences de Livia, pour avoir été tardives, n'en furent que plus grandes. On eût dit que, par un raffinement de machiavélisme féminin, elle avait attendu, pour les laisser voir, que la passion d'Alexis, arrivée à son paroxysme, l'eût déjà poussé au delà des limites de la raison, dans cette carrière de la folie échevelée où l'homme est irrésistiblement entraîné par ses désirs furieux comme le cocher novice par un attelage indompté. Livia, qui jugeait très-nettement la situation, dédaigna les habiletés vulgaires de la précaution oratoire, et elle posa un jour la déplaisante et maussade question d'argent avec une netteté et un sans-façon dont on eût certes pu contester le bon goût, alors même que l'on eût été contraint d'en reconnaître la nécessité. Elle avait bien jugé Wolsky en ne voyant en lui qu'une de ces âmes faibles et molles, vis-à-vis desquelles une volonté forte

et dominatrice comme la sienne n'avait plus aucun ménagement à garder. Elle ne craignit donc point de lui laisser entendre qu'elle ne restait à Irensfeld que pour lui — pour lui seul ; que pour lui également elle renonçait à la carrière dramatique, à laquelle jusqu'alors elle était redevable d'une existence indépendante et brillante... qu'elle saurait retrouver encore après l'avoir quitté.

— Me quitter ! tu le pourrais donc ? s'écria Wolsky.

— Difficilement, sans doute ! mais vous comprenez, mon ami, que la nécessité fait faire parfois aux femmes des choses terribles, et bien contraires à leur volonté !

Cette dernière partie de la phrase fut modulée avec une inflexion savamment douloureuse, à laquelle un cœur de roche n'aurait pu demeurer insensible. Le cœur de Wolsky était loin d'être aussi dur. Il répondit ce qu'aurait répondu à sa place tout homme bien épris ; mais, en même temps, il s'engagea beaucoup plus que n'eût dû le faire, dans sa position, un père de famille prudent.

Alexis, nous l'avons déjà dit, avait eu la chance inespérée de faire, au début même de sa carrière, un héritage aussi avantageux qu'inattendu. Ceci avait été ce que l'on peut appeler un coup de partie dans son existence, et il en avait profité pour épouser Véra Labanine. Mais il s'en fallait que cette fortune fût inépuisable. De coûteux voyages, une existence large dans différentes capitales de l'Europe, les frais d'un grand établissement — si promptement abandonné — à Odessa, ses spéculations malheureuses, et ses fatales expériences de grande agriculture,

tout cela avait déjà ébréché sa fortune; pas assez peut-être pour qu'il en conçût et qu'il en dût, en effet, concevoir une inquiétude sérieuse, — assez pour qu'il y prît garde. Il pouvait continuer à mener le train de vie large et facile qui lui plaisait : il ne pouvait pas avoir deux ménages ; il ne pouvait point donner à deux femmes l'existence brillante à laquelle l'une avait droit, et que l'autre exigeait. Le moment allait venir où il devrait faire un choix entre les deux. Quand les choses en sont arrivées là, on sait comment, d'ordinaire, elles se terminent.

Véra, cependant, n'ignorait rien de ce qui se passait. Aux premières approches de la crise, forte de sa possession d'état et de son droit d'épouse, irritée de l'audacieuse trahison de l'homme à qui elle avait tout donné, elle se montra fière, impérieuse et hautaine, ainsi qu'il arrive trop souvent à l'épouse légitime. La maîtresse, au contraire, se faisait plus souple, plus affectueuse, plus tendre et plus câline, par cela même qu'elle ne possédait qu'à titre précaire, et qu'elle pouvait à chaque instant perdre un bien qu'on lui avait prêté, mais non donné. En attendant, elle enlaçait son amant dans des guirlandes de fleurs, — guirlandes parfumées qui croisaient et serraient autour de lui leurs nœuds toujours plus étroits.

Parfois, quand elle surprenait un nuage sur le front d'Alexis :

— Veux-tu que je m'en aille? lui demandait Livia, en lui jetant ses deux bras autour du cou.

Wolsky, dans ces moments-là, eût voulu jeter à ses pieds le patrimoine de sa femme et la dot de sa fille.

Les choses suivirent leur cours ordinaire en pareil cas. Toute l'aisance disparut d'une maison et passa dans l'autre. L'épouse s'était tue; la mère ne se tut point. Ce qu'elle avait consenti à souffrir, elle, Véra ne voulut point que sa fille le souffrît. Elle réclama, elle se plaignit, elle s'indigna. Ses plaintes furent inutiles, comme le sont presque toujours les plaintes des femmes : elles n'eurent d'autre résultat que de diviser les deux époux plus profondément encore. La querelle s'envenima. Véra n'avait pas été habituée à souffrir : quand vient un certain âge, c'est une habitude difficile à prendre : elle se montra amère et violente.

Sophie — je n'ose pas dire à son instigation, mais du moins sous son influence — se détourna peu à peu de son père, qu'elle avait cependant beaucoup aimé.

Alexis, sentant le vide se faire autour de lui dans la famille, se jeta avec plus d'ardeur encore dans l'intimité mauvaise que Livia savait lui rendre si douce. Le moment arriva où le contraste lui parut tellement intolérable, qu'il se trouva un beau jour tout disposé à quitter sa femme, sa fille, et la Russie même.

Il s'en ouvrit à Livia.

La sirène l'attendait là depuis longtemps.

— Ah! si tu faisais cela, lui dit-elle, je t'adorerais!

— Alors, adore-moi, car c'est fait! Mais où irons-nous?

— Partout où tu voudras, qu'importe! Le monde est grand, et il m'est bien égal, vraiment, d'être ici ou là, pourvu que je sois avec toi!

Et de sa voix la plus douce, la plus vibrante et la plus émue, elle se mit à lui chanter cette jolie chanson de la Mignon de Gœthe, traduite aujourd'hui dans toutes les langues musicales du monde :

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent,
Où croît l'orange d'or sous un feuillage obscur?
Là souffle un vent léger, le vent du ciel d'azur;
Là, près des myrtes verts, les beaux lauriers grandissent !
Dis-moi, la connais-tu? mon bien-aimé, dis-moi?
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi!

— Fais donc tes malles, dit Wolsky; nous partirons demain!

Il était trop enchanté de la perspective de vivre enfin avec Livia, seul et libre, débarrassé de sa femme, dont l'humeur devenait de plus en plus difficile, pour ne point se montrer ravi de l'empressement qu'elle avait mis à consentir à sa demande. Ses préparatifs furent vite faits. Il arracha le plus d'argent qu'il put à son intendant, escomptant, comme un enfant prodigue, l'avenir à gros intérêts, et achevant ainsi de dévorer par l'usure ce qui avait échappé à ses dissipations précédentes.

Quand un mari décampe avec sa maîtresse, on conçoit qu'il ne va pas faire à sa femme d'adieux bien pathétiques. Alexis le comprit, et s'en alla sans bruit. Ce fut seulement en ne le voyant pas revenir que l'on devina qu'il était parti.

Véra n'eût d'abord qu'un sentiment vague de la vérité. Depuis que sa liaison avec Livia Torrès était devenue plus intime, Alexis avait accoutumé sa femme à de fréquentes absences, mais ces absences étaient toujours courtes; elles ne duraient jamais plus d'un jour ou deux. Mais cette fois, quand, au

bout d'une semaine, le volage mari n'eut pas encore reparu, Véra eut un soupçon terrible. Bientôt le doute ne fut plus permis. Une visite inattendue de son homme d'affaires l'instruisit officiellement « du départ de monsieur. »

Sans entrer, du reste, dans aucun détail inutile, celui-ci lui dit que son maître allait faire un assez long voyage à l'étranger, — et il ajouta que les voyages coûtaient cher.

— Surtout quand on les fait à deux! riposta Véra avec une hautaine amertume.

L'intendant s'inclina sans rien répliquer.

— Il est possible, reprit-il au bout d'un instant, que monsieur reste assez longtemps absent.

— Toujours, si cela lui convient!

L'intendant fit un geste d'acquiescement; puis, après quelques minutes d'un silence pénible pour tout le monde, il ajouta d'une voix respectueuse, qui eût bien voulu être émue :

— Ayant été dans l'obligation de donner beaucoup d'argent à monsieur, je me verrai forcé, bien malgré moi, d'en donner moins à madame.

— Ah! il veut nous mettre au pain sec, sa fille et moi?

— Pas précisément; mais il est certain que tant que durera cette absence, madame sera contrainte à diminuer notablement le train de sa maison.

— Notablement! qu'entendez-vous par ce mot-là?

— Mais, monsieur emporte une somme égale aux trois quarts de ses revenus pendant deux ans.

— Vous avez osé la lui donner?

— M'était-il permis de la lui refuser?

— Sans doute.

— Eh ! madame, si je ne la lui avais pas donnée, il l'aurait prise !

— C'est bien, monsieur ! je comprends à quoi m'oblige une pareille conduite, et nous saurons vivre, ma fille et moi, avec ce qu'il a plu à M. Wolsky de nous laisser. Nous vivrions avec moins encore. Vous pouvez apprendre à votre maître comment j'ai reçu sa communication.

L'intendant salua et sortit.

L'homme d'argent s'était attendu à une scène d'un pathétique plus ou moins violent, à des protestations, à des réclamations, peut-être à des larmes. Cette dignité hautaine le mettait fort à l'aise, et il se trouvait heureux d'en être quitte à si bon marché. Il se fût résigné d'ailleurs à toutes les bourrasques qu'eût voulu lui faire subir la femme abandonnée ; il en était payé d'avance par l'honnête bénéfice qu'il venait de faire avec Alexis, en lui fournissant, du jour au lendemain, et au taux d'intérêt qu'il lui avait plu de fixer, une somme assez considérable.

Une fois seule, Véra s'abandonna à de sombres réflexions ; elle jeta sur sa vie brisée un regard froidement désespéré ; elle compara ce qu'elle était avec ce qu'elle aurait pu être, si elle eût épousé un autre homme que Wolsky, et en songeant à sa fille, dont l'égoïste folie d'Alexis compromettait si cruellement l'avenir, elle poussa un rugissement de lionne blessée.

Tant d'épreuves, cependant, n'avaient pas été complétement perdues pour elle : son intelligence, sa volonté, son énergie s'étaient singulièrement développées au milieu des malheurs de toute espèce qui avaient affligé sa vie. Elle n'en était plus à hésiter

devant un parti à prendre : elle commença et poursuivit, avec une résolution courageuse et une fermeté qui ne se démentit point, la réforme devenue indispensable de sa maison. Et c'était là une tâche plus difficile qu'on ne l'eût cru tout d'abord; car lorsque les dépenses sont montées sur un certain pied, lorsque l'habitude, si facile à prendre, a fait du luxe une nécessité, et qu'il faut tout à coup se réduire au nécessaire étroit et strict, il y a là, surtout pour une femme, des tiraillements pénibles et des retranchements douloureux. Véra les accomplit cependant, avec l'impitoyable froideur du chirurgien qui coupe dans le vif, et qui enlève un membre pour conserver le reste du corps.

Ces ennuyeuses nécessités eurent du moins cet effet heureux de la rendre à peu près insensible aux coups d'épingle qui lui arrivèrent après le coup de massue, et complétement indifférente à ces petites persécutions du monde déguisées en condoléances sympathiques et en hypocrite pitié. Trop souvent, en effet, on nous plaint pour avoir le droit de renouveler nos blessures en nous les rappelant, et l'on nous console pour nous empêcher d'oublier. Le départ d'Alexis, que l'on appela de son véritable nom « l'enlèvement de Livia Torrès, » défraya de cancans, pendant tout un mois, la conversation indigente de la petite ville qui en avait été le théâtre. On ne parla point d'autre chose au cercle ni dans les salons, et, bien qu'en ce moment elle eût renoncé au monde à peu près complétement, Véra n'en était point encore tellement séparée qu'il ne lui en arrivât encore de temps en temps des échos lointains et douloureux.

Elle en était bien moins afligée pour elle que pour sa fille, arrivée maintenant à cet âge critique et dangereux où l'on comprend beaucoup de choses, et où l'on devine le reste; où la sensibilité se surexcite et devient maladive; où de vagues inquiétudes et d'indéfinissables malaises font de tout une souffrance ou un ennui.

En ce moment, la tendresse ingénieuse de la mère eût voulu préserver la fille de toute atteinte : elle essaya et ne put point. Sophie sut le motif de la fuite de son père. La vie n'avait pas encore eu le temps de la rendre indulgente, aussi en éprouva-t-elle un ressentiment plein d'amertume et d'indignation. Elle en fut irritée d'abord pour sa mère trahie; Puis aussi, car à tout âge nos sentiments sont complexes, peut-être réfléchit-elle au contre-coup qu'elle-même en ressentirait, et à l'ombre funeste que ce déplorable événement allait projeter sur sa vie. Véra ne se méprit point sur ce qui se passait en ce moment dans l'âme de sa fille; mais elle se sentait, hélas! aussi impuissante à prévenir qu'à réparer le mal!

— Elle souffre bien, la pauvre enfant! se disait-elle, mais il faut qu'elle souffre! j'ai souffert aussi, moi : la souffrance n'est-elle point la grande loi de la vie? Elle sera femme un jour : il est temps qu'elle commence son rude apprentissage!

III

Une circonstance que nous n'avons pas le droit de passer sous silence vint ajouter encore à la douleur de Véra quelque chose de plus vif et de plus poignant.

— Son éternel ennemi, son implacable persécuteur, cette haine armée en guerre, vivante, infatigable, qui, tant de fois déjà, s'était mêlée à ses malheurs, mais que, depuis plusieurs années, elle avait eu presque le droit d'oublier, vint tout à coup se rappeler à elle. Deux jours, en effet, après le départ de son mari, elle reçut le témoignage accoutumé de la persévérance mortelle de celui qui avait juré de poursuivre sa ruine à travers tous les malheurs. Une nouvelle perle était venue s'ajouter aux autres! Le collier commençait à se former. Cette fois, la pauvre Véra, dont la sensibilité et l'irritation nerveuse s'étaient accrues sous l'influence de tant de chagrins répétés et multipliés, ne put retenir une larme, qui jaillit de ses yeux, toute brûlante, et roula sur sa joue pâle.

Le reflet sombre de cette perle noire jeta comme une lueur sinistre sur les derniers événements qui venaient de se passer, et la femme de Wolsky fut bien obligée de reconnaître une fois de plus la main du comte Permoff dans la trame qui venait de s'ourdir autour d'elle. Il ne lui fut plus possible de douter que tout n'eût été préparé, conduit, amené avec cet esprit de suite et cette puissance de combinaison dont il lui avait donné déjà tant de preuves. Jamais conspira-

teur n'avait déployé plus d'habileté pour faire réussir un complot ; jamais homme n'avait mis plus d'énergie au service d'une passion, plus de résolution au service d'une idée. Véra avait désormais une certitude : c'était Fédor qui avait tout fait ; c'était à lui que devait remonter la responsabilité du crime de son mari ; c'était lui qui était allé chercher sur quelque théâtre lointain cette sirène aux enchantements perfides ; c'était lui peut-être qui l'avait instruite dans l'art dangereux des séductions irrésistibles ; lui, à coup sûr, qui l'avait envoyée ou amenée à Irensfeld ; lui qui avait arrêté avec elle le programme de la séduction, et enseigné par quel moyen on pouvait pousser Wolsky jusqu'à ce paroxysme de passion dans lequel périssent infailliblement le bon sens et la raison d'abord, plus tard l'honneur ! C'était par lui qu'Alexis avait été fatalement amené à ce dernier attentat, dont le résultat final ne pouvait être, après l'abandon de sa femme, que la ruine de sa fille. Cette découverte jeta la pauvre créature dans un ordre d'idées nouveau pour elle, et ajouta bientôt à ses chagrins une sorte d'effroi superstitieux. Ce qu'elle éprouvait maintenant, en songeant à Fédor, c'était quelque chose que l'on eût pu comparer assez justement à la fascination de l'oiseau sous l'œil magnétique du serpent. Elle se disait que, puisqu'il savait l'atteindre de si loin, il était maintenant bien inutile qu'elle essayât de lutter contre lui : il était le plus fort ; il était le maître de sa destinée, et il ne s'arrêterait qu'après avoir assuré sa perte.

— Eh bien ! se disait-elle, qu'il achève son œuvre infernale ! Je suis vaincue, je ne résiste plus ! Qu'il

frappe au cœur, et qu'il me tue, après avoir tué toutes mes joies!... Mais qu'il fasse vite : c'est la seule grâce que je lui demanderai jamais!

La pensée de sa fille mêlait seule quelque douceur à tant d'amertume.

Sophie avait dix-sept ans. Dix-sept ans, c'est un âge charmant dans la vie de la femme; c'est la saison printanière de sa rapide année, c'est l'éclosion de la fleur brillante et parfumée, qui déjà brise la verte enveloppe de son bouton; c'est l'éveil de la jeune âme aspirant à toutes les joies inconnues du mystérieux avenir.

Mais la fleur humaine s'ouvre mal quand elle s'ouvre toute seule : elle appelle les soins assidus et la main légère et amie d'une mère; il faut savoir préserver la plante délicate et fragile, non-seulement de tout contact dangereux, mais encore de toute fâcheuse approche. Véra le savait bien; elle le savait mieux que personne, elle, orpheline si jeune; ce n'était donc point dans un pareil moment qu'elle pouvait songer à déserter le poste du devoir, quand elle avait déjà tant fait, et qu'il lui restait tant à faire encore. Cette pensée fut une force pour elle. Elle résolut de se consacrer tout entière à sa fille. Elle fit tous ses efforts pour l'empêcher de pénétrer les véritables motifs de l'absence de son père. Elle ne voulait ni tuer le respect dans le cœur de l'enfant, ni étouffer sa tendresse. Mais la malicieuse habileté du monde était parvenue à faire soupçonner d'abord, et bientôt connaître à Sophie la vérité tout entière. Malgré les réticences pieuses de sa mère, elle ne tarda point à savoir le secret que l'on voulait lui dérober; ce qu'on ne lui disait point, elle le devina.

Il y a dans la vérité quelque chose que l'on ne parvient point à cacher toujours, et qui finit par éclater tôt ou tard. Sous la grâce des formes et le charme des façons, Sophie cachait une âme plus énergique que ne le sont d'ordinaire les âmes de jeunes filles ; elle savait prendre promptement une résolution, et ses sentiments, qui n'étaient pas toujours exempts de violence, naissaient chez elle avec une sorte de soudaineté. Du jour où elle se fut dit qu'elle ne pouvait plus estimer son père, elle cessa en même temps de l'aimer. Wolsky avait donc perdu en même temps et presque du même coup l'affection de sa femme et celle de sa fille. Par une sorte d'accord tacite, qui, du reste, n'était pas sans délicatesse, les deux femmes, sans cependant s'être donné le mot pour cela, ne prononcèrent plus jamais le nom de l'absent. C'était absolument comme s'il eût cessé d'exister pour elles.

Véra, qui observait sa fille avec l'attention que l'on apporte à tout ce qui regarde l'objet d'une pensée unique et constante, s'aperçut bientôt qu'un changement s'opérait chez elle : les belles roses de la santé pâlissaient sur ses joues ; un nuage voilait souvent l'éclat jusqu'alors si radieux de son regard, et il y avait dans son sourire plus rare je ne sais quelle mélancolie qui le rendait à la fois triste et touchant. Véra connaissait trop bien les nuances diverses des sentiments humains pour se tromper longtemps sur de tels symptômes. Elle ne tarda pas à comprendre que le chagrin de Sophie avait une autre cause que l'absence de son père, une cause à la fois plus intime et plus profonde : l'amour ! — un amour malheureux !

Sophie aimait, en effet : elle aimait le fils d'un seigneur des environs, qu'elle avait rencontré récemment à une fête chez des amis de sa famille.

Wladimir Olgorine avait vingt-cinq ans, un beau nom, une jolie fortune, et une de ces têtes qui font rêver les jeunes filles. Les deux jeunes gens n'eurent pas besoin de se voir longtemps pour s'aimer beaucoup. Wladimir adora Sophie. La fille de Véra, comme si elle eût été jalouse de ne pas donner moins qu'elle ne recevait, livra son cœur tout ntier.

Ce fut un de ces amours de jeunesse dont la pureté seule égale la profondeur; amour exquis, bien différent des passions que nous éprouverons plus tard, traversées de souvenirs, hantées de fantômes étrangers, et sur lesquelles le passé, l'inévitable passé, jettera son ombre et son trouble ! Ces amours-là, c'est un nom — un nom unique — écrit sur la première page, la plus blanche, du livre de la vie. Je ne dis point que plus tard on n'aimera point autant. Je crois, au contraire, que l'on aimera davantage, et que le feu qui s'allumera dans l'âme aura des ardeurs plus dévorantes. Mais ces secondes amours n'auront plus la sereine confiance et la chaste sérénité du cœur vierge, qui n'a jamais été effleuré par un doute, et qui croit encore à l'éternelle durée des sentiments qu'il éprouve.

Véra, avant le départ de son mari, et alors que rien n'avait entamé jusque-là ni la considération ni la fortune de la famille, n'avait point caché à ses amis qu'elle voulait garder sa fille au moins jusqu'à vingt ans. Wladimir, de son côté, savait que ses parents avaient à son endroit des visées ambitieuses,

et qu'ils ne le laisseraient point s'endormir au fond d'une province, dans les énervantes douceurs d'un mariage d'amour. Ils se faisaient une autre idée de la vie et des devoirs qu'elle impose.

Aussi, après avoir échangé les doux serments d'amour, et ces chères promesses d'inviolable fidélité, — toujours sincères quand on les fait, mais, hélas! si vite oubliées, — les deux jeunes gens convinrent ensemble qu'ils garderaient leur secret jusqu'à ce que le moment leur parût favorable pour solliciter, chacun de son côté, l'agrément de leurs familles; jusque-là, ils se résigneraient à s'aimer tout bas. L'honnêteté de leurs âmes leur faisait touver des charmes dans cette attente pleine de promesses et adoucie par l'espérance.

Ils en étaient encore à ces premières pages du roman de la vingtième année, quand la catastrophe qui frappait si cruellement Sophie et Véra éclata tout à coup dans le calme de leur existence. La douleur du jeune homme fut aussi grande que celle de la jeune fille. Ne ressentons-nous point le mal qui arrive à ceux que nous aimons plus cruellement que celui qui nous arrive à nous-mêmes? Il souffrait parce qu'il la voyait souffrir; il souffrait parce qu'il sentait qu'une atteinte grave était portée à la considération de la famille dans laquelle il voulait entrer; mais son amour ne connut pour cela ni hésitation ni défaillance.

Ce qu'il n'avait point osé faire tant qu'il avait vu sa chère Sophie heureuse au milieu de sa famille honorée, il le fit quand il la vit malheureuse, cruellement éprouvée et digne maintenant de plus de pitié qu'elle n'avait jamais été digne d'envie.

Il dit tout à son père.

Nos parents, qui nous aiment avec un désintéressement qu'il nous serait difficile de trouver en nous-mêmes, au milieu des troubles et des agitations d'une vie passionnée, nos parents voient rarement les choses comme nous les voyons. Ils veulent notre bonheur : ceci est un point que l'on aurait mauvaise grâce à contester; seulement ils ne sont pas toujours d'accord avec nous sur le moyen de le faire. Le père de Wladimir n'accueillit donc point favorablement l'ouverture de son fils. Sans entrer dans des explications inutiles, et qu'il ne croyait point lui devoir, il se contenta de lui dire que ce mariage ne lui convenait sous aucun rapport; qu'il lui ferait plaisir de n'y point songer, et qu'en tout cas il le priait de ne plus lui en parler.

Le pauvre garçon essaya bien de répliquer, et de défendre sa cause, et Sophie et Véra, et Wolsky lui-même; il déploya dans cette œuvre, aussi difficile que méritoire, une éloquence plus convaincue que convaincante.

— Mon fils, lui fut-il répondu un peu sèchement, tu as tort d'insister : je te trouve trop jeune pour entrer en ménage, et tu n'as pas le moyen d'être de sitôt père de famille. Tu n'imagines point, je suppose, que la fille de Volsky apportera à son mari de quoi nourrir ses enfants.

— Eh bien, mon père, j'attendrai !

— Oui, fit celui-ci dans un aparté qui ne fut pas entendu de son fils, oui, sans doute tu attendras..... mais tu n'attendras pas ici : je n'ai nulle envie que tu compromettes ton avenir par tes folies amoureuses.

Le lendemain, usant de ce pouvoir discrétionnaire qui est partout l'un des attributs de l'autorité paternelle, il enleva Wladimir et le conduisit à Pétersbourg, d'où il le dirigea sur l'étranger, muni d'un passe-port diplomatique, et d'un titre d'attaché d'ambassade, qui, du reste, lui était promis depuis longtemps.

Ceci fut le coup de grâce pour la pauvre Sophie. Elle ne put pas même revoir celui qu'elle aimait. Quelques lignes de lui, secrètement remises par Suzanne, pleines de larmes et de promesses, mais troublées, rapides et n'expliquant rien, vinrent seules lui apprendre ce départ, dont elle n'avait pas eu le soupçon.

Elle ne se plaignit point, elle ne pleura pas; mais ses lèvres se décolorèrent encore davantage, et le cercle de bistre qui cernait ses grands yeux se creusa plus profondément.

Triste de sa tristesse, et non moins malheureuse qu'elle, sa mère, en la voyant changer si rapidement, crut à quelqu'un de ces dépérissements soudains, qui tarissent parfois la vie des jeunes filles dans sa source mystérieuse, et à tous les chagrins qu'elle avait déjà s'ajouta une nouvelle angoisse.

IV

C'était donc un intérieur bien sombre que celui de ces deux femmes. Les longues journées s'y traînaient avec une lenteur désespérante, et une monotonie que rien ne venait distraire. La mère et la fille restaient parfois des journées entières l'une devant l'autre, perdues chacune dans sa pensée, et

tirant silencieusement l'aiguille sans échanger une parole. Blessée plus profondément peut-être qu'elle ne voulait se l'avouer elle-même du départ de Wladimir, désespérant parfois de son retour, et croyant tout avenir à jamais anéanti pour elle, Sophie ne cherchait même point des consolations auprès de sa mère, dans un aveu tardif et inutile.

— Si, pensait-elle, je ne dois point revoir Wladimir, il est bien inutile que j'ajoute encore aux chagrins de ma mère, en lui apprenant que j'ai manqué de confiance envers elle. Souffrons donc seule, puisque nous n'avons point mérité d'être consolée !

Véra, de son côté, avait des soucis qui, pour être d'un ordre moins élevé, n'en étaient cependant pas moins pressants.

L'intendant, — lui seul correspondait avec Wolsky, — soit qu'il se conformât aux ordres de son maître, soit qu'il obéît aux difficultés de la situation, devenait de plus en plus sévère dans sa façon d'administrer les biens de l'absent, et de jour en jour aussi se montrait plus rigide dans ses rapports avec celle qui n'était plus que de nom la maîtresse du château. Véra eut voulu pouvoir le chasser ; mais, outre que, dans sa position, il était prudent d'éviter tout éclat fâcheux, les pouvoirs qu'Alexis avait laissés à ce fâcheux personnage étaient trop bien en règle pour qu'il fût possible à sa femme de les révoquer. Véra était donc contrainte, pour faire honneur à ses affaires, de retrancher chaque jour quelque chose de plus aux dépenses de sa maison, si sévèrement mesurées déjà. On eût dit un cercle fatal, qui allait se rétrécissant autour d'elle sans cesse. Par instants, elle éprouvait comme une irrésistible envie de quitter

cette noble et fastueuse demeure, d'un entretien ruineux, et d'aller cacher ses chagrins — elle eût dit volontiers sa misère ! — dans le faubourg de quelque grande ville. Mais Sophie s'opposa de toutes ses forces à l'exécution de ce projet, en prétendant qu'elles étaient encore mieux là, chez elles, que partout ailleurs, ce qui n'était peut-être pas absolument faux.

Son véritable motif, c'est qu'elle ne voulait point quitter les lieux où elle avait connu Wladimir, où il reviendrait certainement — s'il revenait jamais dans sa patrie ; où elle recevrait de ses nouvelles, si elle devait encore en recevoir. Elle trouva un auxiliaire inattendu chez l'intendant, qui, avec une obstination dont Véra ne pouvait point pénétrer le motif, combattit énergiquement tout projet de changement de résidence, en alléguant qu'il serait contraire aux intentions formellement exprimées par M. Wolsky, et qu'il n'était, quant à lui, autorisé à verser aux deux dames la pension qui les faisait vivre qu'à la condition qu'elles resteraient au château. Il fallut bien se résigner à ce que l'on ne pouvait empêcher ; Véra, qui voulait partir, ne partit point. On continua donc la même existence monotone, calme dans sa tristesse.

Cependant un événement imprévu, qui secoua brusquement Véra, vint l'arracher à la torpeur morale dans laquelle, peu à peu, elle s'était endormie.

Elle apprit par hasard, et sans aucune sorte de préparation, que le comte Permoff venait s'établir dans un château du voisinage. Cette nouvelle jeta la femme de Wolsky dans une inquiétude mortelle, et sa fille, étonnée, remarqua chez elle un trouble

d'esprit que rien ne pouvait calmer. Véra se demandait quel malheur nouveau allait lui apporter la présence de Permoff, qui, absent, lui avait déjà fait tant de mal. Ce rapprochement lui semblait tout plein de menaces. D'où venait le comte ? Quelles intentions secrètes — méchantes à coup sûr — le ramenaient près d'elle ? Sans doute il voulait jouir du spectacle de son humiliation, et triompher de sa ruine ! De telles pensées étaient bien dignes de cette âme sombre et cruelle.

Les appréhensions de la malheureuse femme étaient d'autant plus vives et d'autant plus légitimes, qu'elle se trouvait en ce moment absolument seule, sans personne auprès d'elle pour la défendre, non plus que sa fille, et qu'elle se voyait ainsi livrée à l'audace et à la haine d'un homme accoutumé à tout braver et à ne rien craindre. Et il fallait que cette audace fût bien grande, en effet, pour qu'il osât, à la face de tous, revenir ainsi près d'elle, quand il avait tant de forfaits à se reprocher, quand il aurait suffi d'un accusateur énergique pour le livrer à toutes les sévérités de la justice, et lui faire rigoureusement expier, sans parler des autres, son premier et son dernier crime, la dénonciation calomnieuse du père, et le rapt de l'enfant...... Et malgré cela il venait ! il venait braver ses victimes, jusque chez elles ! C'est qu'il connaissait bien et sa force et leur faiblesse. Résignée à tout pour elle-même, et se regardant déjà comme une vaincue de la vie, trop certaine, hélas ! qu'il n'y avait plus pour elle de bonheur en ce monde, et n'en cherchant plus, la triste Véra voulait du moins préserver sa fille de toute atteinte et de tout péril. Il lui semblait à présent que c'était

elle surtout qui était menacée ; aussi l'environnait-elle d'une surveillance étroite, presque jalouse. Elle se disait que, jusqu'au jour où elle passerait de ses mains dans les bras d'un mari, elle ne la quitterait point d'une minute.... Entre Sophie et lui, Fédor la trouverait toujours !

Cependant, la conduite du comte Permoff parut, dans les premiers temps, rendre ces précautions complétement inutiles. Soit, en effet, que sa vengeance fût complétement assouvie et sa haine éteinte, soit au contraire qu'il méditât quelque chose de plus terrible encore que tout ce qu'il avait déjà tenté et accompli contre les deux époux, rien ne révéla sa présence. Véra s'accoutuma donc peu à peu à l'idée de ce dangereux voisinage, qui, tout d'abord, avait épouvanté sa veille et troublé son sommeil ; elle finit même par retrouver une sécurité trompeuse et par oublier que l'ennemi était littéralement à ses portes. Il n'avait pas essayé de la revoir, et le hasard ne les avait point encore mis en présence.

— Peut-être m'a-t-il oubliée ! se disait parfois Véra. Parfois aussi, se rappelant l'homme, elle se disait qu'il ne fallait point se fier à ces apparences paisibles, qui couvaient peut-être un danger.

Elle vivait donc dans des alternatives de confiance et de crainte, qui se succédaient chez elle sans trop de raisons apparentes, suivant l'état de ses nerfs et du temps.

Un matin, en entrant dans la salle à manger, — le déjeuner était servi depuis quelque temps déjà, et ni elle ni Sophie n'était encore prête, — elle se trouva face à face avec son mari.

Sa surprise fut si grande, qu'involontairement elle recula d'un pas.

Comment l'aborderait-elle? Quels mots lui dire? Etait-ce le reproche, était-ce le pardon? Pourquoi était-il revenu? Dans quelles intentions? Avait-il appris l'arrivée de l'ennemi près de sa femme et de sa fille, et accourait-il du bout du monde pour les défendre et pour se venger? Telles étaient les pensées confuses qui se pressaient dans son âme, tumultueusement et en désordre. Mille sentiments contraires agitaient son cœur et soulevaient sa poitrine. Qu'elles se mettent à sa place pour nous dire ce qu'elle devait éprouver, toutes celles qui aimèrent, qui furent trahies, et qui, après une longue absence, virent apparaître tout à coup devant elles, au moment où elles l'attendaient le moins, l'être adoré.... et détesté, celui qui fit tour à tour le charme et le tourment de leur vie.

Sans doute Alexis était moins troublé que sa femme, car ce fut lui qui retrouva la parole le premier :

— Jamais exacte, ma chère Véra! lui dit-il en regardant la pendule. Vous savez qu'il était convenu que nous déjeunerions toujours à onze heures et demie; il est onze heures quarante-cinq minutes : j'ai donc attendu un quart d'heure!

— Et moi, monsieur, reprit Véra, rappelée par cette banalité sotte au sentiment de la réalité, voilà deux ans que j'attends... et je ne me plains pas!

— Oh! ni moi non plus! reprit-il; c'est une simple observation que je voulais vous faire.

Il lui tendit sa main, que Véra toucha légèrement. Sophie entrait. En apercevant son père, elle pâlit un peu : elle ne voyait plus en lui que l'auteur de

ses chagrins et la cause de ses malheurs. Le père dénaturé ne s'aperçut de rien, et il embrassa sa fille en la regardant à peine, absolument comme s'il l'eût quittée la veille.

Cette froide indifférence en apprit plus à Véra sur l'état moral de son mari que tous les discours du monde, et, comme un trait de lumière, elle éclaira pour elle la profondeur de l'abîme dans lequel il avait roulé. Un coup d'œil jeté sur la table, servie beaucoup plus abondamment que d'habitude, ne lui permit point de douter qu'il n'eût eu soin de passer à l'office et de commander un supplément au menu ordinairement plus modeste des deux femmes. Alexis reprit sa place en invitant du geste sa femme et sa fille à s'asseoir, se servit copieusement, et mangea longtemps, avec une certaine méthode, en homme qui sent toute l'importance de la fonction qu'il remplit. Il fit également honneur à un certain cru du Médoc, dont il n'avait oublié ni l'extrait de naissance, ni la place d'honneur dans sa cave.

La fille et la mère le regardaient, en observant un silence pénible, sans même oser se communiquer leurs impressions par un coup d'œil qui l'eût condamné.

— J'avais faim ! dit-il au bout d'un instant ; la matinée est fraîche et apéritive comme l'absinthe. Vous ne vous êtes pas doutées de cela, vous autres ! mais il a fait ce matin, sur les quatre heures — je suis venu en voiture découverte — une bise aiguë, qui aurait réveillé l'appétit d'un mort. Tudieu ! quel vent sur la hauteur ! Ah ! mais, on est mieux ici que sur la chaussée impériale ! ajouta-t-il en se renver-

sant dans le fauteuil moelleux qu'il avait avantageusement subtitué à la chaise ordinaire de la salle à manger.

Ni Véra ni Sophie ne répliquèrent rien ; sans doute elles n'avaient rien à répliquer.

La jeune fille s'approcha du samowar, qui chantait en bouillonnant à l'autre bout de la table.

— Le thé un peu fort ! ma petite Sophie, dit Alexis ; tu sais que je n'aime pas l'eau chaude ! quelques feuilles de vert : cela relève !

Il suivit très-attentivement la délicate opération du mélange.

— Sais-tu bien, mignonne, lui dit-il quand elle eut terminé, que tu deviens charmante ? Tu seras bientôt aussi belle que ta mère !

Et après ce compliment qui n'avait rien d'exagéré, Alexis, bien persuadé qu'il avait amplement payé sa dette de bienvenue et d'affection paternelle, pria sa fille de lui passer la crème, en versa une demi-cuillerée dans son thé, et se mit à déguster la boisson parfumée avec une recherche de sensualité qui parut absorber complétement toutes ses facultés.

Véra profita de ce moment, où elle était bien certaine de voir sans être vue, pour examiner son mari.

Un triste changement, trop facile à noter, s'était opéré sur le visage d'Alexis ; ses traits, sans doute, étaient restés à peu près les mêmes, quoique empâtées par une mauvaise bouffissure ; mais quelle expression sinistre les animait maintenant, dans les rares instants où ils avaient une expression ! Le plus souvent, il est vrai, ils restaient sombres, hâves et flétris ; l'œil, qu'il avait eu si beau, était privé maintenant de sa lumière et de son éclat ; la bouche laissait

pendre, aux coins, les lèvres fatiguées, et, par moments, il courait sur ses mains de petits frissons, qui ressemblaient fort à des tremblements convulsifs. A tous ces signes, et à d'autres encore, il n'était, hélas! que trop facile de reconnaître le familier de la débauche, l'habitué des orgies, l'acteur et le héros des drames terribles du jeu d'enfer; l'homme, en un mot, qui avait passé à travers les émotions dissolvantes d'une existence fiévreuse, et qui s'était livré à tous les excès des passions mauvaises, celles qui ne se contentent pas de tuer, mais qui, en tuant, avilissent et dégradent.

— Et voilà ce qu'ils en ont fait! pensa Véra en baissant la tête, et en se rappelant, non point, certes, sans une secrète et profonde amertume, ce qu'il avait été jadis, lorsqu'il lui était apparu à Tiflis dans la fleur brillante de sa jeunesse et la poésie de sa beauté... Ah! continua-t-elle, en s'efforçant d'étouffer le soupir qui soulevait sa poitrine, ce n'est pas en me le prenant que Fédor s'est véritablement vengé... c'est en me le rendant!

Le lecteur a déjà deviné ce que nous ne lui avons point raconté. Livia Torrès, qui n'était autre chose, en effet, qu'un instrument docile entre les mains du comte Permoff, avait accompli avec autant d'énergie que de célérité l'œuvre criminelle à laquelle l'avait dévouée ce génie infernal. Après avoir commencé par amollir Alexis dans les mortelles délices de son amour de courtisane, Livia l'avait soumis tout à coup aux tortures de la jalousie; avec des raffinements de malice dont une femme sans cœur étai seule capable, elle l'avait fait passer à travers les épreuves les plus dégradantes que pût subir un

homme né pour d'autres destins, et auquel peut-être il restait encore quelque fierté dans le cœur. Quand elle l'eut emmené loin de sa famille, loin de son pays, loin de tout ce qui peut soutenir un homme, — s'il est assez faible pour avoir besoin d'appui, — comptant sur la passion folle qu'elle lui avait inspirée, elle l'avait irrité et poussé à bout par le spectacle de ses coquetteries. Cependant ses exigences devinrent de plus en plus grandes, et son avidité augmenta à mesure que diminuaient ses semblants d'amour. Vingt fois pour une, elle lui mit, comme on dit vulgairement, le marché à la main, tantôt lui offrant de le quitter, et tantôt lui reprochant le temps qu'elle perdait avec lui... Et lui, — c'est là l'éternel et trop juste châtiment de ces passions honteuses ! — lui, plus épris quand il la sentait plus détachée, il essayait de la fléchir par ses lâches prières, et il écrivait lettres sur lettres à son intendant, demandant à chaque courrier de nouvelles sommes pour subvenir à ses dépenses exagérées et à son luxe insensé.

Un malheur n'arrive jamais seul.

L'intendant, qui s'était montré d'abord de si facile composition, devint tout à coup récalcitrant, tracassier, et d'une bonne volonté pour le moins douteuse. On ne pouvait plus rien lui arracher, et après avoir tout donné, il se mettait maintenant à tout refuser. Pour dire non, tous les prétextes lui étaient bons. C'est alors que, pour suppléer à l'insuffisance de sa fortune, Fédor avait eu recours à ces ressources trompeuses du jeu, qui peuvent bien nous soutenir pour un temps, mais qui finissent toujours par nous perdre et nous abîmer plus profondément. Le proverbe anglais dit bien quand il dit :

« Les cartes finiront par battre celui qui les a inventées ! »

Dans un laps de temps assez court, Wolsky subit des pertes multipliées et considérables. Une sorte de guignon fatal s'attachait à toutes les combinaisons qu'il essayait, et les plus belles banques du pharaon et du baccarat avortaient entre ses mains. Il vit bientôt qu'il ne lui était plus possible de se maintenir dans la situation qu'il avait prise, et de subvenir, comme par le passé, aux besoins que Livia s'était créés. Il fut obligé d'en convenir devant la jeune femme, qui, du reste, s'en serait bien vite aperçue toute seule. Comme ses pareilles, mais peut-être avec plus de cynisme encore et moins de vergogne, elle signifia à Wolsky, du jour au lendemain, que leurs relations ne pouvaient plus subsister comme par le passé ; « la vie avait des exigences auxquelles il fallait bien se soumettre, quoi qu'on en eût. »

On le voit, c'était un congé en règle et définitif. Pour peu qu'un homme ait encore le sentiment de sa dignité, il ne lui reste plus, en pareil cas, qu'un parti à prendre. Mais il y avait longtemps que le malheureux Alexis avait abjuré les plus nobles sentiments, aux pieds de celle qui lui avait fait sacrifier les devoirs les plus saints.

Livia connaissait assez sa victime pour savoir que cette sommation, si impérieuse qu'elle parût être, ne suffirait point à vaincre son obstination. Aussi, comme il entrait dans les plans qu'on lui avait imposés de jeter le triste Alexis en pâture au désœuvrement de la vie, elle quitta la ville où il se trouvait, et partit sans avoir même daigné l'avertir. Il n'apprit son absence que le lendemain, en se pré-

sentant chez elle. On lui dit, sans ménagement aucun, que cette absence ne finirait point : Livia ne devait pas revenir.

Le chagrin d'Alexis fut grand, non moins grande sa colère. Depuis un an, Livia avait beaucoup fait pour tuer son amour, et ce qui lui restait ne devait plus avoir la force de résister à ce dernier coup. Mais il n'en fut pas moins malheureux pour cela. Il s'était fait comme une habitude de cette femme : il avait besoin d'elle ; elle était entrée, si j'ose ainsi parler, dans les nécessités de sa vie. D'ailleurs, cette fatale communauté d'existence avait brisé en lui le ressort de la force morale, et il n'avait plus l'énergie suffisante pour recevoir un pareil choc sans plier... Ignorant où elle était, n'ayant plus à sa disposition assez d'argent pour se mettre à sa poursuite à travers l'Europe, et lui faire, au cas où il aurait le triste bonheur de la retrouver, l'existence à laquelle il l'avait accoutumée, et dont maintenant elle ne voulait plus se passer, il prit le seul parti qui fût peut-être raisonnable dans la position où il se trouvait : il retourna chez lui. La vie qu'il avait menée depuis son départ n'était guère faite pour développer en lui la délicatesse des sentiments. Mais, cependant, il lui en restait encore assez pour qu'il se rendît compte des trop justes griefs que sa femme avait contre lui ; il ne laissait donc point que d'éprouver quelques doutes sur l'accueil qu'il recevrait d'elle. Aussi faisait-il un peu comme ces faux braves qui chantent la nuit pour s'étourdir, et dont la voix est d'autant plus sonore que leur peur est plus grande. L'assurance qu'il avait montrée devant sa femme, au moment où elle était entrée daus la salle à manger, était donc beau-

coup plus factice que réelle, et c'était au fond une véritable timidité qu'il avait essayé de masquer sous cette apparence de légèreté dégagée. C'était là chez lui comme une dernière lueur de ce sens moral que Dieu nous a donné pour éclairer notre vie, et qui ne s'éteint jamais tout d'un coup chez nous : il se prolonge au contraire comme le crépuscule des beaux jours, même après que le grand astre est couché.

Il avait suffi à Véra d'un coup d'œil jeté sur Alexis pour faire tomber sa légitime indignation et sa trop juste colère. A partir de ce moment, elle n'était plus capable d'éprouver pour lui qu'une dédaigneuse pitié, qui devait bientôt se changer en une froide indifférence. Depuis plusieurs années, elle avait beaucoup souffert : la souffrance avait commencé par l'aigrir ; elle avait fini par la fatiguer ; ce qu'elle éprouvait maintenant, c'était un immense besoin de paix.

Elle eût acheté cette paix à tout prix ! Aussi, en se rappelant toutes les angoisses, toutes les tortures morales à travers lesquelles elle avait passé, elle osa se réjouir de ce qui est pourtant le plus grand, le plus terrible, le plus irréparable malheur d'une femme : elle fut heureuse de sentir qu'elle n'aimait plus son mari ! Avec l'amour, ne se débarrassait-elle point des chagrins de l'amour?

Je n'entreprendrai pas maintenant de dire quel monde d'idées se pressait dans son cerveau. Qu'allaient-ils devenir ensemble? Quelle vie mèneraient-ils? Quel avenir était réservé à sa fille? Jusqu'à quel point s'étendaient les ravages faits à leur fortune? Telles étaient les questions que Véra s'adressait tout bas, quand, un peu malgré elle peut-être, ses regards

s'arrêtaient un moment sur le visage atone et presque hébété de Wolsky.

Son dédain se mélangea bientôt d'une certaine irritation contre son mari ; elle s'indigna de voir que, tandis qu'elle était livrée, et comme femme et comme mère, à tant d'angoisses et à tant de tortures, il n'y avait plus de place chez lui que pour les satisfactions les plus égoïstes et les jouissances les plus grossières du bien-être matériel qu'il avait retrouvé.

Elle se rappela en même temps que, tandis qu'elle était plongée dans les larmes, il avait vécu là-bas, dans ces beaux et lointains pays du soleil et de la lumière, au milieu de tous les plaisirs. Il lui vint alors comme un méchant désir de troubler du moins cette honteuse quiétude, et de lui donner ainsi sa part de soucis et de chagrins.

— Vous savez, lui dit-elle tout à coup, en fixant les yeux sur lui, pour ne rien perdre de l'expression de sa physionomie, vous savez que votre ancien ami, le comte Permoff, est ici?

L'effet de ces paroles fut aussi soudain et aussi grand que Véra pouvait le souhaiter. Un frisson nerveux passa sur lui et le secoua ; il releva la tête et regarda sa femme fixement.

— Ah! fit-il au bout d'un instant, Fédor est ici! Pourquoi ? Qu'y vient-il faire ? Mais qu'est-ce que vous entendez par ce mot *ici ?* Est-ce en Russie, que vous voulez dire ?

— Il est au château de Menskoff, à deux werstes de chez nous.

— Et il y a longtemps ?

— Environ trois mois.

— Trois mois de trop, en vérité !

— Allez donc le lui dire!

Alexis jeta à sa femme un regard qui, si elle l'eût surpris, l'eût fait frissonner; — c'était le regard de la haine qui a peur. Par bonheur pour elle, Véra ne le vit point.

Alexis poursuivit :

— Il a cherché à vous voir?

— Pas le moins du monde! d'ailleurs, chacun savait que, pendant votre absence, je ne voulais recevoir personne.

— J'espère bien qu'il n'osera jamais se présenter ici!

— L'audace n'est cependant pas ce qui lui manque; nous sommes, vous et moi, assez payés pour le savoir.

Alexis ne répondit rien, mais il se mit à marcher rapidement de long en large dans le salon, les mains derrière le dos et la tête penchée sur la poitrine. Au bout de quelques instants, il releva le front, revint vers sa femme, se plaça devant elle, et prenant un air qui voulait être rassuré, mais qui ne l'était pas :

— Eh bien, dit-il, qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'il soit au château de Menskoff ou ailleurs? Il ne s'avisera point, j'imagine, de me faire envoyer une seconde fois en Sibérie... il sait bien qu'on en revient. Il ne pourra plus empoisonner nos troupeaux, puisque nous n'en avons pas; et, quant à ce qui est d'enlever Sophie, j'espère qu'aujourd'hui il n'y réussira par aussi aisément qu'autrefois : une fille avertie en vaut deux, et puis nous ne la laisserons plus aller toute seule donner à manger aux cygnes de l'étang noir!

« Qui sait? du reste, ajouta-t-il avec une maladresse conjugale, les années emportent bien des choses avec elles; ses chagrins doivent être un peu passés, et ses grandes colères éteintes. Ce sont feux de jeunesse, qui ne peuvent brûler toujours!

— Vous avez raison! répondit Véra avec une ironie singulièrement amère; comment pourrait-il en effet m'aimer si longtemps, et si longtemps garder une colère qui ne viendrait que des regrets qu'il a de moi?

— On dirait vraiment que vous en êtes fâchée! répliqua Wolsky, non point peut-être sans quelque apparence de raison; mais quoique vous soyez certainement fort digne de ce que les poètes nomment dans leur beau langage une flamme éternelle, il me semble que si Fédor eût voulu vous revoir, il eût été plus naturel de profiter pour cela de mon absence que d'attendre mon retour. N'est-ce point ainsi que vous-même vous jugez les choses?

— Absolument ainsi! Tout l'amour que celui qui fut autrefois votre ami put avoir un moment pour celle qui est à présent votre femme est mort depuis longtemps : j'en suis profondément convaincue! Je me rends trop justice, pour ne pas savoir que je n'ai rien de ce qui inspire des passions implacables... Je ne garde même pas l'amour de ceux que j'aime! Mais il n'est pas nécessaire que le comte Permoff m'aime encore pour vous haïr, et il me sera peut-être permis, à moi votre femme, de trembler quand je vois si près de nous un ennemi si cruel!

— Que ne puis-je, moi, le voir plus près encore! fit Alexis poussé à bout, et retrouvant sous l'inspiration de sa colère comme un éclair de jeunesse.

Que ne puis-je le voir, continua-t-il, à une longueur d'épée ou à une portée de pistolet !

— C'est ce que je n'ose point souhaiter pour vous! fit Véra, qui ne paraissait pas décidée à se laisser désarmer ni convaincre par cette velléité de courage.

Alexis comprit bien que le dernier mot ne lui resterait pas — reste-t-il jamais à un homme qui discute avec une femme? — et il alla se promener dans son parc, en faisant tout bas cette réflexion peu consolante qu'il aurait dû, après la fuite de Livia Torrès, prendre le chemin de la France ou de l'Angleterre, et non celui de la Russie.

V

Le soir du même jour, une scène d'une tout autre nature, mais qui avait bien aussi son intérêt, se déroulait dans le château du comte. Elle avait pour acteurs Fédor lui-même et l'intendant de Wolsky. C'était la nuit, et ils s'étaient enfermés tous deux dans une pièce vaste et retirée, qui servait au comte de cabinet de travail; là, ils étaient certains de n'être entendus ni surpris par personne.

Le comte, que nous avons perdu de vue depuis l'enlèvement de la petite Sophie, avait singulièrement vieilli : ses sourcils et sa barbe étaient restés noirs, mais ses cheveux avaient blanchi, et ce contraste donnait à sa physionomie je ne sais quoi d'étrange. Ses deux yeux sombres paraissaient énormes dans sa face amaigrie, et il avait sur le front le si-

gne fatal de ceux que dévore une idée fixe, surtout quand cette idée est mauvaise.

Ils étaient donc là tous deux, l'économe et lui, perdus dans cette vaste salle à peine éclairée, qui n'avait d'autre décoration que des trophées d'armes et des ramures de cerfs et d'élans, dominant de grandes armoires pleines de livres. L'intendant était assis au coin de la cheminée, dans laquelle brûlait un grand feu de sapin, car les nuits étaient déjà froides. Permoff se promenait de long en large, à grands pas, dans la pièce.

— Ainsi, fit-il en s'arrêtant tout à coup, il est revenu ?

— Ne l'avez-vous point voulu, monsieur le comte ?

— Sans doute ! il le fallait !

— Je n'ai pas raisonné ; j'ai obéi.

— Et vous avez obéi avec autant de zèle que d'intelligence. Je vous ai dit, je crois, que si j'étais content de vous, vous seriez content de moi. Je dois vous prouver maintenant que je sais aussi, moi, tenir mes promesses.

Tout en parlant, le comte s'était approché d'un secrétaire à double serrure. Il l'ouvrit et y prit un portefeuille aux flancs rebondis.

Il revint alors vers l'intendant et le lui remit.

— N'oubliez jamais, lui dit-il, que l'on gagne tout à me servir, mais que je brise sans pitié quiconque résiste à mes volontés. — Prenez donc un cigare, ce sont de vrais Havanes !... Et comment est-il depuis son retour ?

— Il paraît s'ennuyer beaucoup, ne sait que faire de son corps, et, quand il n'est pas à table, erre,

comme une âme en peine, dans le parc et dans le château.

— Quelle façon d'être avec sa femme?

— Ils se parlent à peine. Je crois qu'il a peur d'elle, et je suis certain qu'elle a horreur de lui.

Une expression de joie, mais de joie cruelle, sarcastique, amère, pleine de haine, se peignit sur le visage du comte. L'intendant, qui le regardait en ce moment, en eut peur et détourna les yeux.

Véra, condamnée à mépriser son ancienne idole et à remplacer l'amour immense par un souverain dégoût, quel triomphe pour lui! La vengeance la plus raffinée pouvait-elle demander quelque chose encore? Maintenant, son compte était réglé avec elle, et comme l'implacable Vénitien des légendes du moyen âge, il pouvait écrire à la suite de son nom : « Elle a payé! »

Quant à ce qui regardait Alexis, Fédor reconnaissait lui-même qu'il n'en pouvait pas encore dire autant. La dette était plus grande : plus grandes aussi ses exigences. Mais, depuis quelque temps, tout semblait lui réussir : il n'avait plus le droit de douter du succès, et il voulait ce succès complet.

— Ce qui me reste à faire est difficile, je le sais, dit-il à l'intendant; mais je tiens singulièrement à ce que cela soit fait... Cela se fera! Quand je veux, je veux bien. Je crois l'avoir prouvé!...

L'intendant fit de la tête un signe d'acquiescement; mais comme il ne comprenait point encore où le comte voulait en venir, et qu'il commençait à s'effrayer des audaces de ce dangereux complice, il se tut et attendit.

Permoff lui-même parut éprouver un moment de doute, et il réfléchit quelques instants.

— L'homme dont j'ai besoin maintenant, reprit-il enfin, doit être choisi par nous avec le plus grand soin ; il sera soumis à une assez rude épreuve, et il faudra qu'il ait tout à la fois beaucoup d'intelligence et un dévouement absolu à l'œuvre à laquelle je l'associerai... et qu'il ne comprendra pas.

— Monsieur le comte me fera la grâce de reconnaître que ces diverses exigences compliquent singulièrement l'affaire.

— Je n'en disconviens pas, et comme je sais que le prix des choses est toujours proportionné à la peine que l'on se donne pour les avoir....

— Ceci est une des premières lois économiques!...

— Je sais! je sais! et je sais aussi que l'on voudra me faire payer cher m ı dernière fantaisie... Je m'y attends bien!

— Que voulez-vous, monsieur le comte, c'est dans l'ordre : donnant donnant! On n'est sûr d'avoir que ce que l'on achète. L'argent est le nerf de la guerre... et des conspirations.

— Conspirations! le mot est plus juste que vous ne le croyez peut-être, et il ne me fait pas peur!

— Eh bien, j'avoue que je me sens, moi, beaucoup moins rassuré que vous... Est-ce que par hasard nous allons parler politique?

— Allons donc!

— Je me voyais déjà sur la grande route de Sibérie! vous m'avez donné froid dans le dos!

— Rapprochez-vous du feu, poltron!

— Eh! eh! fit l'intendant en essayant de rire, ce

à quoi il ne parvint peut-être pas tout à fait, on dit que vous avez déjà fait faire le grand voyage à quelqu'un....

— On a tort de dire sans savoir ! reprit le comte assez sévèrement, et en dardant sur son interlocuteur le regard aigu de ses yeux noirs.

Le pauvre diable se tint pour averti, et, bien résolu maintenant à ne plus sortir de son rôle :

— Veuillez, dit-il, m'expliquer clairement ce que vous souhaitez, et je tâcherai de vous le procurer.

— Tâcher ne suffit pas ! répliqua le comte ; il faut réussir... coûte que coûte !

— On réussira... mais daignez, je vous prie, me faire connaître les conditions du programme.

— Mettez la main sur un homme qui consente, pour deux cents roubles argent, à se laisser administrer une certaine quantité de coups de verges.

— Une certaine quantité !.. Mais songez donc que c'est terriblement vague, cela ! Savez-vous bien qu'après une certaine quantité de coups, comme vous dites, on peut mourir bel et bien ? La verge bien appliquée tue tout aussi sûrement que la hache.

— On pourrait s'entendre avec celui qui administrerait la correction.

— Il faut avouer, monsieur le comte, répliqua l'intendant en regardant Fédor, que vous avez des idées singulièrement compliquées.

— Parfois. Mais trouvez-moi l'homme.

— Il est tout trouvé.

— Déjà ! Allons, vous n'avez pas perdu de temps. Qui est-ce donc ?

— Un certain valet de chambre de M. Wolsky...

— Son valet de chambre? A merveille! quel homme est-ce?

— ... Il doit avoir des vices cachés, et, en tout cas, il est d'une avidité que je n'ai rencontrée encore chez personne. Ses yeux jaunes, de la même couleur que le précieux métal, s'allument et flambent quand il voit une pièce d'or. Pour cent roubles, il se ferait écorcher vif, si on lui promettait, l'opération terminée, de lui recoller la peau sur les os.

— C'est un trésor qu'un pareil homme! Dites-lui de se trouver chez vous demain, de grand matin, nous conviendrons de tout.

— Chez moi? je crois que ce serait peu prudent. Je ne sais quelles idées ont passé depuis quelque temps par la tête de madame, — vous savez, les femmes! avec elles on ne peut jamais répondre de rien! — je lui trouve des regards singuliers; on dirait qu'elle me soupçonne... En tout cas, je suis certain qu'elle m'épie. Ne compromettons rien!

— Alors, que prétendez-vous faire?

— Vous ménager avec l'homme en question une rencontre sans danger dans les bois de la Corneille. C'est à moitié chemin des deux châteaux; il y sera la nuit prochaine, au bord de l'étang. Moi, je viendrai pour vous prendre ici. Son service auprès de son maître est terminé à dix heures; il peut être à onze au rendez-vous. Est-ce convenu?

— Convenu!

— Donc, à demain!

— A demain, onze heures du soir!

— Non, je serai chez vous à neuf.

Le lendemain, en effet, par la nuit noire, l'intendant entrait chez le comte Permoff vers neuf heures, et tous deux, après avoir fait leurs derniers arrangements, prenaient le chemin des bois de la Corneille, où ils arrivèrent un peu avant l'heure convenue.

L'intendant, à qui ce bois était connu et familier comme les allées de son jardin, conduisit le comte, par des sentiers qui abrégeaient la route, jusqu'à l'endroit désigné pour le rendez-vous. C'était une sorte de clairière à mi-côte, d'où l'on pouvait apercevoir, à travers les arbres, le château d'Alexis.

— Nous sommes les premiers, murmura l'intendant, mais il ne tardera point à venir. Les deux cents roubles le feraient aller jusqu'au bout du monde.

— Il ira plus loin! se dit Permoff, qui n'eut garde, toutefois, de communiquer à son compagnon cette réflexion peu rassurante.

Il fit quelques pas pour s'éloigner de lui, et alla s'appuyer contre un chêne gigantesque qui s'élevait, solitaire et superbe, au milieu du libre espace. De là, immobile et sombre, moins semblable à un être vivaut qn'à quelque statue de la Vengeance ou de la Haine, il suivait de l'œil le mouvement des lumières aux divers étages de la maison d'Alexis, tantôt se demandant ce que Véra pouvait faire à cette heure, tantôt se disant, avec une joie farouche, qu'elle ne se doutait pas qu'il était là si près d'elle, dans l'ombre, méditant le coup suprême qu'il allait porter à son mari.

— Mais cet homme ne vient pas! se dit-il au bout d'un instant... S'il allait ne pas venir?

Il frappa du pied avec une certaine impatience. L'intendant se rapprocha aussitôt.

— Ne craignez rien! lui dit-il à voix basse; il ne peut plus beaucoup tarder. Ne vous ai-je pas dit que je répondais de lui!

— Bien! dit Fédor; mais il me semble que j'entends du bruit.

— Quelque feuille sèche détachée d'un arbre que le vent secoue.

— Non! ce n'est pas cela. On aurait dit plutôt un pas d'homme.

Tous deux prêtèrent l'oreille: ils n'entendirent rien.

— Vous vous serez trompé! fit l'intendant.

— Il se peut! répondit Permoff.

L'intendant regarda à sa montre.

— Impossible de voir l'heure! la nuit est noire comme la gueule d'un loup.

— On peut du moins l'entendre! répliqua le comte en faisant sonner une répétition, dont le petit timbre clair et sec retentit onze fois.

L'intendant fit quelques pas en avant dans le sentier, et revenant tout aussitôt vers Fédor :

— Maintenant, silence et attention! lui dit-il, car j'entends qu'on vient..... oui, l'on vient, j'en suis certain.

Ils entrèrent sous bois, et quelques minutes ne s'étaient pas encore écoulées qu'une forme vague passa devant eux dans le sentier.

Ils lui laissèrent faire encore quelques pas en avant, puis l'intendant siffla doucement; aussitôt l'homme s'arrêta.

— C'est toi, André?

— C'est vous, monsieur l'intendant?

Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, et tous deux cherchaient à se reconnaître dans l'ombre, comme si le son de leur voix n'avait point été, pour l'un comme pour l'autre, une preuve assez convaincante de leur identité.

L'intendant frappa sur l'épaule du valet de chambre, et l'amenant vivement à Permoff :

— Monsieur le comte, lui dit-il, voici un brave garçon à qui j'ai dit combien vous étiez généreux : il se ferait mettre en croix pour vous !

— L'épreuve n'ira pas jusque-là, répondit Fédor.

Tout en parlant, il frotta une allumette de cire sous la semelle de sa botte, et, brusquement, il porta au visage d'André la vive lueur qui en jaillit. Le comte, dont la vie avait passé à travers tant d'épreuves, et qui connaissait les hommes comme il a été donné à bien peu de les connaître, avait ce regard perçant qui semble devoir pénétrer jusqu'au fond des âmes, fouiller jusqu'au dernier repli de la conscience, et mettre à nu les pensées les plus intimes et les plus secrètes.

Son action avait été si soudaine, si rapide, qu'il eût été également impossible de la prévoir et de la prévenir. C'était précisément ce qu'il voulait. Il était beaucoup plus sûr ainsi de surprendre son homme, et, par conséquent, de le connaître. Il fut satisfait de ce premier examen. Il y avait, en effet, sur le visage d'André tous les signes d'une sorte d'exaltation concentrée comme on en rencontre parfois chez les mystiques. Ces prédispositions naturelles conduisent, suivant la façon dont on les dirige, à la vertu ou au crime ; en tout cas, elles n'appartiennent point aux natures vulgaires.

Les hommes forts et froids, qui deviennent maîtres des autres parce qu'ils commencent par être maîtres d'eux-mêmes, mènent à leur gré ces instruments fanatiques et dévoués. Un coup d'œil suffit au comte pour deviner tout cela, et, quoiqu'il n'en fit rien voir, il fut satisfait.

— Pour des raisons qui me sont particulières et que vous n'avez pas besoin de connaître, lui dit-il, j'ai besoin que votre maître vous donne dix coups de verges. Ce ne doit pas être difficile à obtenir ?

— Oh ! non, monsieur est brusque et vif.

— Eh bien, gagnez votre punition, et vous gagnerez en même temps deux cents roubles argent.

— C'est comme si je les tenais déjà !

— Voici les arrhes du marché, fit le comte, en lui mettant cinquante roubles dans la main. Je vous remettrai les cent cinquante autres après, ajouta-t-il avec un regard et un sourire qui auraient fait frissonner le pauvre diable, s'il avait pu les voir. Il ne vit que l'or offert par le comte; il le prit avec une sorte d'avidité farouche, et le serra précipitamment dans la poche de son justaucorps.

— J'aurai bientôt le reste ! dit-il avec une assurance qui fit tout de suite comprendre à Fédor à quel point l'homme qu'il avait maintenant entre les mains allait mettre de zèle à le servir.

Le lendemain, quelques erreurs volontaires dans son service valurent à André, de la part d'Alexis, une réprimande assez sévère. Alexis était en ce moment trop mécontent de lui-même pour n'être pas aussi mécontent des autres; chaque jour sa femme et sa fille se détournaient de lui davantage, et le reléguaient dans une sorte de séquestration méprisante,

qui ne devait point adoucir son humeur ni le ramener à des sentiments plus tendres. Il était donc devenu impatient, exigeant et emporté ; sa nature aimable et facile s'était complétement altérée, et ses gens le craignaient autant qu'ils l'avaient aimé : il commandait sèchement et reprenait avec dureté. La faute du valet de chambre, d'ailleurs assez légère, fut suivie d'une réprimande vive; le valet ne la supporta point, il répliqua insolemment. Alexis avait la main prompte : un coup fut frappé. A ce coup, le serviteur, oublieux de tout respect, riposta par une menace accompagnée d'un geste. Wolsky ordonna qu'on lui appliquât vingt coups de verges.

— C'est dix de trop! pensa le valet de chambre. Si, encore, l'autre doublait la récompense!

Mais Sophie et Véra intervinrent, et, si elles ne purent lui faire remettre la peine tout entière, elles obtinrent du moins qu'on lui fît grâce de la moitié.

— Cela fera juste mon compte! pensait le valet de chambre, en se déshabillant pour livrer ses épaules et ses reins à l'exécuteur.

Il y avait longtemps que l'on n'avait usé d'une telle rigueur dans la maison de Wolsky, et, bien que dix coups de verges ne soient pas précisément une affaire pour un serf, cette petite exécution n'en produisit pas moins parmi les gens une sensation profondément pénible. Le bruit s'en répandit dans tout le village, et le reste du jour on ne parla plus d'autre chose.

Quant au patient, il avait subi son supplice avec une fermeté stoïque, sans pousser un cri, sans proférer une plainte. Pendant que le bourreau comptait ses coups, lui, en dedans, comptait ses roubles.

La nuit venue, il se rendit chez Permoff, ainsi, du reste, qu'il avait été convenu entre eux.

Fédor le reçut dans cette même bibliothèque où, deux jours auparavant, nous avons introduit le lecteur, pour le faire assister à la conférence des deux complices.

André apportait sur son dos la lettre de change que le comte devait acquitter.

Celui-ci accueillit la victime avec un certain enjouement, fit sur l'exécution du matin quelques plaisanteries plus ou moins agréables, et pria André de tirer son habit, pour qu'il pût juger un peu des coups.

— Oh! ne craignez rien! dit celui-ci, nous n'avons pas fraudé; ils y allaient bon jeu!

— Et moi j'y vais bon argent! répliqua Permoff.

Il plaça sur une table la somme convenue, à laquelle il ajouta même une bonne main, pour exprimer sa complète satisfaction.

— A votre service! fit l'autre, avec son air impassible. Quand il vous plaira de m'en faire donner encore autant! au même prix, je vous offre ma peau, et vous demande la préférence.

— Oh! tu en recevras d'autres, garde-toi d'en douter! fit Permoff, avec un clignement d'œil singulier, et en le frappant légèrement sur les épaules avec la paume de la main; mais c'est assez comme cela pour un jour, et il faut laisser à tes blessures le temps de se refermer.... Voici qui hâtera ta guérison, ajouta-t-il, en prenant dans une armoire un flacon tout couvert d'une poussière vénérable; c'est un élixir de longue vie qui va te recoudre la peau comme avec une aiguille... sans compter qu'il

va te tenir chaud comme un ours de Sibérie, ou un mouton d'Astrakan, pour cheminer à travers le brouillard de la nuit froide.

Il versa un plein verre, et le tendit au valet de chambre. André le leva à la hauteur de son œil, regarda la lumière de la lampe au travers, et l'avala d'un trait.

— C'est bon, mais c'est fort! dit-il en remettant si brusquement son verre sur la table qu'il le brisa. Quelques gouttes de sueur froide perlèrent à la racine de ses cheveux. Il les essuya d'une main convulsive, et partit, reconduit par Fédor, qui alla lui-même lui ouvrir la porte du château.

Le comte avait raison : la nuit était sombre et le brouillard froid. André marcha vite, et atteignit le château seulement à une heure du matin. Il tomba sur son lit et s'endormit d'un sommeil sans rêves... et sans réveil. Quand on entra chez lui, le lendemain, on le trouva mort!

Cette mort si soudaine, tellement inattendue, ne laissa point que de causer à Wolsky une certaine inquiétude : il se demanda si le rapprochement de ces deux faits n'amènerait point le monde à considérer l'un comme la conséquence de l'autre. Il fut pris de peur, et, pour éviter les commentaires de ses gens et couper court à des réflexions qui pouvaient prendre un caractère fâcheux, s'imaginant que la terre couvre tout, il se dit que si André en avait six pieds sur le corps personne ne s'aviserait plus de songer à lui, et il hâta le plus qu'il put l'inhumation du malheureux valet de chambre.

La triste cérémonie s'accomplit dans des conditions lugubres, vraiment funèbres, au milieu de la

consternation générale. Pas un mot ne fut prononcé contre Alexis; mais il y a des cas où le silence est la plus terrible des accusations.

La présence de Sophie et de sa mère, qui assistèrent, vêtues de noir, à l'office des morts, ne désarma point l'opinion irritée et ennemie. Lorsque le cadavre fut apporté dans l'église, le visage découvert, selon l'usage russe, et que l'on aperçut ce visage pâle et ces yeux injectés de sang, un frisson courut dans toute l'assistance, et un levain de haine fermenta dans tous les cœurs. Mais, en Russie, le respect du maître est si grand, qu'il ne se rencontra personne pour oser dire tout haut ce que chacun murmurait tout bas.

Le pope, soit qu'il eût reçu à ce sujet les instructions de Wolsky, soit qu'il fût certain de se conformer à sa pensée, hâta les prières et brusqua même un peu la fin de la cérémonie. Bientôt on rendit à la terre l'argile, un moment animée par le souffle divin, qui avait été un homme, et le crime, quel qu'il fût, se trouva ainsi dérobé à tous les regards indiscrets.

Les assistants se retirèrent, les larmes dans les yeux et la crainte dans l'âme; mais personne ne se permettait d'épancher ses soupçons en des confidences dangereuses; seulement chacun sentait en soi même un trouble profond. La conscience publique éprouvait une sorte de vague malaise : quelque chose de douloureux s'agitait au fond des âmes.

VI

Alexis, quoiqu'il eût été bien loin de s'attendre aux terribles effets que sa violence avait eus, se croyait maintenant le véritable auteur de la mort d'André. Il ne sortit point de toute la journée. Pendant la cérémonie religieuse, il avait éprouvé une véritable angoisse. Il connaissait le caractère du paysan : il savait que cet être naturellement timide, pacifique et doux, une fois qu'il est surexcité et jeté hors de lui-même, a parfois des accès de violence, dont il ne calcule point la portée, et qui lui font tout braver. Il avait donc peur de voir éclater tout à coup quelqu'une de ces brusques et soudaines révoltes qu'il faut noyer dans le sang. Il ne se crut un peu rassuré que lorsqu'il sut que tout s'était passé dans l'ordre le plus parfait, qu'aucune plainte ne s'était fait entendre, et qu'il allait maintenant pousser de l'herbe sur son crime.

A la réflexion, cependant, il ne put s'empêcher de se dire que cet André avait l'épiderme singulièrement sensible, et que, pour un serf, il portait bien mal les coups.

— On ne lui en a certes point donné assez pour qu'il en meure! se dit-il à part lui; ce malheureux a failli me compromettre, en succombant pour si peu! On dirait qu'il y a mis de la malice!

La nuit qui suivit l'enterrement d'André fut une triste nuit d'automne, traversée par une bise aiguë. Le ciel était sans étoiles; de gros nuages, d'un gris

noir, rasant lentement la terre, tantôt laissaient voir et tantôt cachaient une lune rouge et sanglante. C'était une triste nuit pour les morts. Les sapins, agités par la rafale, secouant leurs rameaux sombres, avec un bruit lugubre et véritablement lamentable, semblaient gémir sur les gazons funèbres, tandis que, de temps en temps, de larges gouttes de pluie tombaient comme des larmes.

Les douze coups de minuit, frappés sur le timbre de l'église voisine, venaient de traverser l'espace comme une volée de notes mélancoliques, lorsque deux hommes parurent à l'entrée du cimetière. L'un d'eux tenait dans une main une lanterne sourde, et dans l'autre un objet dont il eût été difficile de distance de distinguer la forme ou de deviner la destination, bien qu'on eût pu le prendre pour un fouet de chasse, dont la lanière eût été repliée sur le manche. Son compagnon, qui marchait derrière lui, portait un pic et une bêche sur ses épaules.

Ces deux hommes, qui avaient pénétré dans le cimetière par une brèche, s'arrêtèrent un moment avant de s'engager dans l'étroit sentier qui circulait à travers les tombes, prêtant l'oreille, avançant la tête, essayant de percer du regard l'obscurité profonde.

Sans doute ils ne virent et n'entendirent rien qui pût les effrayer, car, après quelques minutes de cet examen circonspect, ils s'avancèrent au milieu du champ des morts. En ce moment un rayon de lune glissa entre deux nuages, et si quelque passant eût aventuré son regard, il eût pu reconnaître le comte Fédor et l'intendant de Wolsky.

Tous deux marchaient lentement, en hommes qui

ne veulent pas être surpris, qui ne savent pas précisément où ils vont, et qui cherchent.

L'intendant venait de passer devant le comte; on voyait bien qu'il essayait de s'orienter à travers les tombes. Comme il avait assisté à l'enterrement du valet de chambre, il ne lui fut point difficile de retrouver la sienne.

— C'est ici! dit-il au comte, en posant à terre son pic et sa bêche. Leurs yeux, peu à peu, s'étaient accoutumés à l'obscurité; le comte fit jouer le ressort qui lui permettait de cacher la lumière pour que son éclat ne les trahît point, et de la diriger sur le seul point qu'il voulait éclairer. Tous deux mirent habit bas; l'un prit le pic, l'autre la bêche, et, travaillant l'un et l'autre avec une activité, une adresse et une force que l'on n'avait pas le droit d'attendre de gens qui n'avaient, après tout, que des habitudes oisives, ils enlevèrent rapidement la terre, refirent le trou, et arrivèrent promptement jusqu'au cercueil.

Permoff, qui était descendu dans la fosse, le souleva à force de bras et le tendit à son compagnon.

L'intendant, l'attirant à lui, le fit glisser sur le gazon mouillé, puis, se retenant à un tronc d'arbre, il donna la main au comte, qui sortit à son tour du trou béant. Tous deux, alors, se regardèrent en silence. On eût dit qu'ils comprenaient pour la première fois la gravité de leur attentat, et qu'une voix secrète les avertissait de s'arrêter, pendant qu'il en était encore temps, avant de violer la terrible majesté de la mort. Mais, chez des hommes comme Permoff et son complice, une telle hésitation ne devait pas durer bien longtemps. Fédor le premier, plus endurci

dans le mal, et dont la vie, depuis si longtemps livrée aux aventures, semblait ne plus avoir rien à redouter, ne tarda point à se remettre d'une émotion passagère.

— Ouf! fit-il en poussant un long soupir, on est mieux dessus que dessous!

Sa poitrine se dilata, et avec un sentiment de bien-être qui se traduisit par un souffle bruyant, il aspira par deux fois une longue bouffée d'air frais, puis il regarda le cercueil d'un œil sec, et, le touchant du pied :

— Qui sait, dit-il à l'intendant, si ce pauvre diable n'a pas envie de se recoucher! Réglons donc son compte, s'il est possible, sans le faire attendre trop longtemps.

— Le menuisier a fait la chose en conscience, répliqua l'intendant, qui venait de s'agenouiller auprès du cercueil, et qui avait, sans succès, essayé de l'ouvrir. Le sapin est neuf : il résiste. J'ai peur que nous n'en venions pas à bout.

— On vient à bout de tout quand on veut! répondit Fédor.

Et glissant l'extrémité la plus aiguë de son pic dans l'interstice que laissait libre la jointure imparfaite du couvercle avec le cercueil, il fit levier, au moyen d'une pesée vigoureuse, et, à la troisième tentative, le couvercle céda et sauta tout d'une pièce.

Ils avaient, jusque-là, travaillé dans une gênante obscurité, à peine éclairés par la lueur insuffisante de la lanterne sourde, que, très-souvent, par une mesure de précaution dont il n'était pas difficile de comprendre la nécessité, Permoff n'osait même pas employer. Mais, à ce moment, la lune, qui s'était

obstinément cachée pendant toute la première partie de l'opération, perça son voile de nuages, et vint éclairer la scène.

Son premier rayon pénétra dans le cercueil, et fit resplendir la blancheur du suaire. Permoff, d'une main que rien ne faisait plus trembler, décroisa les plis du funèbre vêtement de la mort, et le cadavre apparut dans sa pâleur marmoréenne et sa rigidité glacée. Son œil, convulsé dans l'orbite, ses traits profondément ravagés, contournés et crispés, offraient tous les symptômes des morts violentes.

— On voit qu'il a beaucoup souffert! murmura l'intendant.

— On voit aussi qu'il ne souffre plus! riposta Fédor. Mais le temps presse : trêve de réflexions; faisons vite!

Il prit le cadavre par les épaules; l'intendant le prit par les pieds. Tous deux alors le firent sortir, non sans peine, du cercueil où il était en quelque sorte ankylosé, et ils le couchèrent à plat ventre sur le gazon. Fédor reprit tout à coup l'objet que l'on n'avait pu apercevoir qu'imparfaitement à sa main, lorsqu'il était entré dans le cimetière, et déployant dans toute sa longueur cet instrument de la mort lente et de la torture infinie inventé par la barbarie moscovite, et redouté à l'égal du glaive par ses tristes justiciables, — le knout, — d'un bras vigoureux, avec une sorte de fureur froide mais implacable, s'attaquant à ce mort, comme on se serait attaqué à un vivant, il lacéra son dos, déchira ses épaules et laboura ses flancs de blessures profondes. La peau s'en allait par lambeaux, et le sang noir, déjà corrompu, suintait par gouttes

épaisses et lentes, qui ne voulaient pas couler. L'atroce flagellation dura environ vingt minutes, produisant sur ce cadavre, qui n'avait plus pour résister les puissantes réactions de la vie, des ravages vraiment affreux.

L'intendant contemplait à quelque distance cette exécution, dont l'horreur dépassait tout ce qu'il avait pu jamais imaginer. Les bras croisés sur sa poitrine, et maîtrisant mal un sentiment de répulsion mêlé d'effroi, c'est à peine s'il osait respirer.

— C'est assez ! dit-il enfin en s'approchant du terrible exécuteur ; ne faites rien d'invraisemblable : un homme vivant n'en aurait jamais supporté davantage !

— Vous croyez donc que cela suffirait pour donner la mort ?

— J'en réponds.

— Alors, c'est bien !

VII

L'œuvre infernale était accomplie.

Les deux hommes soulevèrent le cadavre mutilé, recroisèrent, en les violentant, les deux bras sur la poitrine, l'enveloppèrent de nouveau dans son linceul, le remirent dans sa bière, et recouchèrent le cercueil dans la fosse, qu'ils remplirent de terre, reconstruisant, au-dessus, la tombe modeste, et replaçant, là même où elle était, la petite croix de bois noir.

Puis ils sortirent du cimetière, glissant le long du sentier étroit, pareils à deux larves amies des tombeaux, à deux goules avides de profanations sacriléges, à deux vampires altérés de sang humain.

Le lendemain, il circulait parmi les paysans des rumeurs étranges. Il eût été difficile de dire par qui elles avaient été répandues ; mais le semeur de ces méchants bruits avait été d'une habileté et d'une perfidie extrêmes, car il avait su les faire accepter par tout le monde ; elles grossissaient de minute en minute, perfidement propagées, et elles se traduisirent bientôt en accusations graves et très-nettement formulées contre Alexis.

Dans les chaumières de ses paysans, et jusque dans les antichambres du château de Wolsky, on répétait, à voix basse d'abord, et bientôt tout haut et sans contrainte, que le pauvre André, dont l'éloge était dans toutes les bouches, était mort victime des mauvais traitements d'un maître impitoyable. Il y eut alors contre Alexis comme une explosion d'indignation universelle ; il était pour tous un objet d'horreur. Justiciables du maître, comme André lui-même, ces paysans ne pouvaient-ils point, du jour au lendemain, être exposés au même sort ? Ne pouvaient-ils point être tous, aussi bien que lui, les victimes de cet odieux bourreau ?

Si, en ce moment, le mari de Véra se fût hasardé à cinq cents pas de son château, il n'y serait peut-être jamais rentré en vie. Nous l'avons déjà dit, de sa nature, le paysan russe est bon, humble, doux et pacifique ; il a toutes les qualités qui font le serviteur modèle, presque idéal. Mais quand une fois on l'a fait sortir de son caractère, ses qualités natives se changent aussitôt en tous les défauts contraires : il devient irritable, violent, féroce ; vous aviez un mouton : vous avez un tigre ! Et ses fureurs sont d'autant plus redoutables qu'en devenant cruel, il

reste grossier, et que sa violence tient plus de l'élément aveugle que de la volonté intelligente. Il faut le briser, si l'on ne veut point être brisé par lui : il n'y a pas d'autre alternative.

Les serfs, d'Alexis étaient, du reste, assez excusables, et la conduite de leur maître semblait n'avoir d'autre but que de justifier leurs soupçons. Depuis la mort d'André, il n'était point sorti de son château ; il n'avait pas assisté à ses funérailles, et c'est à peine s'il se laissait voir aux autres domestiques, qui remarquaient entre eux son air sombre, sa préoccupation farouche et son agitation singulière.

Lui-même, dans sa conscience, tout en s'étonnant qu'une correction si légère eût pu amener des résultats si graves, se croyait le véritable auteur de la mort d'André, et ce même homme qui avait commis tant de fautes sans éprouver de remords, éprouvait maintenant le remords d'une faute qu'il n'avait pas commise.

Quand le cri de la conscience publique prend un accent si formidable, il faut que la justice compte avec elle. On eût pu craindre une véritable sédition si l'on n'eût pas poursuivi celui contre lequel s'élevait une telle clameur.

Il y eut donc au château ce que l'on appelle une descente de justice.

Le salon d'honneur prit l'aspect d'un tribunal, et, pour la seconde fois, arrêté dans sa propre maison, Wolsky comparut devant les magistrats comme un accusé. La vérité nous oblige de dire qu'il fut pitoyable dans sa défense. Le sentiment de sa faute paralysait ce qu'il y avait encore en lui d'intelligence et d'énergie. Ses réponses furent celles d'un

coupable : il eût compromis l'innocence même. Bien qu'elle ne l'aimât plus, Véra ne pouvait cependant laisser se perdre, sans tenter de venir à son secours, le père de sa fille, son mari, l'homme dont elle portait le nom.

Elle essaya donc de le justifier; mais elle n'y réussit guère, et on lui fit assez judicieusement observer qu'elle n'était pas en cause, et que ce n'était point elle — mais lui — que l'on interrogeait. Diverses circonstances habilement groupées, interprétées avec une logique terrible, donnèrent aux charges qui pesaient sur Alexis une telle apparence de gravité, qu'il fut déclaré sur-le-champ en état de prévention, et confié à deux agents, que l'on chargea de le garder à vue.

Le malheureux se laissa tomber sur un banc, et cacha sa tête entre ses mains, sans trouver un mot, un cri, un geste, pour protester. Son silence et son accablement ne devenaient-ils point, dans un tel moment, ses plus terribles accusateurs?

Véra le regardait, incertaine, ne sachant plus que croire, partagée entre la pitié et le dégoût. Alexis, comme s'il eût deviné ses sentiments, n'osait même pas lui adresser la parole : sa présence était pour lui, dans un tel moment, le plus odieux des supplices. Il lui revenait à l'esprit un souvenir de sa vie passée : il se rappelait qu'une fois déjà, dans une autre circonstance, il s'était vu placé sous la main de la justice, et arrêté dans sa propre maison, au milieu d'une fête, devant ses amis, et, pour ainsi dire, dans les bras de sa femme. Mais quelle différence dans la conduite de Véra, alors et maintenant!

Alors, par les témoignages ardents de son amour,

elle avait protesté contre ceux qui l'accusaient injustement, et elle avait en quelque sorte proclamé à la face de tous, par l'excès de sa tendresse passionnée, l'innocence de son mari. Un criminel n'est pas adoré à ce point par une femme comme elle!... Maintenant, au contraire, cet abandon qu'elle faisait de lui n'était-il pas comme un accablant aveu de son crime?

Elle le sentait, elle le voyait, elle se le disait à elle-même... et une force plus grande que sa volonté semblait la clouer à son fauteuil, et paralyser en elle jusqu'aux plus légères marques de sympathie. Elle le voyait perdu, perdu sans ressources, et rien chez elle ne protestait en sa faveur; rien dans son âme, alors que tout accablait le malheureux, ne parlait en sa faveur.

Il y eut même un instant où ce sentiment devint si fort chez Véra, et où la répulsion l'emporta si bien sur le reste de pitié qu'elle pouvait éprouver encore, que, sous le prétexte, assez plausible d'ailleurs à ses propres yeux, de ne pas laisser sa fille seule, livrée aux émotions pleines d'angoisses qui devaient l'assaillir pendant que l'on jouait à quelques pas d'elle ce drame terrible, dont elle allait bientôt connaître le dénoûment sans en avoir pu suivre les diverses péripéties, elle sortit du salon.

Pour aller rejoindre sa fille, elle devait traverser une petite pièce qui lui servait ordinairement de boudoir. Ce boudoir s'éclairait sur la cour, d'où s'élevait comme un bruit confus de voix murmurantes. Véra, comme attirée malgré elle, ne put s'empêcher de s'approcher de la fenêtre, et de jeter un coup d'œil au dehors.

Des paysans, massés en groupes hostiles, se te-

naient dans la cour, levant le poing contre le château, la menace dans l'œil et à la bouche. Ils attendaient avec une féroce impatience la sortie de leur seigneur ; ils voulaient se donner la joie de le voir passer au milieu d'eux, chargé de chaînes comme le dernier des scélérats.

Parmi ces groupes ennemis, à son costume, à sa tenue et son grand air, il n'était pas difficile de distinguer un homme qui n'appartenait pas à leur caste. Du premier coup d'œil, Véra reconnut le comte Permoff. Il ne semblait point, comme on eût peut-être été tenté de le croire, exciter les paysans contre leur maître. Il savait bien maintenant que la chose était inutile, et que son but était désormais atteint. Il n'était donc là qu'en simple spectateur, complétement désintéressé, indifférent, du moins en apparence, à tout ce qui se passait autour de lui, et venu là simplement pour voir.

Véra l'aperçut, et, bien qu'il y eût maintenant plus de quinze ans qu'elle ne l'avait vu, elle n'hésita pas une seconde à le reconnaître. Cette vue lui causa même une impression si poignante et tellement douloureuse, qu'elle fut obligée de se retenir à la fenêtre pour ne pas tomber.

— Ainsi, se dit-elle, il ne m'aura rien épargné, et il faut encore qu'il soit le témoin de mon dernier malheur... comme il a été la cause de tous les autres.

Fédor, de son côté, avait lui-même aperçu son ancienne idole, la femme de Wolsky, et il n'en détachait plus ses yeux. A coup sûr, s'il avait eu la puissance magnétique que les poètes, ces grands menteurs, accordent si libéralement à certains regards, il l'eût contrainte à quitter le boudoir, et à venir jusqu'à lui.

— Je ne dois pas le regarder ainsi ! il faut que je

m'en aille! se disait la femme d'Alexis Et elle restait encore, et elle regardait toujours.

Quand il crut l'avoir suffisamment dompté par la fixité de cette contemplation magnétique, Fédor lui fit de la main un geste impérieux, et marcha vers la maison.

Cette fois, Véra s'indigna contre lui et voulut fuir.

— Est-ce donc qu'il oserait? se demanda-t-elle avec un véritable effroi.

— Hélas! ajouta-t-elle, comme en se répondant à elle-même, ne m'a-t-il pas prouvé bien des fois déjà qu'il osait tout?

Elle essaya de s'en aller.

Elle sentit que ses jambes rebelles lui refusaient leur service. C'est ainsi que, dans quelque rêve horrible, quand le cauchemar accablant s'assied sur votre poitrine et l'écrase, vous vous voyez entouré de mille dangers. Tous vos nerfs frémissent et se tendent ; tous vos muscles font effort; mais une invincible paralysie vous enchaîne ; une torpeur mortelle vous engourdit, et vous restez en proie à tous les monstres de la nuit, évoqués par les surexcitations de l'imagination en délire.

Cependant, Permoff venait de se détacher du petit groupe de paysans, au milieu desquels Véra l'avait découvert tout d'abord, et il s'avançait résolûmen vers la maison. La pauvre femme, toujours en observation à la fenêtre, ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements.

— Que veut-il donc faire ? se demanda-t-elle avec effroi ; est-ce qu'il prétend aller triompher de ce malheureux jusques devant ses juges?

Mais Fédor, qui paraissait connaître la maison aussi bien que Véra elle-même, en arrivant au perron d'honneur, tourna brusquement à droite, et poussant une porte basse, à demi cachée derrière une draperie flottante de clématites et de jasmins, se trouva au pied d'un escalier de service dont il franchit en deux bonds la première volée, et, avant même que Véra eût eu le temps de revenir de sa surprise, — je dirais mieux en disant de sa stupeur, — il ouvrit, sans même prendre la peine de frapper, la porte du boudoir, et il se présenta devant elle.

— Vous ! vous ici ! s'écria la femme d'Alexis, éperdue de terreur.

Par un mouvement instinctif, elle s'était enfuie tout d'abord jusqu'à l'autre extrémité du boudoir, d'où elle fixait sur lui des yeux troublés et hagards, qui regardaient sans voir. On eût dit que la malheureuse femme voulait s'enfoncer et disparaître dans la muraille : mais cette muraille inflexible ne s'entr'ouvrait point pour l'engloutir. Elle resta donc livrée, pour ainsi parler, sans défense, au bon plaisir de son implacable ennemi.

Elle fit cependant un effort suprême, et, d'une voix basse et contenue, toute frémissante de colère et d'indignation, elle lui montra la porte avec un geste de reine offensée, en prononçant le mot de suprême dédain et de colère hautaine qui vibra tant de fois sur les lèvres des femmes outragées :

— Sortez !

Mais, au lieu d'obéir, Fédor s'avança vers elle les bras croisés sur la poitrine, l'ironie aux lèvres, le triomphe dans les yeux.

— On ne renvoie pas, dit-il. les débiteurs qui viennent payer leurs dettes ! Et, avant que Véra eût pu faire un mouvement ou prononcer une parole, il lui tendit un écrin :

— Cette fois, elles y sont toutes ! lui dit-il en l'ouvrant devant elle, et en lui montrant ce qui lui restait encore du collier de perles qu'il avait jadis rapporté pour la belle Véra Labanine.

— Ah ! murmura-t-elle, mais si bas qu'elle l'entendit à peine, c'est donc vous, cette fois encore !

— C'est moi toujours ! répondit Permoff en se rapprochant d'elle. Souvenez-vous de Tiflis ! Il y a aujourd'hui dix-huit ans, jour pour jour, — l'avez-vous oublié, madame, c'est aujourd'hui l'anniversaire de votre mariage, et je le fête ! — je revenais du Caucase, l'âme pleine de vous, vous adorant comme ne fut jamais adorée une créature de Dieu ! la trahison s'était glissée dans votre âme... Au lieu de la fiancée fidèle que j'avais espéré retrouver, je ne rencontrai qu'une amante parjure... mais je m'étais trop donné pour jamais me reprendre. Je vous avais juré d'être à vous : j'ai tenu mes serments, mieux que vous n'avez tenu les vôtres ! Seulement ne pouvant vivre pour vous, j'ai vécu contre vous. C'était un moyen d'être encore dans votre vie. J'ai renoncé à tout pour m'attacher à vos pas ; je vous ai suivie, de loin parfois, et me cachant dans l'ombre, mais ne perdant jamais votre trace, et sans cesse troublant les joies que vous m'aviez volées... Voilà comme je hais : vous savez maintenant comment j'aurais aimé !

— Et vous, reprit Véra, vous savez que je ne veux pas de votre amour, et que je brave votre haine !

— Oh! vous le pouviez sans doute autrefois... mais à présent que vous ne l'aimez plus, lui...

— Vous vous trompez, je l'aime toujours.

— Non, une Labanine ne saurait aimer quand elle méprise.

Véra porta son mouchoir à ses lèvres et le mordit avec une sorte de rage pour étouffer les sanglots qui soulevaient sa poitrine et qu'elle voulait dérober à son odieux persécuteur. La malheureuse voyait trop bien à quel point il avait raison! elle était trop forcée de s'avouer à elle-même que ses sentiments pour Alexis ne pouvaient plus maintenant s'élever au-dessus d'une dédaigneuse pitié, elle comprenait trop bien que sa vie était finie désormais, — misérablement finie, — et que rien ne pouvait plus adoucir l'amertume de son désespoir.

Permoff, cependant, triomphait dans sa joie méchante et son orgueil impitoyable.

— Et voilà! continua-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine, et en s'approchant encore de Véra, appuyée au mur et ne pouvant plus fuir, et voilà comme sont les femmes! Eprouvez pour elles un enthousiasme exalté jusqu'à la folie, une affection dévouée jusqu'au sacrifice, un amour qui est l'âme de votre âme et la vie de votre vie... et vous verrez ce que pèse tout cela, mis en balance avec des cheveux plus noirs, et un teint plus blanc! Ah! si seulement il s'était montré digne de la préférence que vous lui accordiez... s'il avait récompensé votre amour par son amour!.. Mais non, pas même cela! Il vous a trahie, indignement trahie, lâchement abandonnée pour une misérable créature, affichant ainsi, aux yeux de toute la Russie, sa honte et la

vôtre... Et comme si tout cela n'était pas encore assez, et qu'il lui fallût ajouter la ruine au déshonneur, il a dévoré dans des prodigalités injustifiables le patrimoine de sa fille... Eh! que lui laisse-t-il donc à présent, si ce n'est l'infamie de son nom?

Véra ne devait faire à tout cela qu'une seule réponse, et elle eût été victorieuse ; elle pouvait lui dire :

— Toutes ces fautes, tous ces crimes sont votre ouvrage ! c'est vous qui les lui avez fait commettre; c'est vous qui avez semé sur sa route les tentations et les dangers... C'est donc pour vous que je dois avoir la haine, car le coupable c'est vous! Lui! il n'est que malheureux, et il ne mérite que la pitié.

Mais, pour parler ainsi, il eût fallu avant tout se posséder soi-même et pouvoir mesurer la portée de chacune de ses paroles.

La femme d'Alexis n'en était plus là. Tout entière à sa douleur, Véra ne voyait plus qu'une chose au monde, l'immensité de l'abîme dans lequel sombrait tout ce qu'elle avait aimé, et dans lequel aussi s'engloutissait l'avenir de sa fille.

— Perdue! perdue, toi aussi, ma pauvre Sophie! dit-elle comme si elle eût parlé à sa fille absente, et elle s'assit, en laissant tomber sur sa poitrine sa tête découragée.

— Eh bien! non, elle n'est pas perdue! Vous pouvez encore être sauvées toutes deux ! murmurait Permoff à son oreille, d'une voix qui, cette fois, avait perdu l'expression de l'ironie et du sarcasme. Vous pouvez vous racheter encore! Il peut vous rester encore tout un avenir d'honneur, de fortune et d'amour! Votre fille, cette fille que vous aimez tant.

peut devenir encore une des plus riches héritières de toute la Russie.

Véra ne répondit rien; peut-être n'avait-elle rien entendu. La tête inclinée, les yeux à terre, elle semblait absorbée dans une réflexion aussi profonde que douloureuse.

— M'écoutez-vous? lui demanda le comte, qui, pareil au démon tentateur, semblait ne vouloir lui laisser en ce moment ni trêve ni repos.

— Qu'est-ce donc? fit Véra comme réveillée en sursaut et ne sachant même plus que c'était à elle que l'on parlait.

Fédor toucha son bras, comme pour lui rappeler plus efficacement sa présence par une sorte de preuve matérielle. Véra, à ce contact, tressaillit, releva la tête et le regarda fixement.

Les yeux de Permoff avaient perdu leur expression dure et méchante; ils étaient maintenant interrogateurs, attentifs et singulièrement calmes. Seulement ils se fixaient sur ceux de Véra avec une persistance et une opiniâtreté qui, dans une circonstance moins grave et moins solennelle, auraient pu lui paraître singulièrement gênantes. On eût dit qu'il voulait lire jusqu'au fond de l'âme de celle qu'il avait tant aimée, et qu'il demandait la vérité à l'expression de ses traits plus encore qu'à ses paroles.

— Vous ne pouvez plus vous faire d'illusions! lui dit-il d'une voix brève et en précipitant les mots de ses phrases courtes et hachées. Votre mari n'est plus rien et ne peut plus rien pour vous. Mais je vous reste moi, et je puis tout... Vous n'avez vu jusqu'ici dans l'homme qui vous adorait, et que vous avez dédaigné, vous n'avez vu qu'un persécuteur. Il faut

maintenant que le sauveur apparaisse. Ah ! si j'ai mis tant de zèle, tant de constance et tant d'énergie au service de ma haine, combien n'en mettrais-je pas davantage encore au service de mon amour !... Car je n'ai pas cessé de vous aimer, Véra! je ne vous persécutais que pour ne pas vous adorer, et mes incessantes injures n'étaient que le voile de mon éternelle passion !..

Les paroles de Permoff avaient évoqué dans l'âme de Véra mille souvenirs douloureux et terribles : elle se rappelait tout à la fois son retour inattendu et fatal à Tiflis ; la scène violente qui l'avait consternée dans la maison arménienne; sa colère furieuse et ses épouvantables menaces... Elle voyait ensuite toutes ces menaces accomplies, et, pendant quelques minutes, longues comme des siècles, elle revoyait se dérouler devant elle toutes les catastrophes qui avaient bouleversé sa vie: son brillant exil à l'étranger pour le fuir ; sa vie heureuse à Odessa, interrompue par un coup de tonnerre ; la honte de l'arrestation d'Alexis au milieu d'une fête ; les tortures de la Sibérie ; la ruine sous mille formes ; sa fille enlevée, et toutes les angoisses de son cœur de mère, et, blessure plus récente et saignante encore, son mari jeté au bras d'une courtisane, et déshonorant le foyer de la famille, victime maintenant de quelque machination odieuse — qu'elle ne connaissait point, mais que du moins elle soupçonnait — et livré aux chances infamantes d'un procès capital... Et c'était ce même homme qui, dans un pareil moment, osait lui parler d'amour ! Ses émotions douloureuses se réveillaient en elle avec tant de puissance, que le souvenir s'égalait en quelque sorte à

la réalité même, et qu'elle était accablée sous le poids de son passé.

Elle ne trouvait pas un mot à répondre à son persécuteur.

Fédor se méprit sur la cause de ce silence : il crut que Véra était enfin vaincue par les preuves qu'il lui donnait de la grandeur infinie de son amour, et qu'une sorte de pudeur l'empêchait seule de lui répondre. Un autre aurait eu peut-être assez de générosité dans l'âme pour épargner aux justes et délicates susceptibilités d'une femme les embarras d'un aveu immédiat et direct. Mais Permoff, comme s'il eût été entraîné par le mauvais génie auquel, depuis si longtemps déjà, il avait livré sa destinée, voulut triompher à l'instant même. Il lui semblait que l'humiliation de son rival rehausserait l'orgueil de sa victoire, et que l'amour de la femme lui serait plus doux, s'il l'obtenait maintenant, pendant que le mari était encore là, présent en quelque sorte, et s'il avait la certitude du triomphe, à l'heure même où se consommait la ruine de son rival. Il toucha donc légèrement le bras de Mme Wolsky, et essaya de lui prendre la main en lui répétant encore :

— Oui, Véra, je vous aime!

Cette fois il fallait bien répondre.

Véra releva lentement la tête et regarda Permoff bien en face.

— Va-t'en! tu me fais horreur! lui cria-t-elle avec l'accent de la colère et de l'indignation.

Un éclair de rage brilla dans les yeux de Fédor, et une teinte livide se répandit sur son visage, dont l'expression devint tout à coup si sauvage que la femme de Wolsky en frissonna de la tête aux pieds.

— Insensée! murmura-t-il, d'une voix basse et stridente, qui passait à peine entre ses dents serrées, tu devrais trembler devant moi, et tu me braves; moi seul je puis te sauver, et tu repousses le secours que je t'apporte! Eh bien, c'en est fait! que votre destinée à tous s'accomplisse! Du moins n'oublie jamais que, pour la seconde fois, c'est toi qui l'as voulu! Adieu!

Le comte reprit le chemin qu'il avait suivi pour venir, afin de se trouver dans la cour au moment où Alexis, emmené par la police, sortirait de sa maison. Il jouirait ainsi une dernière fois du spectacle de sa honte. Mais la porte était gardée, et un agent lui barra le chemin.

— On ne passe pas! dit-il.

Le comte voulut insister; mais l'autre répliqua avec une fermeté que rien ne paraissait devoir ébranler :

— Personne ne doit plus sortir du château : c'est la consigne!

— C'est étrange! se dit Permoff; que peuvent-ils me vouloir, à moi?

VIII

Il éprouva pourtant je ne sais quel sentiment de vague inquiétude, que, du reste, il réprima tout aussitôt, et il rentra dans le boudoir sans laisser rien soupçonner de ce qui se passait en lui.

Véra crut à quelque nouvelle tentative de sa part, et, comme elle était bien disposée à ne pas l'écouter davantage :

— Je croyais vous avoir dit de sortir! fit-elle avec une hauteur écrasante.

— Eh! si vous croyez que ce soit facile! répondit le comte en lui montrant de l'œil la sentinelle qui venait de mettre la tête à la porte entrebâillée.

— Quoi donc! Est-ce que je suis arrêtée aussi? demanda la femme du prisonnier.

— C'est assez probable! répliqua le comte, décidé à payer d'audace jusqu'au bout. Faisons-nous la paix? continua-t-il en lui tendant la main.

— Jamais, monsieur!

— Où va-t-on par là? demanda-t-il en se dirigeant vers l'autre porte du boudoir.

Véra s'était assise au coin de la cheminée, tenant ses mains jointes sur ses genoux, et sa tête penchée sur sa poitrine, sans regarder Fédor : elle ne daigna pas lui répondre. Celui-ci la regarda en haussant les épaules, et il mit la main sur le bouton de la porte; mais il s'arrêta en entendant du bruit de l'autre côté. On parlait et on marchait dans la pièce même où il voulait pénétrer, et qui n'était autre que le grand salon du château, où se tenaient les magistrats occupés de l'instruction de l'affaire.

Permoff avait fait comme un temps d'arrêt involontaire pour écouter. Tout à coup la porte, contre laquelle il tenait la main encore appuyée, s'ouvrit, et il se trouva en présence d'un homme qui lui dit :

— C'est vous que je cherchais.

— Moi! vous vous méprenez!

— Pas le moins du monde! N'êtes-vous point le comte Permoff?

— Sans doute; mais que me voulez-vous? demanda Fédor, dont le maintien n'avait rien perdu de son assurance ni de sa fierté habituelle.

— On vous le dira ici! fit l'homme de la police, en

lui posant une main sur le bras; en attendant, j'ai ordre de vous arrêter. Suivez-moi!

Ils entrèrent dans le salon, où Véra, qui ne comprenait plus rien à tout ce qui arrivait là, pénétra aussitôt après eux.

Tous les yeux se tournèrent vers le comte dont l'étonnement seul égala la terreur, quand il aperçut l'intendant, son complice, dont les derniers attentats devaient perdre Alexis, placé entre deux gardes, par conséquent en état d'arrestation comme lui-même. Deux gardes étaient également aux côtés de Wolsky.

Fédor et Alexis, en s'apercevant, échangèrent un regard tout chargé de la haine qui gonflait leur cœur. Mais, dans la circonstance si grave où ils se trouvaient, quand leur honneur et leur vie étaient l'enjeu de cette partie terrible, devant les magistrats impassibles et calmes, l'un et l'autre comprirent qu'ils ne pouvaient échanger ni un geste ni une parole. Leurs destinées n'étaient plus maintenant entre leurs mains.

Le comte, qui, dans les péripéties les plus inattendues et les plus délicates de son existence, savait toujours garder ses façons d'homme du monde et son air de grand seigneur, se présenta devant les magistrats le front calme et superbe, comme un égal devant ses égaux, et non comme un coupable devant ses juges. Mais ceux-ci, dont les convictions étaient sans doute déjà formées, ne se laissèrent point abuser par les apparences, et pour mieux faire apprécier à Fédor la distance qu'ils entendaient maintenir entre eux et lui, ils ne répondirent même pas au salut courtois qu'il leur avait adressé.

Sur un signe de celui qui paraissait diriger l'affaire, deux agents s'avancèrent vers le comte et se placèrent à ses côtés, de façon à l'isoler complétement des assistants. A partir de ce moment, il n'était plus possible à Fédor de conserver le moindre doute sur les intentions que l'on avait à son égard.

— Comte Permoff, lui dit le magistrat, vous êtes en état d'arrestation.

— Je le vois bien, mais je ne sais pas pourquoi! riposta Fédor; vous me ferez, j'imagine, la grâce de me l'apprendre. Avant de s'attaquer à des gens comme moi, vos pareils, d'ordinaire, y regardent à deux fois.

Le magistrat ne parut point remarquer ce qu'une telle réponse avait d'impertinent.

— Je vous fais arrêter, continua-t-il, parce que les présomptions les plus graves pèsent en ce moment sur votre tête.

— Et quelles présomptions, monsieur ?

— Vous êtes accusé du triple crime d'empoisonnement sur la personne d'André Andréovich, ancien valet de chambre d'Alexis Wolsky, en ce moment arrêté comme vous; de violation de sépulture et de lacération d'un cadavre.

— Moi! s'écria le comte avec l'accent indigné de la pure innocence que l'on outrage; moi! qu'il paraisse donc, celui qui ose m'accuser ainsi! Où est-il, que je le confonde ?

— Le voici ! fit alors une voix pleine d'assurance et de fermeté ; c'est moi qui vous accuse, moi Wladimir Ivanowich, et je consens à subir la peine que vous méritez, si je ne parviens pas à justifier mon accusation.

En voyant ce beau jeune homme, leur voisin de campagne revenu tout-à-coup dans le pays, et qu'il savait épris de Sophie, Fédor entrevit tout à coup dans sa position un danger nouveau et terrible.

A partir de ce moment il sentit qu'il était perdu. Cependant il ne s'en prépara pas moins à lutter jusqu'au dernier moment avec le courage des désespérés.

— Il est plus facile d'accuser que de prouver! répliqua-t-il au bout d'un instant en essayant sur Wladimir le pouvoir de ses regards

– Puisqu'il vous faut des preuves, vous en aurez, répliqua le magistrat; mais vous allez d'abord entendre les aveux de votre complice.

Ces mots produisirent sur Permoff un effet terrible. Une invincible angoisse serra sa gorge comme une main de fer, et le regard qu'il jeta à l'intendant — et qui fut surpris par le magistrat — était bien à lui seul le plus convaincant et le plus complet des aveux.

L'intendant, immobile entre ses gardiens, était pâle comme un mort; il ne releva pas les yeux, il ne prononça pas une parole.

Le magistrat s'était un moment recueilli pour étudier l'effet de ses premières accusations sur Fédor, et il examinait tour à tour sa physionomie et celle de l'infidèle serviteur, sans oublier Alexis qui ne paraissait pas comprendre parfaitement ce dont il s'agissait et quelle importance prenaient les faits nouveaux et inattendus introduits dans le débat.

Le juge se tourna vers Wladimir.

— Monsieur, lui dit-il, faites votre déclaration.

Wladimir raconta comment il s'était trouvé, par hasard, une nuit dans les bois de la Corneille.....

— Par hasard, à minuit ! nous connaissons ces hasards-là, murmura le comte avec une mordante ironie.

Le juge lui imposa silence, et Wladimir continua.

— Je n'ignorais pas, dit-il, la haine du comte Permoff contre M. Wolsky, et le rendez-vous de ces deux hommes dans un pareil lieu et à une pareille heure me parut suspect. Je n'ai, poursuivit-il en se tournant vers Alexis, aucune raison de cacher l'intérêt que je porte à la famille de monsieur. Je me crus donc autorisé à surveiller, à épier, si vous le voulez, ceux que j'avais toutes sortes de motifs de regarder comme ses ennemis. Bientôt je vis venir à eux un troisième personnage : c'était André, le valet de chambre de M. Wolsky. Cette circonstance nouvelle donna plus de force encore à mes soupçons, et je résolus de tout faire pour déjouer le complot dont je ne doutais pas que l'on ne voulût rendre mes amis victimes.

« J'étais loin ; on parlait bas, et je ne pus saisir, je l'avoue, le sens des paroles. Ces hommes se quittèrent au bout de quelques minutes ; le comte prit la route qui le ramenait chez lui ; l'intendant et le valet de chambre regagnèrent le château. Je n'étais sûr de rien ; mais je craignais tout. Mon intention bien formelle était de prévenir M. Wolsky et de l'avertir immédiatement qu'il eût à se défier de ses deux serviteurs. Je voulus le faire le lendemain, et je pris, dans la matinée, le chemin du château. Malheureusement j'arrivai trop tard. André avait déjà subi une correction au sujet de laquelle je n'ai point à m'expliquer ici, mais qui, selon moi, n'était pas de nature à entraîner la mort. C'est donc à tort

que l'on a voulu faire peser sur M. Wolsky la responsabilité de cette mort.

— Pourquoi donc à tort? demanda Permoff, se livrant ainsi à une interruption maladroite.

— Parce que, répliqua Wladimir, si, comme on l'a dit, André Andréovich avait été battu à mort par les ordres de son maître, il n'aurait pas eu la force de faire quinze werstes à pied, la nuit suivante, pour aller jusque chez vous, où il est resté plus d'une heure, et quinze werstes encore, pour revenir chez son maître. Il est vrai qu'il est mort le lendemain; mais il n'est pas mort des suites du châtiment infligé par M. Wolsky : il est mort du poison administré sans nul doute par le comte Permoff.

— C'est faux! c'est faux! cria Fédor en montrant le poing au jeune homme.

— C'est vrai! répliqua celui-ci avec un calme que rien ne pouvait altérer.

— Bazile! fit le magistrat en se tournant vers l'intendant, vous savez que s'il est encore pour vous un moyen d'obtenir votre grâce et de mériter la clémence auguste de l'empereur, ce ne peut être que par la franchise la plus complète, — une franchise entière et absolue! Parlez donc devant nous comme vous parleriez devant Dieu lui-même. Persistez-vous dans les aveux que vous nous avez faits tout à l'heure?

— Oui, monsieur, j'y persiste.

— Alors, renouvelez-les devant votre complice.

L'intendant, qui se voyait perdu, répéta les réponses qu'il avait déjà faites au juge. Il déroula la trame tout entière.

Permoff l'écoutait avec les frémissements d'une

rage mal contenue, roulant des yeux enflammés comme des charbons, les joues vertes, les lèvres blanches, des gouttes de sueur froide à la racine de ses cheveux, étouffant avec peine des exclamations de fureur. Il éprouvait une irritation profonde à se voir trahi et perdu par un homme dont il avait payé si cher le dévouement.

Il persista, cependant, dans ses dénégations, parce que, en pareil cas, nier était sa dernière ressource, de même qu'avouer était sa perte certaine.... et les autres s'acquitteraient assez du soin de le perdre, sans qu'il y travaillât lui-même.

Mais quand Bazile raconta la dernière scène, c'est-à-dire la tombe ouverte, le cadavre arraché à son cercueil, et ce pauvre mort qu'il avait déchiré de coups, comme pour le poursuivre jusqu'au delà du trépas, un frémissement d'horreur parcourut l'auditoire.

Depuis qu'il était entré dans cette voie du crime, qui ne pouvait avoir pour lui maintenant qu'une issue fatale, Permoff s'était juré à lui-même qu'il ne donnerait point à ses ennemis le plaisir, humiliant pour lui, de le voir abattu à leurs pieds. Il se redressa donc sous le poids de cette réprobation universelle, comme un homme décidé à mourir debout.

— Eh bien! fit le magistrat, que cette audace dans la mauvaise foi finissait par irriter, puisque vous ne voulez point reconnaître vos forfaits, évidents pour tout le monde, nous allons recourir au dernier moyen qui nous reste de vous convaincre : nous allons examiner devant vous avec des médecins, le cadavre de votre victime et vous faire tou-

cher sur ses flancs les marques de vos odieuses cruautés.

A cette déclaration, qui pour lui n'était autre chose que la plus terrible des menaces, parce qu'il comprenait bien qu'à présent toute dénégation serait impossible en face de preuves irrécusables, la main crispée de Permoff s'incrusta, en quelque sorte, dans le dossier de la chaise sur laquelle il avait cherché machinalement un appui. On eût dit qu'un fer rouge venait de lui traverser le cœur. On souffre moins pour mourir. Mais il n'avoua point.

Le magistrat fit un signe. Tout le monde se leva, et le petit groupe d'acteurs qui jouaient leur rôle avec lui dans le dernier acte d'un drame si terrible prit le chemin du cimetière.

La masse des paysans, secrètement convoqués par Fédor pour assister à la honte d'Alexis, et qui, au contraire, allaient être les témoins de la sienne, suivaient à quelque distance.

On arriva bientôt à l'entrée de l'enclos funèbre. Le seul aspect de la tombe était déjà une révélation.

Malgré le soin que les deux complices avaient pris de rétablir les choses en l'état où ils les avaient trouvées, il n'était pas difficile de reconnaître que cette terre avait été remuée, et cette fosse ouverte. Tout à l'entour, le sol était battu et foulé ; çà et là, de grandes taches brunes marquaient la place où le gazon avait bu du sang.

Toutes ces particularités furent recueilles, notées avec un soin extrême et une exactitude minutieuse par le magistrat instructeur.

Wladimir était à ses côtés ; Permoff, Wolsky et

l'intendant, en face de lui, étroitement surveillés; un peu plus loin, la foule des paysans, dont les têtes curieuses formaient tout à l'entour un cercle ému, frémissant.

Le magistrat donna alors au gardien du cimetière, dont le comte et l'intendant avaient si facilement trompé la surveillance, l'ordre de procéder à l'exhumation.

Jaloux maintenant de prendre sa revanche contre ceux qu'il regardait comme ses ennemis personnels, le fossoyeur se mit à l'œuvre avec une sorte d'ardeur sauvage. A peine eut-il enlevé quelques pelletées de terre que sa conviction, à lui, fut déjà formée, et qu'il l'exprima sans aucune sorte de ménagements.

— Voilà, dit-il, de l'ouvrage bien mal fait, et certes je travaille mieux que cela ! On a défait *ma* tombe !

Il n'en continua pas moins son œuvre sinistre. Il arriva bientôt au cercueil, et alors il fit remarquer au magistrat qu'on l'avait changé de bout, que la tête occupait la place des pieds, les pieds celle de la tête, et que déjà le doute n'était plus possible.

— Continuez, cependant ! lui fut-il répondu.

Des cordes passées sous le cercueil le firent bientôt remonter jusqu'au niveau du sol. Deux hommes le reçurent; on l'ouvrit. Un médecin appelé par le magistrat n'eut guère de peine à constater, d'après la nature des lésions, que les lacérations les plus nombreuses et les plus profondes avaient eu lieu après la mort et il distingua parfaitement les unes des autres. Si les ravages causés par l'impitoyable Fédor avaient été terribles, les blessures faites par l'ordre d'Alexis étaient, au contraire, sans aucune gravité et absolument incapables de donner la mort.

Ce premier résultat fut bientôt constaté par l'homme de l'art et démontré par lui avec une clarté qui ne laissait point de place au doute.

Mais tout n'était pas encore fini, et la fausseté de la cause attribuée d'abord à la mort du serf de Wolsky une fois reconnue et nécessairement écartée, il restait à chercher la cause véritable.

— Il faudra procéder à l'autopsie ! dit l'homme de l'art à l'homme de la loi ; mais j'aurai pour cela besoin de réactifs ; ce travail, d'ailleurs, n'est pas sans difficultés, et, quoique son résultat soit certain, je ne puis cependant opérer ainsi en plein air.

— Eh bien ! rentrons au château avec le corps!

On reprit la route de la demeure de Wolsky, à peu près dans le même ordre que l'on avait adopté pour venir au cimetière. Seulement le cortége s'était augmenté du cadavre d'André, recouché dans sa bière, et que portaient sur leurs épaules, en détournant la tête, quatre paysans vigoureux. C'était un spectacle effrayant et lugubre que de voir marcher, à la suite des vivants, ce mort, dont les entrailles, consultées comme celles des victimes antiques, allaient fixer le choix entre le coupable et l'innocent.

La nuit était venue. Les paysans avaient allumé des torches, dont les reflets sinistres ajoutaient encore quelque chose de plus lugubre à cette scène d'un caractère à la fois terrible et grandiose.

On rentra bientôt au château.

La foule ne diminuait pas : au contraire, elle augmentait de minute en minute ; il arrivait du monde de tous les villages voisins : la cour en était remplie, et on se livrait avec une vivacité et une animation

extrêmes à toutes sortes de discussions et de conjectures.

On avait allumé des feux autour du château comme pour un bivouac nocturne, et il eût été difficile de persuader à qui que ce fût de quitter ce poste d'observation avant que l'on pût emporter une conviction dans un sens ou dans l'autre. Ils voyaient une victime : il leur fallait un coupable.

Le médecin, cependant, procédait avec une sage lenteur aux opérations délicates de l'autopsie ; les lésions organiques de l'estomac lui révélèrent la présence d'un poison, dont il ne tarda pas à reconnaître la nature. La cause vraie de la mort d'André n'était donc plus un mystère. Il ne restait qu'à déterminer quelle main avait administré le poison.

Cette dernière preuve fut fournie.

Le magistrat avait ordonné, quelques instants après avoir reçu les déclarations de Wladimir, une visite domiciliaire chez le comte. On avait découvert dans l'armoire de sa bibliothèque le reste du flacon dont il avait administré une partie au malheureux valet de chambre.

Les dénégations étaient maintenant impossibles; Fédor se vit perdu sans ressources, et, à partir de ce moment, il s'enferma dans un dédaigneux silence.

— Monsieur, vous êtes libre ! dit le magistrat à Wolsky : la justice se trompe rarement, et elle répare toujours ses erreurs.

— C'est à vous que je dois mon salut ! dit Alexis à Wladimir ; malheureusement, il m'est plus facile de reconnaître ma dette que de la payer.

— Croyez-vous? lui demanda le jeune homme,

en lui montrant Sophie, qui accourait, tout heureuse de la délivrance de son père.

— Ma fille, dit Wolsky à la belle créature, avec un reste de noblesse, qu'il retrouva dans cette circonstance solennelle, toi seule peux remercier dignement celui qui a sauvé l'honneur de ton nom.

Il la poussa vers le jeune homme. Wladimir, emporté par un élan de passion dont il ne fut pas le maître, étreignit avec force la belle jeune fille contre sa poitrine.

— Ils seront donc tous heureux, dans cette famille-là? murmura Fédor, tandis que les gardes enchaînaient ses mains. Et l'on dit que le ciel est juste! continua-t-il avec un rire amer. C'est sans doute la vertu qu'il récompense dans Alexis!

Une voiture préparée pour Wolsky, et pareille à celle qui l'avait emmené d'Odessa à Pétersbourg le soir de son bal, l'attendait à la porte. Sa destination fut promptement changée : au lieu d'Alexis, elle emporta Fédor.

— Montez! lui dit l'agent chargé de veiller sur sa personne.

Le comte se retourna vers la maison d'où il voulait chasser son ennemi, et où celui-ci restait, maître, et seigneur, débarrassé maintenant de sa persécution, et vainqueur de sa haine. C'était le dernier coup!

Mais tant de malheurs et un si rude échec ne paraissaient point l'avoir accablé; il y avait au contraire, sur son grand front fier et hautain, comme une protestation contre le sort, comme un appel de son orgueil révolté, toujours prêt à une lutte nouvelle.

Mais la main d'un homme de la police qui vint tout à coup s'abattre sur son épaule, pour le faire monter plus vite, et une voix rude, impérieuse, qui lui disait : « Dépêchons ! » vinrent le rappeler brutalement au sentiment de la plus abjecte position, comme de la plus douloureuse réalité.

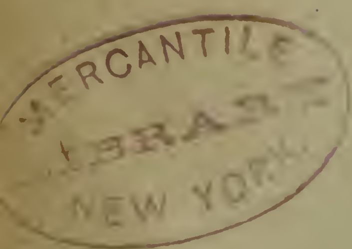
Il monta dans la voiture, qui l'emporta bientôt, au milieu des exclamations passionnées et des cris d'horreur de la foule.

Au moment où l'escorte qui l'accompagnait tournait l'angle de la cour pour gagner la chaussée de la route impériale, un rideau s'agita derrière une fenêtre sombre du premier étage, et Véra Labanine tomba sur ses genoux en murmurant tout bas :

« O mon Dieu ! ayez pitié de lui, car, malgré ses crimes, ce fut un grand cœur, et il aurait été bon si on l'avait aimé ! »

FIN

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.


MERCANTILE
LIBRARY
NEW YORK

